BnF Gallica

Fables comiques, de Benjamin Rabier

Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

{BnF Gallica

Rabier, Benjamin (1864-1939). Fables comiques, de Benjamin Rabier. 1928.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

FABLES COMIQUES

de

Benjamin Rabier

PARIS
Librairie GARNIER Frères

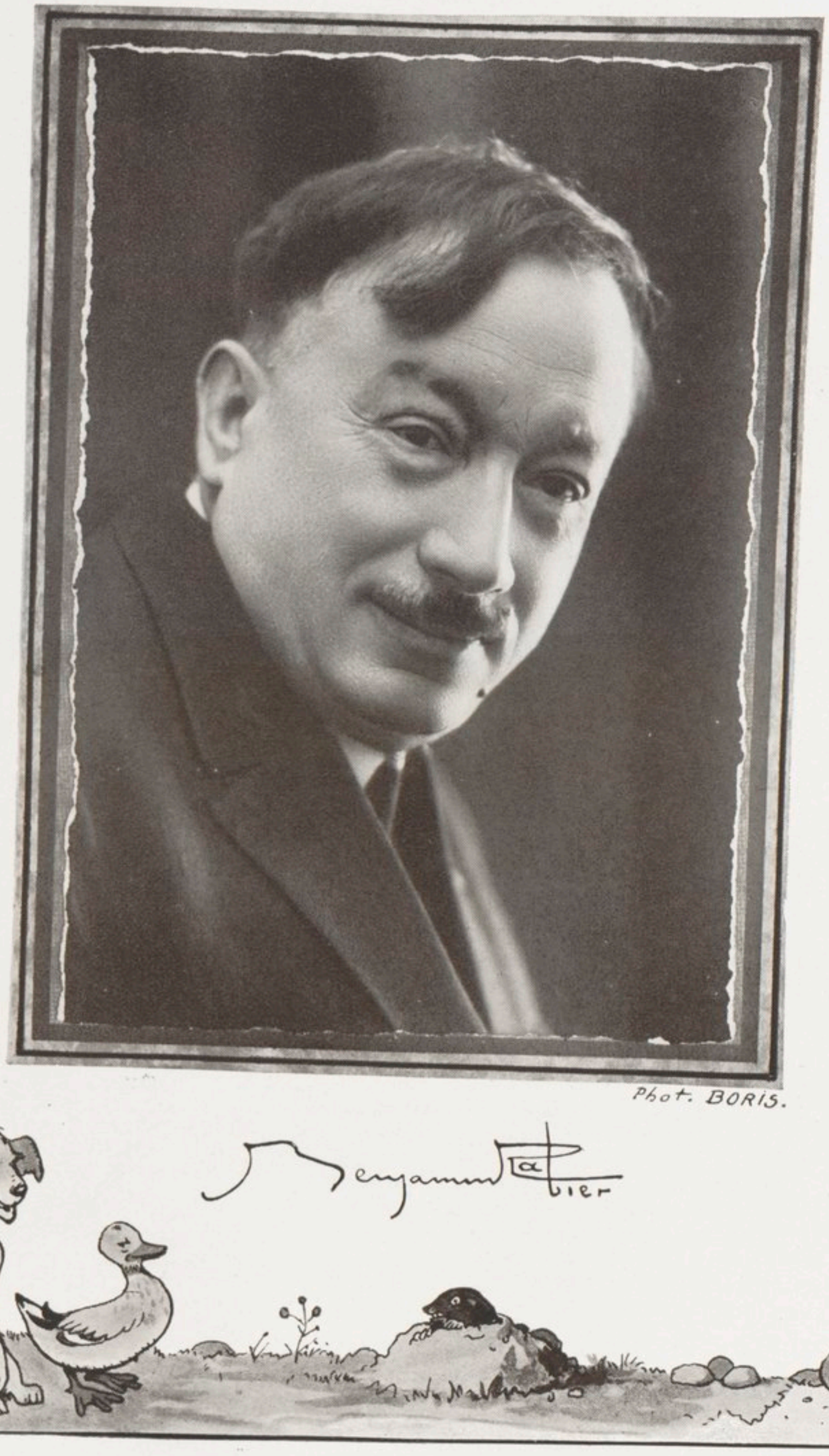
Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

FABLES COMIQUES

de

Benjamin Rabier

PARIS
Librairie GARNIER Frères



Phot. BORIS.

Benjamin Rabier

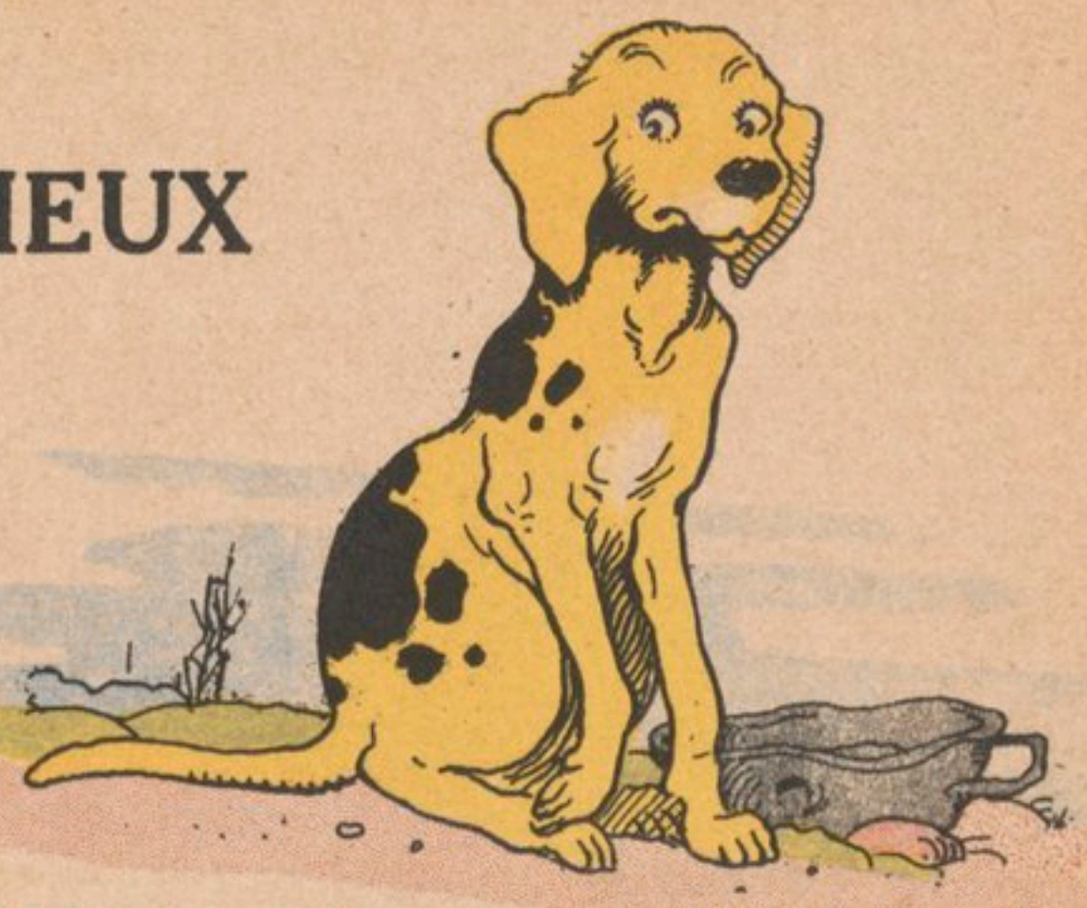
FABLES COMIQUES

DE

BENJAMIN RABIER

FARAUD,

LE PRÉTENTIEUX



Comme il avait de singulières prétentions, Faraud. Ne se permettait-il pas, lui, modeste chien de garde, de critiquer le Créateur du monde ? Rien que ça !

Pour lui, dans la nature, rien n'avait été étudié, expérimenté, rien n'était au point.

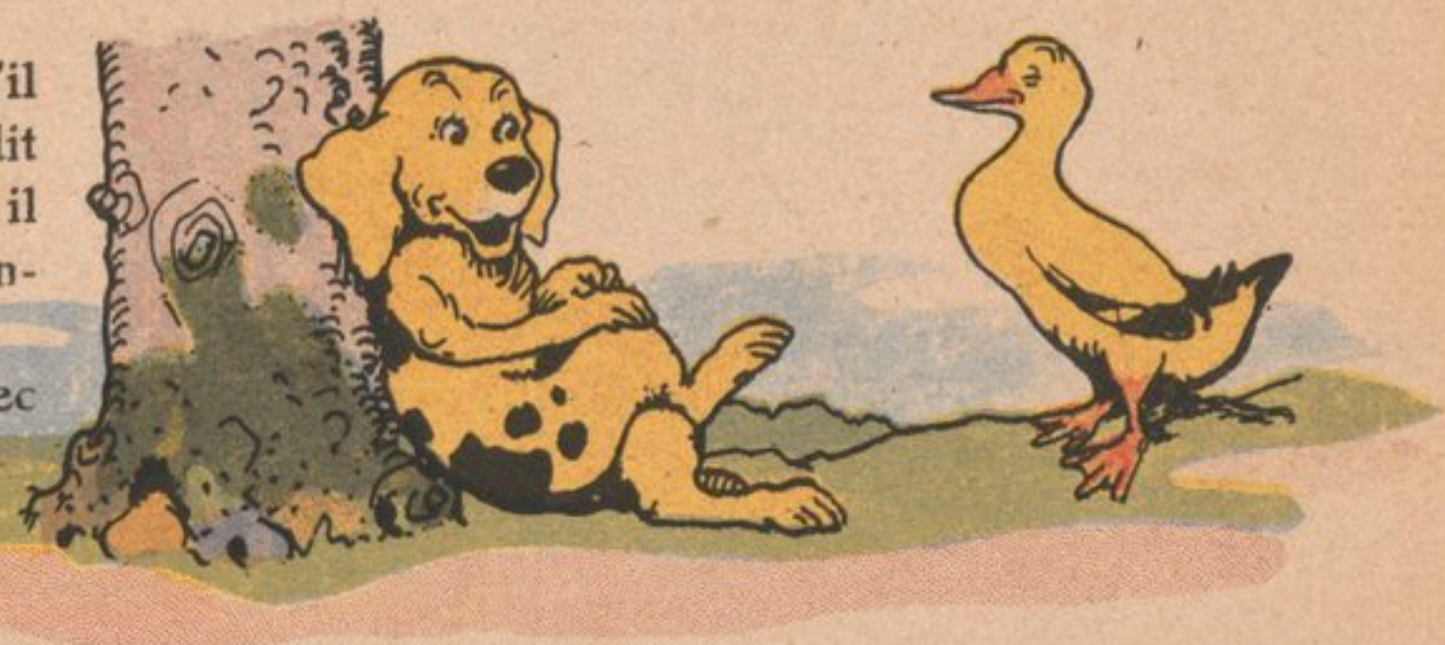
« Ainsi, disait-il, c'est franchement comique de voir un vulgaire canard se promener aussi tranquillement sur l'eau, alors qu'un chien de race, adroit et intelligent comme moi, voit son centre d'action limité à la terre ferme. »

Faraud prit le canard comme juge de ses plaintes :

— Pourquoi le Créateur n'a-t-il pas doté les quadrupèdes, mes frères, de pattes semblables aux tiennes. Que de services nous rendrions en nous promenant sur les eaux.

— Écoute, Faraud, dit le canard, pourquoi n'irais-tu pas consulter Martin, l'ours sorcier de la montagne ? Je suis convaincu qu'il a le pouvoir de corriger les erreurs, de supprimer les injustices de la nature.

— Bien, répondit Faraud, j'irai demain, dès l'aurore, consulter l'ours de la montagne.



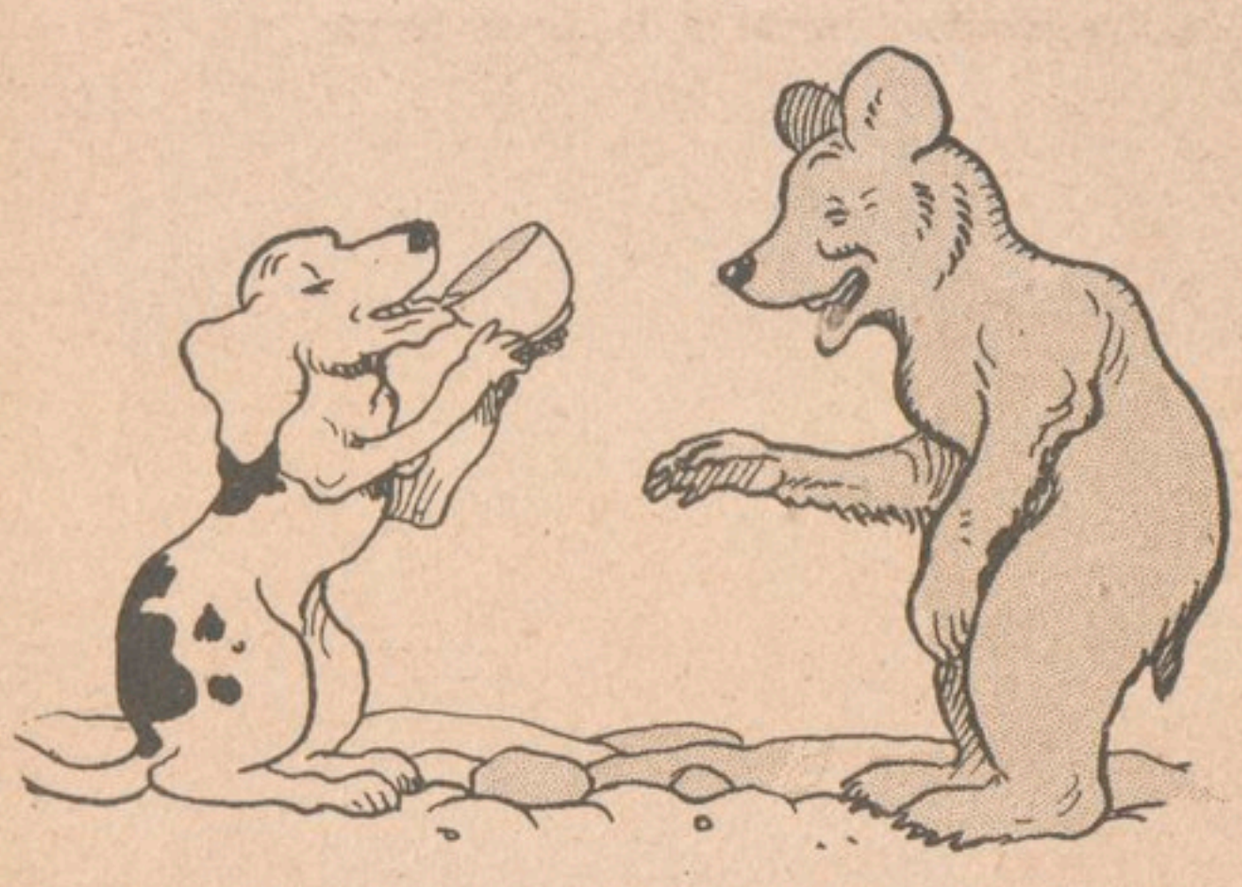
Fidèle à la décision qu'il avait prise, Faraud se rendit chez Martin, et tout de suite il le mit au courant de ses revendications.

— C'est vrai, dit Martin avec un sourire ironique, j'ai le pouvoir d'exaucer vos désirs : Vous rêvez de pattes

de canard pour vous promener sur l'eau ? Je vais vous les donner. Et, ce disant, Martin entra dans sa caverne pour en sortir bientôt avec une petite tasse remplie d'un breuvage jaunâtre :

— Bois ce breuvage, Faraud, et tes vœux seront accomplis.

Faraud ingurgita, d'une seule lampée, le liquide magique et remercia Martin de sa touchante réception.

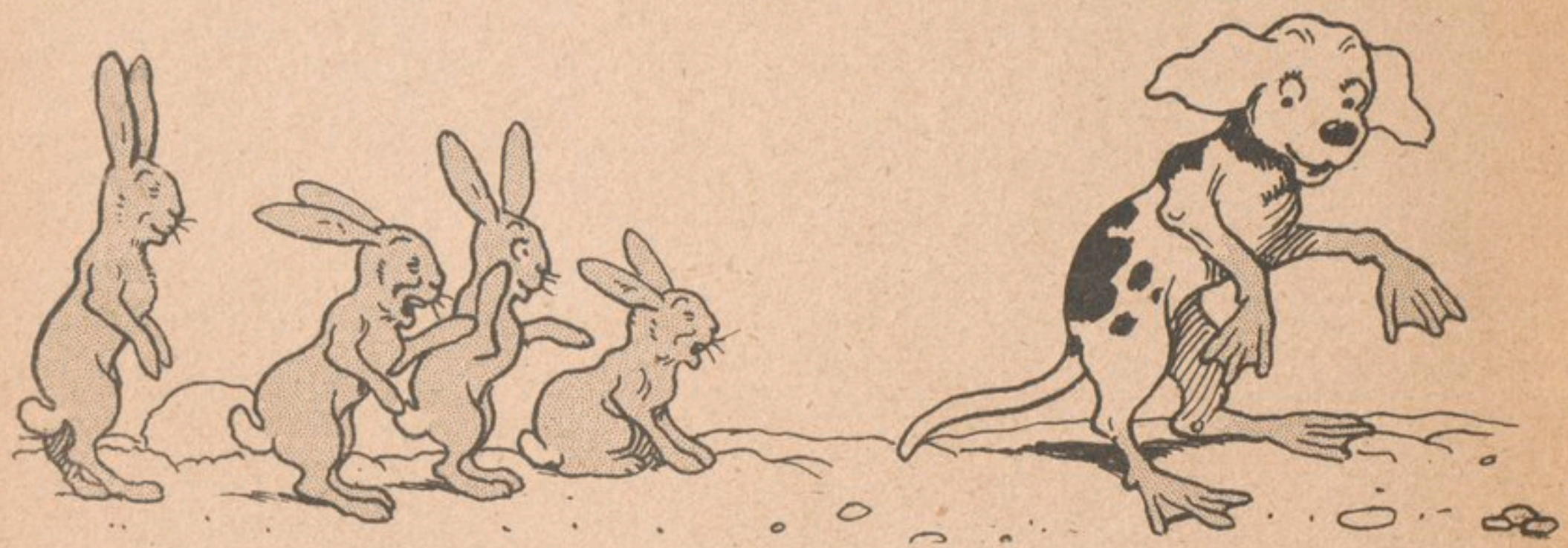


Une heure s'était à peine écoulée que le chien sentit ses pattes secouées d'un petit tremblement auquel succédèrent bientôt de légers picotements dans les extrémités.

La transformation peu à peu s'opéra et bientôt Faraud se trouva nanti de deux paires de pattes de canard. Il ne pouvait en croire ses yeux !

C'est avec de grandes difficultés que notre chien se mît en marche.

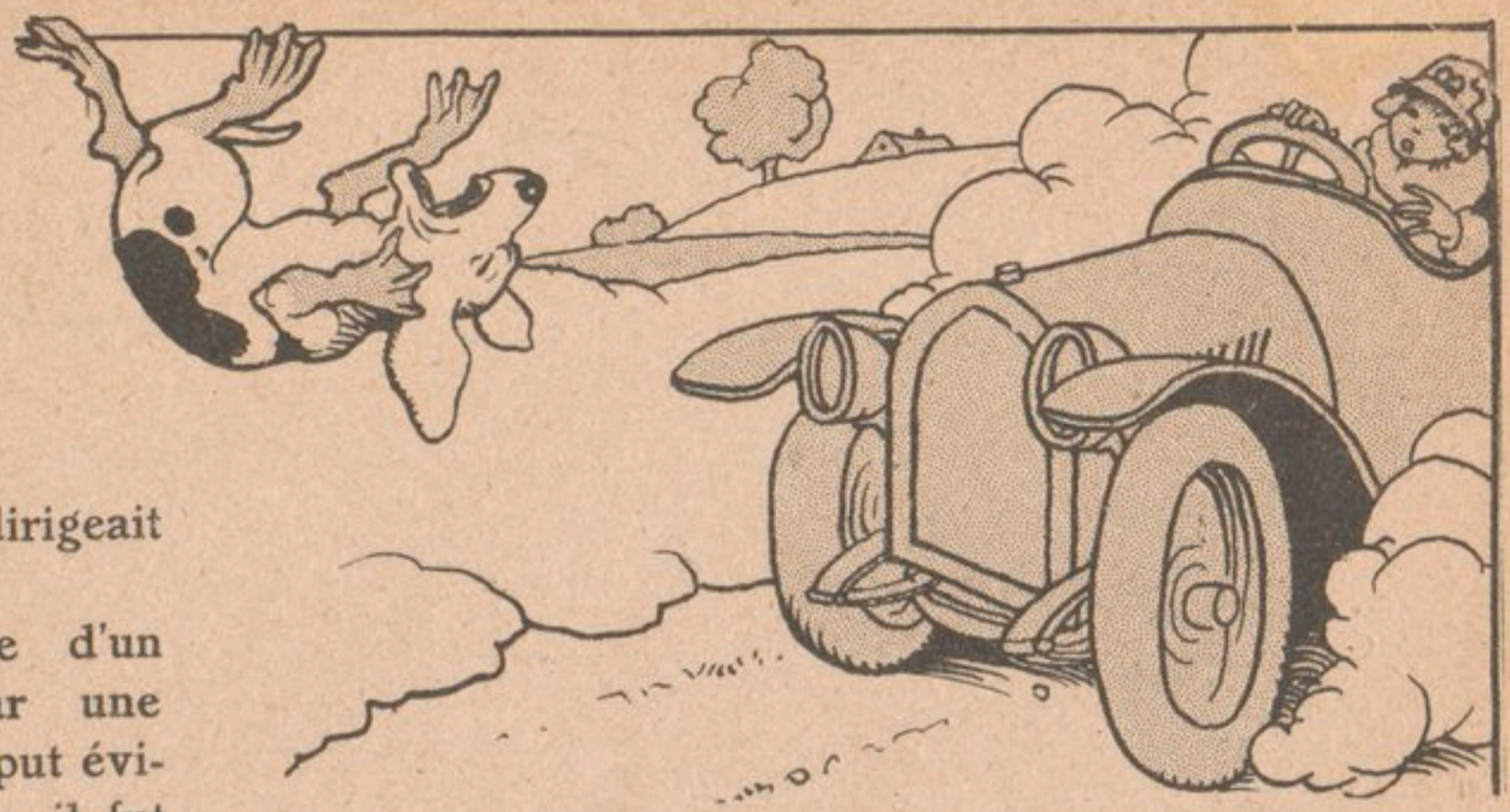
Ses pattes palmées le gênaient terriblement. Et bientôt les lapins de garenne, après lesquels il ne pouvait plus



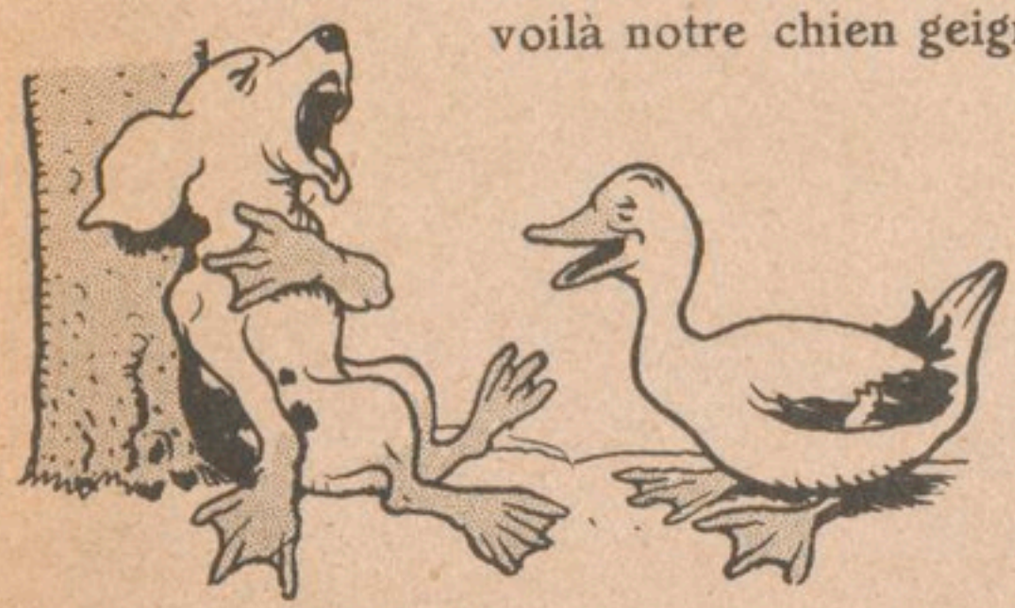
courir, le poursuivaient de leurs quolibets incessants.

Clopin-clopant, comme un caneton qui apprend à marcher, Faraud se dirigeait vers la rivière.

A la traversée d'un chemin, surpris par une automobile qu'il ne put éviter, soulevé de terre, il fut projeté à dix mètres de là.

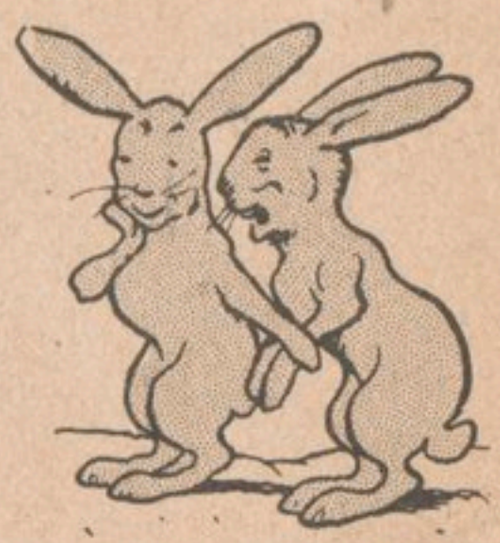


Les reins meurtris, une côte enfoncée, deux crocs cassés et voilà notre chien geignant au pied d'un arbre.

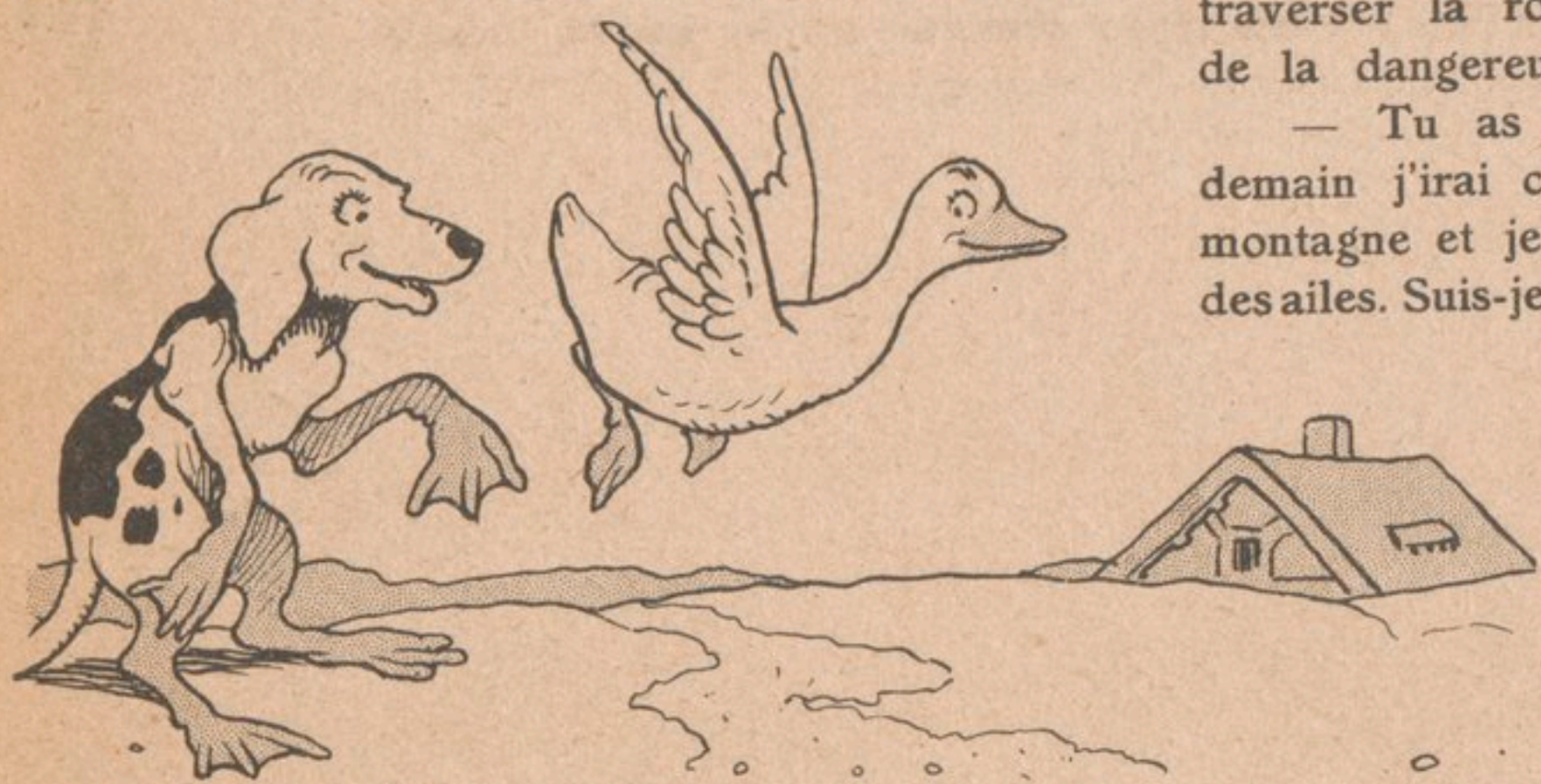


— Pauvre Faraud, que t'est-il arrivé? lui dit le canard qui passait par là.

— Mes nouvelles pattes gênaient ma marche et j'ai été tamponné par une automobile. Ah! que n'avais-je encore mes bonnes pattes de chien! Ce maudit accident ne fût pas arrivé!



— Pourquoi aussi fais-tu les choses à demi? Pourquoi, en réclamant des pattes comme les miennes, n'as-tu pas en même temps demandé des ailes? Tu aurais pu, grâce à elles, traverser la route en te riant de la dangereuse voiture.



— Tu as raison, canard, demain j'irai chez l'ours de la montagne et je lui demanderai des ailes. Suis-je bête de ne pas y avoir pensé!

— Au revoir et bonne chance, répondit le canard en s'élevant de terre.

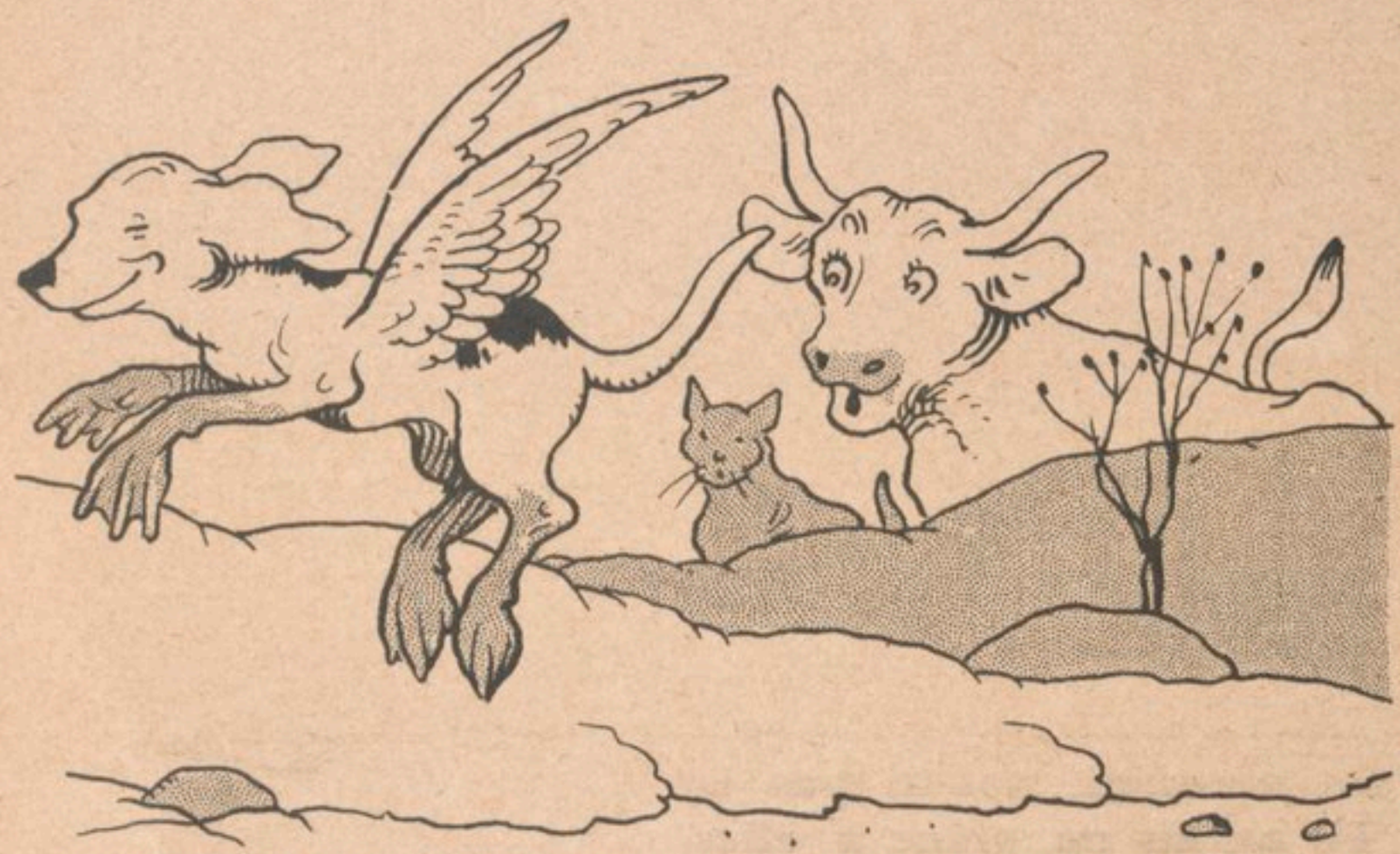
— Dire que demain je volerai comme cela ! se dit Faraud ravi de la suggestion de son ami.

Et, au jour dit, Martin reçut la visite de Faraud.

— Je viens te demander, lui dit-il, de compléter ton œuvre. Tu m'as donné des pattes de canard, maintenant, donne-moi des ailes.

— Qu'il soit fait selon ton désir, répondit l'ours en lui présentant un breuvage qui chauffait sur un petit fourneau de sa caverne.

Faraud but avidement le philtre préparé par Martin ; il lui sembla un peu amer.



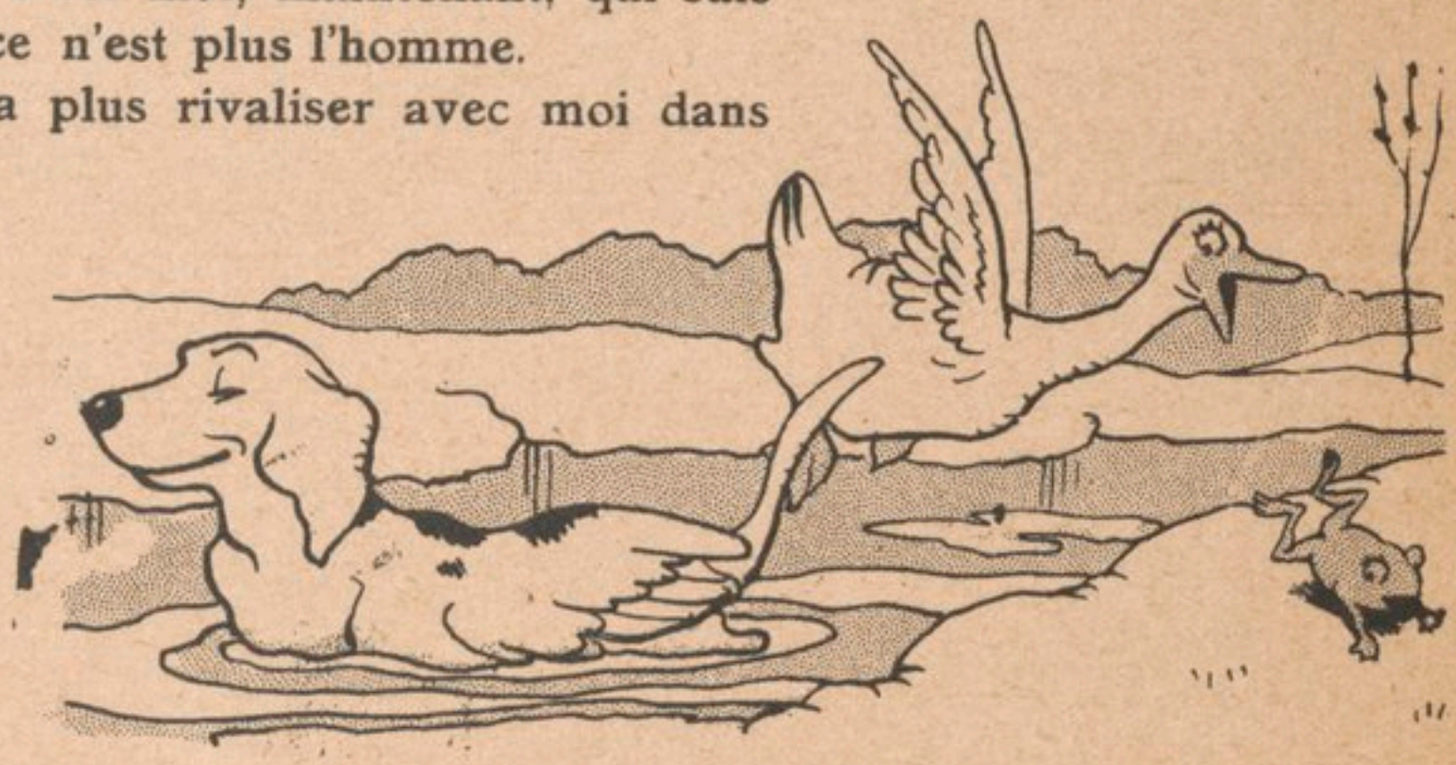
Une heure après, le chien voyait ses reins se couvrir de duvet, puis il sentit que de grandes ailes lui poussaient sur l'échine.

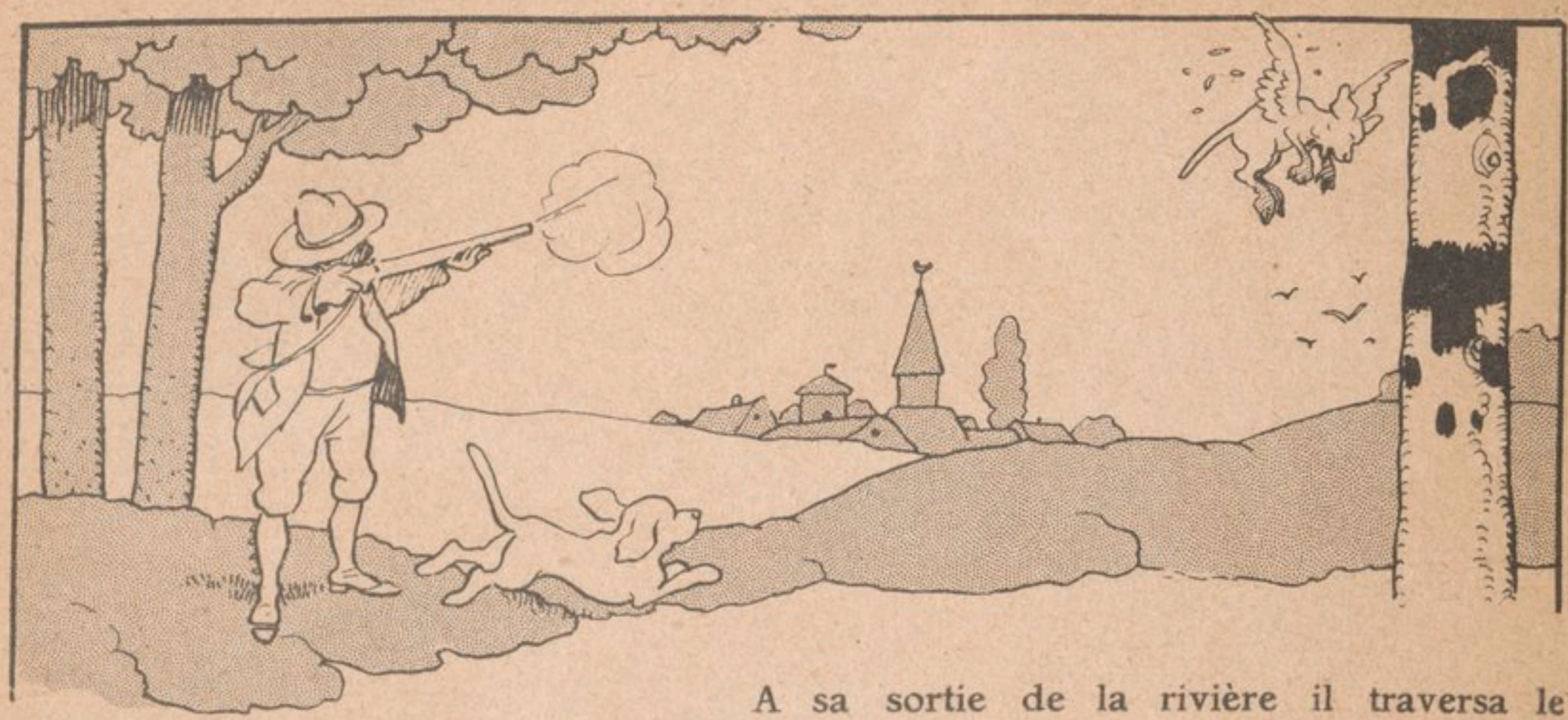
— Enfin, j'ai des ailes ! s'écria Faraud devant un bœuf, un chat et un lapin qui le regardaient ahuris. A moi les éléments : l'air, la terre et l'eau ! Je vais régner désormais sur les prairies, dans les nues et sur les ondes. C'est moi, maintenant, qui suis le Roi de la Création ; ce n'est plus l'homme.

L'homme ne pourra plus rivaliser avec moi dans les airs et je le devancerai sur les eaux.

Là-dessus, Faraud traversa l'étang, nageant comme un canard.

Le monde aquatique fut en révolution et Faraud en profita pour continuer l'exhibition de ses talents.





A sa sortie de la rivière il traversa le village : ce fut sensationnel !

Les gens s'arrêtaient pour voir passer un chien ailé. Les uns croyaient qu'il venait annoncer la fin du monde. Les autres se plaignaient d'être le jouet d'une illusion.

La randonnée du chien-volant fut, dans la contrée, l'événement dont tous parlaient !

Un braconnier hardi et brave voulut en avoir le cœur net. Il s'arma d'un fusil de chasse et se plaça sur le passage de l'animal fabuleux qui continuait ses évolutions au-dessus du village.

Quand le chien-volant passa à sa portée, le braconier visa et fit feu.

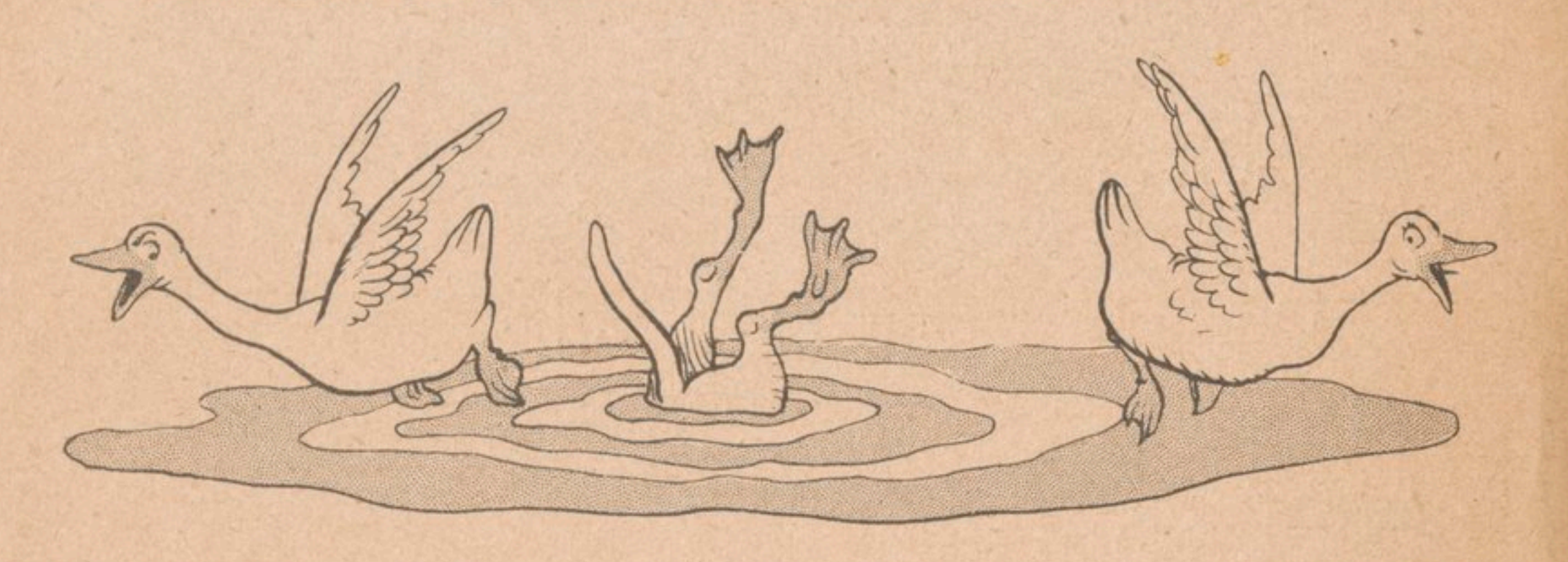
Un cri de douleur répondit à la détonation.

C'était le présomptueux Faraud qui avait été blessé mortellement.

Il tournoya dans l'espace, essayant de se maintenir, battant l'air à grands coups d'ailes, mais les chevrotines avaient fait leur œuvre : le chien-volant s'effondra comme une masse. Il survolait alors la rivière. Et c'est là qu'il s'engloutit. C'est là que maintenant il repose. L'eau, qui avait excité ses convoitises, lui sert de tombeau.

Son âme s'est envolée au paradis de ses frères, de nos frères inférieurs.

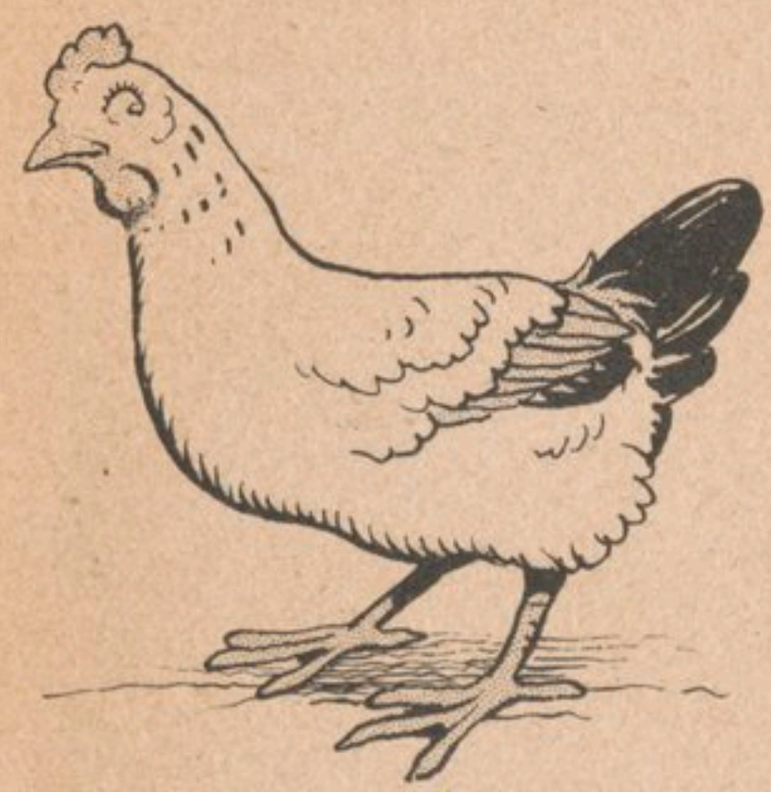
Et toute la gent aquatique tour à tour lui adressa un touchant et dernier adieu.



Tous les anciens camarades de l'infortuné chien-volant se réunirent à la fin d'une après-midi, devant la niche de Grognard, le boule qui a assumé la succession de Faraud à la ferme.

— Vous voyez, mes enfants, dit Grognard, où peuvent conduire la présomption et la vanité. Acceptons sans récriminer la destinée qui nous est réservée. Le Créateur a bien fait toutes choses ; vouloir corriger son œuvre, c'est aller déjà dans le domaine de la folie.

LES DOLÉANCES D'UNE PONDEUSE DU NIVERNAIS



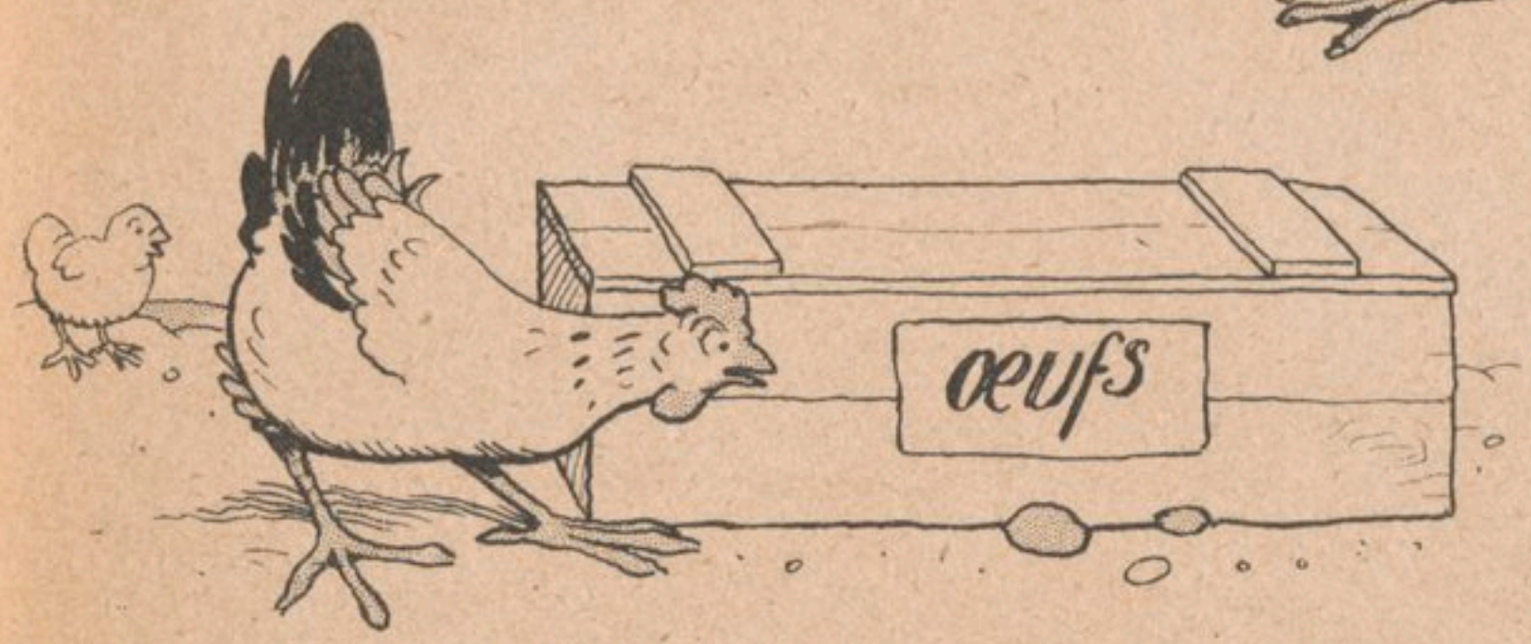
Tigrette était une accorte pondeuse du Nivernais.

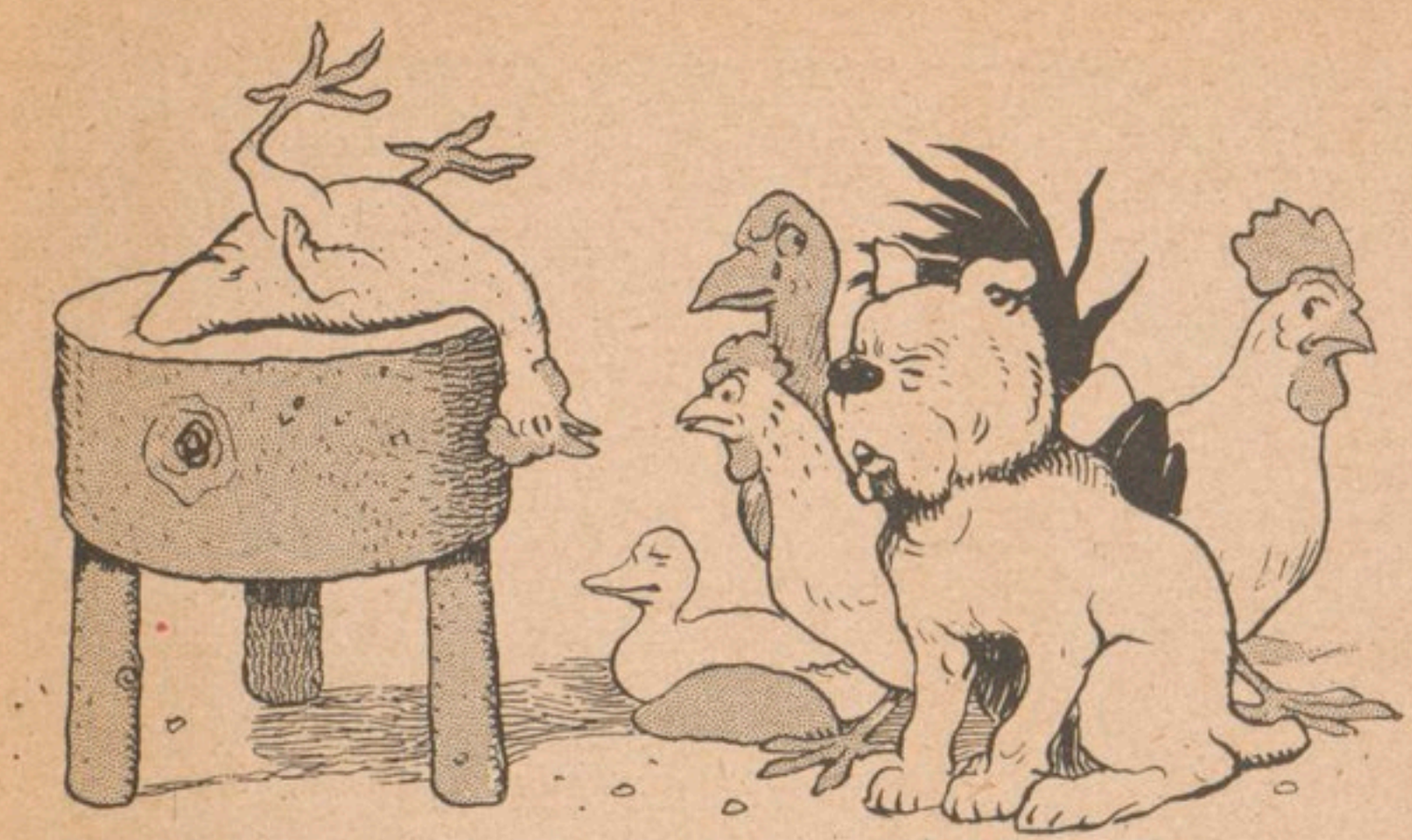
Quotidiennement, avec une ponctualité méthodique, elle pondait un gros œuf dans un coin du poulailler.

A peine était-il pondu que la fermière s'en emparait.

« Vraiment, à quoi me sert-il de pondre ? si je n'en profite pas ! » Et Tigrette s'attendrissait en songeant à l'œuf qu'on lui avait ravi.

Dans un coin de la ferme une caisse remplie d'œufs était là, toute prête à être dirigée sur le chemin de fer. Tigrette l'aperçut : Voilà comment les poules sont récompensées de leurs efforts ! gémit-elle, les fermiers dirigent sur la capitale les milliers d'œufs qu'ils ramassent et ils les donnent en pâture à des humains qui nous ignorent et qui nous méprisent ! Les hommes nous tiennent en esclavage pour tirer profit de nous jusqu'à la mort, et même après ! Il suffit que l'âge ou l'embonpoint nous touche pour que, vite, on nous fasse passer de vie à trépas ; et notre corps rôti à point fait le régal des plus gourmets. Vraiment, nous vivons dans une perpétuelle injustice.





— De quoi te plains-tu, Tigrette ? dit un vieux coq qui passait près d'elle.

— Je me plains des hommes qui nous tiennent en esclavage.

— Que ferais-tu sans eux ?

— Je vivrais ma vie dans l'indépendance et dans la liberté.

— Voilà de grands mots qui ne sont pas faits pour nous.

— Qu'en sais-tu ?

— Les hommes, depuis des siècles, n'ont pu arriver à donner à ces mots la vie et la force qui leur manquent pour faire figure au soleil, et tu voudrais les pratiquer ? Quel homme est vraiment libre ? Quel homme est véritablement indépendant ? Vois ce garçon de ferme, il dépend de son maître.

— Et son maître ?

— Lui, il dépend de sa femme, répondit en ricanant le coq.

— Ah ! si tu fais de l'esprit, maintenant.

— L'esprit c'est le sucre qu'on met sur le gâteau, le sel dont on saupoudre la tartine de beurre. L'esprit sert à faire passer ce qui est fade et sans saveur.

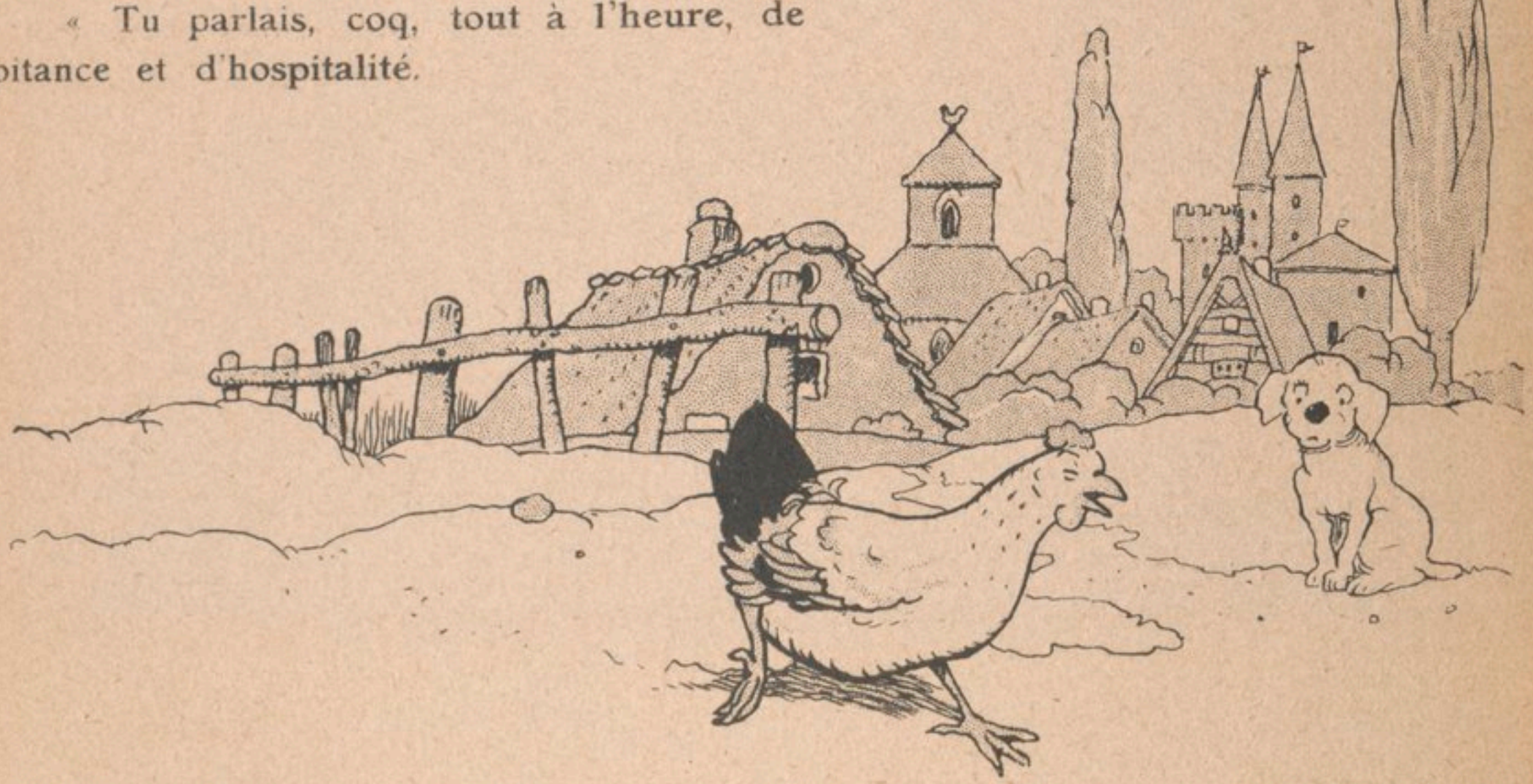
— Coq, tu ne me convaincras pas avec tes boutades. L'homme est le plus injuste des animaux terrestres. Il nous prend tout, nos œufs et notre chair.

— Il nous faut payer la pitance et l'hospitalité qu'il nous donne.

— Et non content de nous prendre nos œufs et notre chair, il lui faut aussi notre duvet pour bourrer ses oreillers et ses traversins. On dirait que, même dans ses songes, il tient à avoir quelque chose de nous !

« Que nous donne-t-il en échange de nos richesses ? Rien !

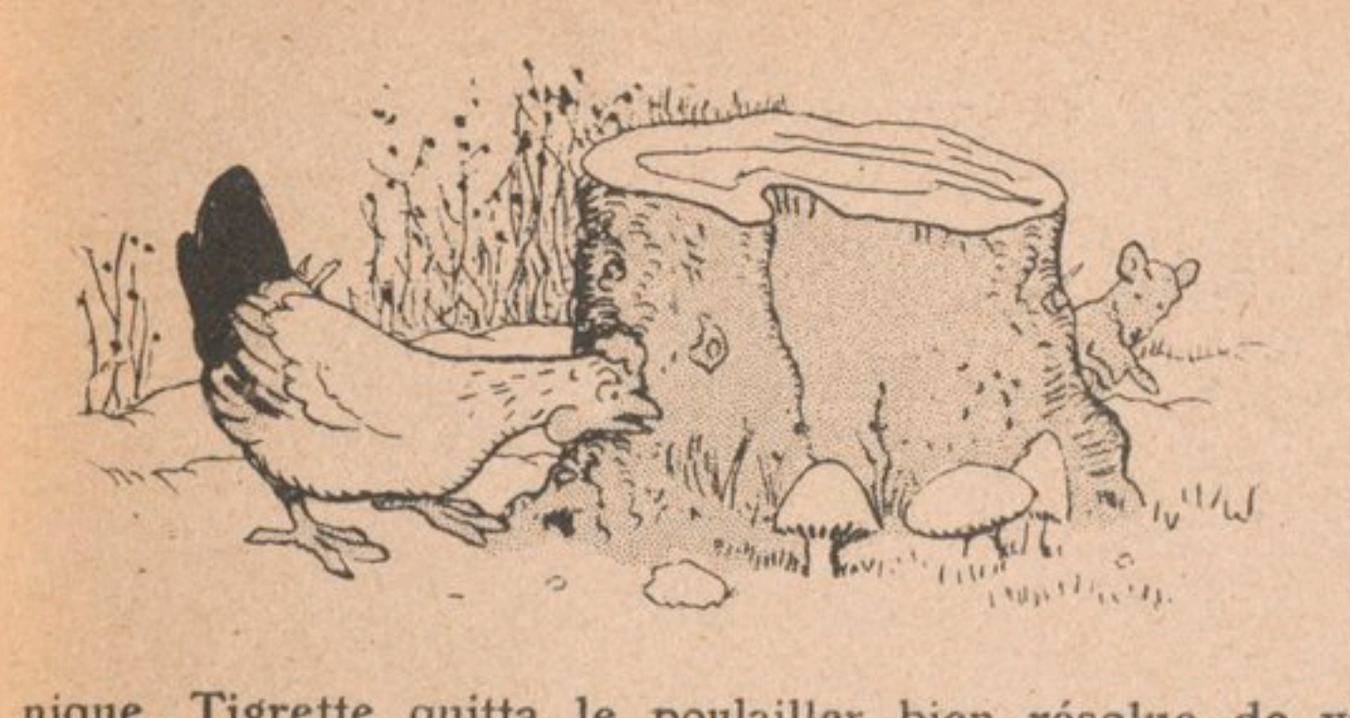
« Tu parlais, coq, tout à l'heure, de pitance et d'hospitalité.



« Tu ne vas pas compter pour un repas les quelques graines qu'il nous jette parcimonieusement à terre à la fin de la journée, quand il sait que nous avons garni notre gésier de graines ramassées dans la prairie ou de vers trouvés sur le bord de l'étang. Quant à l'hospitalité qu'il nous donne, laisse-moi rire. Une vieille baraque qui date de Mathusalem.

« En résumé, l'homme est un être férocement égoïste.

« Si encore nous étions les seules à souffrir de la gourmandise et de la rapa



cité de l'homme, mais il n'en est rien ; tous nos voisins de la ferme : les lapins, les canards, les oies, les veaux, les bœufs et les porcs sont logés à la même enseigne ! »

Un matin que la brave pondeuse s'était levée de mauvaise humeur, elle résolut de secouer le joug tyrannique. Tigrette quitta le poulailler bien résolue de vivre à sa guise, en pleine liberté.

— Je couverai mes œufs comme bon me semblera, j'éleverai mes poussins dans l'indépendance. Quand je mourrai, mes restes seront encore un engrais pour la prairie.

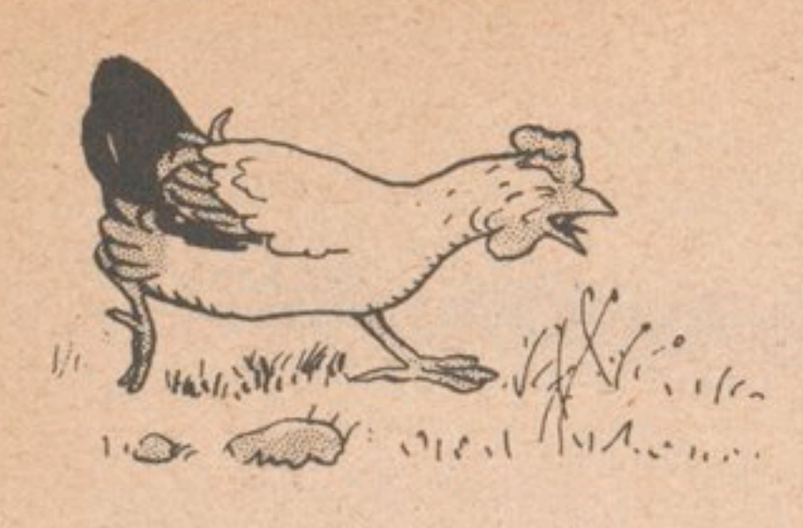
Surprise par la nuit à l'orée d'un bois, Tigrette, sans avoir pu dormir, vit poindre le petit jour.

Les glapissements du renard et les sifflements de la fouine avaient empêché tout sommeil et tout repos.

A l'aube, une petite pluie glaciale la traversa jusqu'à l'épiderme. Ce premier jour de liberté s'acheva sur un regret : le poulailler à l'abri certain, à la douce tiédeur.

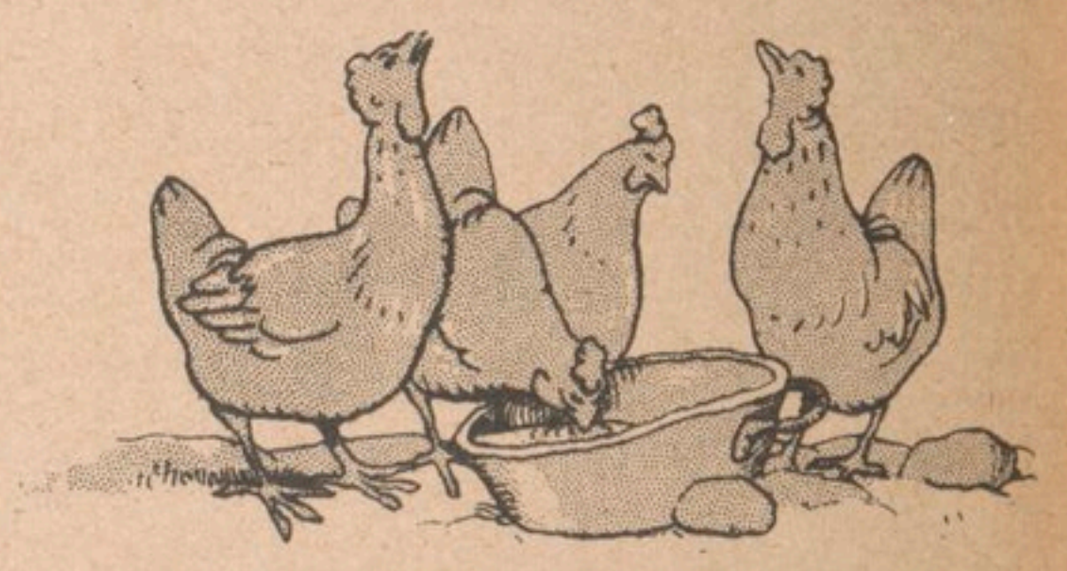
Tigrette, privée du grain quotidien et des vers de fumier de la basse-cour, dut se rabattre sur de maigres champignons. L'un d'eux était vénéneux. La pauvre poule manqua de mourir empoisonnée.

Elle passa ce



second jour de liberté à regretter l'avoine et le blé de la fermière ; et, quand la nuit vint, elle dut se jucher sur une haute branche pour se soustraire aux hôtes malfaisants de la forêt et tâcher de prendre, enfin, un peu de repos, si on peut appeler repos, une continuelle frayeur.

Elle se voyait entourée d'yeux chargés de féroces convoitises :

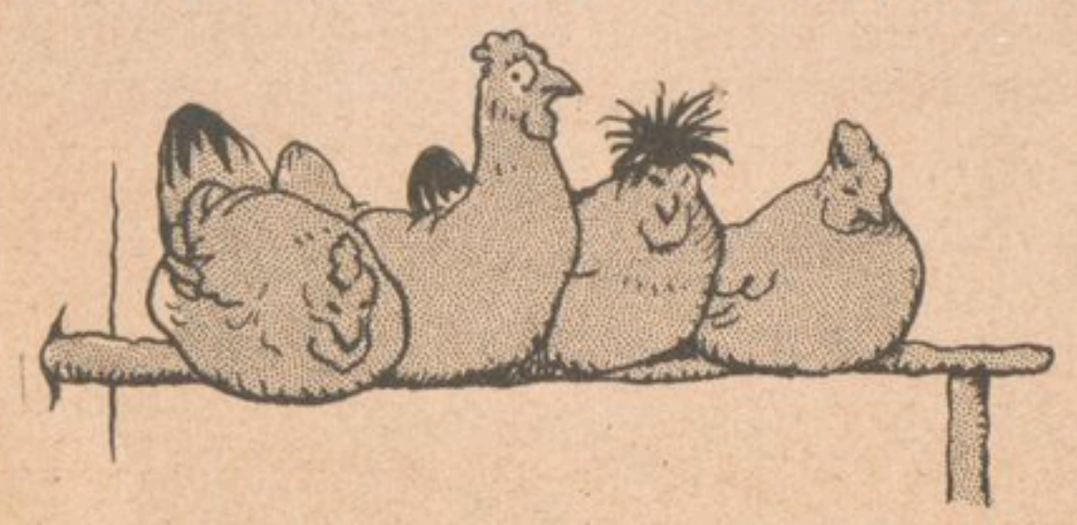


Des renards, des fouines, des hiboux la guettaient.

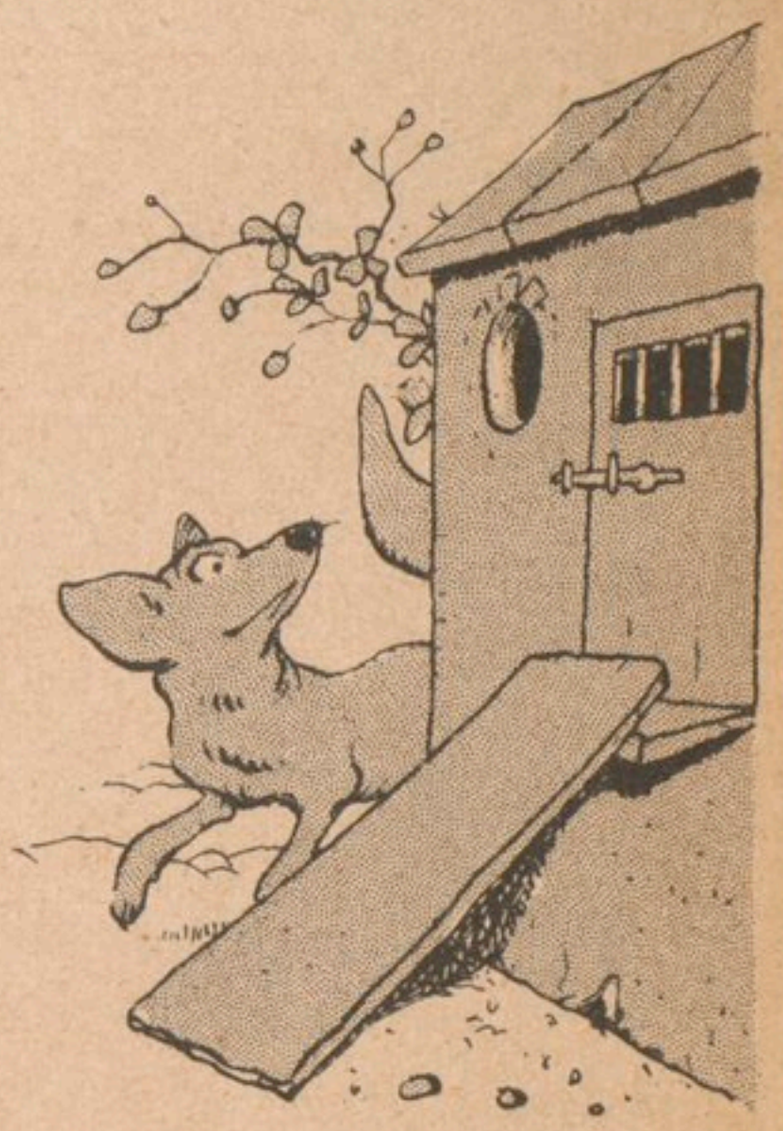
— Si je tombais de ma branche, pensait Tigrette, mon sort serait vite réglé. Je passerais de vie à trépas en un tournemain.

Enfin dès que le petit jour apparut, elle rassembla ses forces et quitta le bois de toute la force de ses ailes.

Un jour de grand soleil le manque d'eau la fit cruellement souffrir, la pépie commençait son œuvre. Où était la bonne eau fraîche que le garçon de ferme allait tirer au puits ?



Quand le soir tombait, la crainte des carnivores se ravivait. Où était le temps où le fermier qu'elle maudissait venait fermer sur elle la porte qui la protégeait contre les fouines et les renards ?



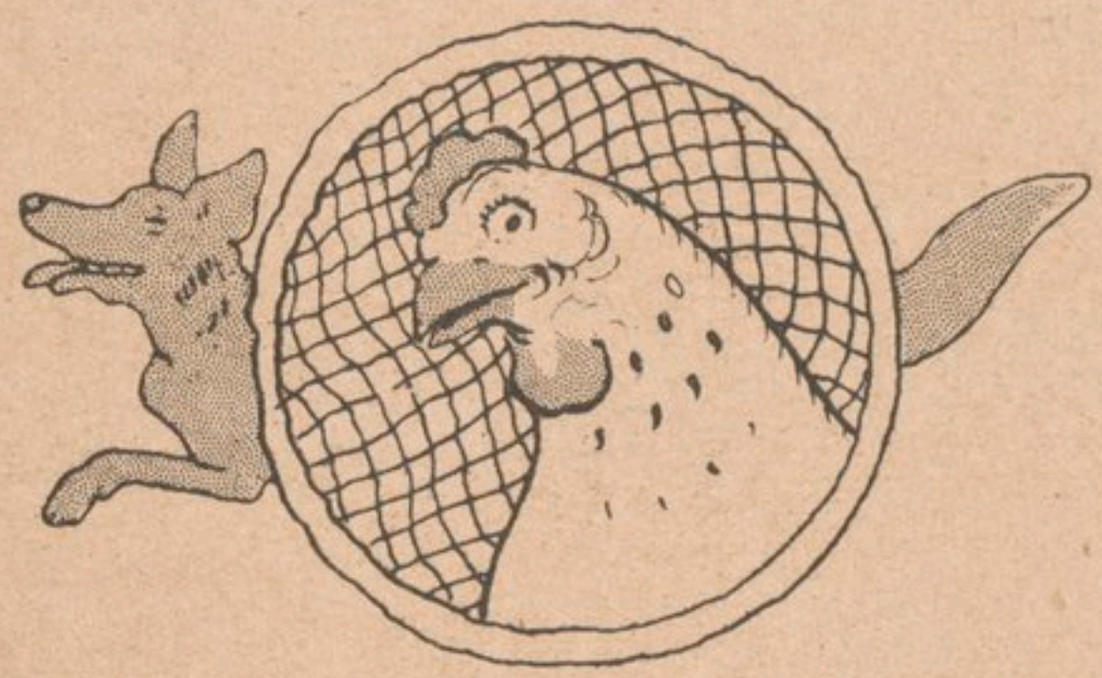
Tigrette commença alors à comprendre. Décidément, pensa-t-elle, les œufs, la chair et le plumage, dont les hommes profitent pour la satisfaction de leur estomac et de leur bien-être, ne sont jamais que la rétribution naturelle du grain qu'ils nous donnent et de l'abri dont nous avons pu jouir. Maître Coq avait raison !

« Combien j'ai eu tort de quitter mes compagnes ! Jamais je n'ai été si malheureuse ! »

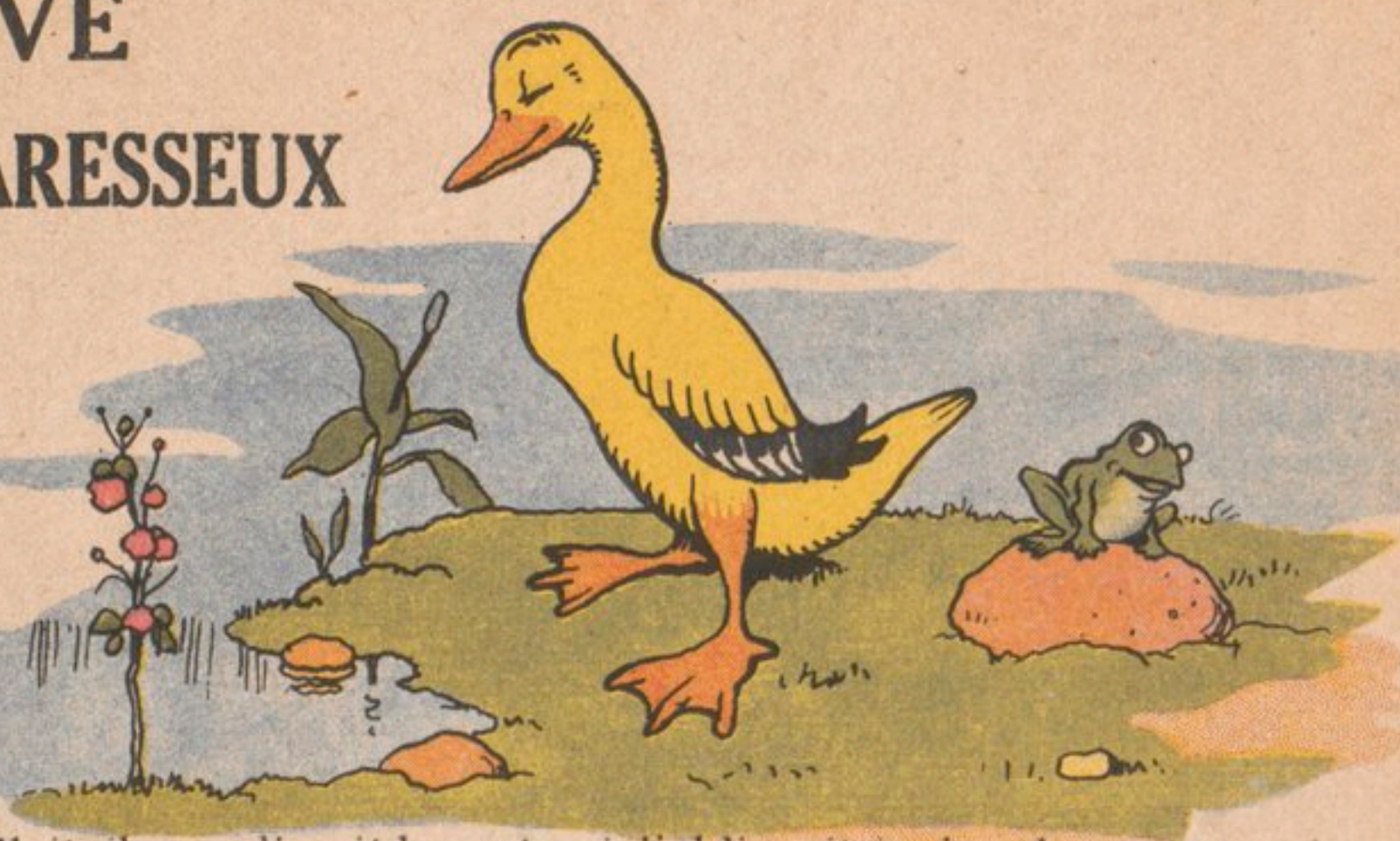
Hélas ! Tigrette ne put continuer ses méditations. Maître Renard se dressa devant elle.

« Adieu, terre ingrate, soupira-t-elle. Notre destinée, à nous autres, c'est d'être mangées ou par l'homme, ou par le renard. Ainsi soit-il ! »

Doucement elle ferma les yeux et le renard la dévora...

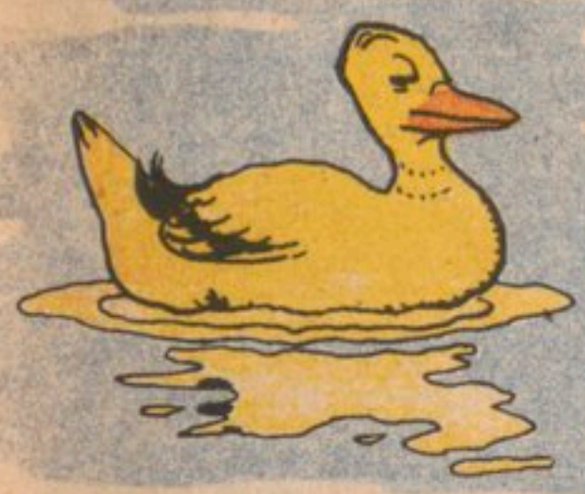


LE RÊVE
DU CANARD PARESSEUX



Finaud était un bon petit canard nantais, élevé sur les bords du lac de Grandlieu. C'était un pensif, un réfléchi ; mais qui rêvait un peu trop : cela avait développé en lui le goût de la paresse.

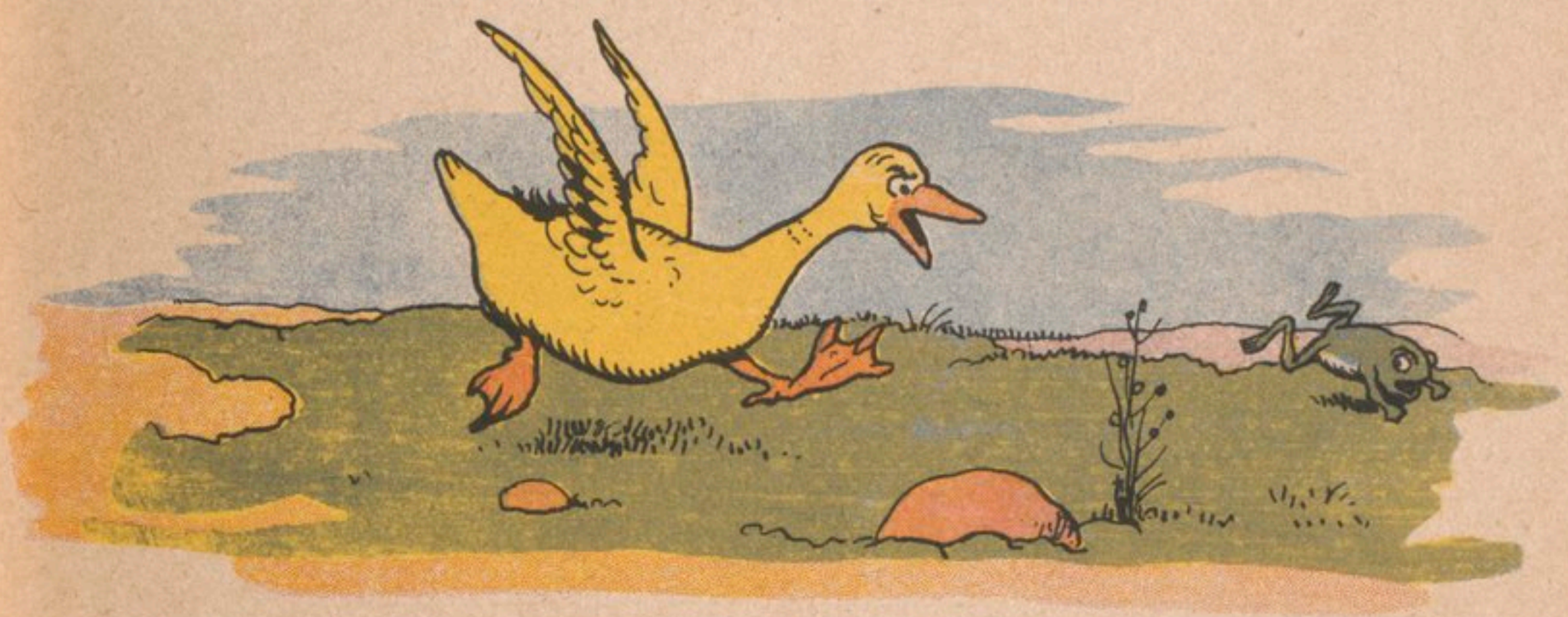
Quand la faim le tenaillait, il maudissait le sort qui l'obligeait à chercher sa nourriture. Et certes, ce n'était pas là une mince besogne ; les grenouilles ne lui tombaient pas toutes fraîches dans le bec, il fallait les poursuivre à travers les prairies, et, quand l'objet de ses convoitises venait à plonger dans l'étang, tout était à recommencer.

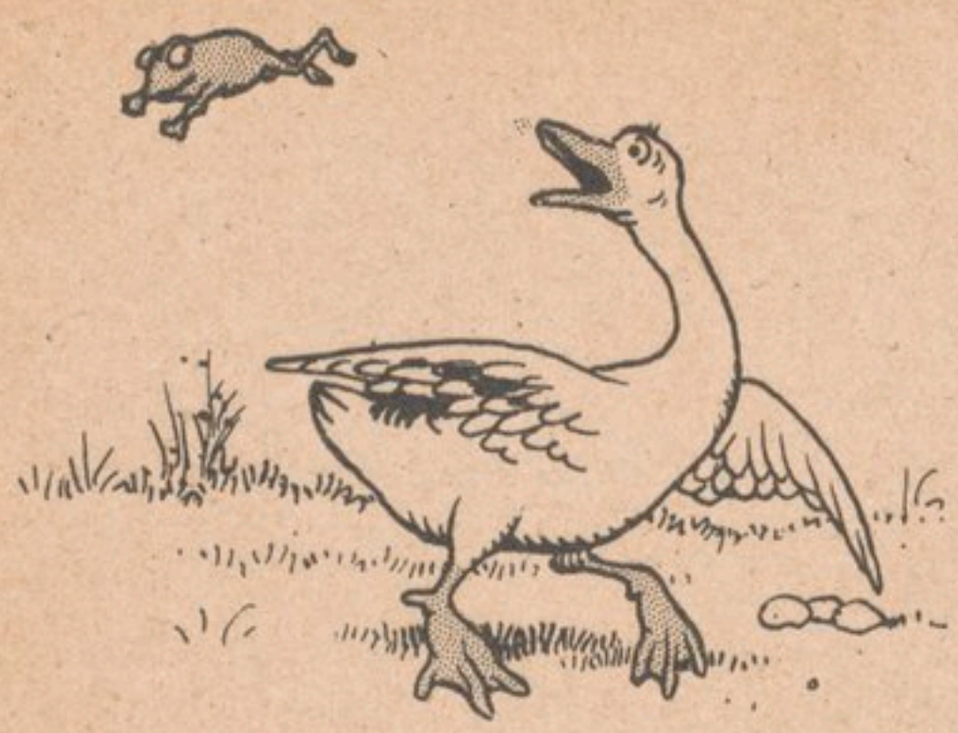


Finaud en était réduit à une maigre pitance : il se rabattait alors sur de pauvres petits vers ou de lamentables limaces. Triste butin !

Après avoir flâné pendant des heures sur l'étang, notre paresseux rapportait un imperceptible véron qui, loin d'assouvir sa faim, le mettait en appétit.

C'était alors, clopin-clopant, une poursuite à travers champs, pour essayer de saisir une rainette attardée. Mais la capture n'en était pas toujours facile. Un bond la portait assez loin du canard pour qu'elle pût se dissimuler sous les herbes et échapper à son regard.



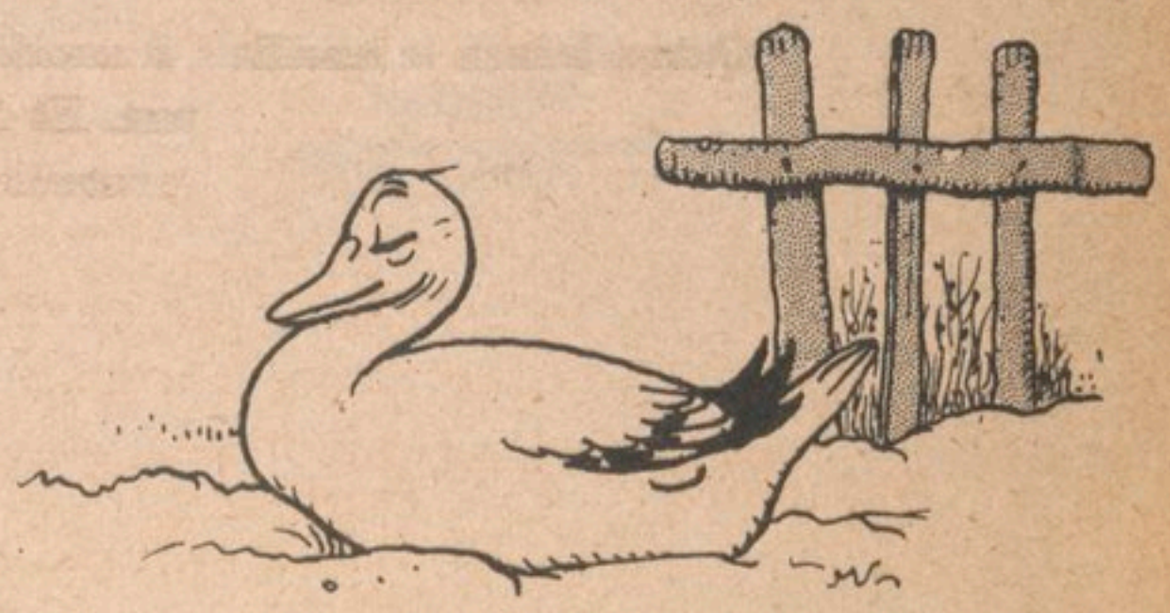


Enfin, au bout d'une heure d'incessantes recherches, la grenouille était saisie et devenait en un instant la proie de Finaud.

Mais la faim de Finaud était loin d'être calmée. Il fallait alors recommencer ailleurs la même poursuite et dans les mêmes conditions d'incertitude.

« Quel métier que d'être canard ! maugréait le paresseux palmipède.

« Pour vivre en liberté, ce sont les travaux forcés à perpétuité ! Tout, sur terre, ajoutait-il, est un défi à l'équilibre, au bon sens, à la raison. Si les grenouilles étaient plus grosses, je n'aurais pas besoin d'en poursuivre dix pour déjeuner ; une seule suffirait à mon appétit ; et je pourrais faire ma digestion, mollement couché dans l'herbe de la prairie ».



Notre héros en était là de ses réflexions lorsque le crépuscule tomba sur la terre.

L'estomac à moitié vide, harassé de fatigue, les membres perclus, le pauvre Finaud se laissa choir sur le gazon. Il ferma les paupières et son esprit s'enfuit alors vers le paradis des songes.

Il fit un rêve heureux, un de ces rêves qui apportent au cœur l'épanouissement de tous les désirs, la réalisation de tous les vœux.

Le goût des voyages l'avait gagné. Il se voyait dans des pays inconnus où les grenouilles

étaient au moins aussi grosses que les bœufs.

« Mon déjeuner est servi ! » s'écria-t-il tout à coup en découvrant une monstrueuse rainette indolente qui se prélassait sur une pierre, mais en apercevant Finaud, la grenouille fit un bond formidable qui la porta à cent mètres de là. Sous le vol plané de la rainette, tous les canards du pays s'enfuyaient de peur d'être écrasés par l'atterrissage du monstre. Et Finaud n'était pas le dernier à s'enfuir.

Mais le merveilleux rêve n'était pas achevé. Au détour d'un chemin, Finaud se trouva en présence d'une grenouille qui mesurait bien deux mètres de hauteur. « Bon,

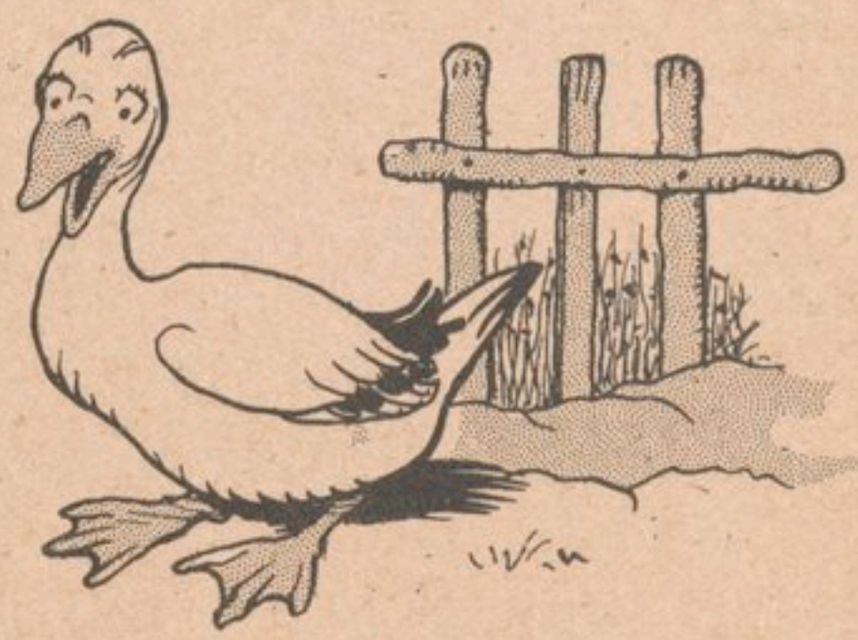
dit-il, le repas est tout prêt, mais par quel morceau vais-je bien pouvoir commencer ? »

Il n'avait pas terminé sa réflexion que la grenouille affamée ouvrit une gueule effroyable.

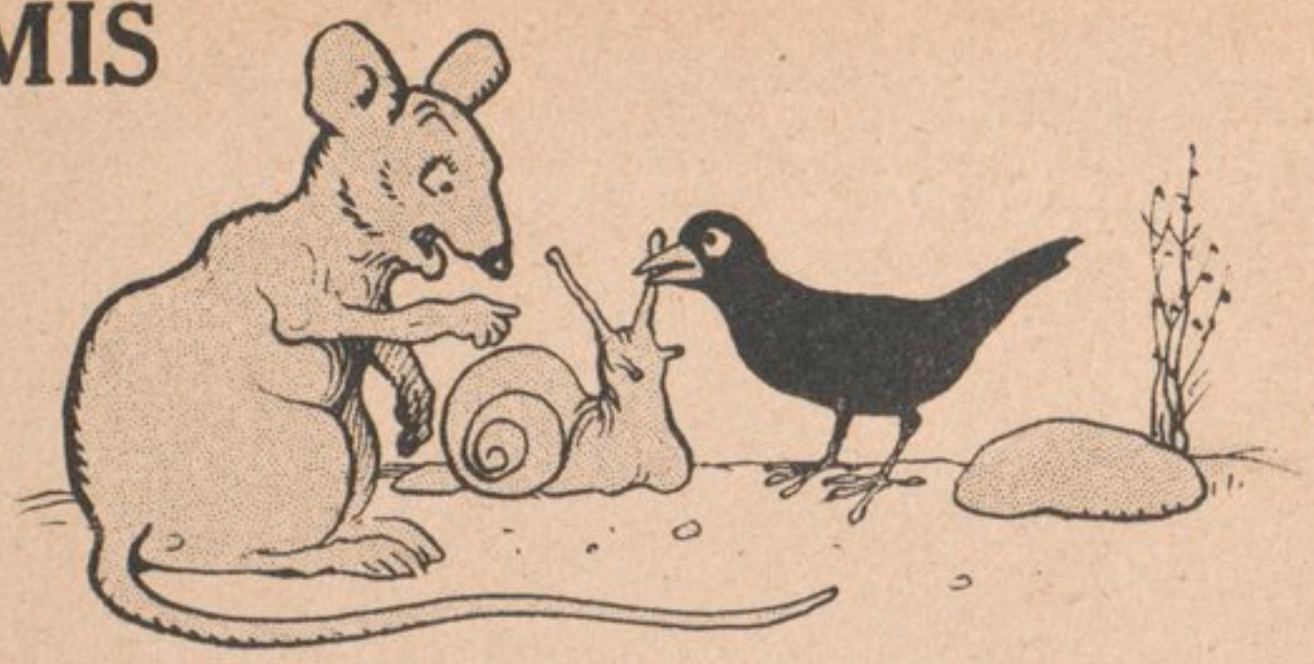
Finaud, essaya de fuir mais n'alla pas loin. La grenouille fit un bond et tomba, gueule ouverte, sur le pauvre canard qui, en une seconde happé, disparut dans l'estomac du monstre.

Finaud poussa un coin-coin douloureux et plaintif puis, brutalement, il se réveilla.

Devant lui une grenouille sautillait dans l'herbe ; alors, le cœur plus léger, il fit à haute voix ces réflexions : « Reprenons notre existence, continuons à fouiller et à barboter car, tout compte fait, il vaut mieux manger la grenouille que d'être englouti par elle ! !



LES TROIS AMIS



Un rat, un merle et un escargot se rencontrèrent un jour.

Le rat prit la parole :

— Pourquoi les animaux vivent-ils en ennemis, pourquoi se dévorent-ils les uns les autres, quand une solide amitié pourrait si bien nous aider et nous donner de la joie à vivre ? Une inaltérable amitié vaut cent fois mieux qu'une inconsciente inimitié. Si nous nous aidions ? Si chacun de nous apportait à la communauté ses dons naturels et son intelligence, nous profiterions tous de cette cordiale collaboration.

— Tu as raison, dit l'escargot.

— Continue, dit le merle.

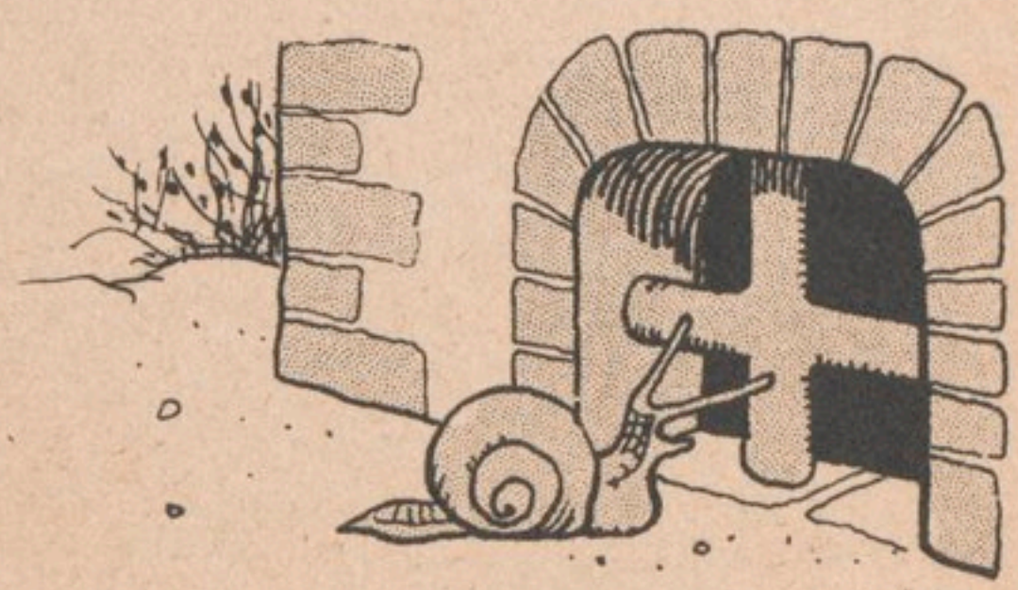
— Toi, dit le rat à l'oiseau, tu peux, en traversant l'espace, nous signaler les ménagères qui rentrent du marché, haletantes sous le poids d'un panier bourré de provisions. Toi, l'escargot, tu peux, sans craindre les chats et les chiens, t'introduire dans les caves et dans les celliers pour repérer l'endroit où sont déposées les victuailles. Tu penses bien qu'averti par toi j'aurai vite fait de vider les paniers et de vous apporter dans un lieu sûr toutes ces succulences en vous disant : mes chers amis, vous êtes servis !

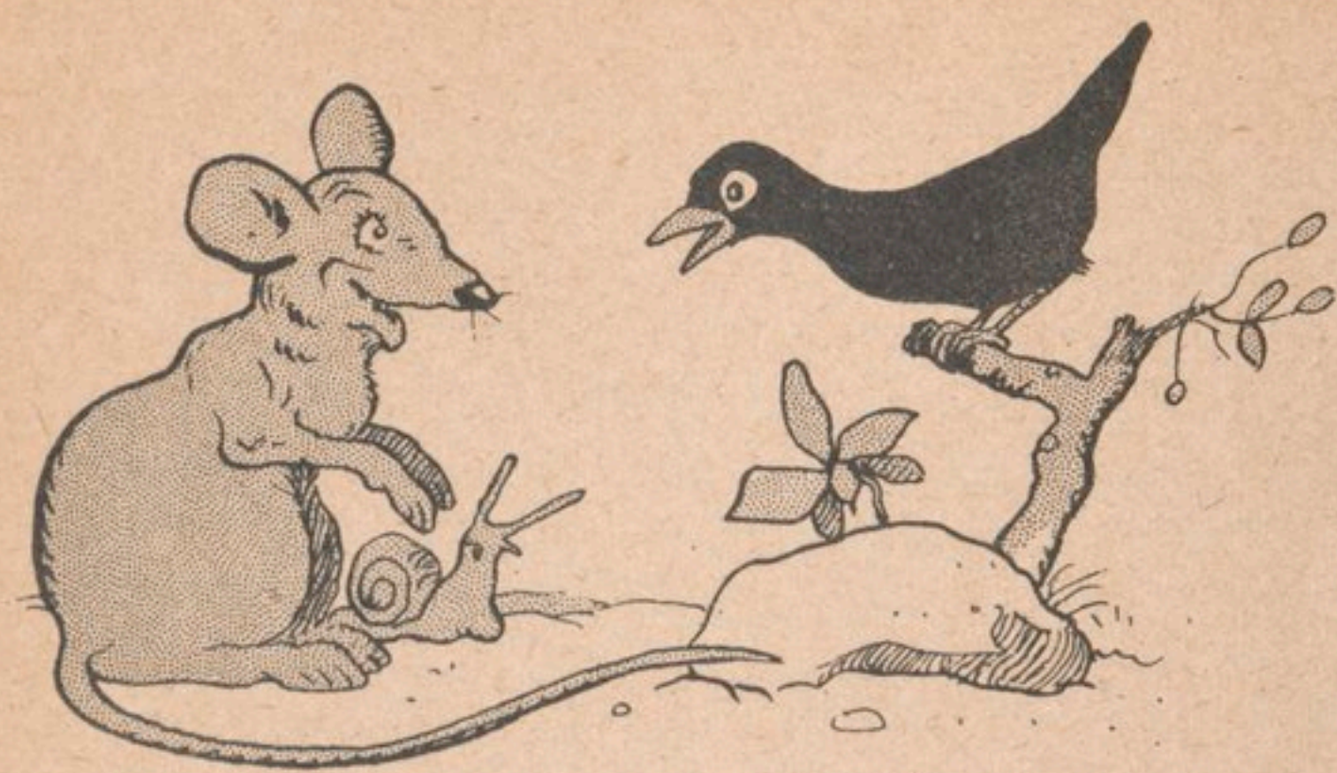
— Puissamment raisonné, s'écrièrent, enthousiasmés, le merle et l'escargot.

— Voici l'heure où les ménagères reviennent du marché, va, mon bon merle, cours à ton poste d'observation. Rendez-vous au pied du gros chêne de la forêt. Le merle s'envola et s'installa sur la haute branche d'un bouleau. Un quart d'heure après, il rejoignait ses camarades et, en ces termes, leur faisait part de sa découverte :

— La fermière du Moulin-Doré revient du marché avec un grand panier bourré de toutes sortes de bonnes choses.

— Va, dit le rat à l'escargot, va repérer l'emplacement du butin. L'escargot gagna la ferme et s'introduisit dans le



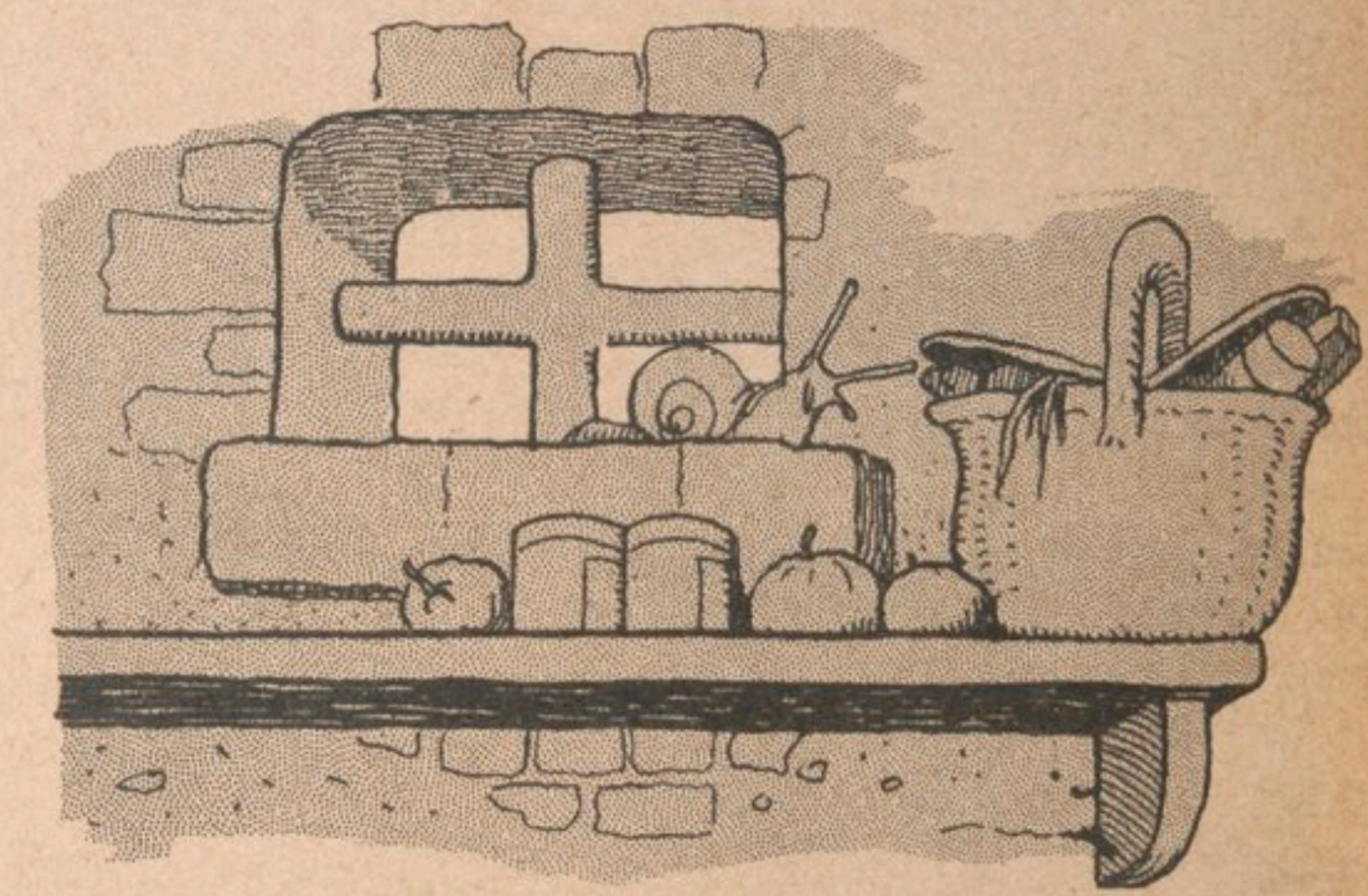


caveau aux provisions, puis il revint aussi vite que possible donner au rat un compte rendu exact de sa mission.

Le rat bondit et, au bout d'une demi-douzaine de voyages, il avait mis en lieu sûr le contenu du panier.

Quelle aubaine ! Jamais les trois amis n'avaient assisté à pareil festin.

Le rat s'adjugea un énorme fromage de Hollande ; le merle une casserole pleine de petits pois frais et l'escargot une plantureuse salade. L'association commençait à connaître une ère nouvelle de prospérité. Le trio engraissait à vue d'œil.

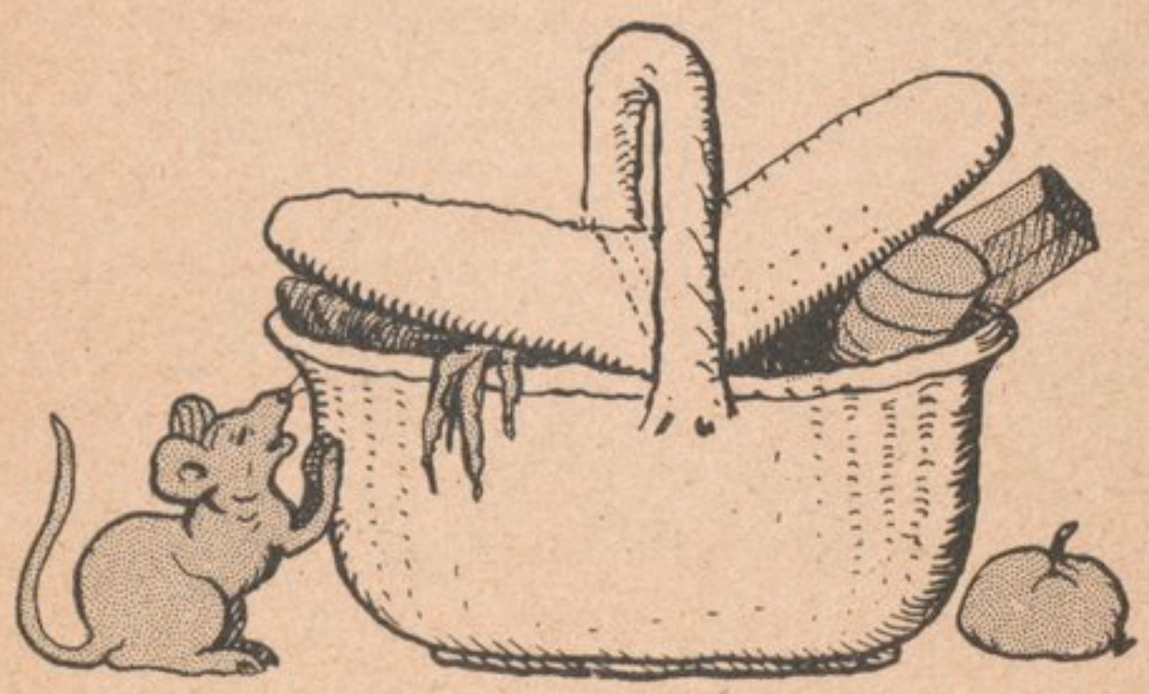


— Maître rat, dit le merle à la fin d'un succulent repas, je rends hommage à ta finesse et à ton intelligence. Grâce à toi nous avons connu des jours de prospérité jusqu'alors ignorés.

— Je n'ai jamais mangé tant de salades, appuya l'escargot. J'étouffe dans ma coquille !

— Souhaitons, dit le rat, que notre communauté ne connaisse jamais de désaccords.

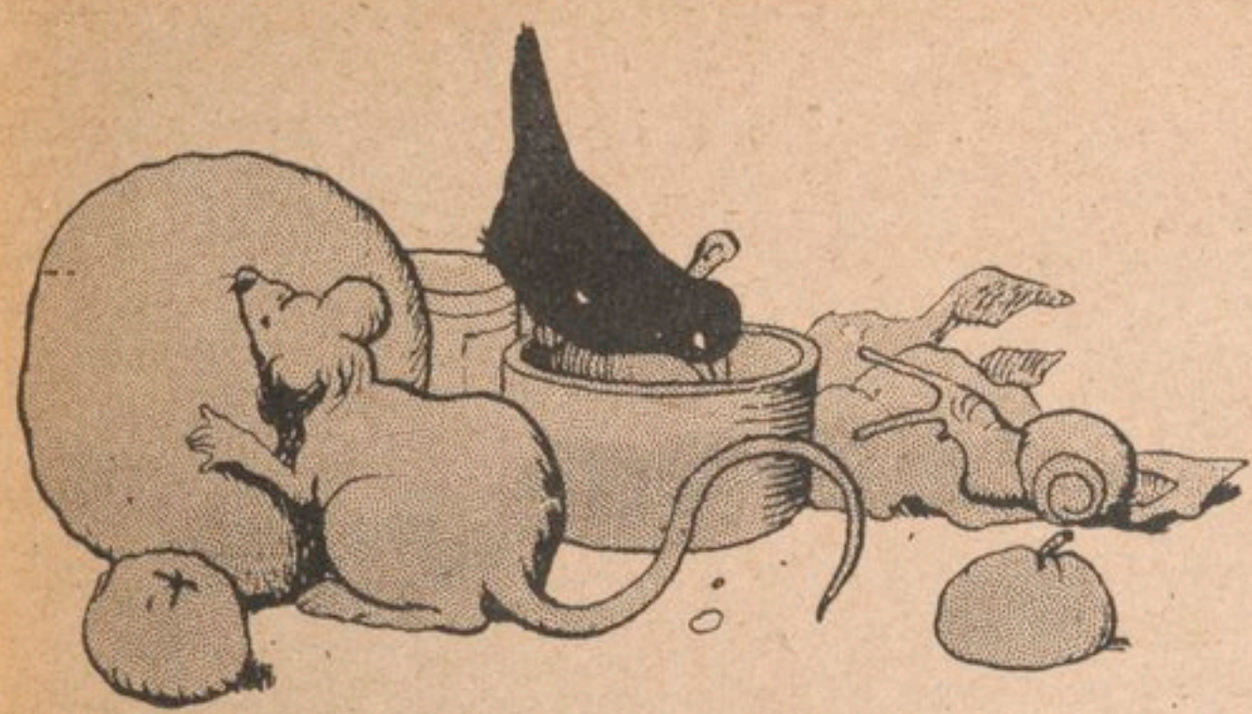
— Nous séparer est impossible ; ne sommes-nous pas liés par l'intérêt ? dit le merle.



— Et par l'amitié, ajouta l'escargot.

— Béni soit le jour, reprit le merle, où le destin nous fit nous rencontrer, pour ravir à l'homme les succulences dont il se repaît et dont nous faisons souvent les frais.

— En effet, dit le rat, j'ai savouré, hier, un excellent pâté composé de grives et de merles... Vraiment, nous sommes actuellement les rois de la création.



— Qui m'aurait dit qu'un jour je serais une Majesté, lança l'escargot en frémissant d'orgueil jusqu'au fond de sa coquille. Ah ! si ma pauvre mère était encore vivante et qu'elle vît son fils aussi élevé !

— Pour prolonger ces jours de félicité jusqu'à la fin de notre vie, dit le rat, il nous faut faire le serment de ne jamais nous séparer et de travailler au bien-être commun.

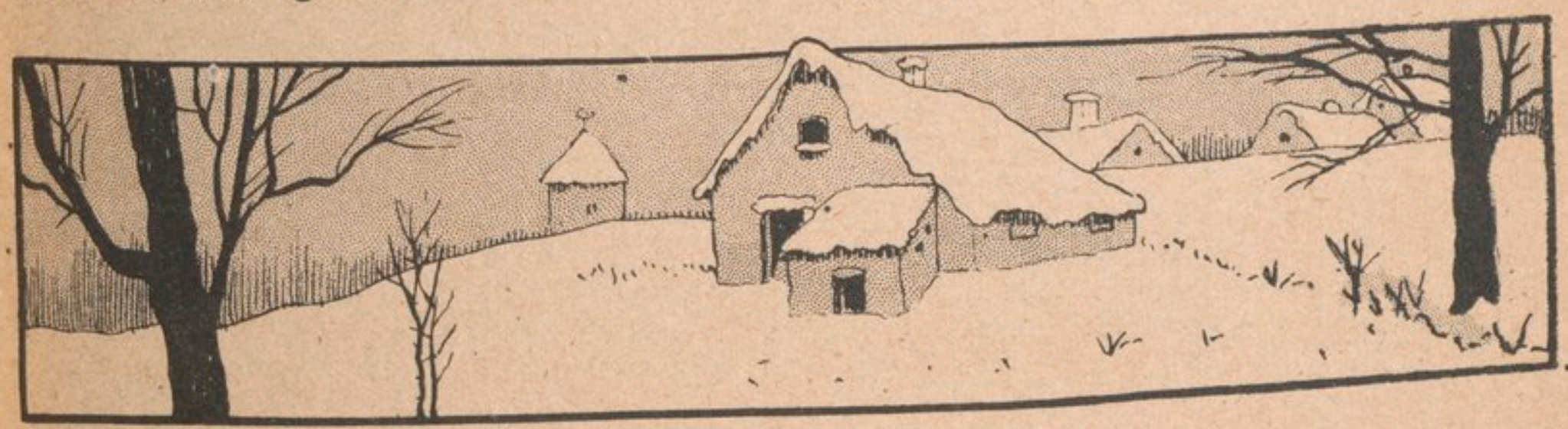
— Oui, jurons ! répondirent le merle et l'escargot aux exhortations du rat.

Celui-ci étendit le bout de sa patte, le merle en fit autant du bout de son aile et l'escargot tendit une corne.

Sentencieusement le rat prononça ces mots :

— Devant Dieu qui nous entend, je jure de travailler obstinément, sincèrement, et avec le plus grand désintéressement, au bonheur et à la prospérité de l'association.

Le merle et l'escargot répétèrent ces mémorables paroles et l'entretien finit dans un embrassement général.



Les larmes aux yeux, le cœur battant d'attendrissement les trois amis se séparèrent pour aller prendre leur repos quotidien.

Ces événements se passaient pendant la belle saison. Mais les frimas vinrent avec leur sombre cortège, aux pluies succédèrent la neige et le froid.

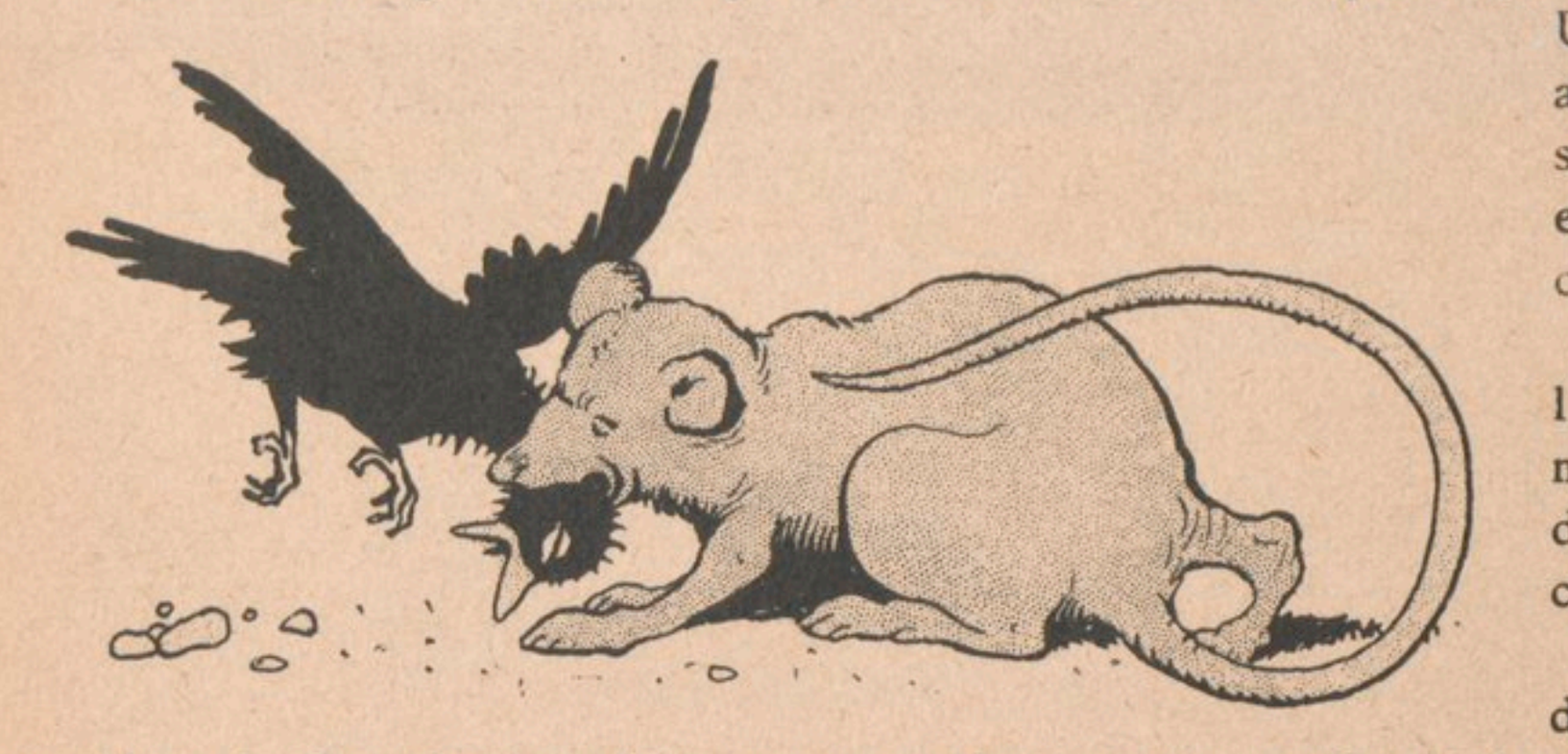
Les ménagères désertèrent peu à peu le marché pour attendre chez elles le passage des fournisseurs.

Pour lutter contre l'hiver les huis furent hermétiquement fermés.

A l'horizon, le merle ne voyait rien poindre. Le décor changea vite et l'escargot se trouva bloqué par les neiges.

Le rat, frileux et transi, n'osait sortir de son trou. Adieu les courses dans l'herbe et les cachettes dans les broussailles ! Il ne pouvait faire deux pas sans être poursuivi par le chat ou par le chien, ses deux plus mortels ennemis.

C'est alors que l'amitié qui unissait les trois compères pâlit devant la nécessite.

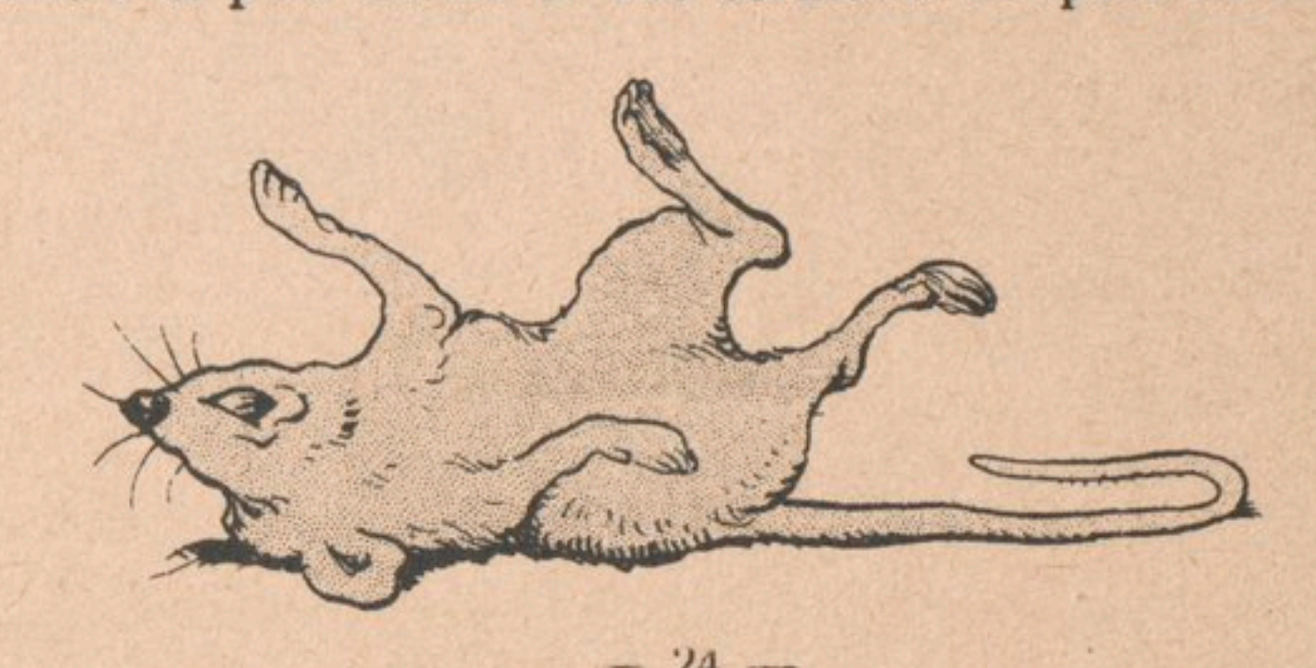


Un combat secret mit aux prises ces deux sentiments intérieurs et ce fut enfin la nécessité qui l'emporta !

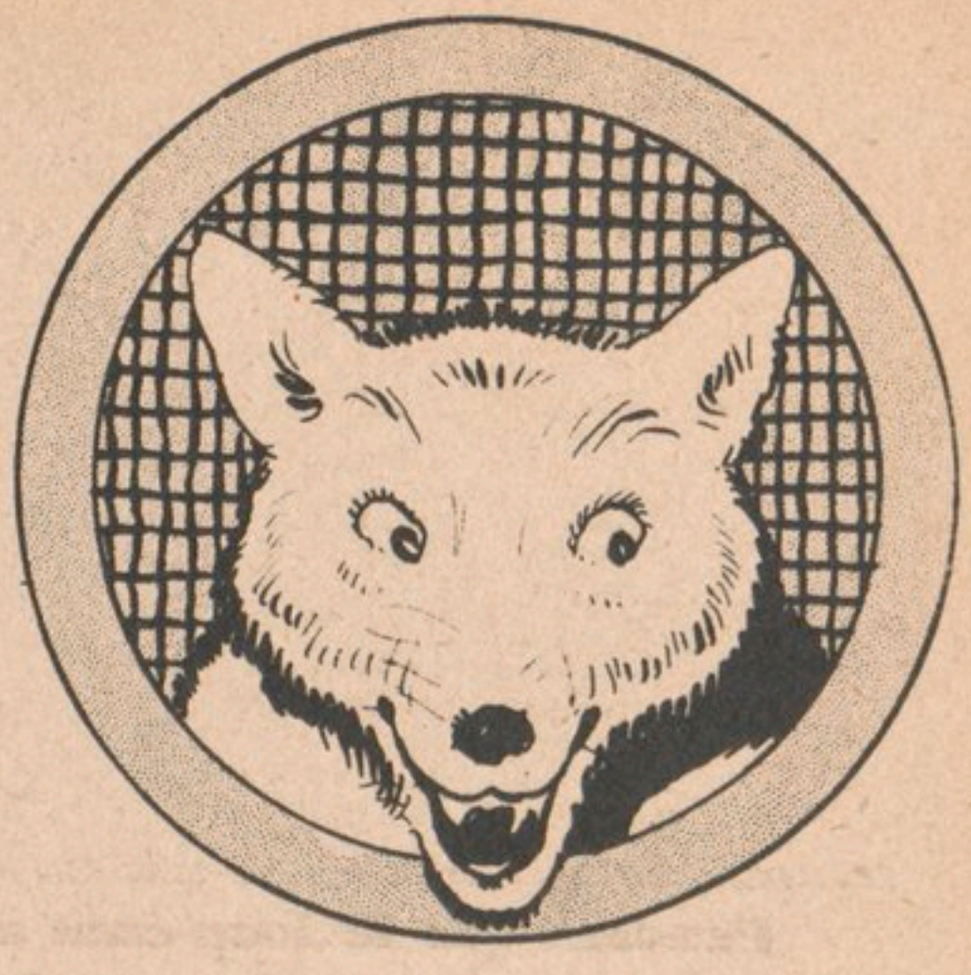
Le merle sauta sur l'escargot et le mangea, ne laissant sur le lieu du festin qu'une frêle coquille transpercée.

Puis ce fut au tour du merle d'être dévoré par le rat. Ce crime ne lui porta pas chance, car, quelques jours après, il mourut de faim et fut enseveli sous la neige.

Là donc, comme chez les hommes, c'est toujours l'implacable nécessité qui triomphe de l'amitié la plus solide et des serments les plus sincères.



LE ROI DU BOCAGE



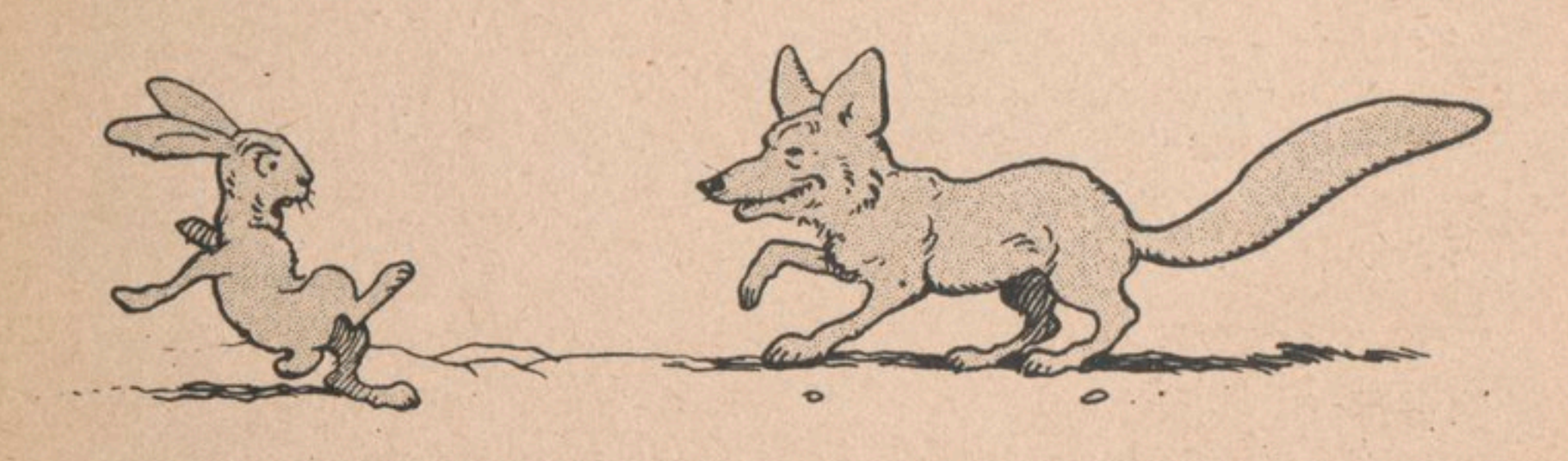
Dans un bocage vendéen vivait Goupil, le renard le plus fin, le plus rusé, le plus intelligent de la contrée.

Enivré de la prépondérance que ses qualités intellectuelles lui donnaient sur les animaux des environs, il se croyait un demi-dieu ; et c'est ainsi que, modestement, il s'était décerné le titre de Roi du Bocage.

Comment aussi aurait-il pu résister à cette griserie de succès que lui procuraient sa finesse, sa ruse et son intelligence ?

Sur son passage Goupil semait la terreur et l'épouvante. Pourtant, il existait un être capable de balancer la tyrannie qu'il exerçait dans le bocage : c'était le loup. Aussi connaissant la force herculéenne de son ennemi, maître Goupil avait-il soin de ne jamais se laisser approcher.

Mais son cœur se gonflait de rage quand il fallait fuir devant le Loup.



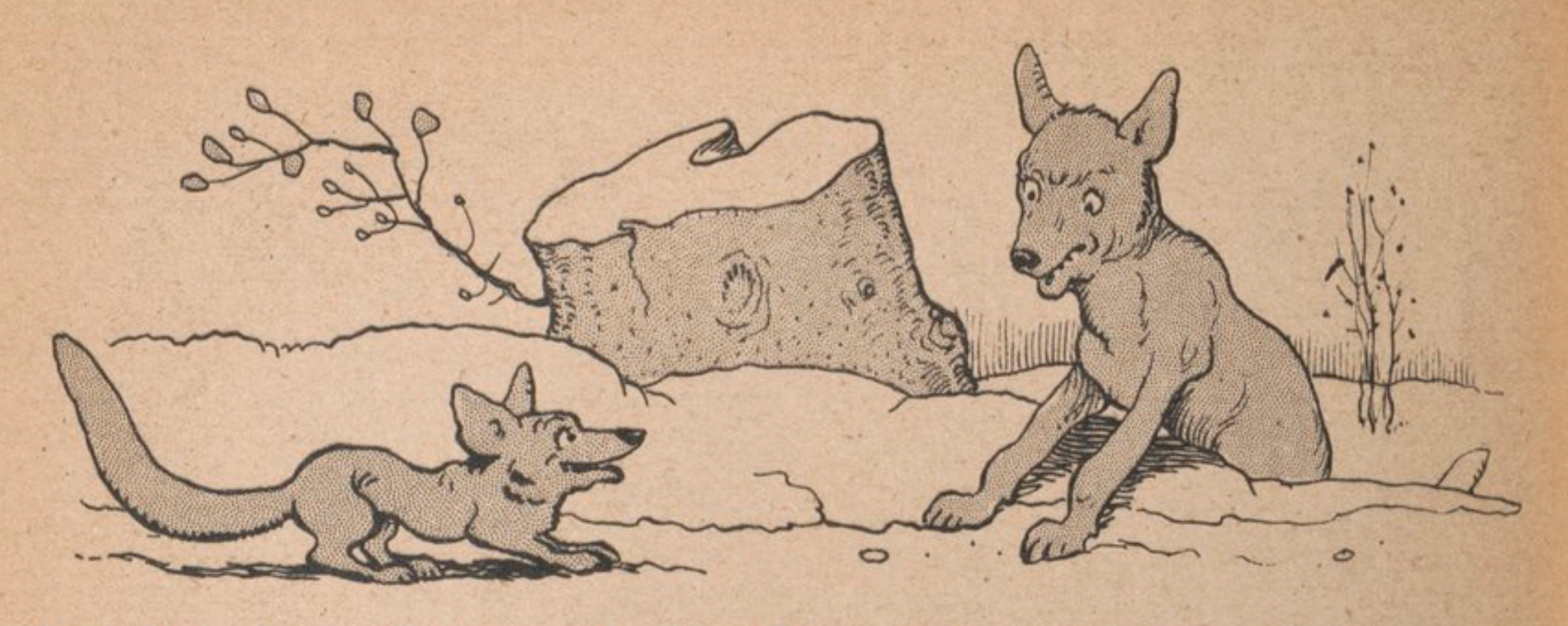
Pour un Roi, un Tyran, un Dictateur de sa trempe, cela avait quelque chose d'humiliant d'étaler ainsi, aux yeux de tous, son infériorité dans la fuite.

— Vraiment, se dit le Renard, c'est une indignité pour moi que de fuir devant ce rustaud. Et désormais ce n'est pas avec mes jambes que je le combattrai, mais avec mon intelligence.

Il avait remarqué une fourrure déposée sur un banc de la ferme par la fille de la maison. Vite, il s'en empara et partit dans un coin couper la queue de cette fourrure qui avait appartenu à l'un de ses congénères.

Goupil introduisit cette queue dans le trou d'un arbre en ayant bien soin de la laisser dépasser en dehors du trou, puis il s'esquiva.

Dès que le loup aperçut la queue du renard, il se dit : voilà le

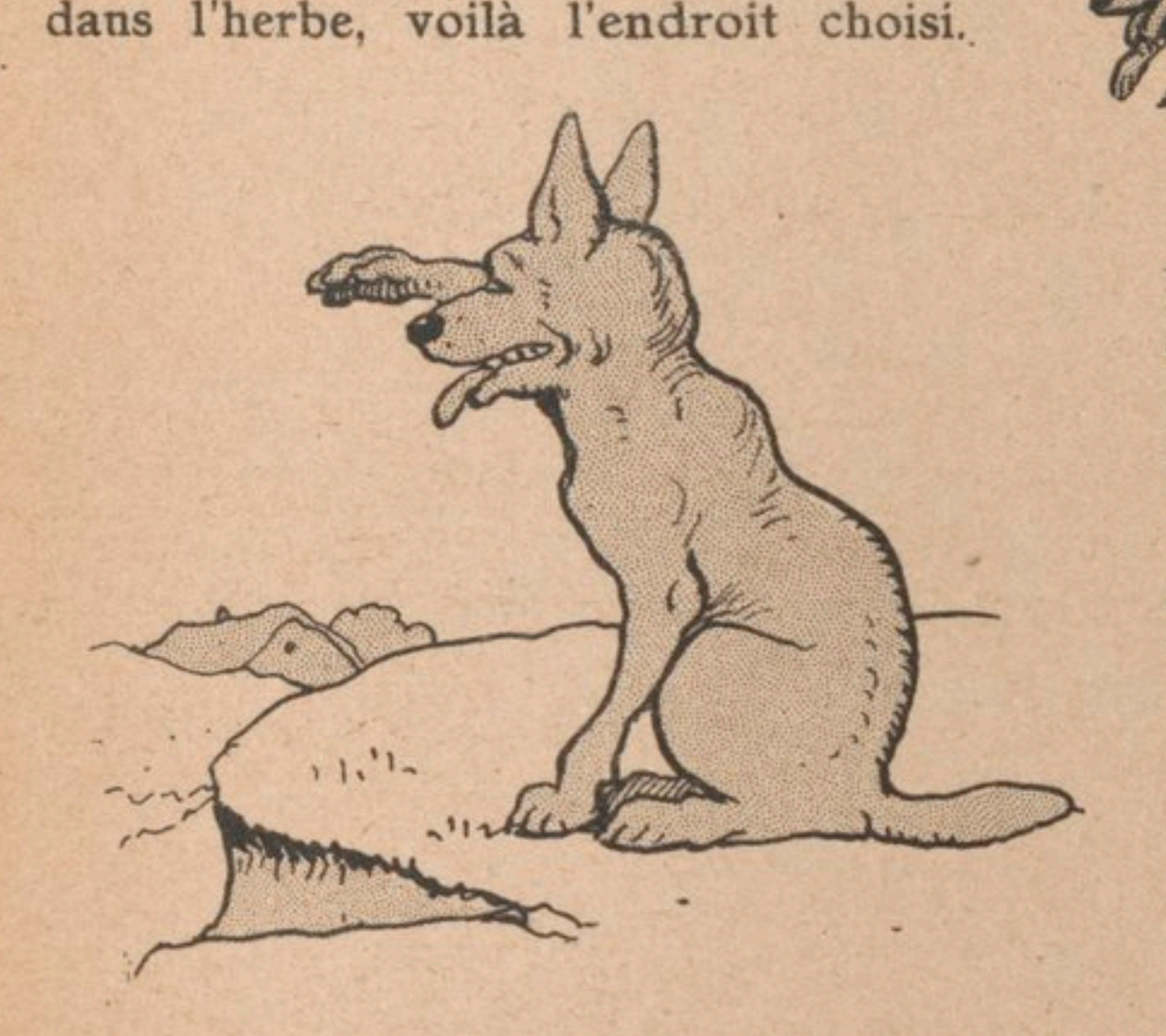


domicile du Roi du Bocage, surveillons la sortie, et dès qu'il apparaîtra, je le cueillerai comme un gamin cueille une marguerite.

Pendant que le loup était ainsi occupé à guetter le pseudo-renard, Goupil, en toute sécurité pouvait chercher un moyen de vaincre son ennemi.

En flairant l'herbe de la prairie, le hasard voulut que Goupil tombât en arrêt devant une parcelle de terrain dont l'herbe avait été fraîchement remuée.

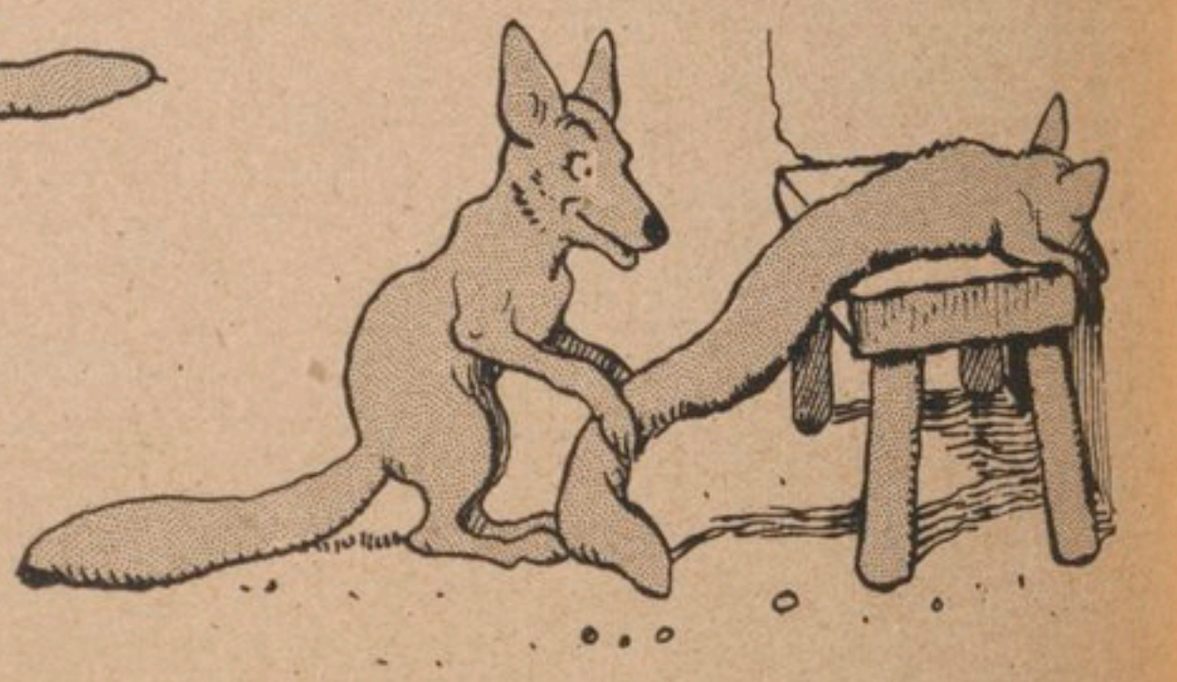
— Bon ! dit Goupil en s'étendant dans l'herbe, voilà l'endroit choisi.



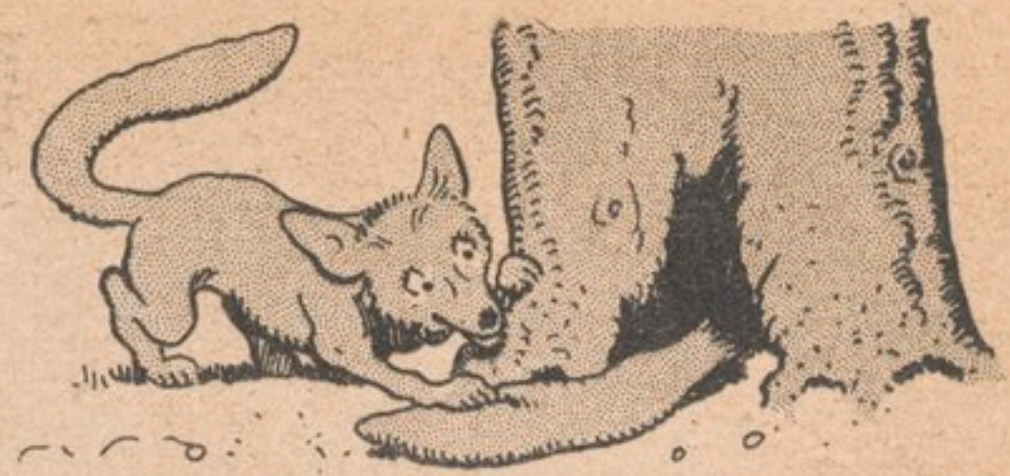
« C'est lui, se dit le loup en retenant sa respiration, tâchons de nous approcher sans bruit de ce brigand. » Le loup, les yeux fixés sur la proie qu'il

Ne voyant pas sortir de son terrier notre rusé renard, le loup impatienté s'approcha du trou. Je vous laisse à penser la tête qu'il fit quand il comprit qu'il était mystifié par son ennemi.

Furieux, il se mit en campagne à la recherche de Goupil et bientôt il le trouva couché sur l'herbe semblant dormir.



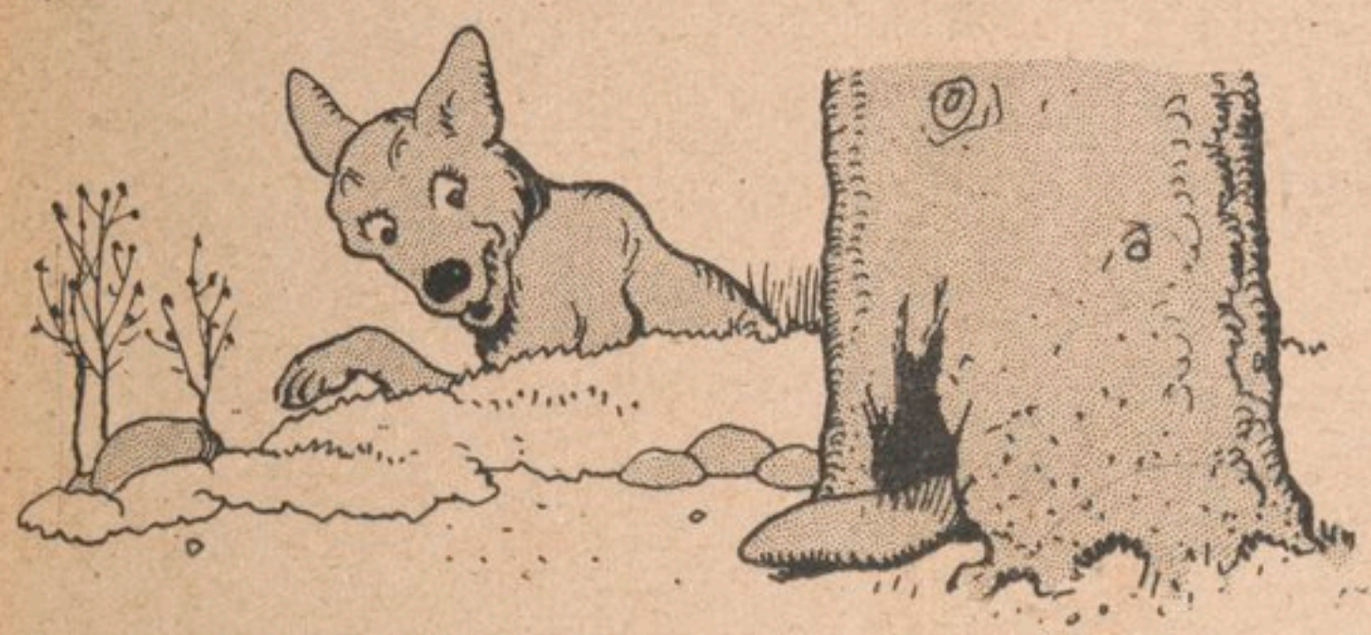
convoitait, glissait dans l'herbe... Soudain un petit claquement se fit entendre, vite suivi d'un cri de douleur.



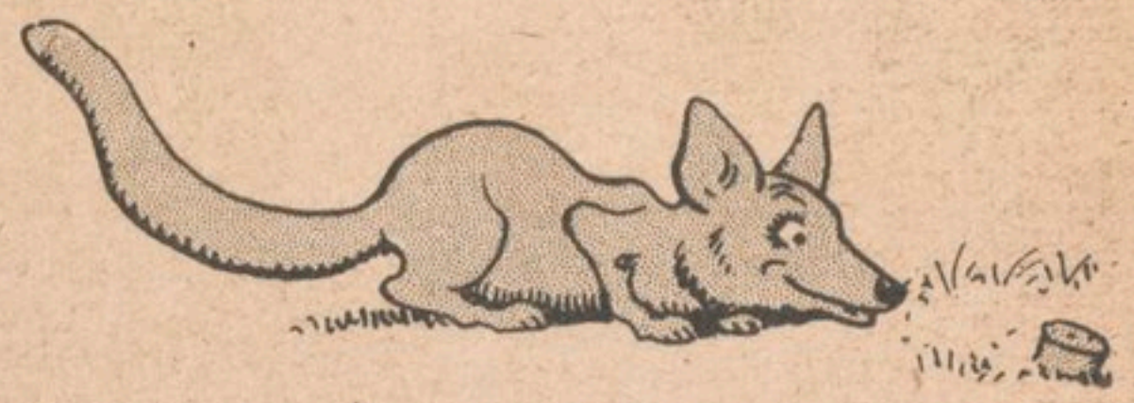
L'herbe foulée cachait un piège à loup.

Le sauvage, dont les pattes étaient emprisonnées dans cet instrument de torture, geignait de toutes ses forces.

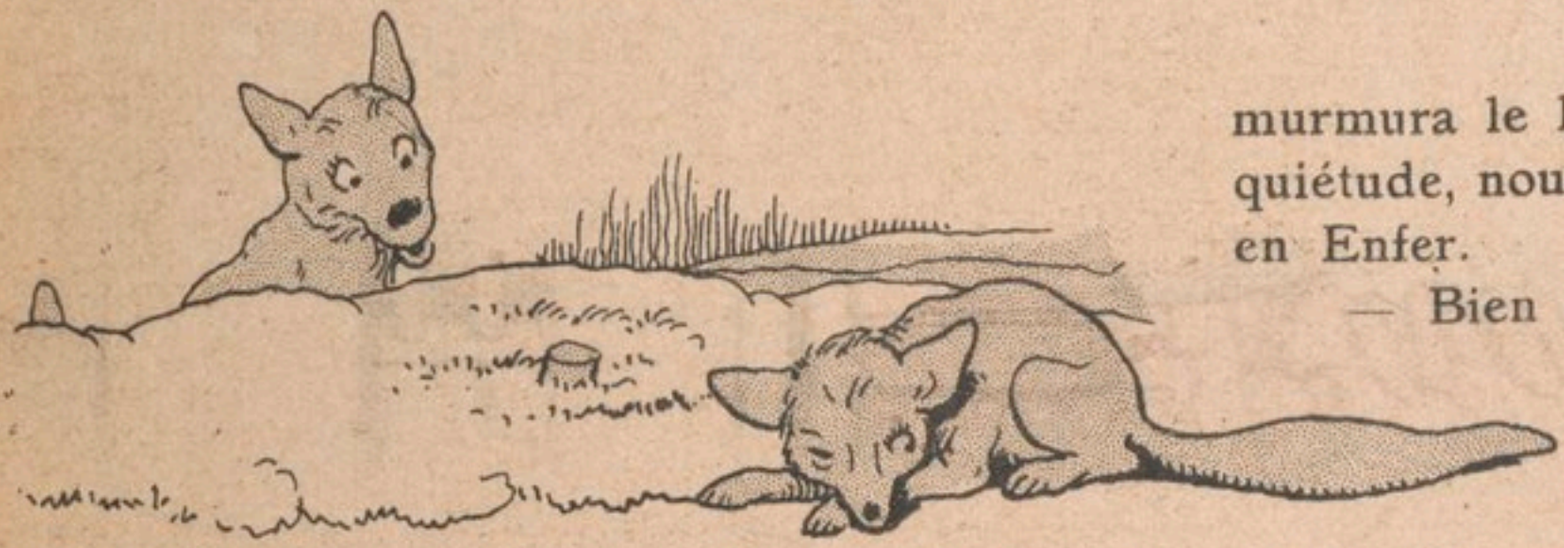
Goupil fit mine de se réveiler, et, se tournant vers son ennemi, il lui dit d'un air étonné :



— Que vous arrive-t-il, bon loup ? Pourquoi ces pleurs et ces grincements de dents ? Auriez-vous perdu un de vos parents ?

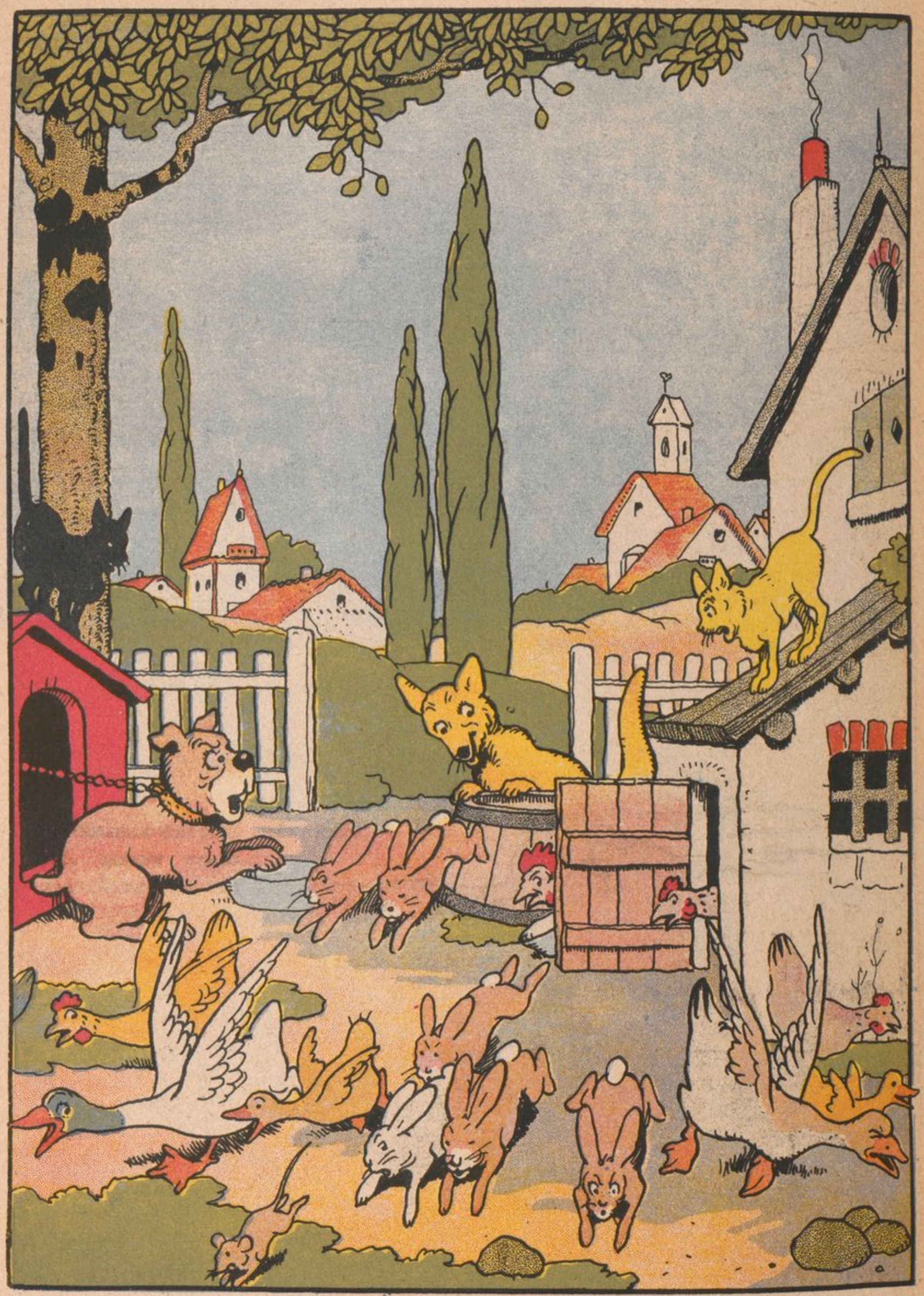


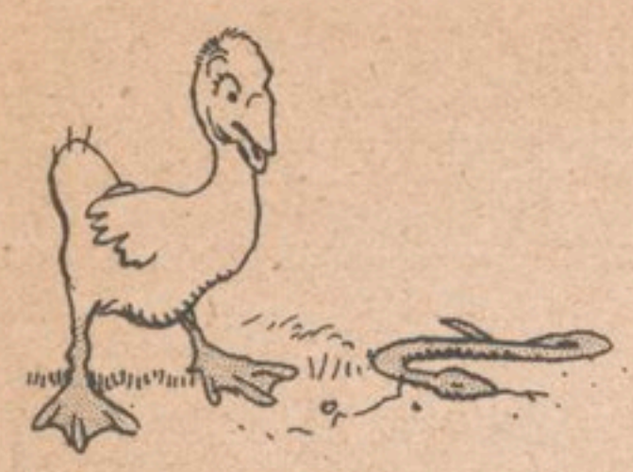
— Faux bonhomme, murmura le loup... Sois sans inquiétude, nous nous retrouverons en Enfer.



— Bien des choses aimables chez vous, dit le renard en s'éloignant.

Toutefois, si intelligent qu'on soit on trouve toujours plus intelligent que soi-même et comme il

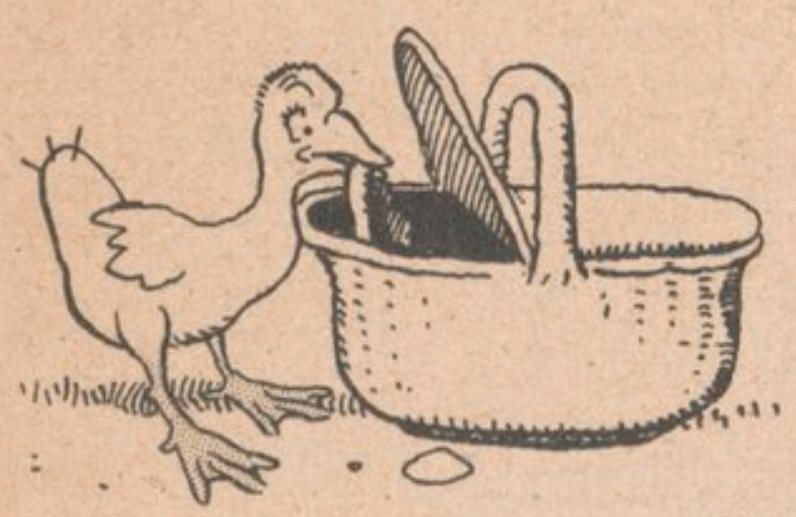


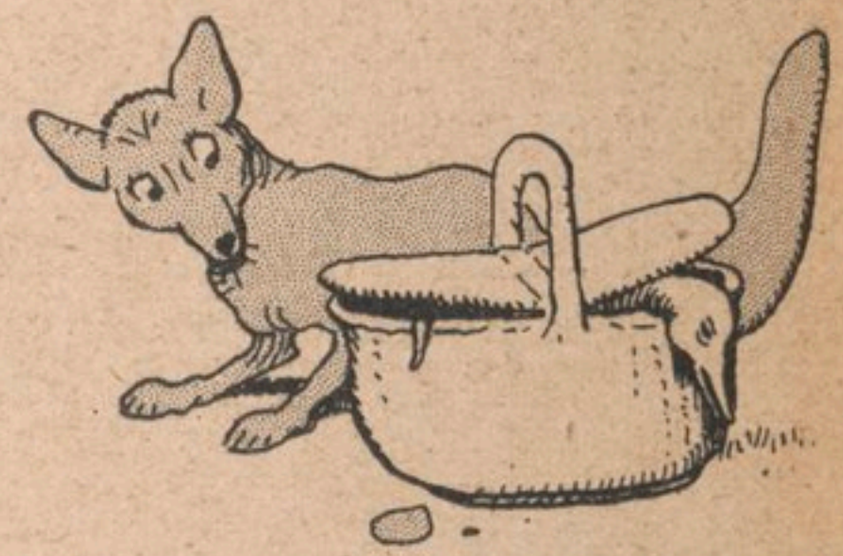


est vrai ce proverbe : à malin, malin et demi !

Au Moulin-Doré habitait un petit caneton du nom d'Alfred que la renommée de Goupil agaçait. Il résolut de mettre un terme aux agissements de ce dangereux tyran.

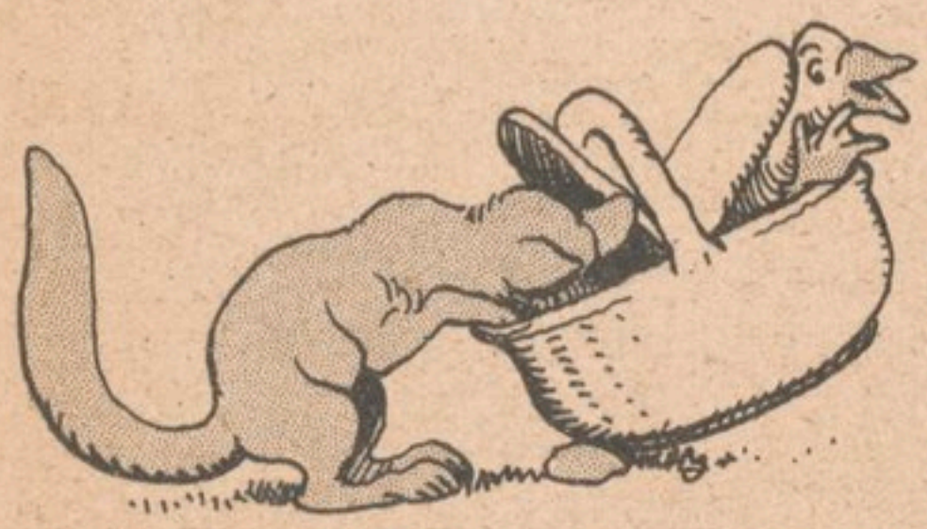
Or, Alfred, un matin, ayant trouvé sur le sable d'un sentier une petite vipère engourdie par le froid, la ramassa et la déposa au fond d'un panier ; puis il s'y glissa. La chaleur de ses plumes réchauffa vite le reptile.

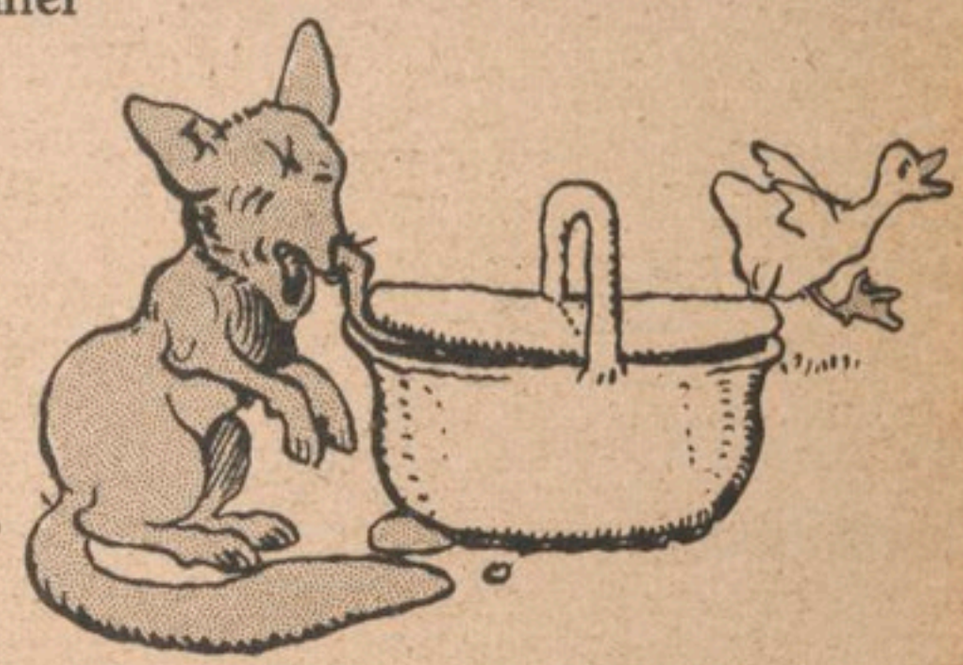




Le caneton s'était levé à ce manège parce qu'il avait aperçu Goupil rôdant aux alentours.

Tout à coup, celui-ci surgit. Suivant son habitude, le renard qui ne va jamais à sa proie en face, bondit sur le panier et l'attaqua par derrière.





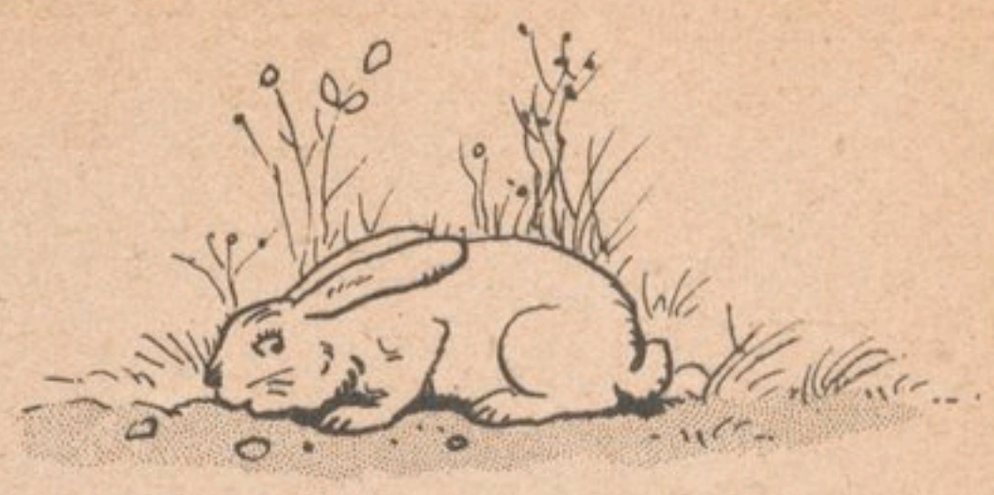
Il plongea la tête par l'ouverture ; mais le panier s'ouvrait de deux côtés ; et le caneton gagna l'autre sortie en poussant des coins-coins horrifiés.

Dérangée dans son repos, la vipère mordit Goupil près du museau.

Une enflure s'ensuivit, la peau se mit à noircir, l'œil se voila, et Goupil rendit le dernier soupir, empoisonné par le mortel venin de la vipère.

Il avait suffi d'un pauvre petit caneton de rien du tout pour débarrasser la contrée du Roi du Bocage.

SANS ABRI



Serpolet était un petit levraut à l'œil intelligent et toujours éveillé.

Étendu sur un lit de thym il prêtait l'oreille aux bruits d'alentour, car son gîte manquait de sécurité : l'inquiétude lui interdisait un véritable repos.

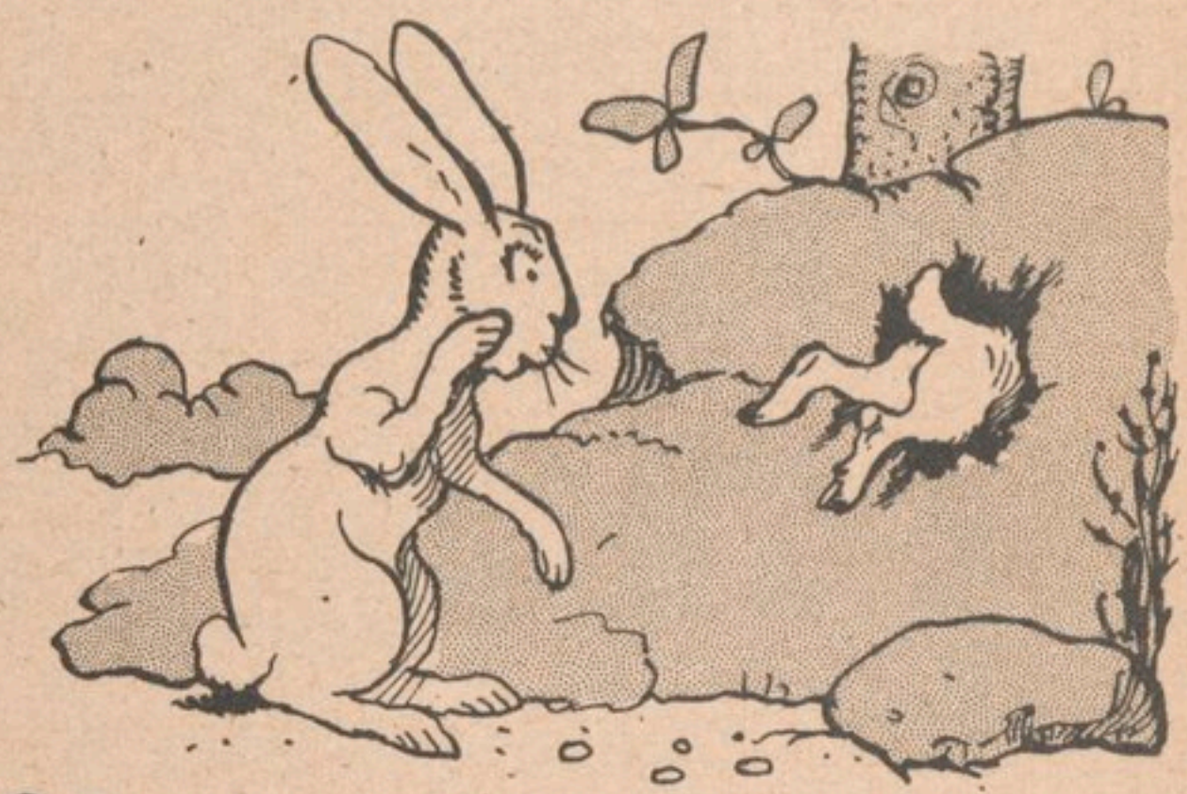
— Je suis bien malheureux, pensait-il, d'être obligé de coucher toutes les nuits à la belle étoile, de chercher toutes les combinaisons pour pouvoir me défendre contre les intempéries et me dérober aux yeux de mes ennemis.

« Un escargot est cent fois plus heureux que moi. Entend-il un bruit de pas sur le chemin ou quelque vol d'oiseau au-dessus de sa tête ? Crac ! le voilà qui rentre dans sa maison. Aussi a-t-il cette belle insouciance de propriétaire !

— N'est-ce pas que tu es heureux ? maître escargot.

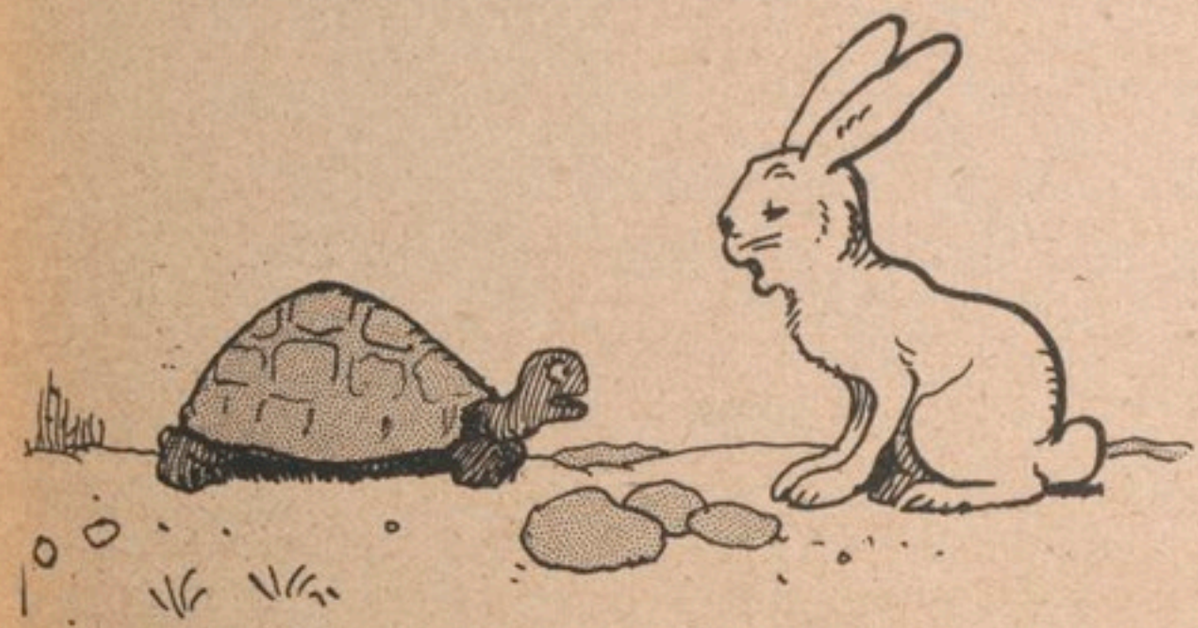
— Comme ci, comme ça. Heureux à la condition d'être prudent et silencieux.

« Il en est de même du lapin : à la moindre alerte il regagne son terrier et disparaît dans les profondeurs de la terre ; il sait que là, au moins, ni les chiens ni les chasseurs n'iront le chercher ! Il sait que le renard n'ira pas l'y poursuivre.

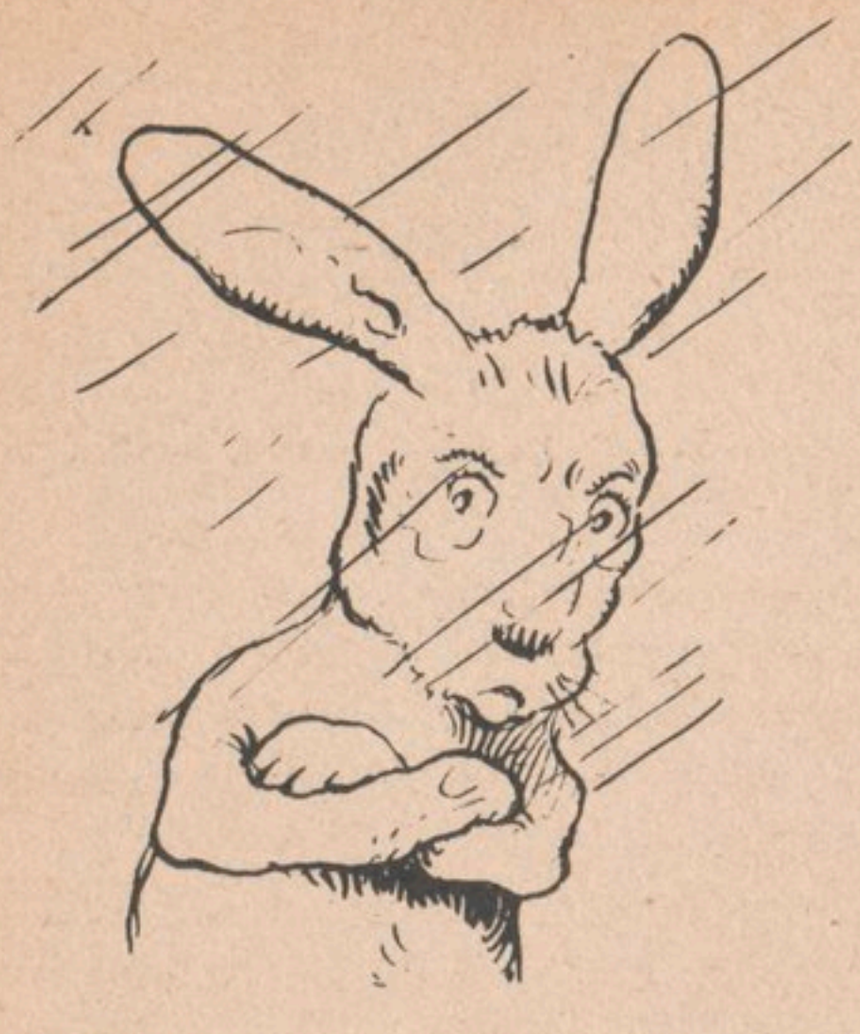


— N'est-ce pas que tu es heureux, Jeannot ? dit le levraut au lapin.

— Heureux... ça dépend comme on entend le bonheur. Le mien est atténué par bien des inconvénients. S'il n'y avait pas de malfaisants chasseurs, évidemment je serais heureux.



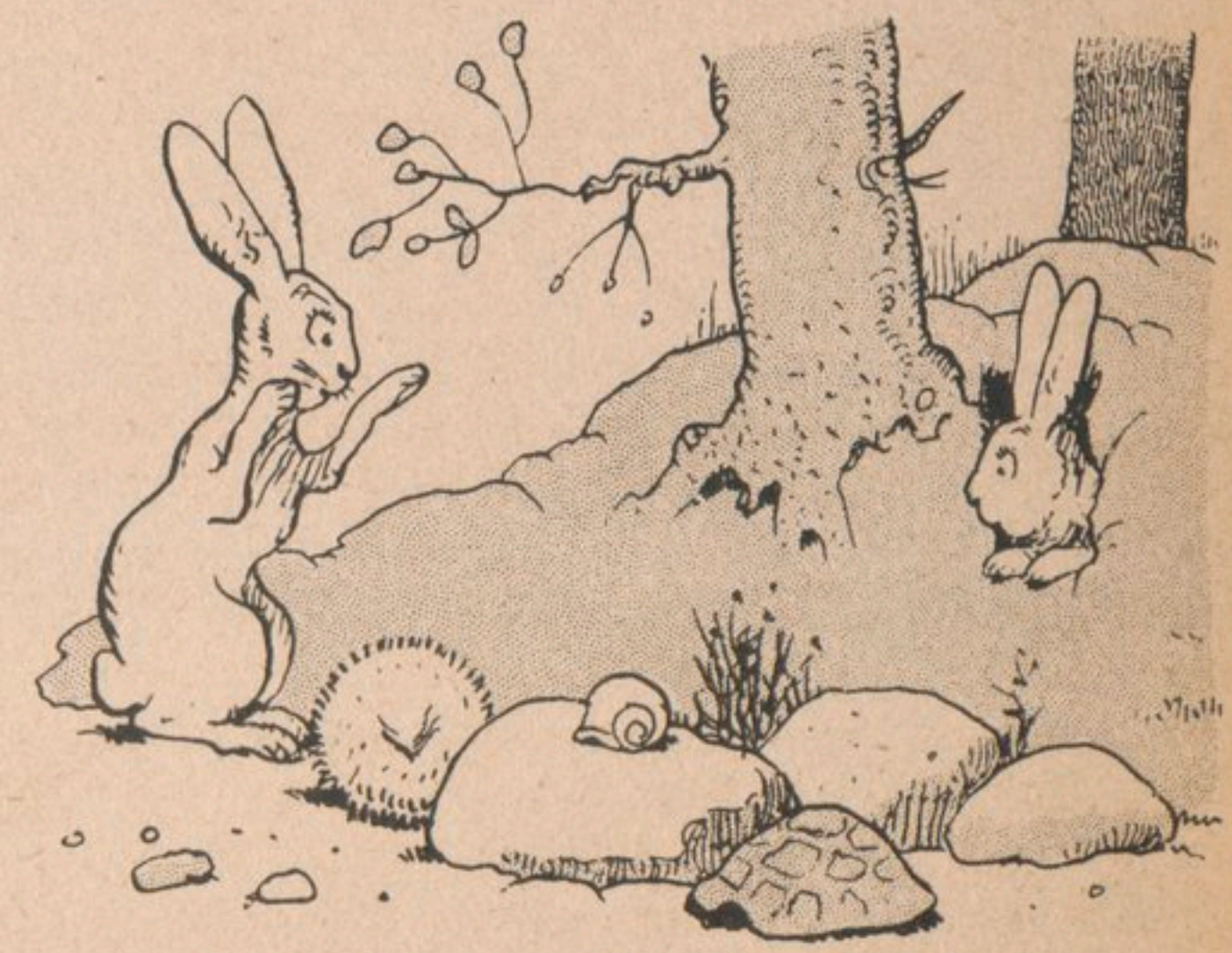
— Des chasseurs ? tu me fais rire, Jeannot ! tu ne les crains pas dans ton terrier... Ah ! quel désespoir pour moi d'être né levraut !



« Et regardez-moi cette tortue ; n'a-t-elle pas une chance inespérée de se promener aussi avec sa maison sur le dos ? Pour elle pas de congé par huissier, pas de terme à payer. Elle et sa maison ne font qu'une. Il peut pleuvoir, venter, tonner, grêler, neiger, c'est solide, c'est construit admirablement.

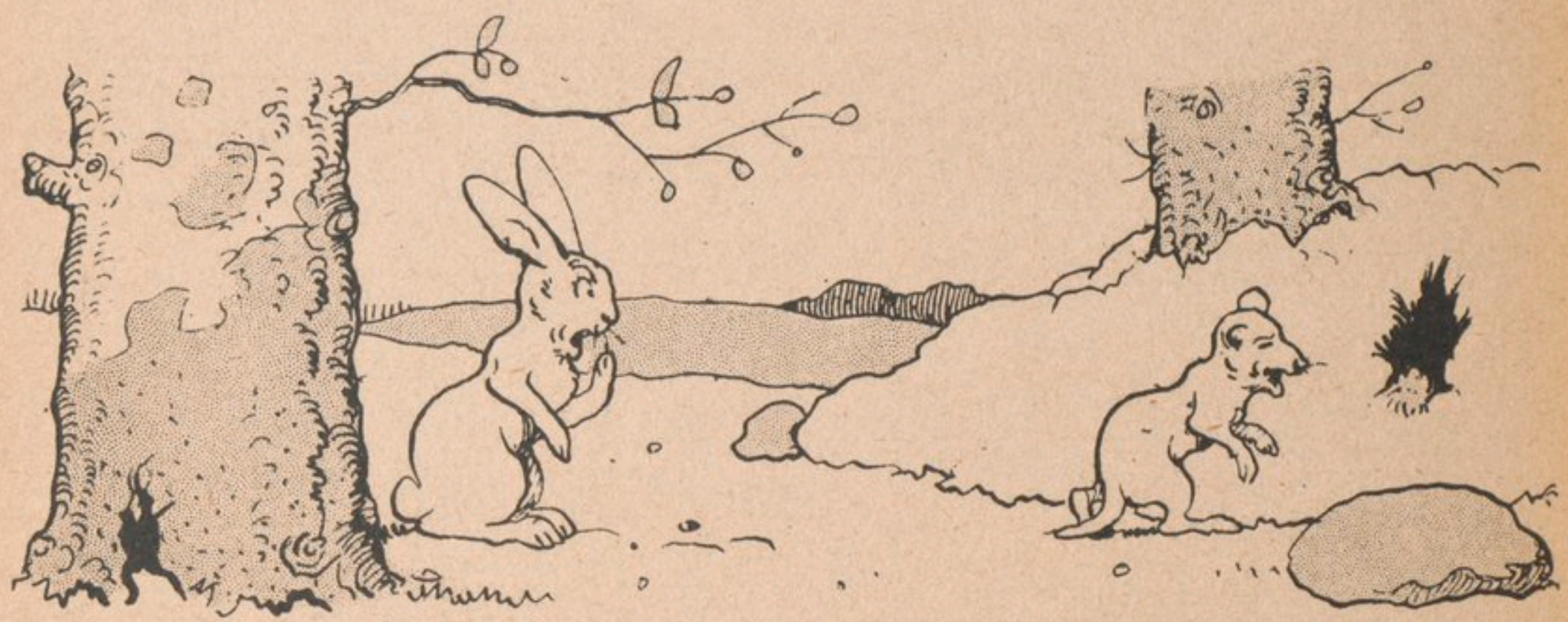
— N'est-ce pas madame tortue que vous êtes heureuse ?

— Heureuse ! A la condition de savoir se contenter de peu.

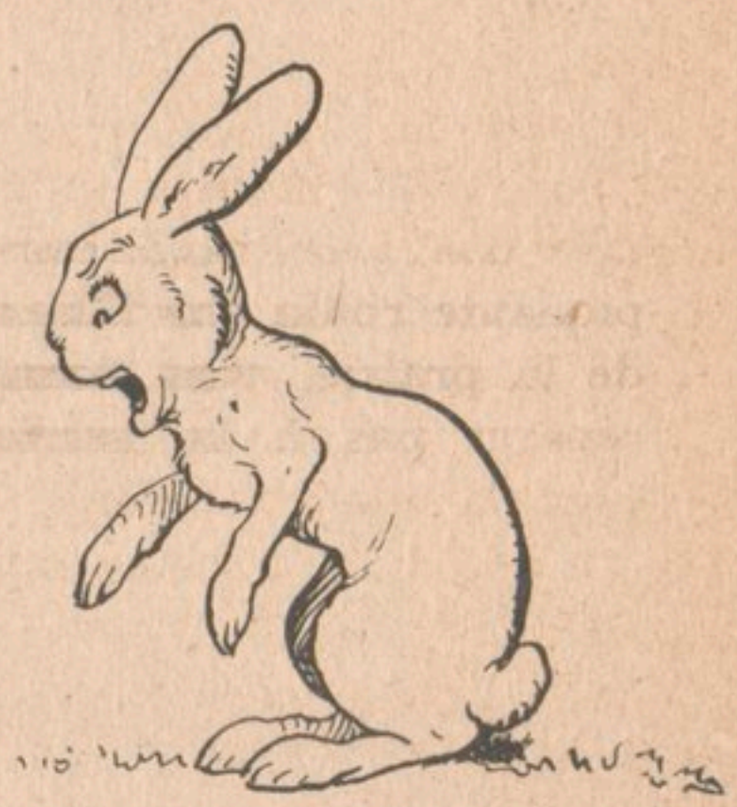


« Est-ce une joie de se promener sur les grands chemins en faisant du deux mètres cinquante à l'heure quand on est croisé par des automobiles dont l'allure est vertigineuse ? Et cette carcasse qui me couvre, est-elle assez inélégante et lourde !

— Ah ! si j'avais une carcasse, dit le levraut, je ne craindrais pas les morsures des chiens et celles autrement douloureuses du froid. Je ne craindrais pas davantage la pluie, le vent, la grêle ou les rayons brûlants du soleil.



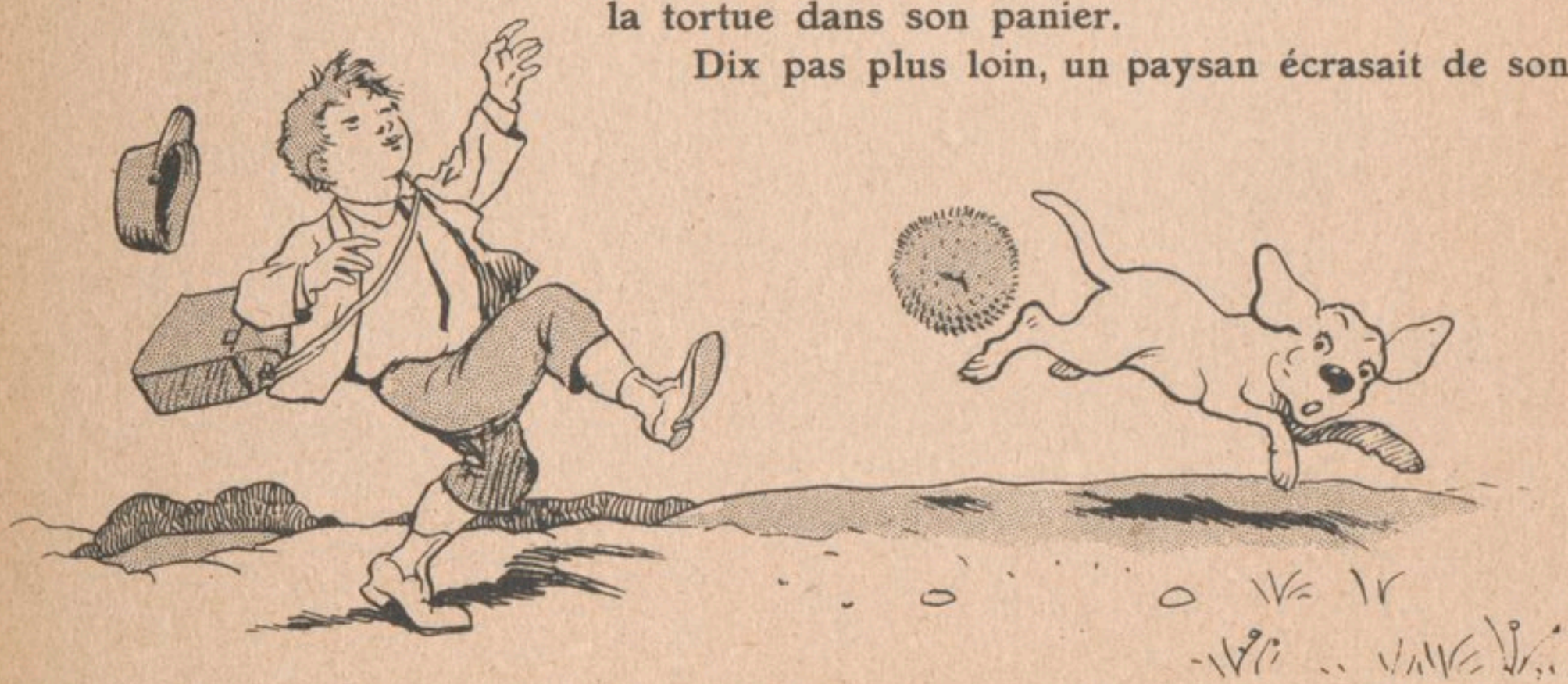
« Voyez ce hérisson, il lui a suffi de m'entendre parler pour se mettre en boule, et rentrer en lui-même. Il est maintenant bien détaché du monde. Il vit pour lui ! Ah ! que vous êtes heureux, lapins, hérissons, escargots et tortues ! Comme j'envie votre sort ! »



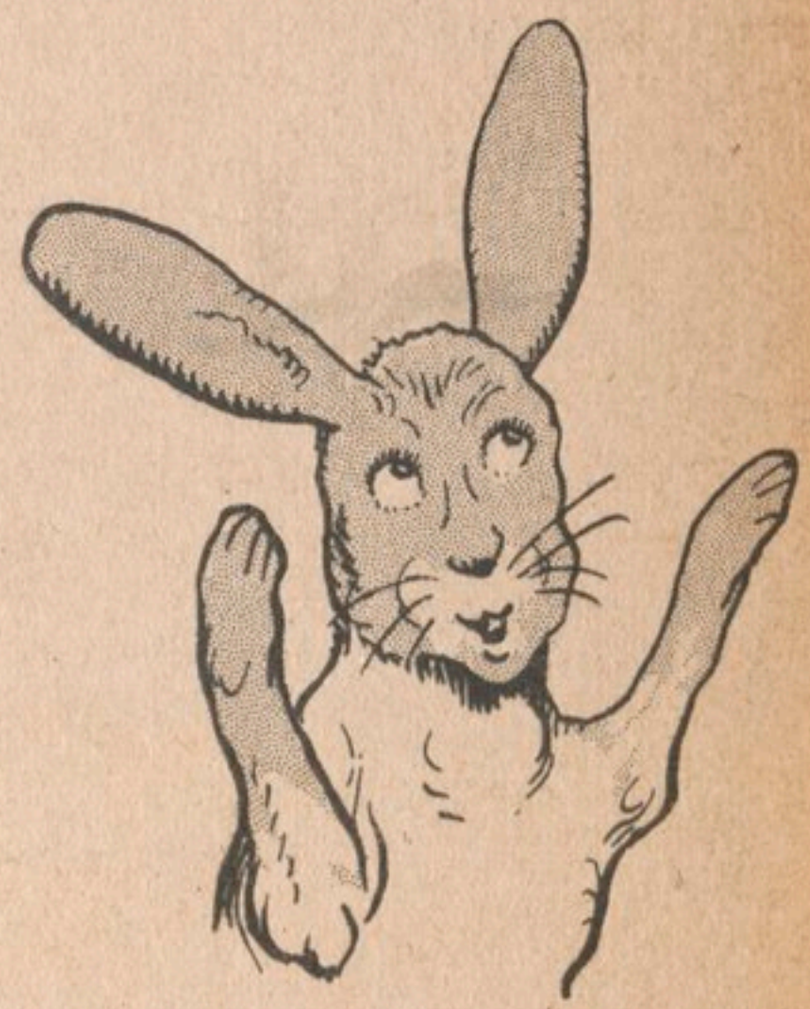
Un jour que Serpolet se promenait à l'orée d'un bois, il aperçut un furet qui se dirigeait vers un terrier : il le vit même s'y engouffrer bientôt. Le furet était à peine entré, que le levraut entendit sortir du terrier des cris d'angoisse. Il attendit, haletant, et vit alors le furet qui réapparaissait en se léchant les babines. Le sang de ses victimes l'avait repu. Oh ! oh ! pensa le levraut, c'est un asile bien incertain qu'un terrier de lapin !

Un peu plus loin, cheminant sur la route, il perçut un cri de surprise. C'était le cri d'une bonne ménagère, qui, ayant trouvé une tortue sur son chemin manifestait sa satisfaction. Quel bon bouillon je vais faire avec ma trouvaille ! dit-elle, en jetant la tortue dans son panier.

Dix pas plus loin, un paysan écrasait de son

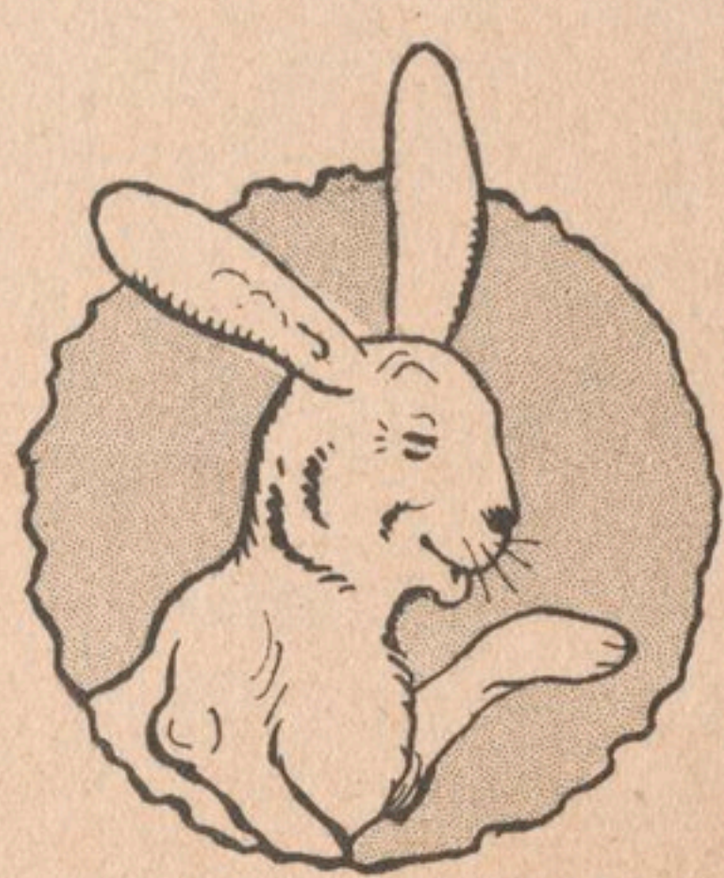


gros sabot le pauvre escargot qui dormait béatement au fond de sa coquille, et, lorsque Serpolet eut détaché les yeux de ce vilain spectacle, ce fut pour apercevoir un gamin qui faisait rouler devant lui comme une boule le malheureux hérisson. La boule piquante roula sur l'herbe, dévala sur la pente de la prairie, vint tomber dans l'étang et ne reparut pas à la surface de l'eau. Triste fin pour la pauvre bête !

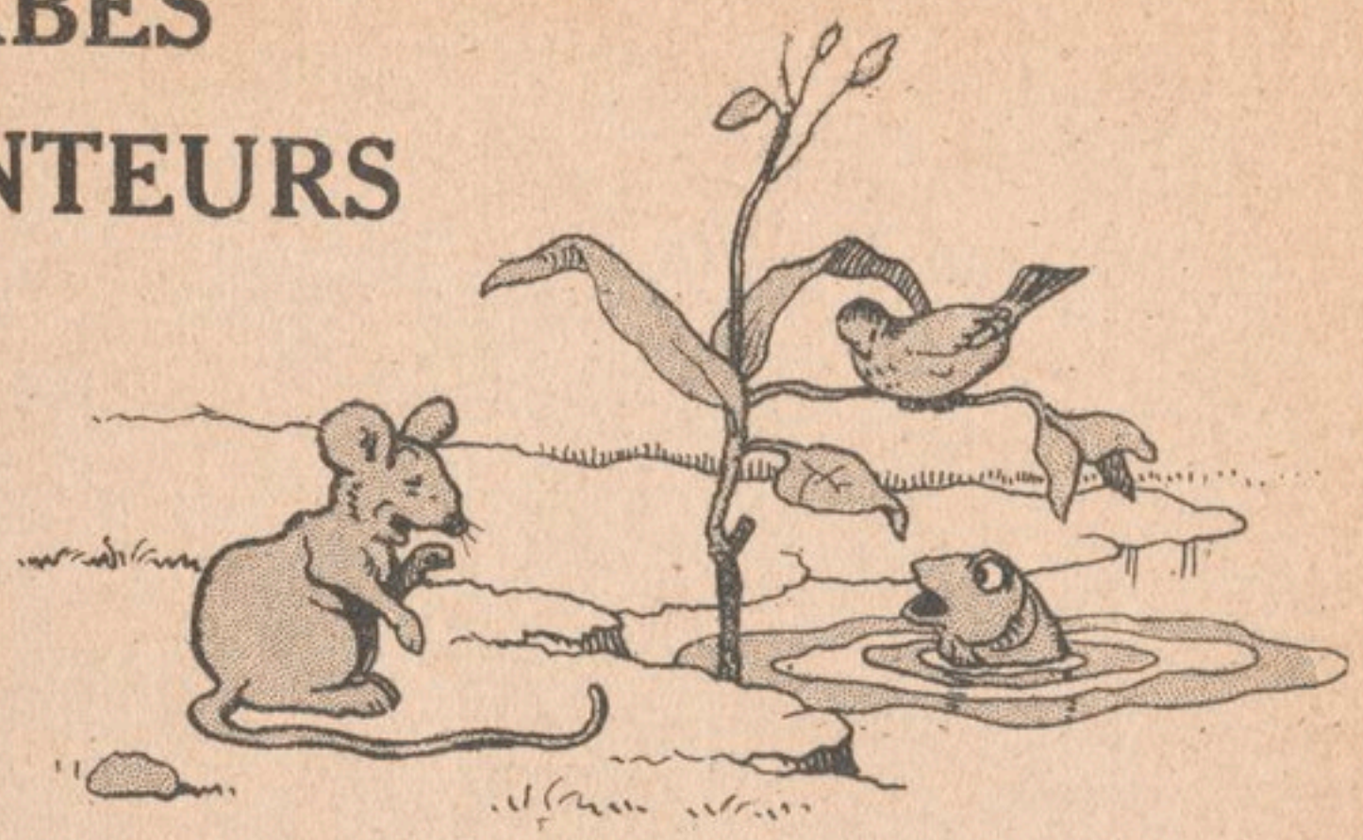


— Décidément, pensa Serpolet, j'aime mieux mon gîte : comme plancher j'ai la terre, comme plafond j'ai le ciel, que me faut-il de plus ? Et n'est-ce pas mieux qu'une maison portative qui m'embarrasserait pour échapper aux poursuites de mes ennemis ?

« Décidément mieux vaut un gîte aux quatre vents où l'horizon est tout entier à soi qu'un abri bien clos où l'on est encerclé, où l'air que l'on respire est mesuré, où l'œil n'embrasse qu'un horizon limité et sans intérêt. »



LES PROVERBES MENTEURS



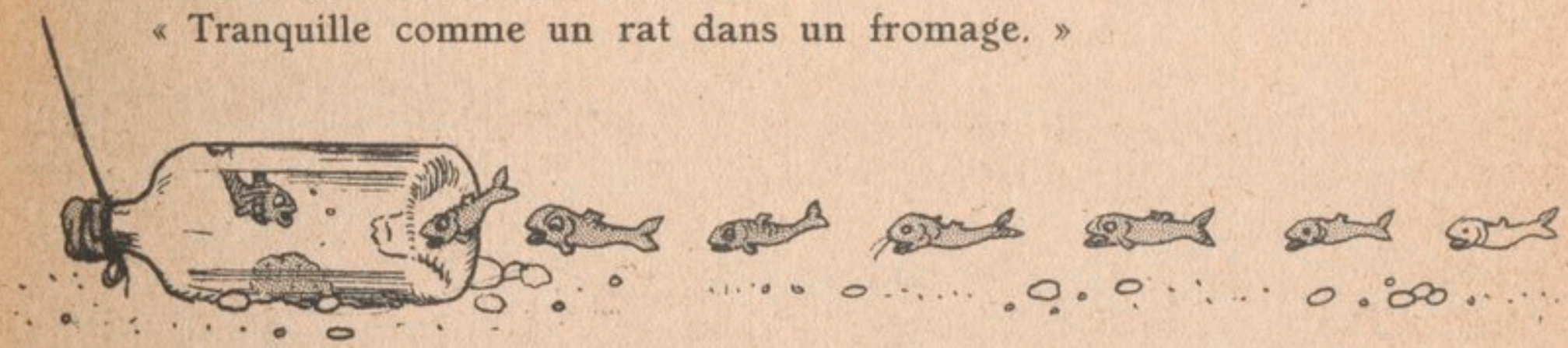
Un rat, un poisson et un oiseau s'étant rencontrés au bord d'une rivière entrèrent en conversation après les présentations d'usage chez les animaux du monde.

— Ne trouvez-vous pas que les hommes nous connaissent peu, nous, les poissons, les oiseaux et les rats ? Ils ont créé à notre intention, sous l'égide de la sagesse des nations, des proverbes qui, dans leur esprit, caractérisent nos existences. Nous avons tous entendu dire :

« Heureux comme le poisson dans l'eau. »

« Libre comme l'oiseau dans l'air. »

« Tranquille comme un rat dans un fromage. »

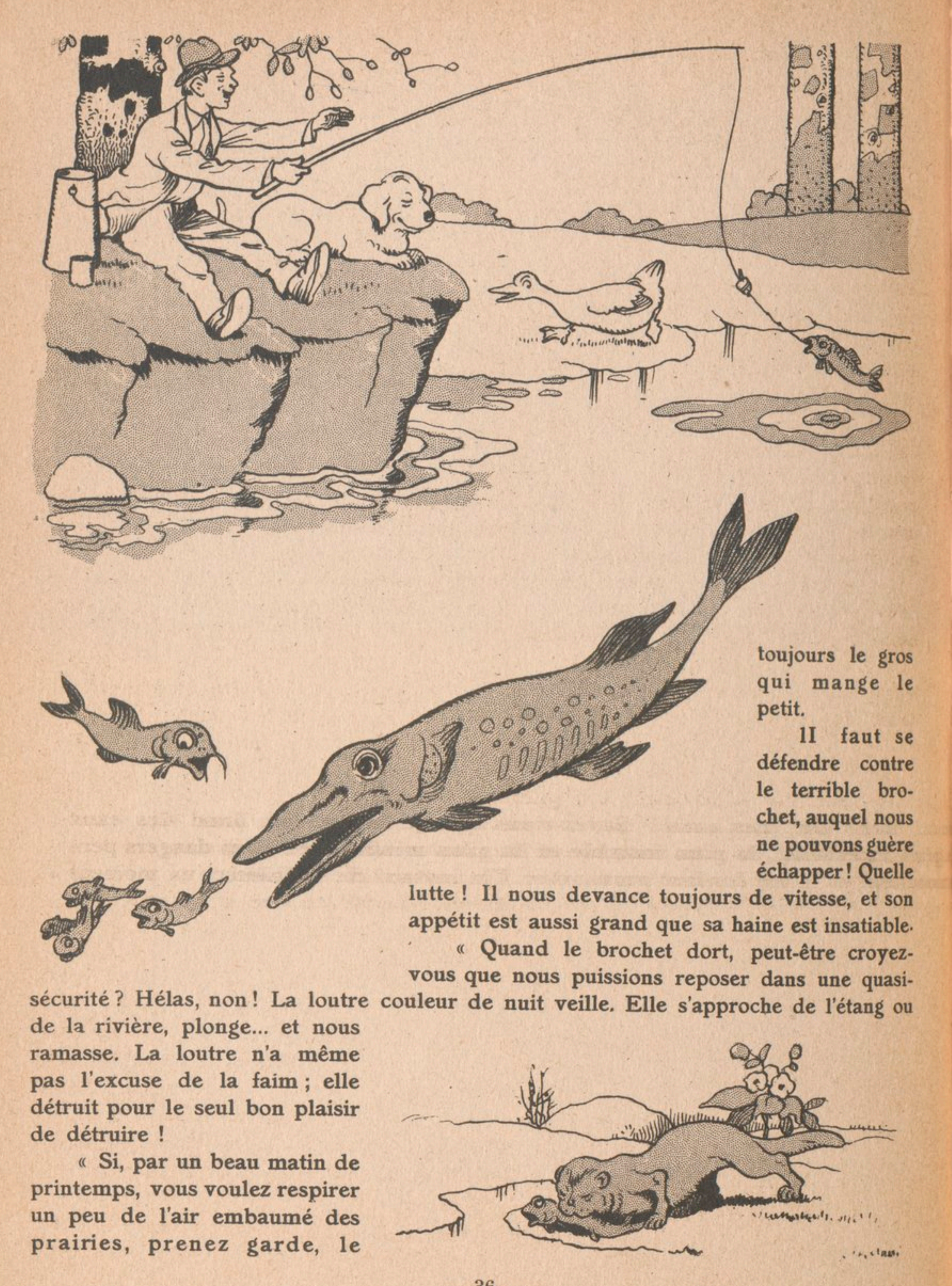


— Eh bien, dis-nous, es-tu heureux, toi, poisson ?

— Heureux, moi ? Oh, mes amis ! Savez-vous que je traîne au fond des eaux l'existence la plus incertaine, la plus instable et la plus misérable ? Des dangers permanents me menacent et il me les faut surmonter. Un instant de faiblesse, un moment d'oubli, et le piège tendu par l'homme m'enlève toute liberté et me conduit directement au tombeau des poissons, autrement dit... à la poêle à frire.

« Si j'échappe à la nasse, si je me méfie de la carafe, je tombe sur le ver qui dissimule l'hameçon. Et me voilà quittant mon foyer aquatique, mes frères, mes sœurs, mon papa, ma maman, ma nourrice ! ! Et si je n'avais d'ennemi que l'homme, si je n'avais à me défendre que contre ses pièges, ses engins, ses embûches, tout irait à peu près... avec un peu de sagacité et de prudence. Mais il me faut encore me défendre contre mes semblables, plus gros et plus forts que moi.

« Dans le monde aquatique comme ailleurs, c'est

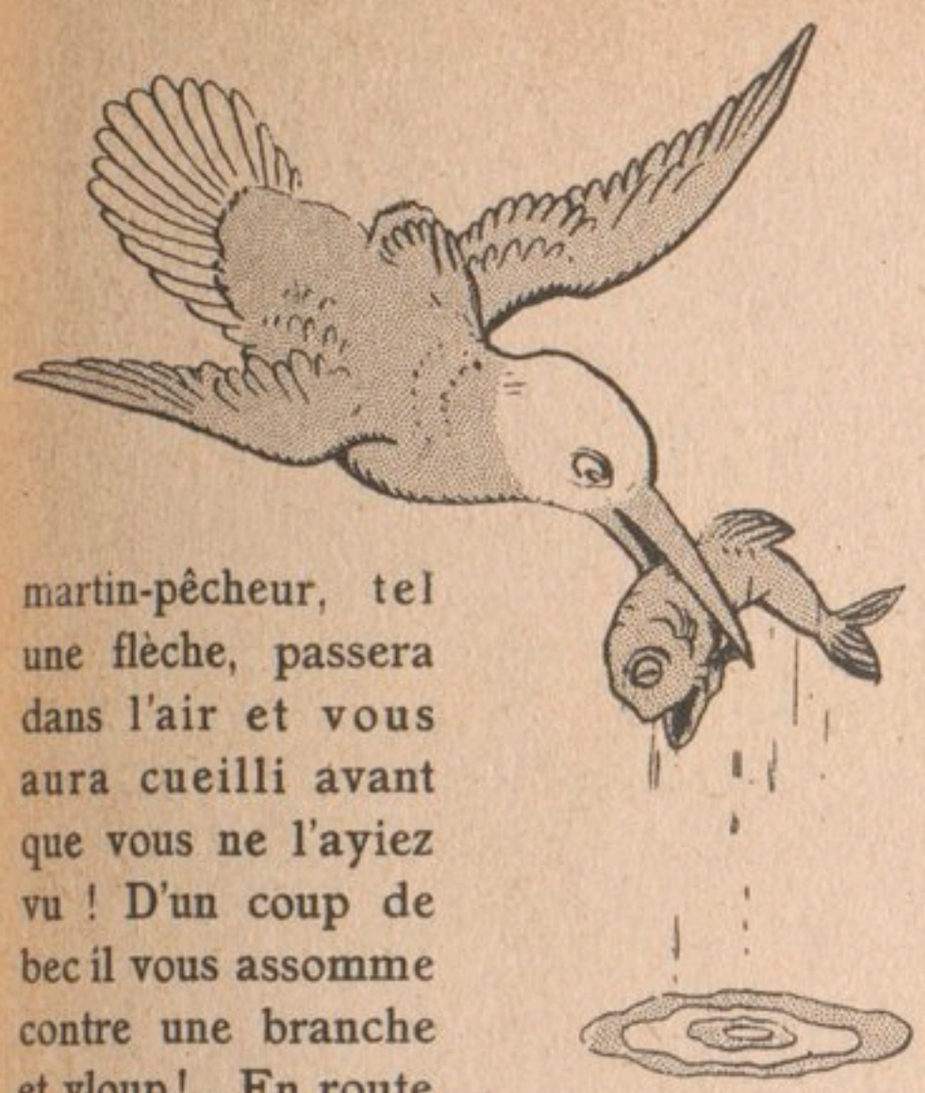


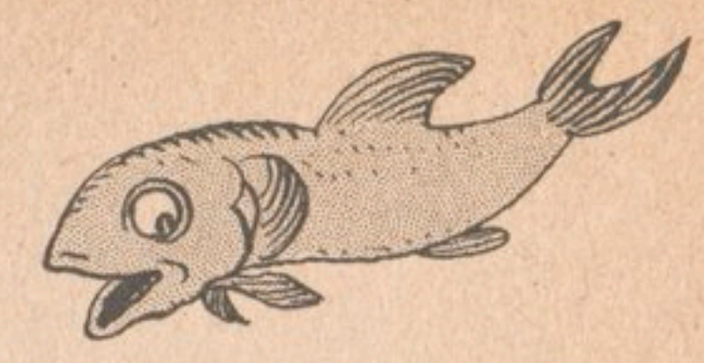
toujours le gros qui mange le petit.

Il faut se défendre contre le terrible brochet, auquel nous ne pouvons guère échapper ! Quelle lutte ! Il nous devance toujours de vitesse, et son appétit est aussi grand que sa haine est insatiable.

« Quand le brochet dort, peut-être croyez-vous que nous puissions reposer dans une quasi-sécurité ? Hélas, non ! La loutre couleur de nuit veille. Elle s'approche de l'étang ou de la rivière, plonge... et nous ramasse. La loutre n'a même pas l'excuse de la faim ; elle détruit pour le seul bon plaisir de détruire !

« Si, par un beau matin de printemps, vous voulez respirer un peu de l'air embaumé des prairies, prenez garde, le



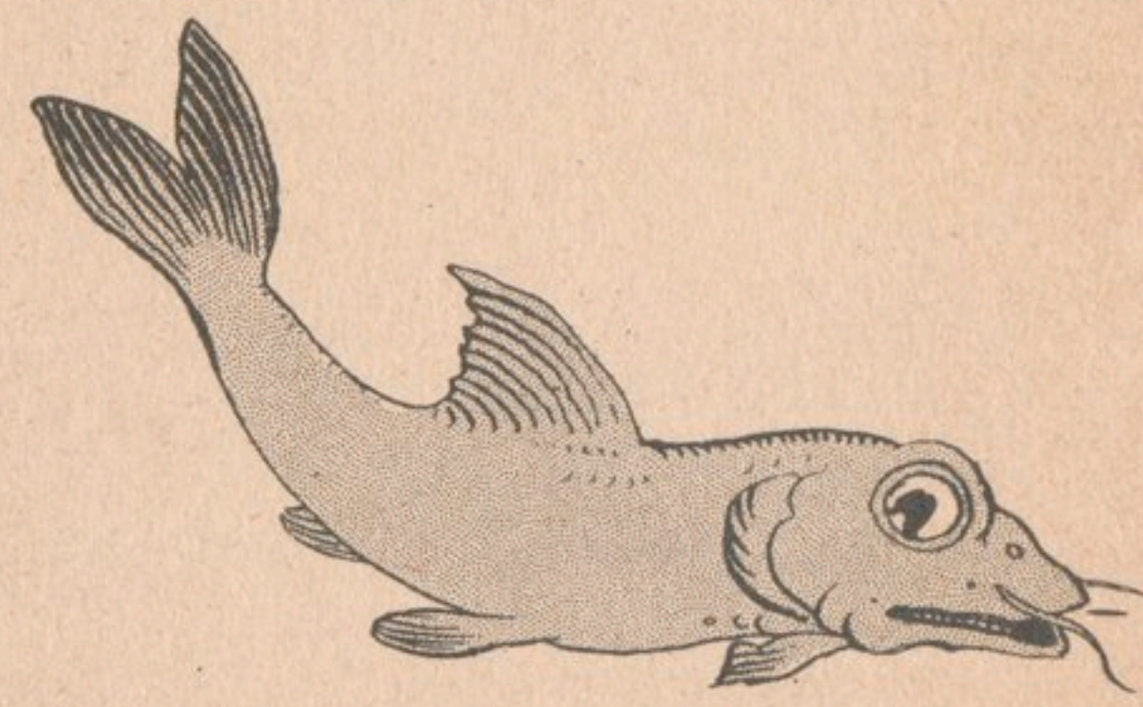


martin-pêcheur, tel une flèche, passera dans l'air et vous aura cueilli avant que vous ne l'ayiez vu ! D'un coup de bec il vous assomme contre une branche et vloup !... En route pour le paradis des poissons, en passant par le purgatoire de son estomac, ce qui vaut mieux, jusqu'à un certain point peut-être, que l'enfer de la friture...

« Ne croyez pas que, même dans un bocal, le poisson soit en sûreté ! Cette prison de verre est attaquée à tout moment par le chat vorace qui, lui aussi, pêche mais sans hameçon, sans filet, rien qu'avec ses pattes !

« Et ce n'est pas tout. Quand le poisson a échappé aux engins, au brochet, à la loutre, au martin-pêcheur et au chat, il doit encore se garer du héron, grand mangeur de menu fretin. Si les hommes avaient un peu de bon sens, ils inscriraient en tête du livre de la Sagesse des Nations ce proverbe rectifié dans son sens véritable : « Malheureux comme un poisson dans l'eau. »

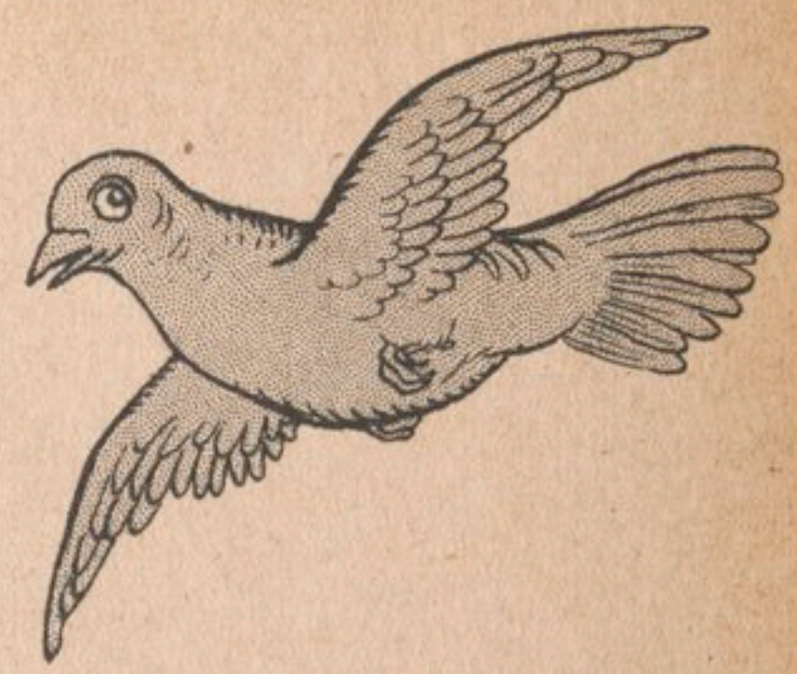
— Croyez-vous, mes amis, que mon existence soit plus enviable que celle du poisson ? dit l'oiseau. Non, elle est tout aussi précaire, tout aussi saturée de dangers, tout aussi misérable.



« Libre comme l'oiseau dans l'air, dit l'homme, quelle facétie ! mes amis, laissez-moi rire ! Libres, nous !!! qu'appelle-t-il donc la liberté ?

« Accroché à une branche, un piège enserre nos pattes et c'en est fait de nous.

« Au coin d'un bois, vous entendez un froufrou d'ailes ; vous vous retournez et vous vous trouvez en présence d'un monstre épouvantable, aux yeux terrifiants, aux serres formidables, c'est un aigle, un hibou, un duc ou une chouette !!



« Dans certains pays, les serpents fascinent les nôtres avec leurs yeux fixes. Nul ne peut y échapper : les forces s'anéantissent comme s'anéantit la volonté devant ce regard hypnotique qui absorbe tout et qui annihile, et l'on est attiré irrésistible-dans la gueule du monstre.

« Fait-il un soleil radieux, insouciant, quelques minutes, des dangers qui peuvent vous menacer, vous vous élevez dans l'azur léger pour entonner votre hymne au soleil. Mais le chasseur guette et se charge de vous rappeler à la triste réalité.

« Pan ! une douzaine de petits plombs traversent votre corps, arrêtant ainsi votre élan vers l'éther. On voulait s'élever vers le ciel et on descend vers la terre. C'est alors qu'un chien vous cueille et vous dépose aux pieds de son maître. Et le supplice ne

s'arrête pas là. Votre corps sera profané par les grosses mains d'une servante qui vous arrachera duvet et plumes avant de vous jeter dans le poêlon.

« Quelle destinée !!

« Si vous avez eu la chance d'échapper au chasseur, ne chantez pas pour cela victoire. Un gamin armé d'une fronde ou d'un lance-pierres vous guette au passage et vous visera.

« Libre, dites-vous ? quand vous trouvez dans votre nid un coucou dont le premier soin est de jeter hors de ce nid, que vous avez eu tant de mal à construire, vos œufs ou votre progéniture, et de s'installer à votre place !

« Échange d'appartement !!

« Libre, le perroquet dont la vie se passe sur un bâton, la patte amarrée dans un anneau, ou placé dans une cage en fer pour être la risée des grandes personnes et des enfants ?

« Libre comme l'oiseau dans l'air ! Ah ! C'est vraiment trop de plaisanterie, en vérité.

« L'air, l'espace, la mer, tout lui est défendu. La liberté, pour l'oiseau, c'est la mort. Un point, c'est tout. »

— Permettez-moi, mes amis de vous parler maintenant de moi, dit le rat. Voulez-vous que je vous donne une idée de

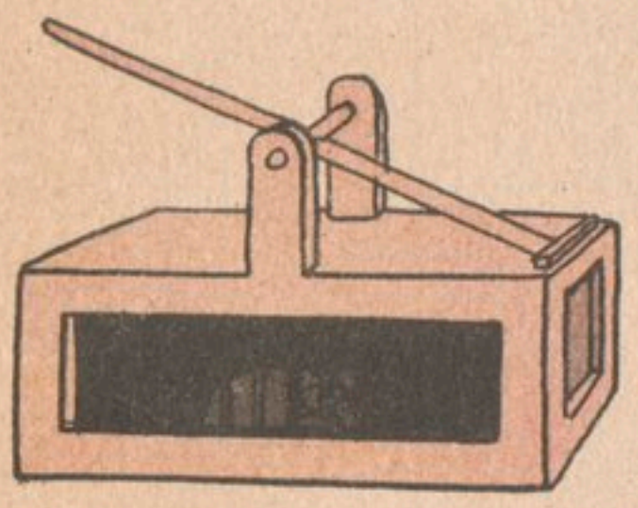
l'existence épouvantable de celui qui a servi de héros à ce doux proverbe : « Tranquille comme un rat dans un fromage. »

« Le rat est un réprouvé, le rat est honni de

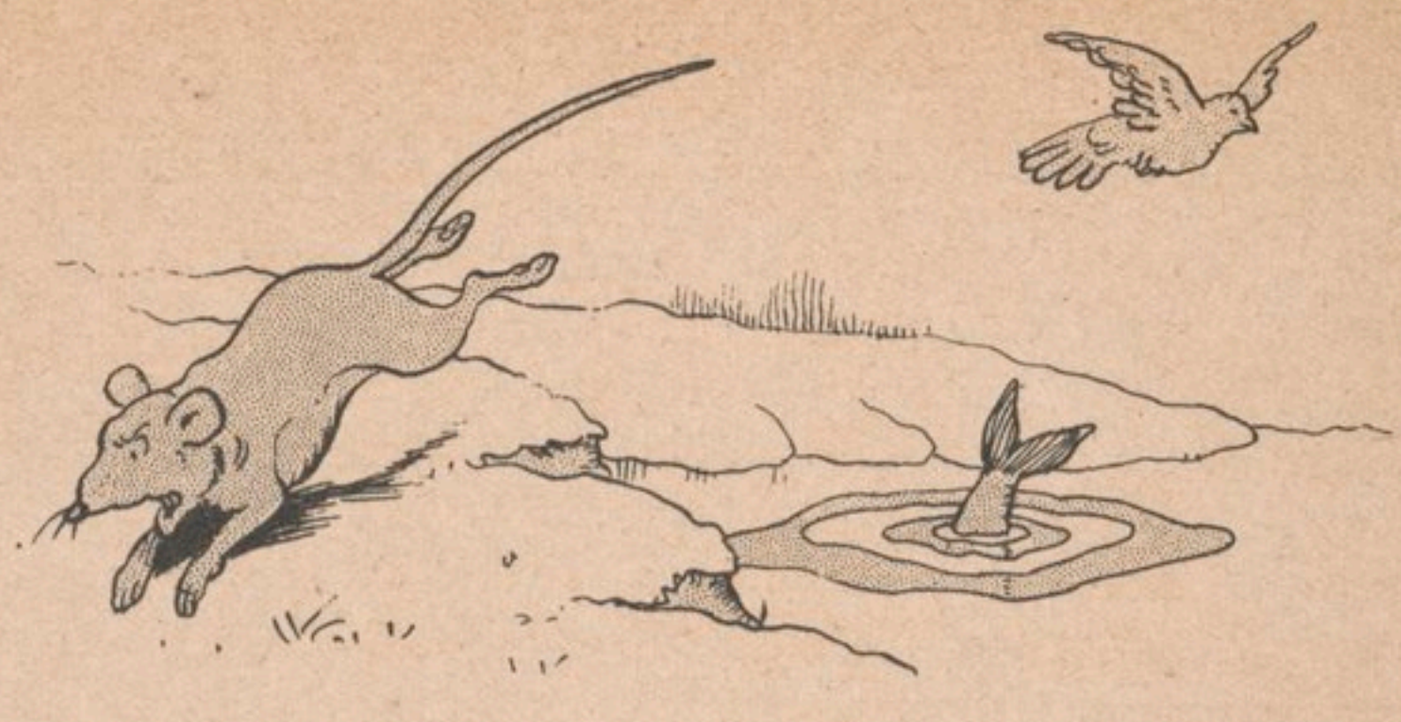
tous, repoussé de partout, chassé sans merci. Et pourtant quelle existence paisible, patriarcale est la nôtre ! Où trouver des sentiments plus familiaux que chez nous ? Qu'on nous laisse en paix, nous n'attaquerons personne.

« L'humanité entière nous fait la guerre : l'homme jette ses chiens et ses chats à nos trousses, il sème le sol d'engins meurtriers, de pièges fabriqués avec une révoltante cruauté. Il met tout en œuvre pour nous anéantir, tout, jusqu'au poison.

« Et si l'un de nous arrive à conquérir un fromage, ne croyez pas qu'il soit sauvé pour cela. Loin de là ! Il est envié, espionné. Les compliments de ses congénères laissent percer une perfide jalousie qui pourrait se traduire par ces mots éprouvés : « Ote-toi de là que je m'y mette ».

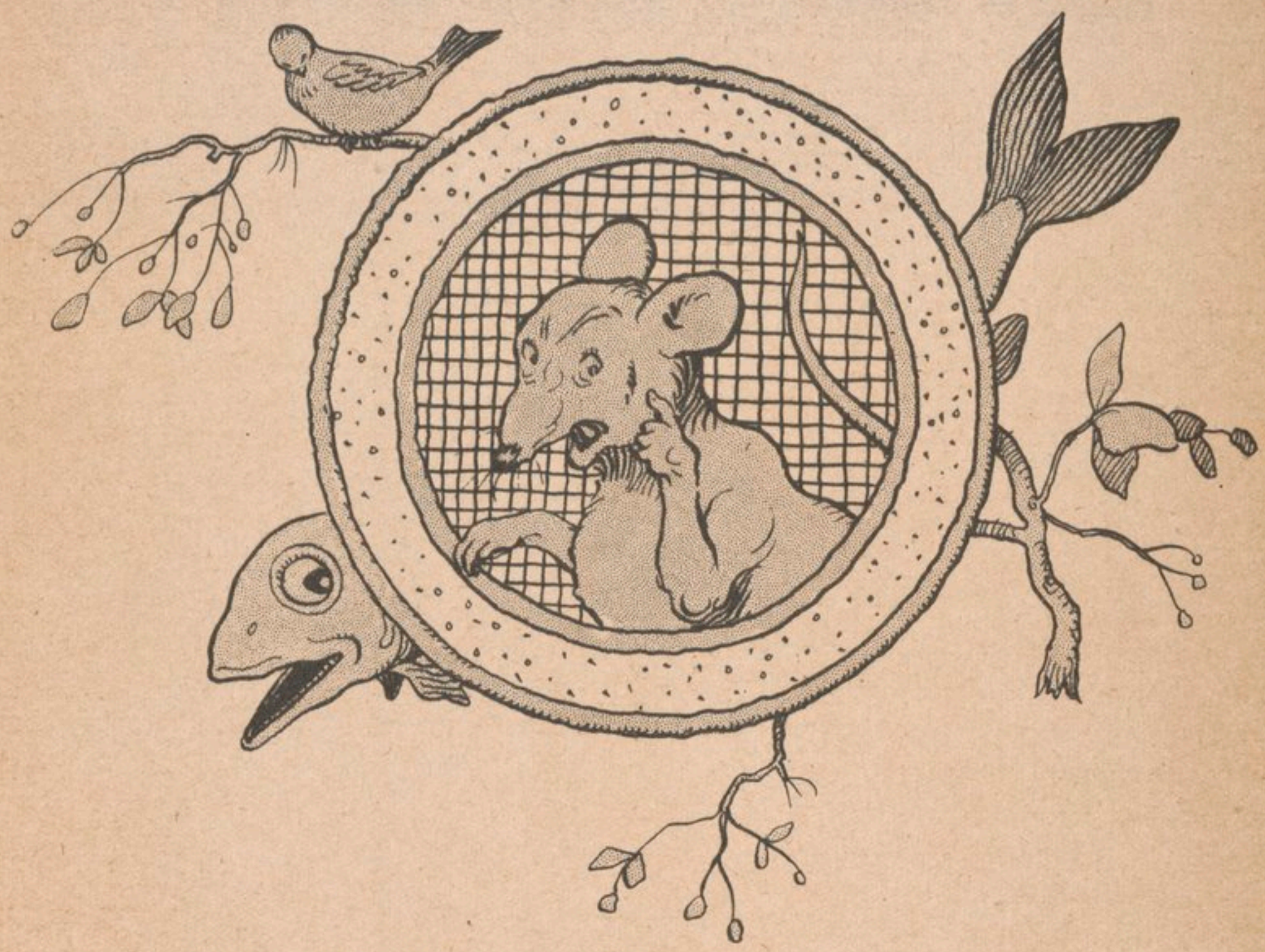


« S'il se cramponne à sa retraite, ne croyez pas que sa quiétude durera très longtemps pour cela : elle durera ce que durent les fromages. La retraite mangée, il lui faudra retourner de nouveau à la vie misérable d'autrefois.



« Mes amis, loin d'être heureux, libres et tranquilles, nous sommes des réprouvés, des malheureux, des esclaves, dont l'existence est un perpétuel enfer.

« Décidément les hommes affichent des proverbes menteurs. Adieu !... »



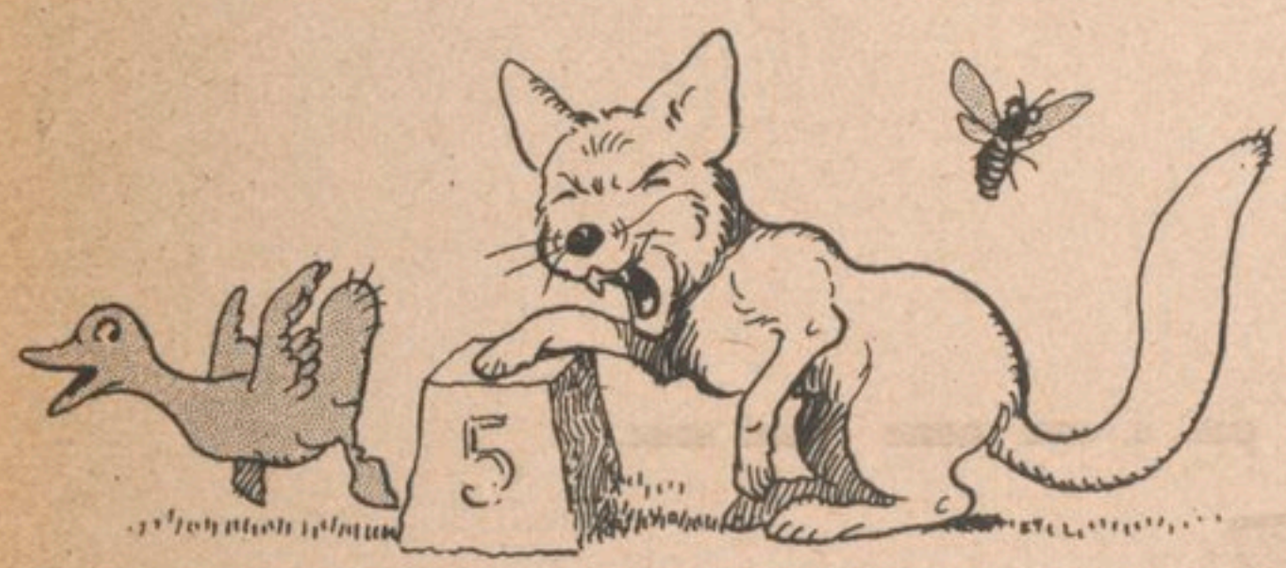
INTELLIGENCE ET BONTÉ

Un bourdon se croyait serviable, obligeant et bon. Il voulait contribuer par ses actes à faire disparaître la mauvaise renommée qui s'attache à ses semblables.

— Le bourdon est un être que les hommes ont mis au ban de la société, je le réhabiliterai.

A force de bonté patiente et de persévérante douceur, je ferai oublier les préjugés qui nous rabaissent. Je veux que dans une année on dise : « Bon comme un bourdon. »

De ce jour, notre bourdon mit ses projets en action. Apercevait-il un renard guettant un caneton, vite le bourdon arrivait, et, de son dard, piquait le renard. Celui-ci poussait un cri de douleur et ne songeait plus à sa proie qui en profitait pour prendre la poudre d'escampette.

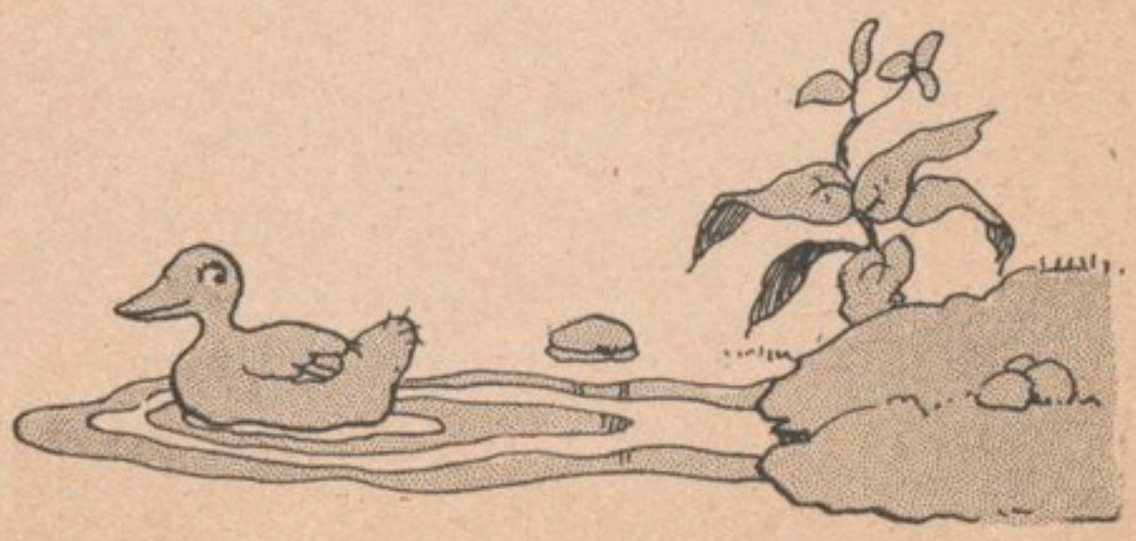


Le bourdon alors s'en allait voltiger au loin, se félicitant d'avoir sauvé la vie au petit caneton.

Un jour, apercevant un furet qui rôdait autour d'un terrier, il s'engouffra dans le logis des lapins. Il y bourdonna furieusement pendant plusieurs minutes avec acharnement.

Les lapins ont peur des bourdons. C'est assez dire qu'ils décampèrent à son approche, s'enfuyant du terrier par la porte de sortie.

Nous savons tous, en effet, que la demeure d'un lapin qui se respecte a toujours deux entrées. Une entrée principale et une entrée de service, tout comme dans les grandes maisons ou dans les hôtels particuliers.



Quand le furet entra dans le terrier, il ne trouva, comme on dit, que visage de bois. Il n'eut devant lui que le bourdon qui continuait à remplir le terrier de sa ronronnante chanson.

— C'est toi, vilaine mouche, qui a mis en fuite ces maudits lapins ?

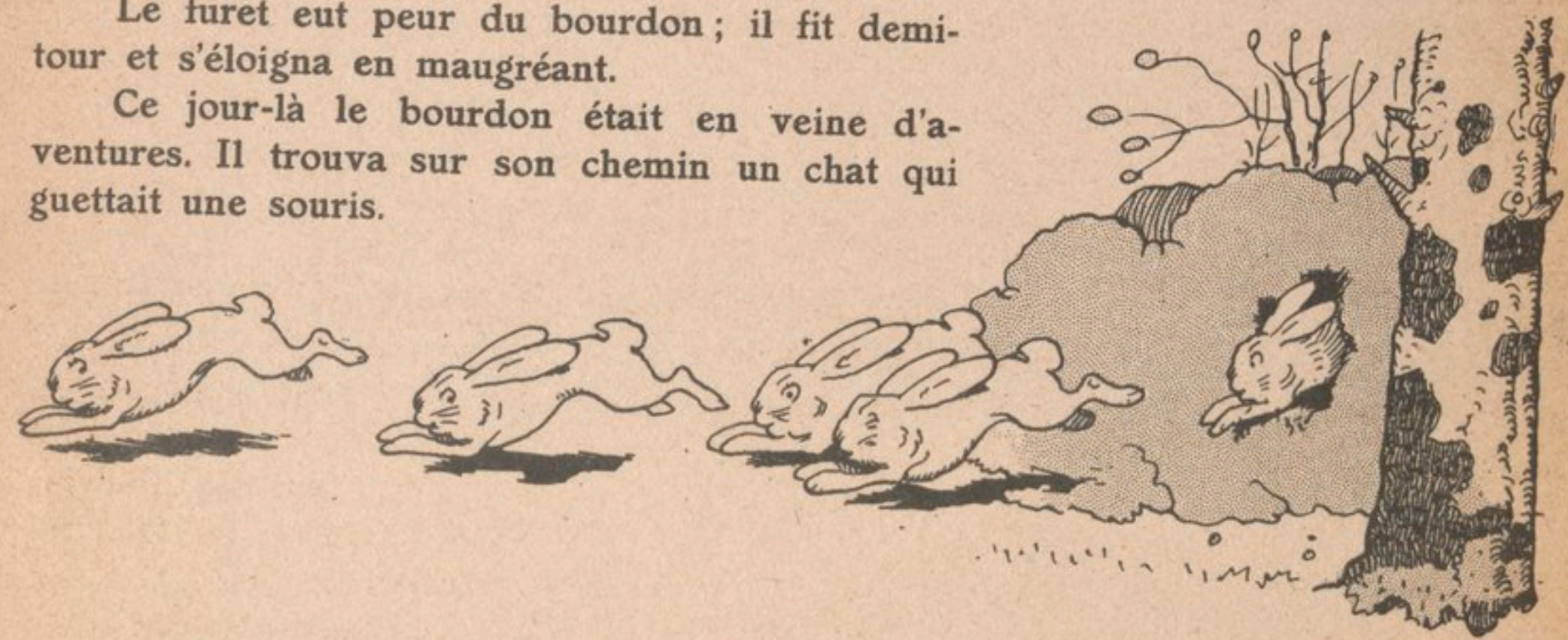
— Oui, c'est moi.

— Ah! si je te tenais sous ma patte, tu passerais un vilain quart d'heure!

— Essaie un peu et nous verrons lequel de nous deux demandera grâce. Décampe, tout de suite, si tu ne veux pas que je te pique le museau, vilaine bête !

Le furet eut peur du bourdon ; il fit demi-tour et s'éloigna en maugréant.

Ce jour-là le bourdon était en veine d'aventures. Il trouva sur son chemin un chat qui guettait une souris.



Derrière le chat se trouvait un pot à eau muni d'une anse.

La queue du chat, en se balançant, passa dans l'anse du pot.

Le bourdon choisit ce moment précis pour piquer le chat à l'extrémité même de la queue. Le félin poussa un miaulement plaintif et abandonna ses intentions de dévorer la souris, — pour un moment du moins.

Quand il reprit ses esprits et qu'il voulut se jeter à la poursuite du petit rongeur, il se sentit retenu par un poids insolite. Sa

queue s'était enflée démesurément sous la piqûre du bourdon, et il se trouvait ainsi immobilisé par ce pot à eau !

La souris eut, pour cette fois, la vie sauve ; mais qu'elle se méfie ! Elle ne trouvera pas toujours sur son chemin un bourdon bienfaisant et une anse aussi opportune.

Le bourdon se prodigua à tort et à travers pour le plus grand bien des animaux, les insectes compris. Il se prodigua trop ; car, dans la bonté comme dans la méchanceté, il faut de la mesure. Abondance de biens nuit, dit un proverbe. Trop de bonté nuit, pourrait-on dire avec la même certitude.

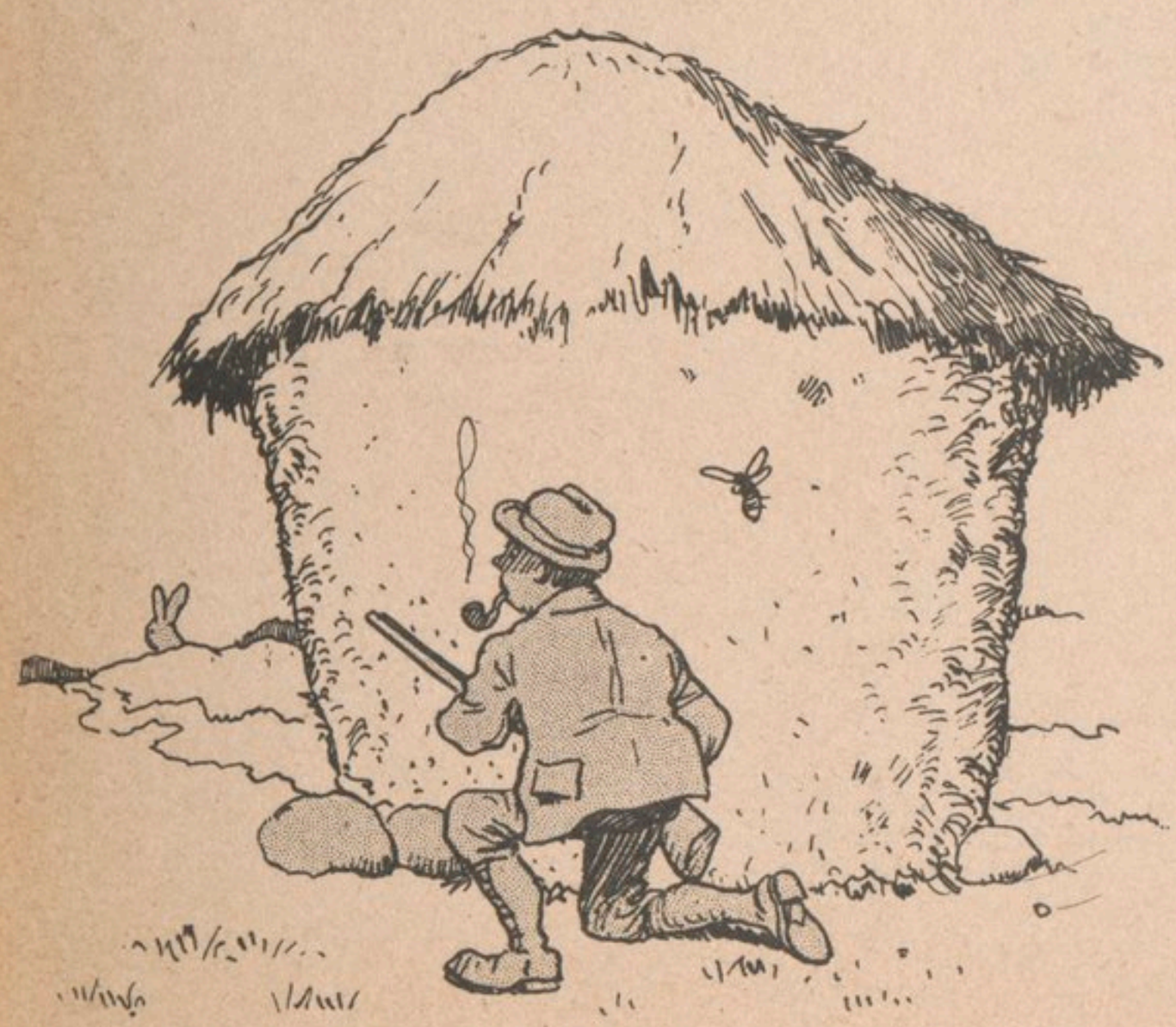
Une aventure arrivée à notre bourdon va en fournir la preuve.

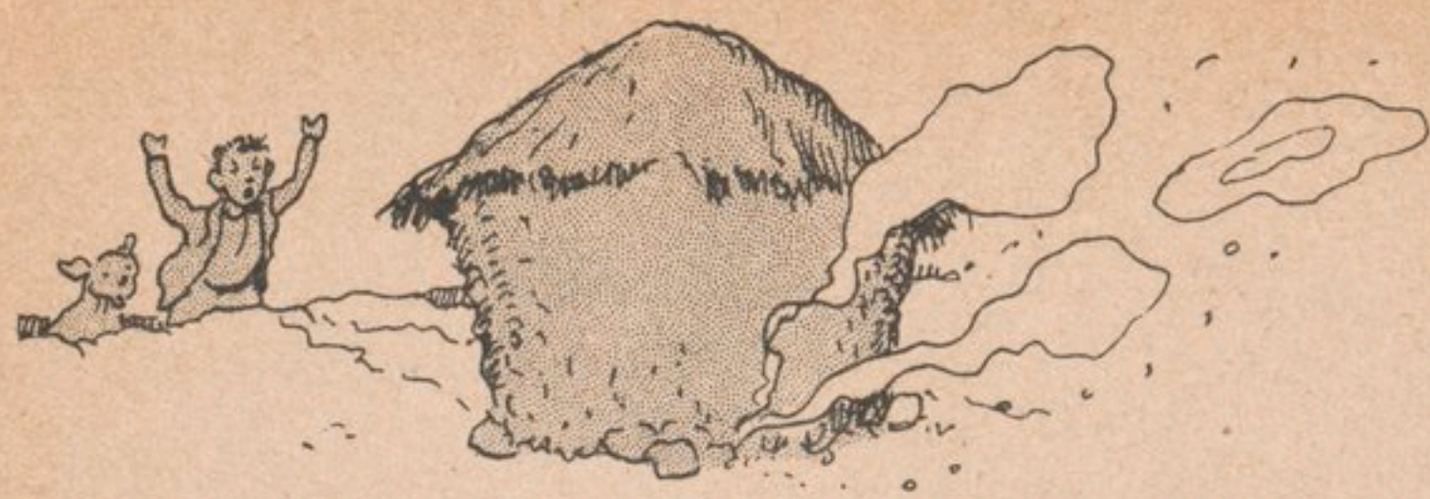
La brave bestiole aperçut un jour, derrière une meule de paille, un chasseur qui guettait un lièvre.

Le bonhomme fumait sa pipe bien paisiblement en attendant que le lièvre voulût lui faire l'amabilité de passer à portée de son fusil. Le bourdon s'approcha et piqua le chasseur dans le cou.

Sous la douleur, l'homme laissa tomber sa pipe dont les cendres embrasées s'éparpillèrent au pied de la meule.

Le chasseur ramassa sa pipe et partit dans la direction du village pour y



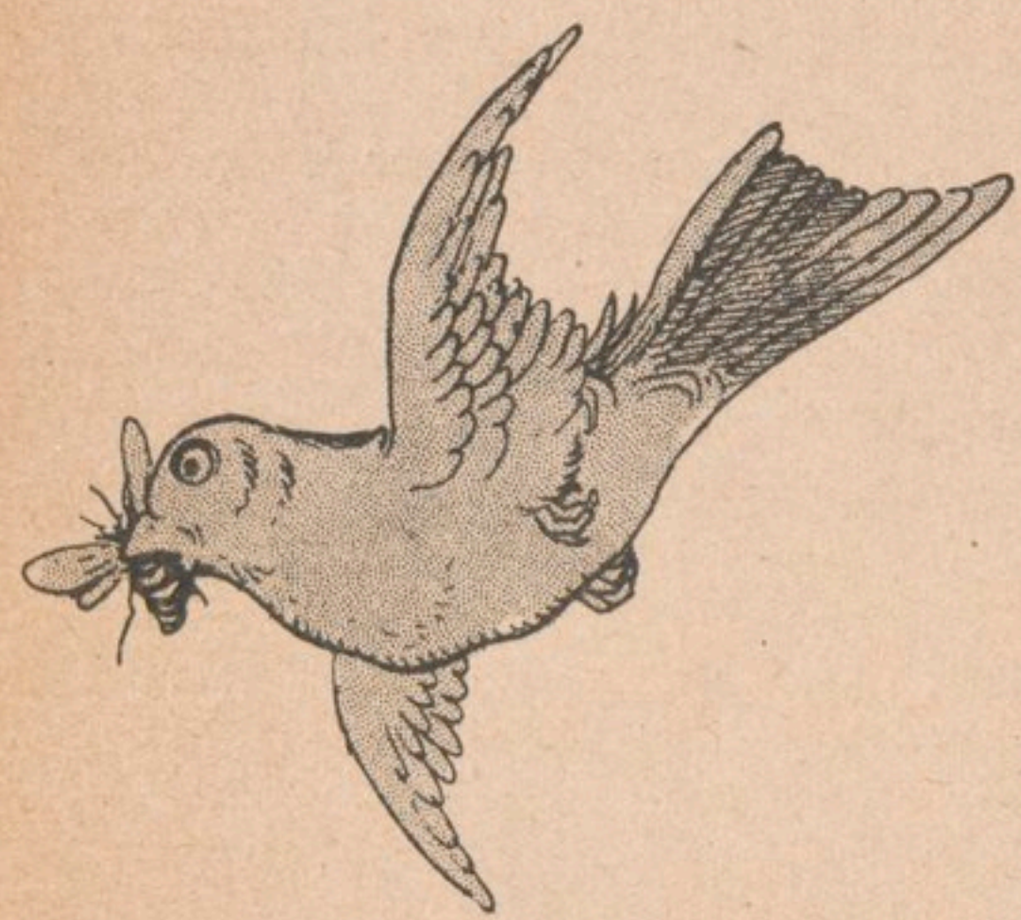


faire panser sa piqûre.

Pendant ce temps, les cendres embrasées communiquèrent le feu à la meule de blé qui bientôt fut en flammes. Cette meule ! Mais c'était la récolte entière de Jean Durand. Quel désastre pour le pauvre paysan ! Il ne pourra, de toute l'année, fabriquer lui-même son pain et force lui sera d'acheter chez le boulanger la miche nécessaire à nourrir sa famille.

Et c'est cher le pain !

Le bourdon se multipliait en bonnes actions ; mais il agissait sans discernement, sans réflexion et cela le conduisit à rendre un brave homme victime d'une catastrophe irréparable.



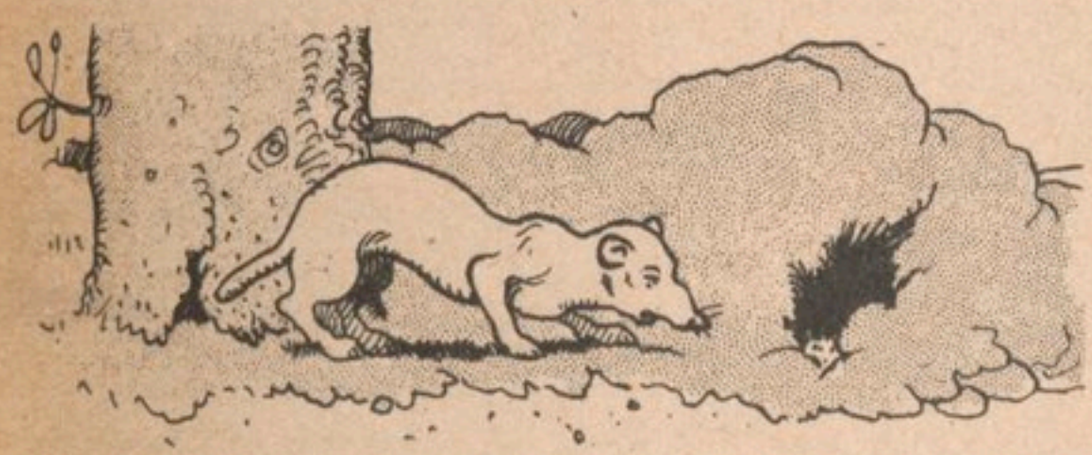
Mais tout a une fin ; un jour le bourdon, trop occupé à quelque bienfaisante besogne, ne vit pas qu'un martinet fondait sur lui : il fut dévoré ! Et voilà.... Cette histoire prouve que même la bonté ne peut être efficace que si elle est entourée de discernement et aussi d'intelligence.

CONSEIL D'AMI

— Furet, laisse-moi te donner un conseil d'ami.

— Parle, ami Renard, s'il est bon je le suivrai.

— Tiens-toi de préférence dans mes parages, ne t'éloignes pas trop de moi, car je suis à même de te rendre de grands services. Tu connais mes ruses pour esquiver les entreprises de l'homme et pour déjouer certains animaux sauvages. Dans ma société, tu profiteras de mon intelligence et de mon expérience aussi.



— Entendu, maître Renard, je vivrai dans tes dépendances.

Et le Furet partit à l'aventure en se disant, à part soi : « Avez-vous entendu ce matois, ce roublard, ce donneur de conseils ? Je sais pourquoi il veut que je chasse dans ses parages : quand j'entre dans un terrier pour saigner un lapin, je mets tous les autres en fuite, et le rusé n'a plus qu'à choisir sa victime parmi les fuyards. Conseil d'ami, dit-il ? Oui : conseil intéressé, devrait-il dire, où la duplicité tient lieu d'amitié. »

Le Furet en était là de ses réflexions lorsqu'il rencontra maître Blaireau.

— Où vas-tu, Furet, de si bon matin, où vas-tu, sautillant dans les herbes ?

— Je vais à la chasse aux lapins.

— Veux-tu me

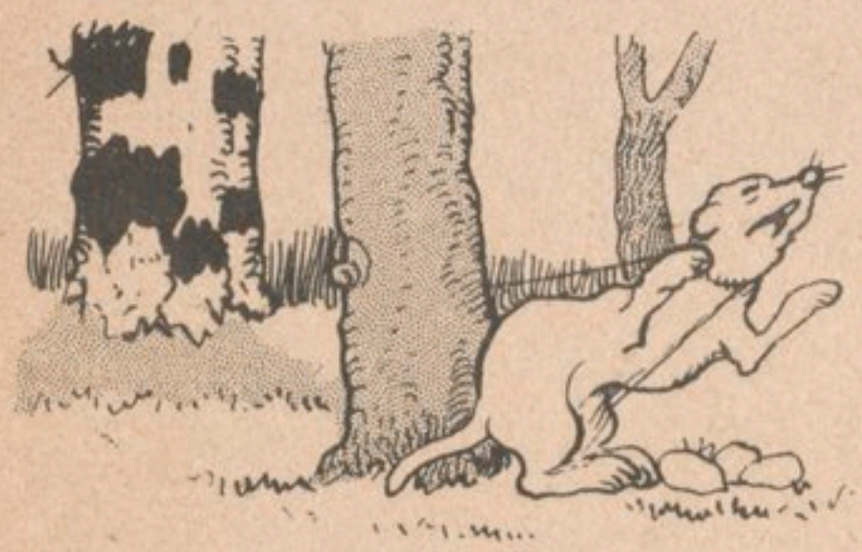
permettre de te donner un conseil d'ami ?

— Parle, je t'écoute volontiers.

— Crois-moi. Ne sautille pas

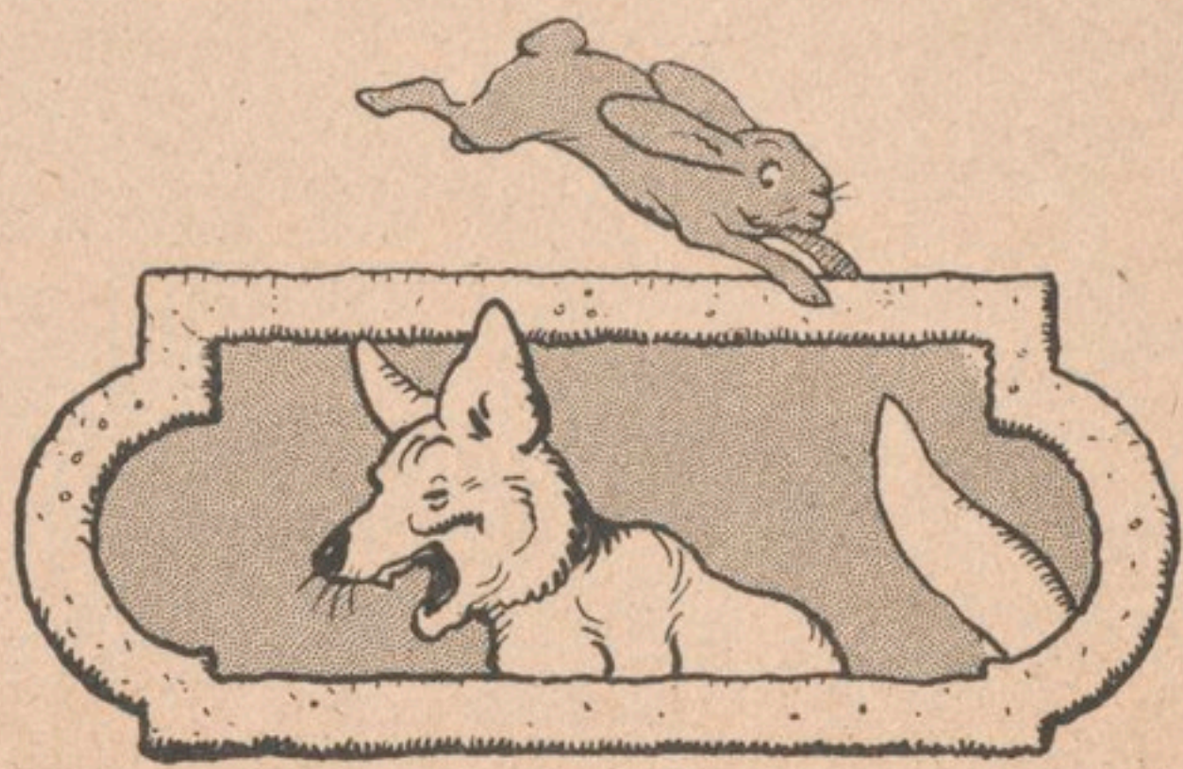
comme tu le fais au milieu des herbes de la prairie. Renonce à ces bonds qui te font ressembler à un chien savant. Le chasseur comme le chien, tes deux ennemis, toujours à l'affût, ne peuvent manquer de t'apercevoir et un coup de fusil est bien vite attrapé. Pourquoi ne fais-tu pas comme moi ? Je glisse entre les herbes ; et bien malin celui qui m'aperçoit.

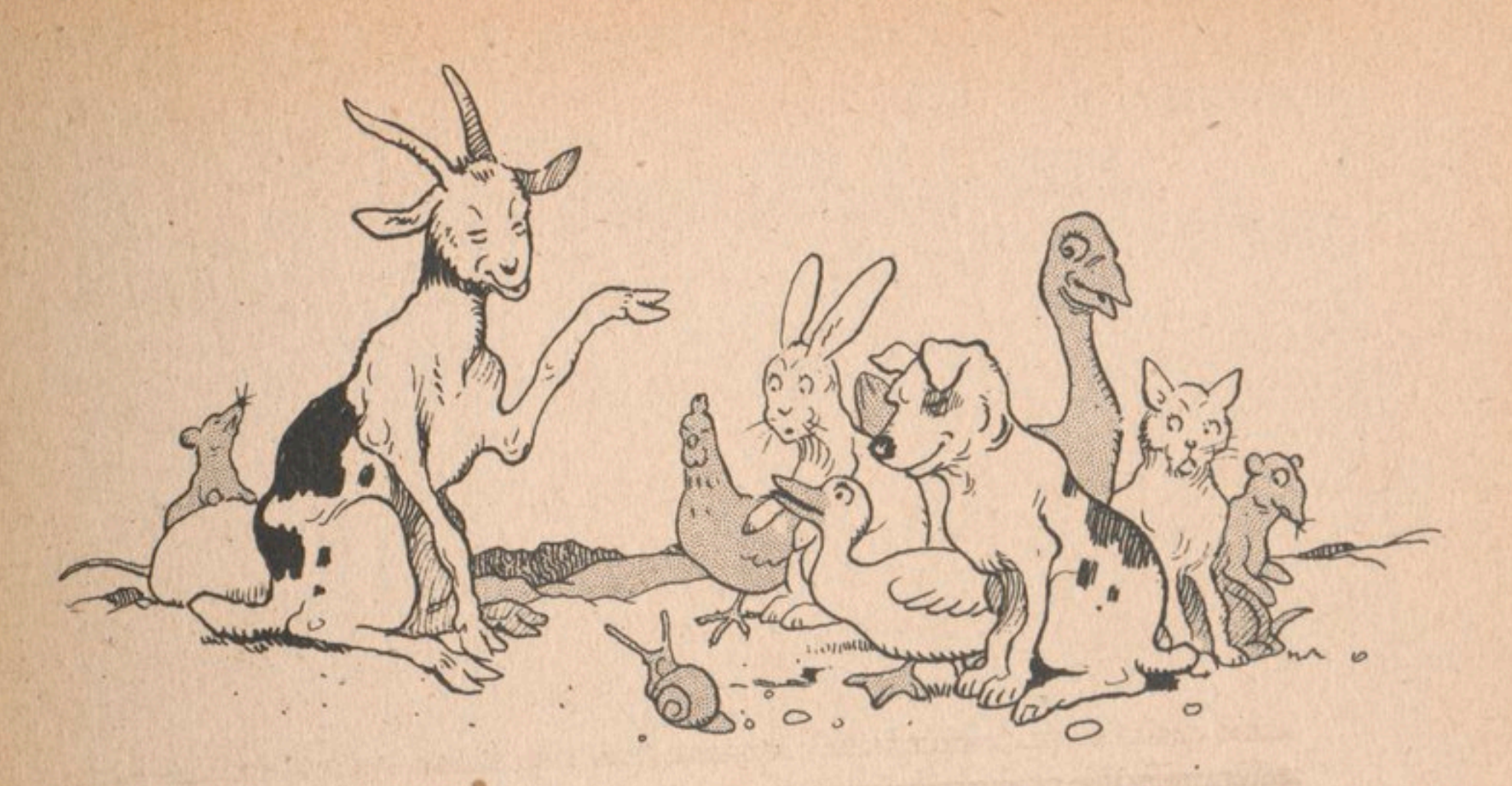
— Tu as raison, Blaireau, je suivrai ton conseil.



Les deux amis se séparèrent et le Furet continua sa route en se disant : A la bonne heure, voilà enfin un conseil que je suivrai, parce qu'il m'est donné par un véritable ami, obligeant et qui, lui, n'a aucun intérêt dans l'affaire.

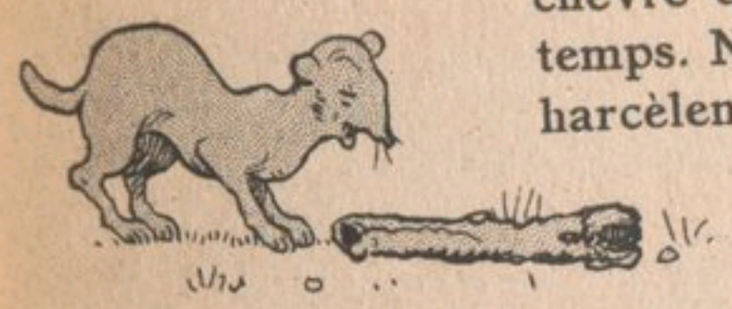
Tout en monologuant ainsi, le Furet glissait dans l'herbe le museau à ras du sol. Tout à coup, il se sentit pris à la gorge ; sa respiration fut coupée et dans l'herbe, étranglé par le lac d'un braconnier, il mourut... Cela prouve une fois de plus que le conseil d'un intelligent ennemi vaut mieux sans nul doute que celui d'un maladroit ami. Maître Furet en fit la triste constatation.



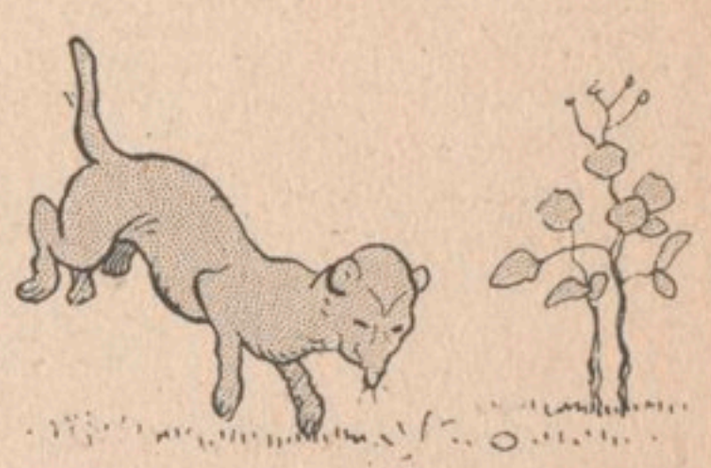


LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE

« Écoutez-moi, mes enfants, et vous pourrez dire : En écoutant Aglaé, la vieille chèvre de la ferme du moulin, nous n'avons pas perdu notre temps. Nous avons tous, vous le savez, des ennemis qui nous harcèlent et devant lesquels nous ne trouvons de salut que dans la fuite. C'est notre tort. Au lieu de les fuir, pourquoi



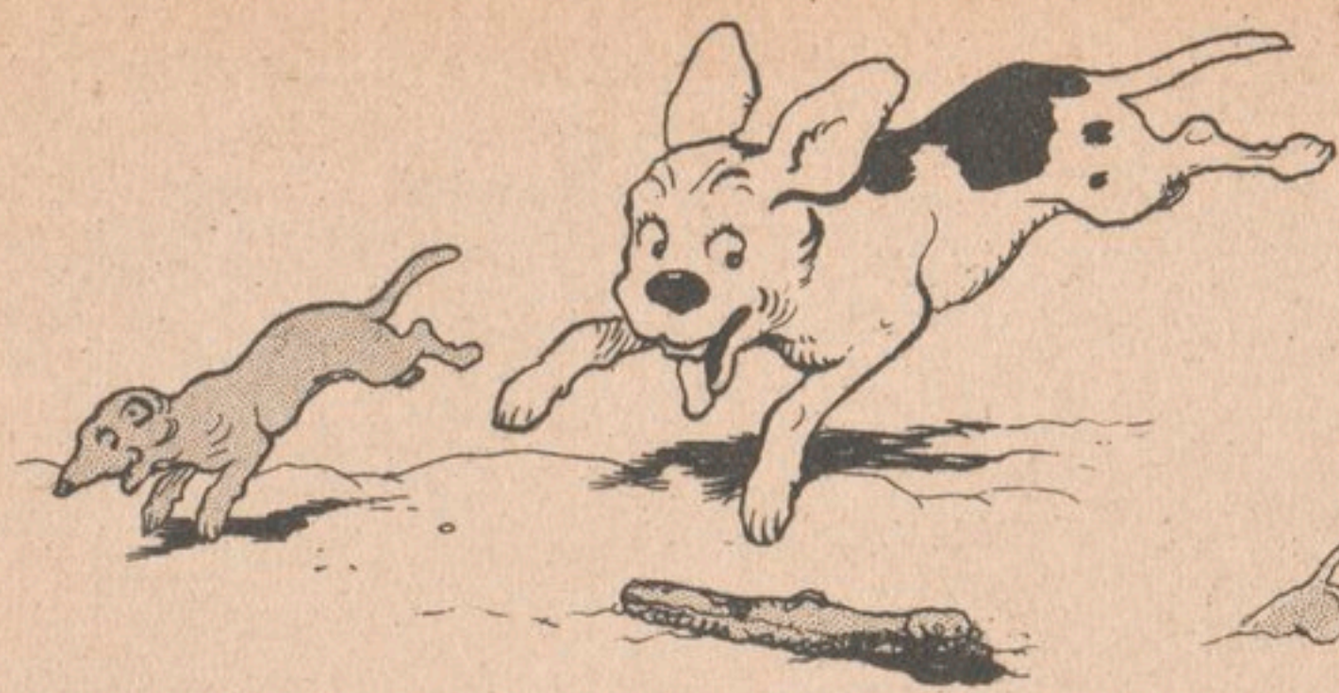
ne chercherions-nous pas à les combattre ? Tout ennemi, de quelque force qu'il soit, est vulnérable quand on l'attrape sur un point sensible de son être. Cela s'appelle le défaut de la cuirasse. Un



faible peut venir à bout d'un fort en l'attaquant au défaut de la cuirasse. »

L'auditoire d'Aglaé, je dois le dire, fit profit de ses conseils.

Une belette, qui avait assisté au



discours de la chèvre, pensa aussitôt : J'ai un ennemi, le chien.

« Ce fidèle ami de l'homme est gourmand,

vorace, glouton même. Jamais le chien ne passera devant une pâtée, un relief de cuisine, un os, sans s'arrêter, les yeux allumés de convoitise. C'est, chez lui, le défaut de la cuirasse.

« Voici, dit-elle, un os de gigot, jeté sur le chemin ; il va me servir à une expérience.

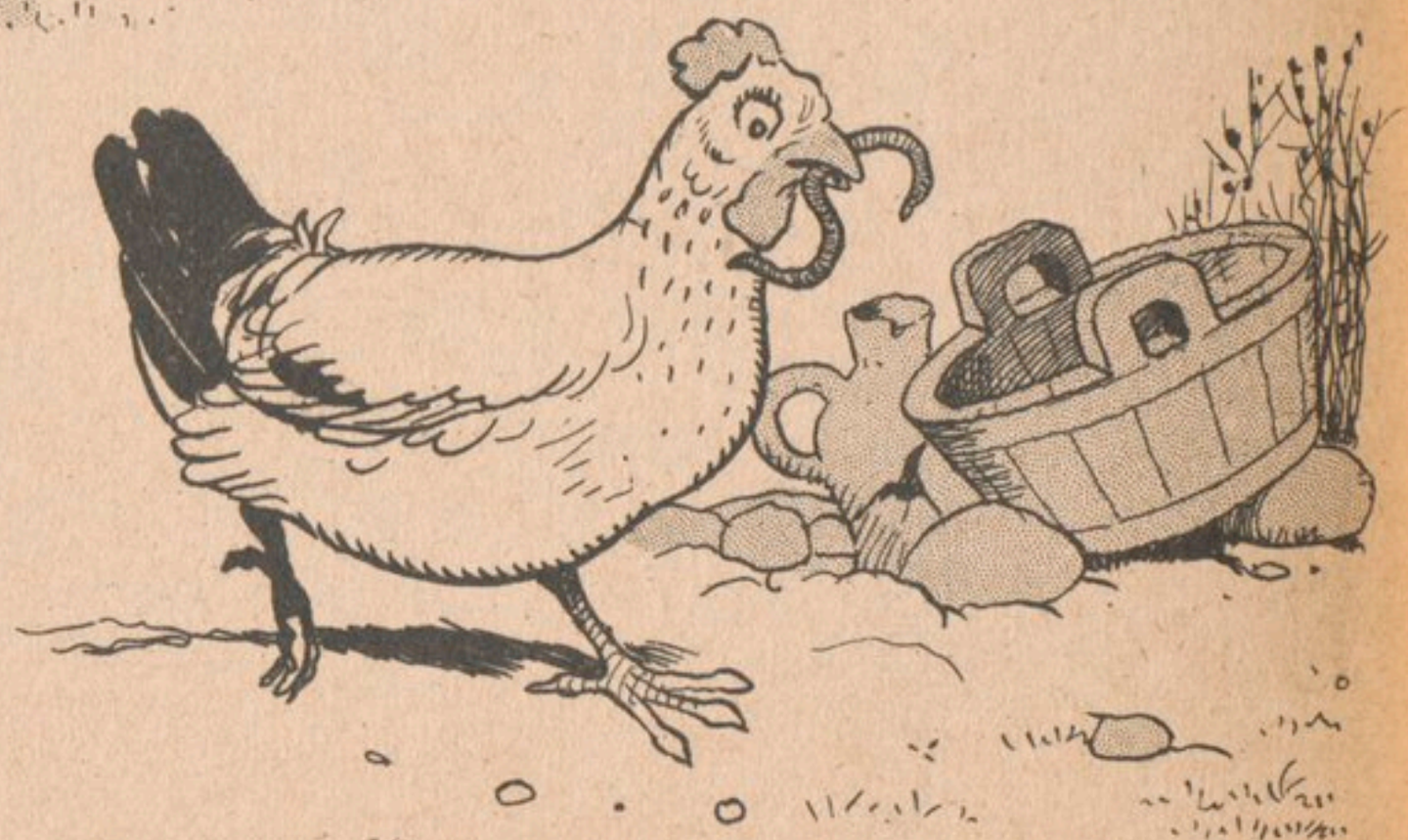
« J'entends le chien : du courage et agissons ! »

La belette s'avança de quelques pas vers son ennemi, puis, quand elle se jugea en vue de celui-ci, elle fit demi-tour et se lança dans la direction de l'os de gigot.

Le chien, poursuivant sa proie, se trouva bientôt en face d'un effroyable dilemme : choisira-t-il la belette ou l'os de gigot ? Le chien pensa qu'il valait mieux tenir que courir : c'est sur l'os qu'il jeta son dévolu et la brave belette put regagner tranquillement son logis.

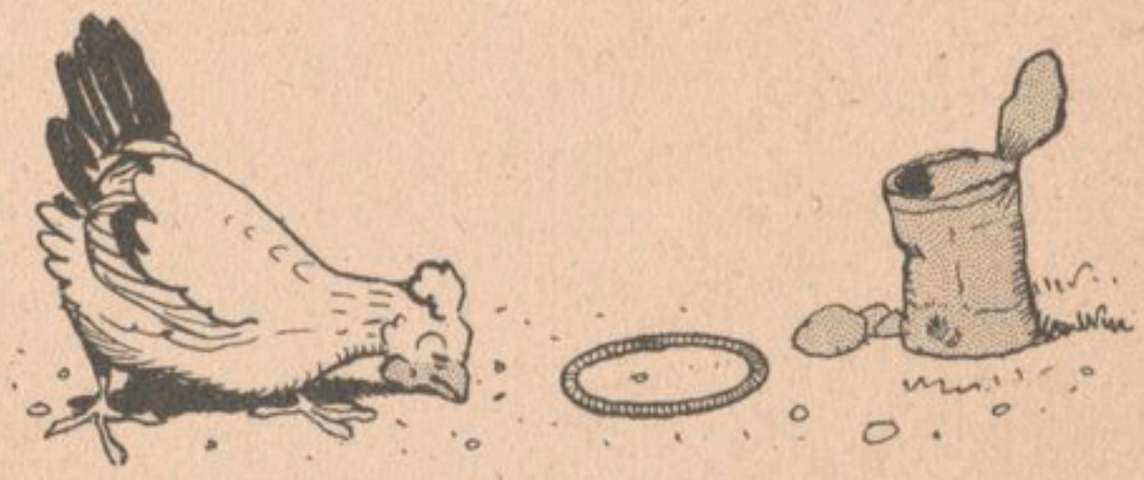
Un ver de terre qui avait entendu la conférence d'Aglaé cherchait le moyen d'échapper à une poule du Nivernais, terrible mangeuse de ce genre d'invertébrés.

— Quel est chez une poule le défaut de la cuirasse ? demanda un jour le ver à Aglaé. « Ne cher-

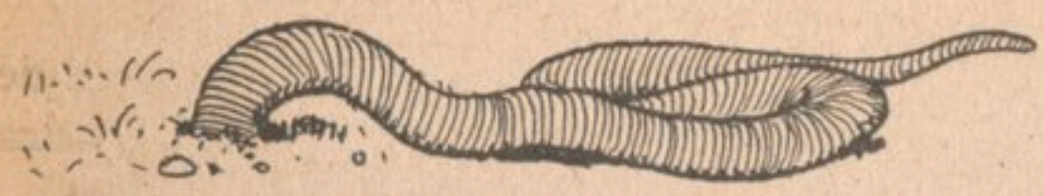


che pas, répondit-elle, c'est sa bêtise ».

— Bon, se dit le ver, j'en ferai mon profit, quand il aperçoit la Nivernaise venir vers lui en picorant ; aussitôt il donne à son corps, dont la souplesse est si grande, la forme d'un objet quelconque jeté au rebut. C'est ainsi qu'il devient par la forme qu'il affecte un anneau de fer, un crochet, ou même un ressort. Il lui suffit pour cela de se rouler en spirale.



Et la poule passe près de lui, dédaigneuse d'un objet si peu comestible. Aussitôt le danger éloigné, le ver peut retourner en toute tranquillité dans son sous-sol.



Jeannot, lapin ami d'Aglaé, avait à souffrir des poursuites d'un renard affamé.

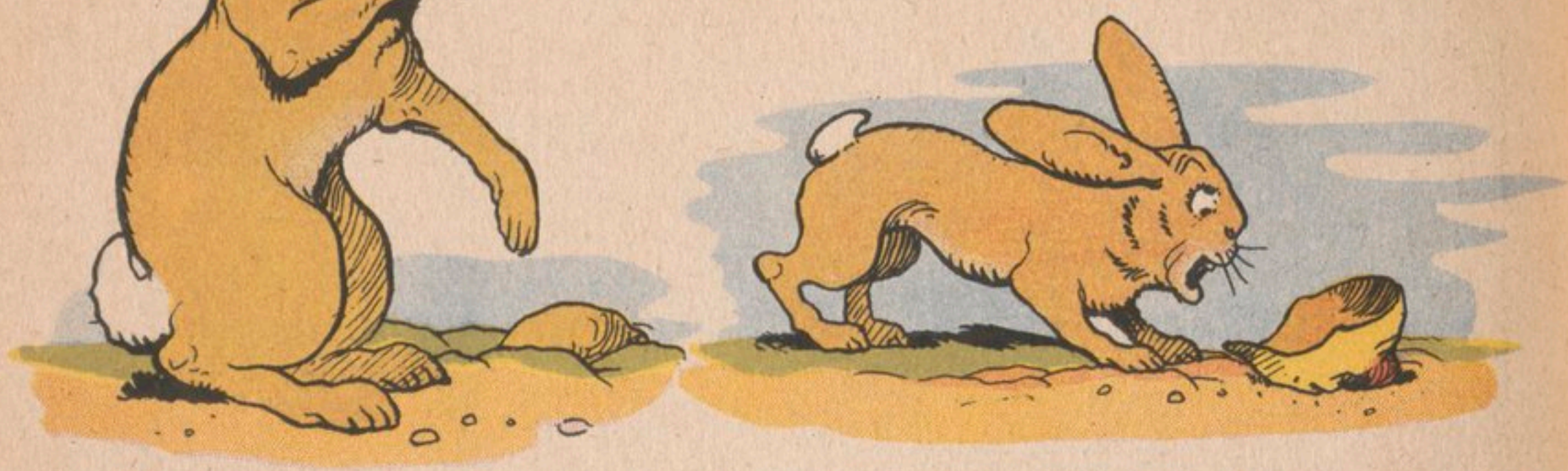
Un jour, le petit rongeur aperçut le renard qui passait près de lui, les yeux inquiets, courant à une allure anormale. Au même instant, le lapin entendit au loin les pas d'un paysan.

« Très bien, pensa Jeannot, c'est devant l'homme que le renard fuit. C'est bon à savoir. »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut sur le bord du chemin un masque abandonné par des enfants, vestige du dernier carnaval.

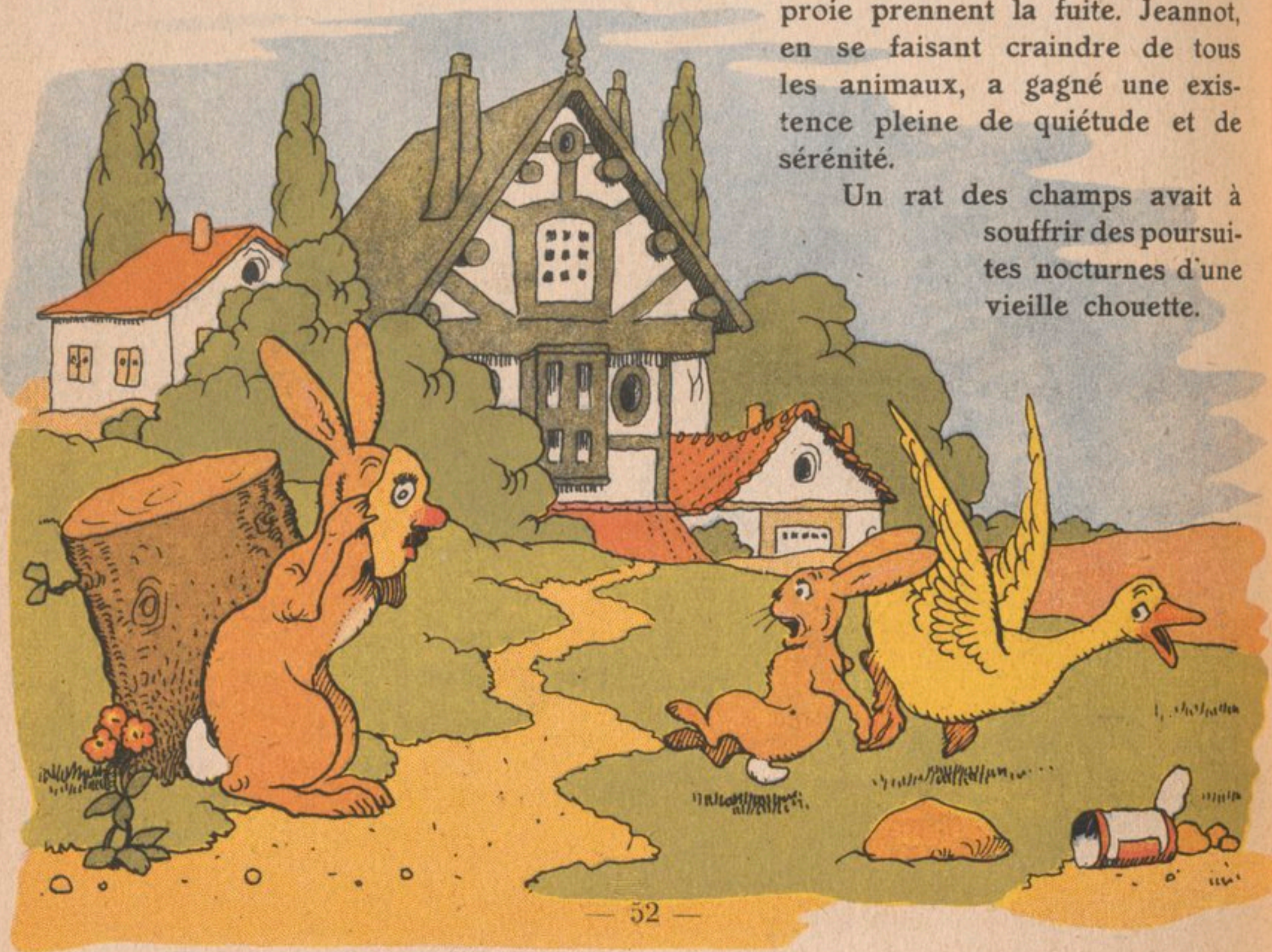
C'était un masque grotesque d'homme joufflu. « Voilà mon affaire », se dit le lapin, et, s'emparant du masque, il se l'adapta. Un lapereau et un canard qui passaient à ce moment faillirent mourir de peur devant la face grimaçante, nouvel aspect de Jeannot.

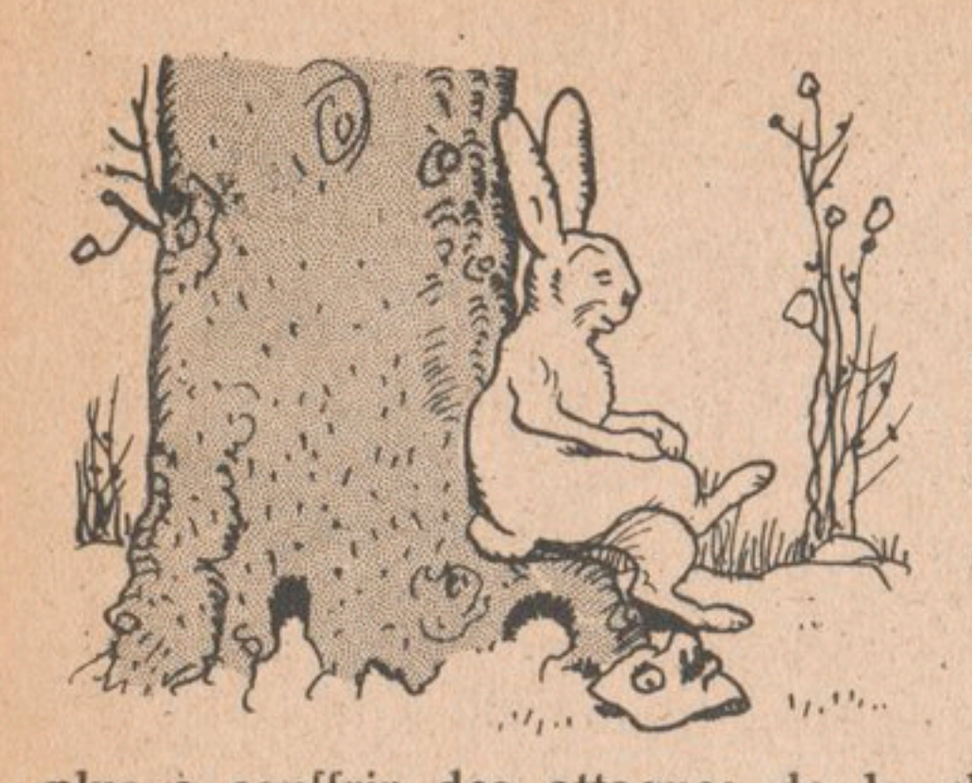
Dans les bois de Gatine, son domaine, Jeannot est devenu à partir de ce jour la terreur des hôtes de ces lieux.



Se pare-t-il de son masque ? Aussitôt renards, sangliers, belettes et oiseaux de proie prennent la fuite. Jeannot, en se faisant craindre de tous les animaux, a gagné une existence pleine de quiétude et de sérénité.

Un rat des champs avait à souffrir des poursuites nocturnes d'une vieille chouette.

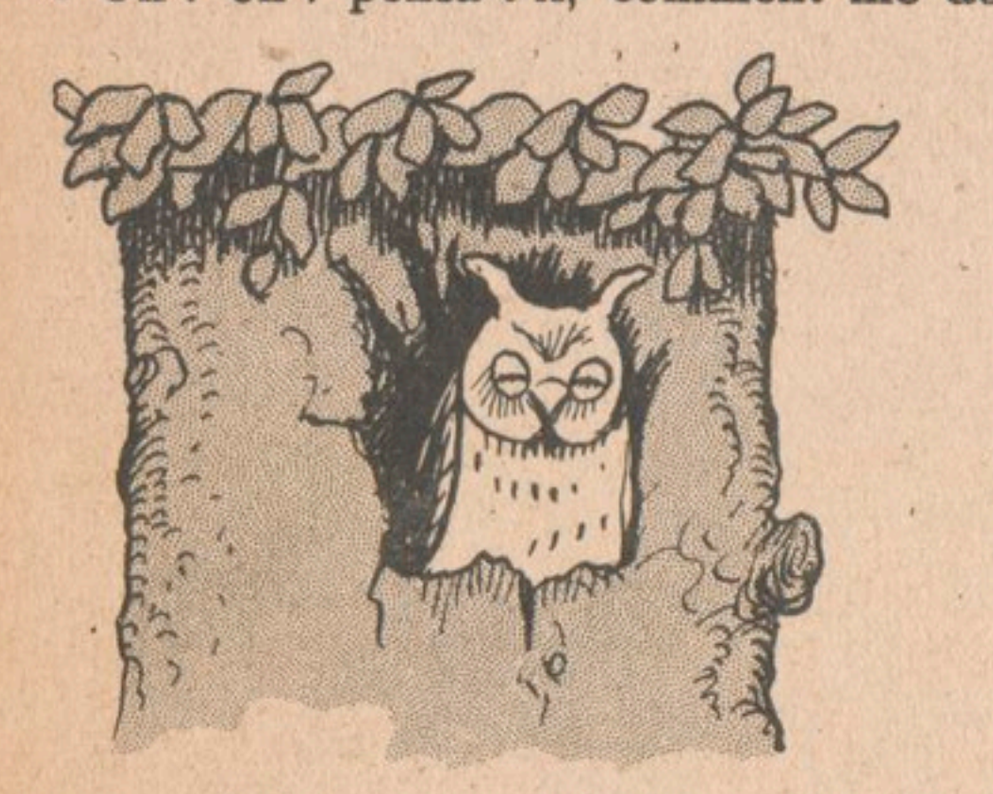




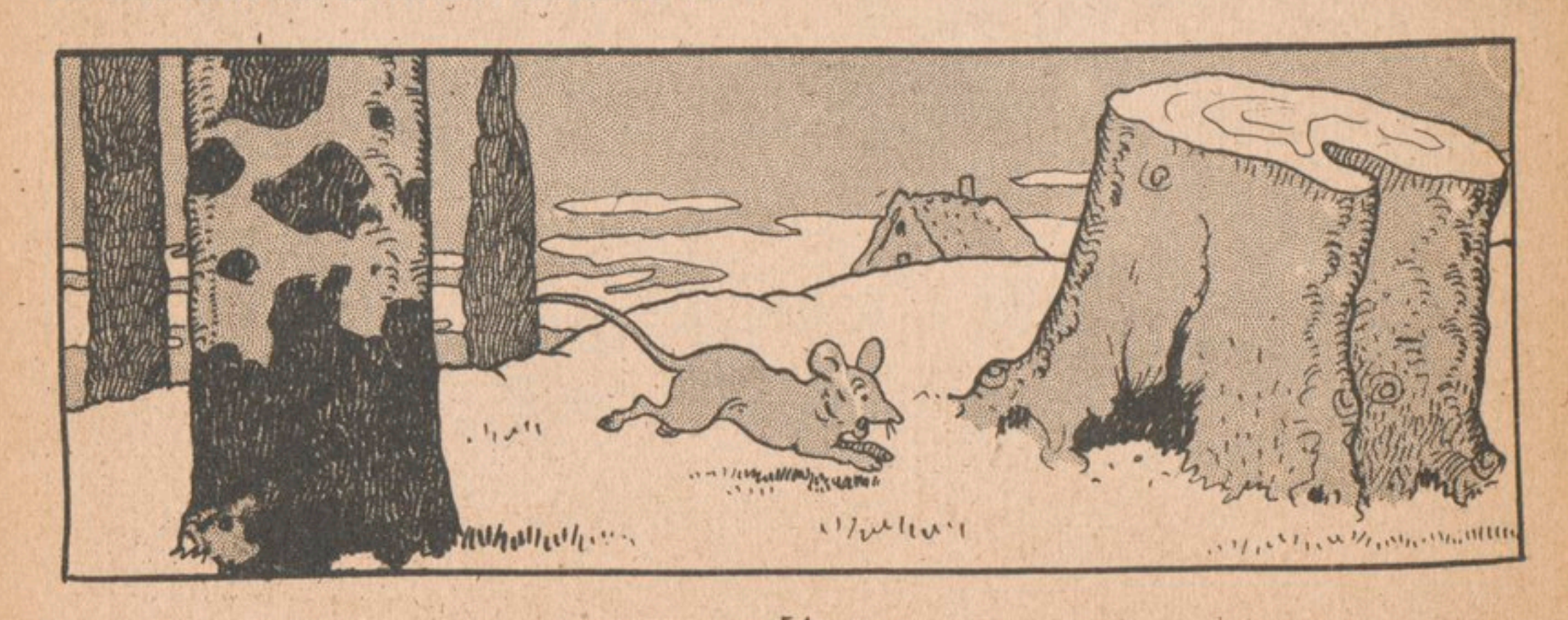
Il se rappela le discours d'Aglaé et, dans sa simplicité d'esprit, il se posa cette question : « Quel est le défaut de la cuirasse chez la chouette ? »

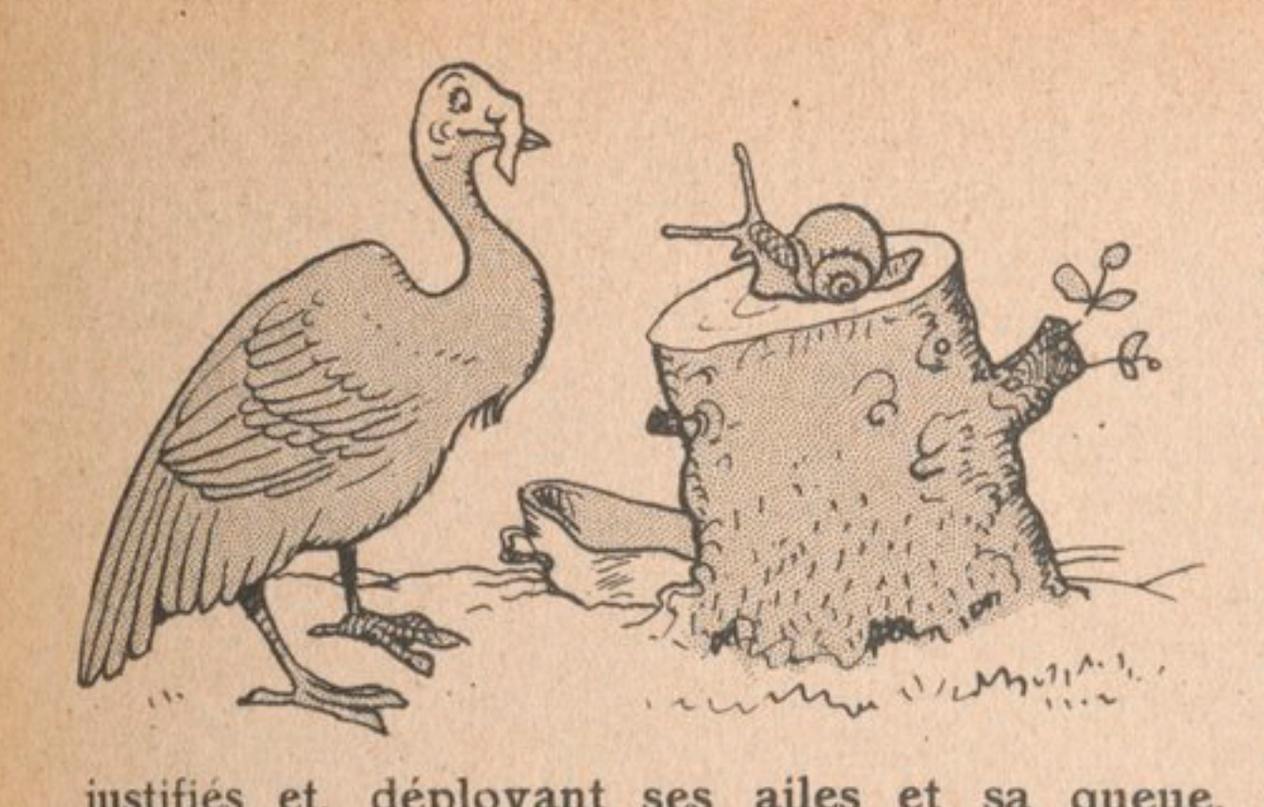
« La chouette voit la nuit ; mais le jour elle est aveugle. Bravo ! J'ai trouvé. A partir d'aujourd'hui je serai rentré au logis tous les soirs dès le soleil couchant. » Depuis cette détermination, jamais le rat n'eut plus à souffrir des attaques de la chouette.

Un escargot se trouva, un jour, devant une dinde, grande destructice de mollusques. « Oh ! oh ! pensa-t-il, comment me défendre



contre cette bête fantastique ? Mais Aglaé n'a-t-elle pas dit que c'était une bête très orgueilleuse que la dinde ? Son passe-temps n'est-il pas de faire la roue pour étonner les habitants de la ferme ? Flattons-la. »

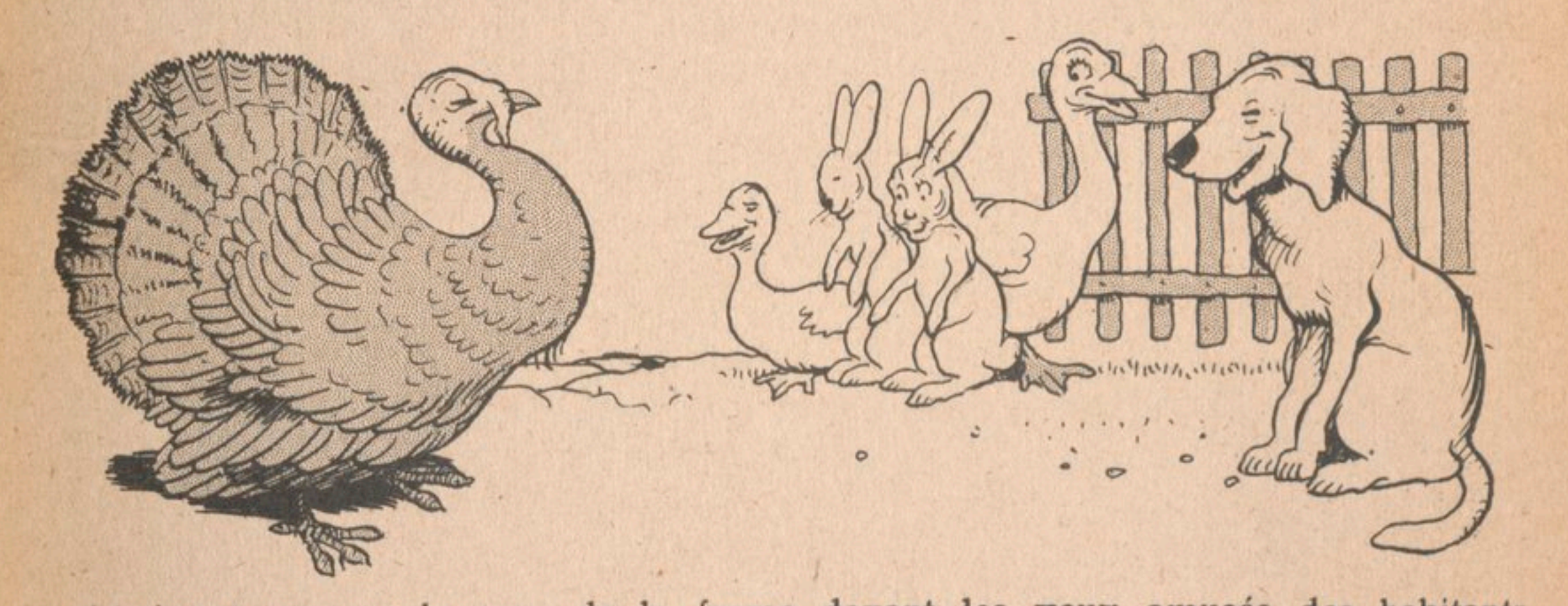




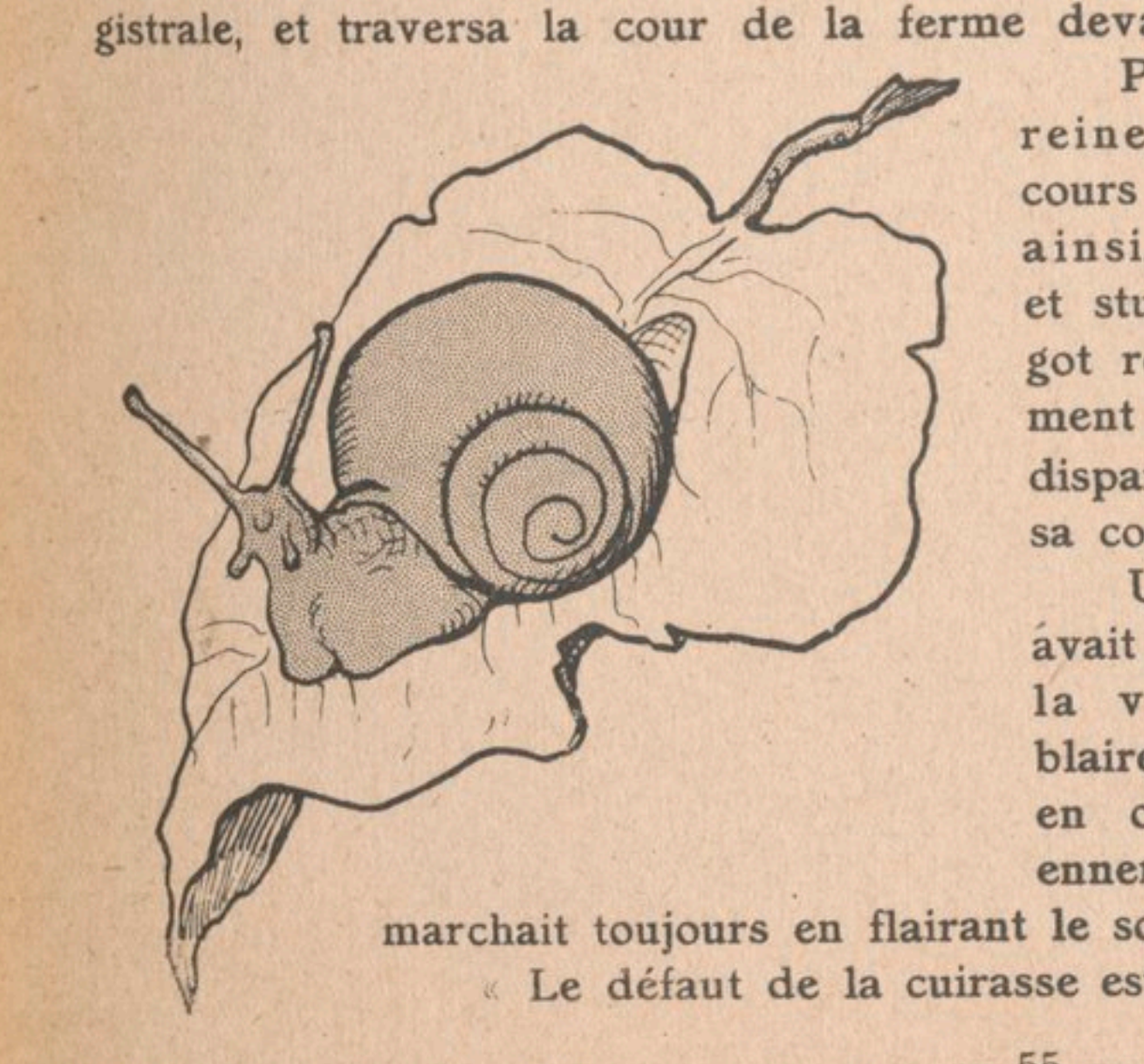
Et voilà notre escargot lancé dans un discours rempli d'adulation et de flatterie à l'égard de l'oiseau de basse-cour. « Que vous êtes jolie ! que vous me semblez belle ! Vous êtes décidément la reine des hôtes de ces prairies. »

La dinde ne se sentit plus de joie.

Flattée dans son orgueil ; elle voulut sur-le-champ mériter les compliments qu'elle trouvait si justifiés et, déployant ses ailes et sa queue, elle se mit à faire une roue ma-



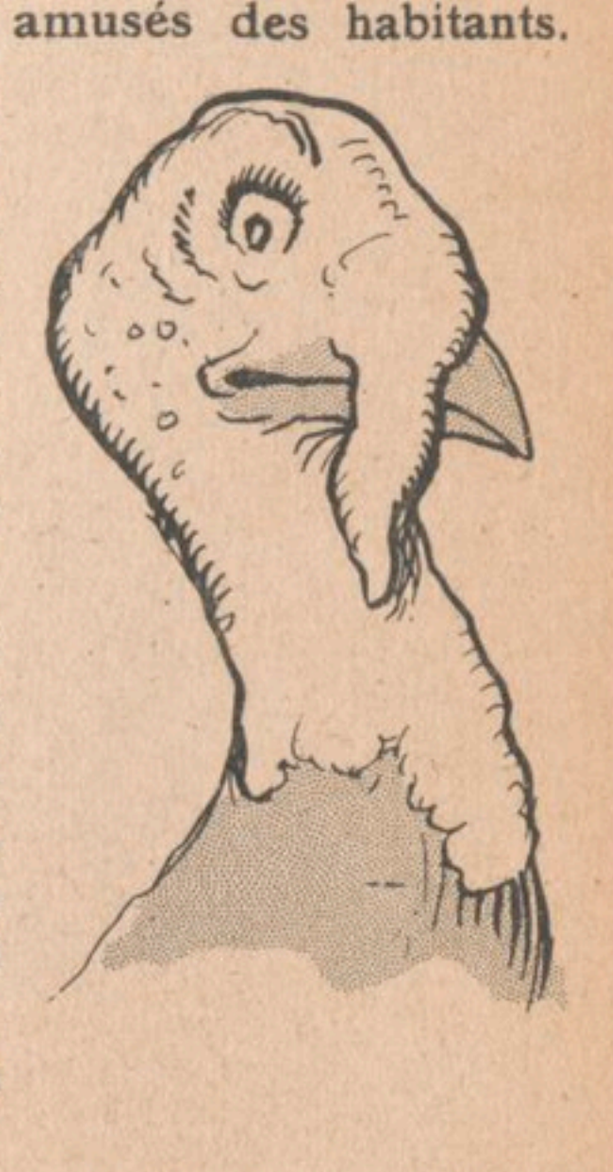
gistrale, et traversa la cour de la ferme devant les yeux amusés des habitants.

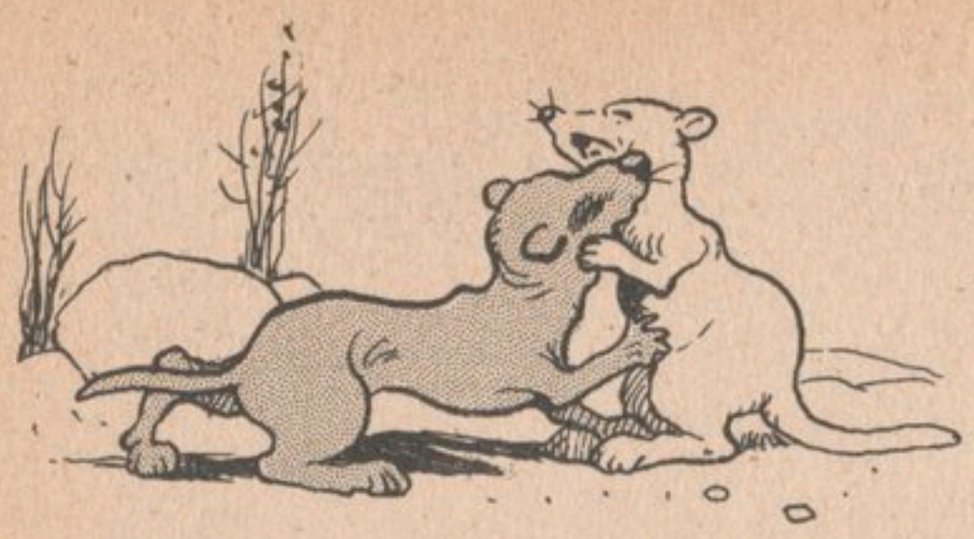


Pendant que la reine des basses-cours se pavanait ainsi, orgueilleuse et stupide, l'escargot rentrait doucement au logis et disparaissait dans sa coquille.

Une fouine, qui avait à souffrir de la voracité d'un blaireau, constata, en observant son ennemi, que celui-ci marchait toujours en flairant le sol.

« Le défaut de la cuirasse est là... pensa la





auparavant, au pied d'un vieux chêne.

Un bruissement d'herbes annonça à la fouine l'arrivée prochaine de Mᵉ Blaireau.

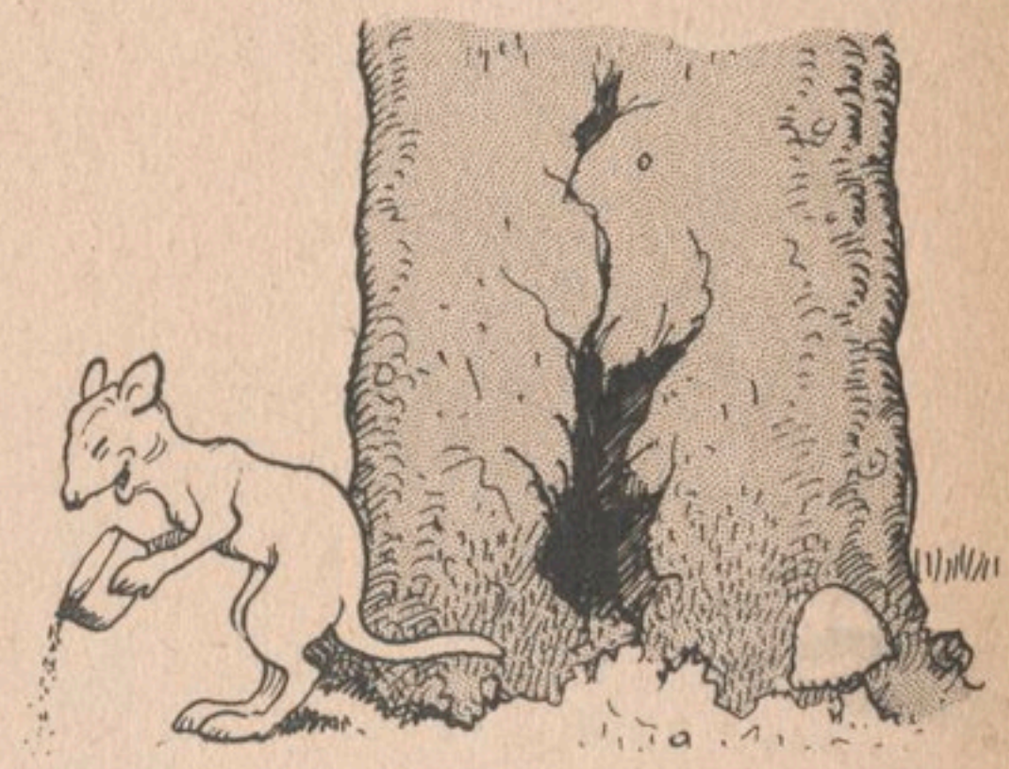
Bientôt, en effet, il parut glissant entre les feuilles de serpolet et les brins de jonc ; il flairait le sol.

Soudain, il releva la tête, ferma les yeux et se mit à éternuer sans arrêt.

La place était mauvaise.

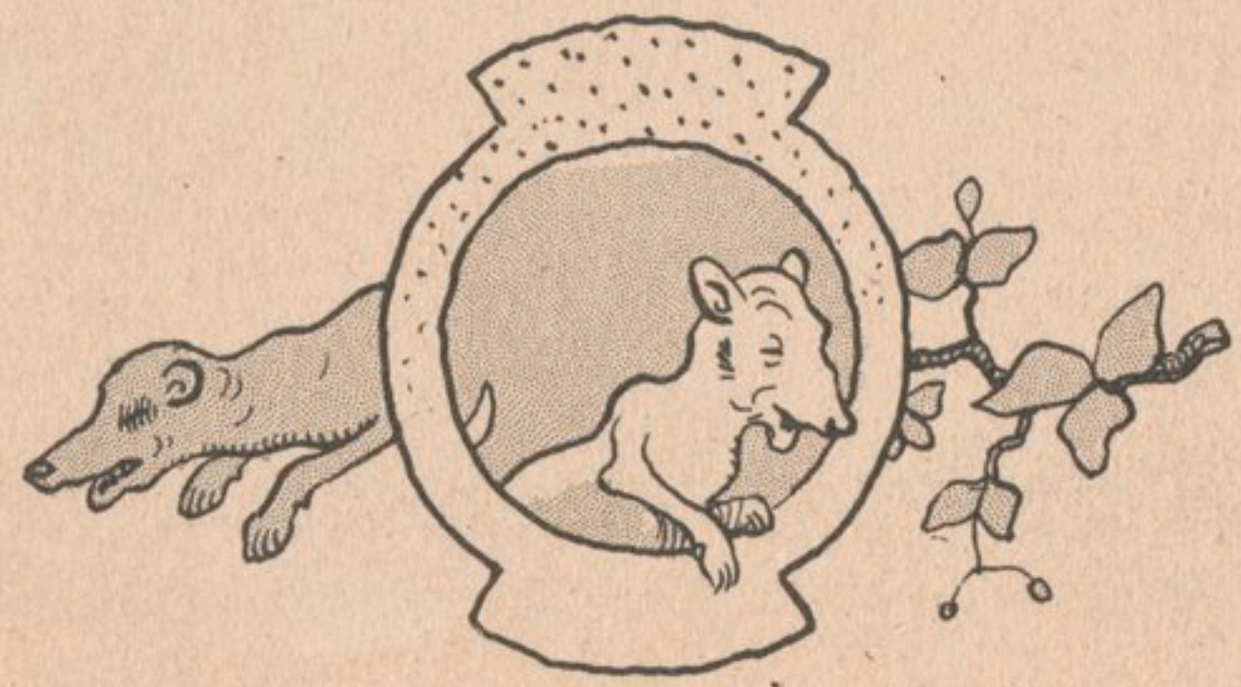
fouine. C'est le moment d'offrir une prise à mon ennemi. »

Et la fouine sema autour de sa demeure le contenu d'une tabatière qu'elle avait trouvé, quelque temps



Il s'enfuit sans souci de la fouine, qui se divertissait fort de cette aventure.

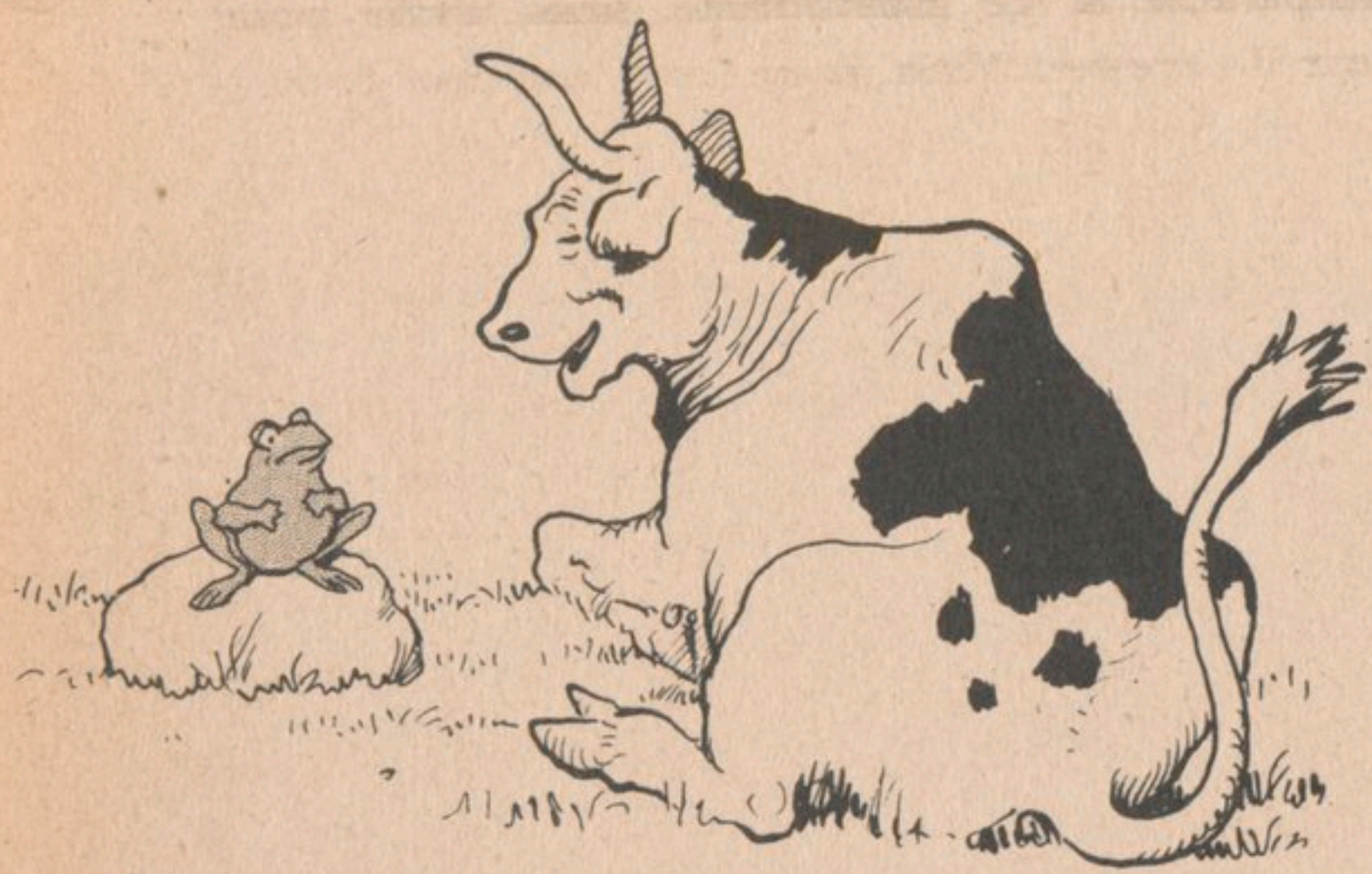
Décidément Aglaé avait raison. Si vous avez un ennemi à combattre, cherchez d'abord le défaut de la cuirasse.



LA RAINETTE ORGUEILLEUSE

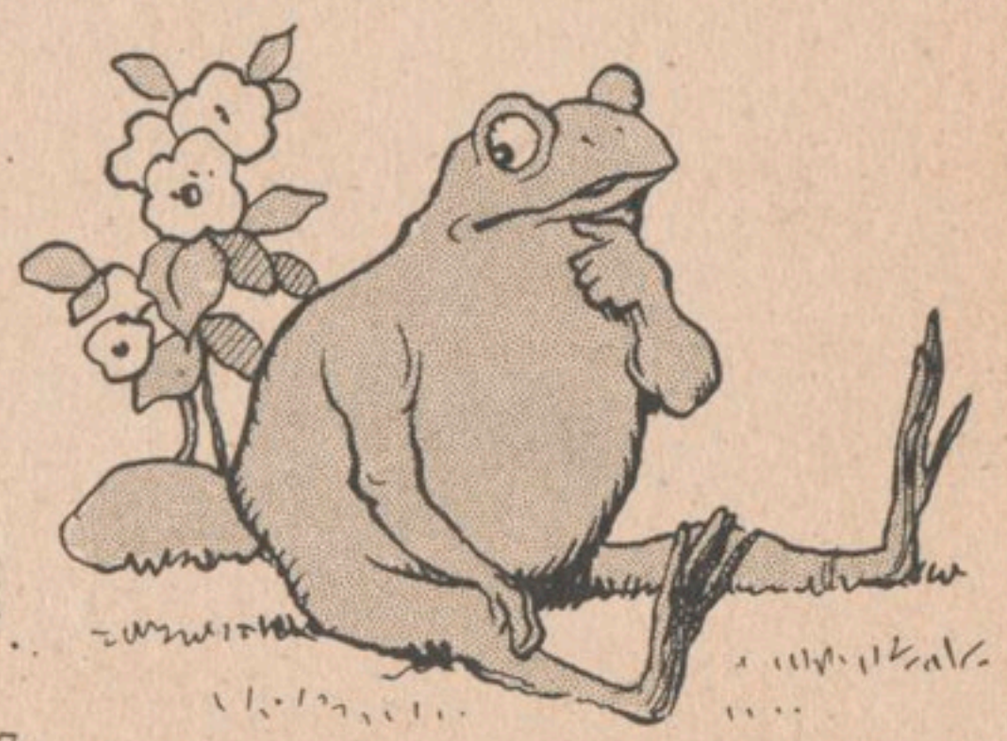
Une rainette était née orgueilleuse. Qui n'a pas de défauts ? les uns sont supportables, les autres ne le sont pas.

La prétention, la vanité et l'orgueil font partie de cette dernière catégorie.



Notre rainette possédait tous ces travers. Sa prétention était connue de tous.

Pas un être sur terre, sur l'eau, ni dans les airs ne pouvait rivaliser avec la grenouille. Pour la reconnaître entre tous, le Créateur l'avait parée d'une couleur qu'elle seule portait. Sa peau était verte comme l'herbe des prairies ou le feuillage printanier. Ses yeux étaient aussi grands que ceux d'une poule ou d'un canard. Quant à ses extrémités elles étaient presque humaines. Humaines au point que dans l'eau la grenouille nageait comme l'homme.



Quant à sa vanité, elle était proverbiale : notre grenouille possédait à elle seule toutes les qualités terrestres.

Tous les dons lui avaient été prodigués à sa naissance. Elle était gaie, agile, souple, gracieuse, charmante, fine, habile, jolie, affable, humaine, sensible et bonne. Du moins l'affirmait-elle.

Elle était aussi orgueilleuse.

Orgueilleuse au point d'être jalouse d'un gros bœuf, son voisin de prairie.

« Moi aussi je pourrais être aussi grosse que ce bœuf, dit-elle un jour. Et plus heureuse que cette grenouille ridicule dont parle La Fontaine, je pourrais m'enfler assez pour être comparable à ce mastodonte, sans avoir pour cela le malheur de crever. Mais je ne veux pas me donner tant de mal. Quel parti en tirerais-je ?

« A quoi bon me gonfler le ventre et les reins ?

« Ne suis-je pas au-dessus des humains par les aptitudes et l'intelligence ?

« Ne suis-je pas la reine de la terre, de l'air et des eaux ?

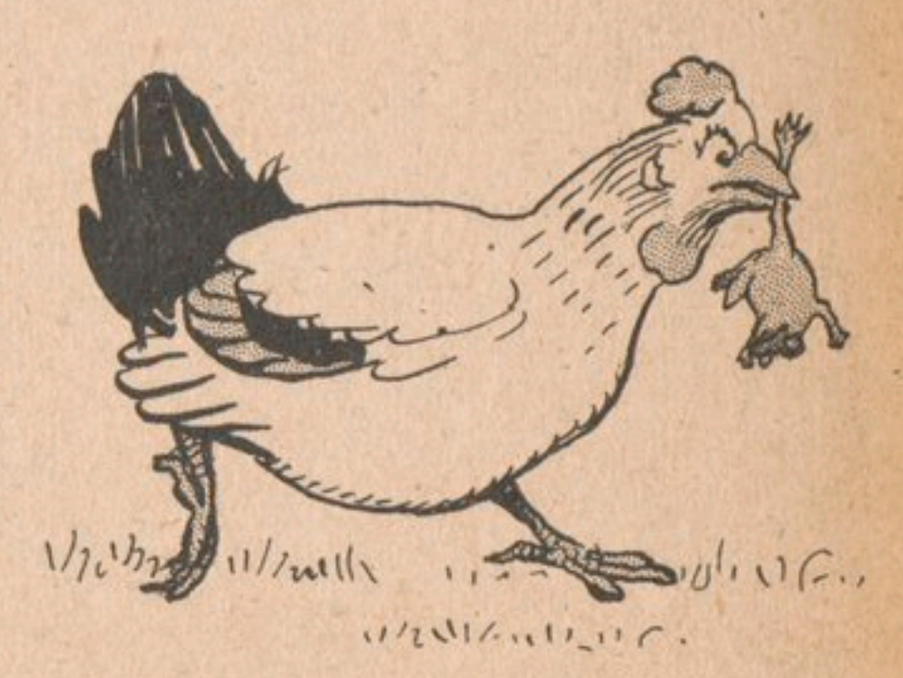
« Quel est l'animal qui oserait se comparer à moi ?

« En existe-t-il un seul qui pourrait vivre sur terre, se lancer d'un bond dans l'espace ou plonger à son gré jusqu'au fond des ondes ? En connaissez-vous ?

« C'est au point que mes ennemis, poussés par la plus basse des jalousies, me poursuivent dans les éléments où je me complais.

« Sur terre, les coqs, les poules et les pintades me font une chasse acharnée.

« Dans l'air, profitant d'un bond que je

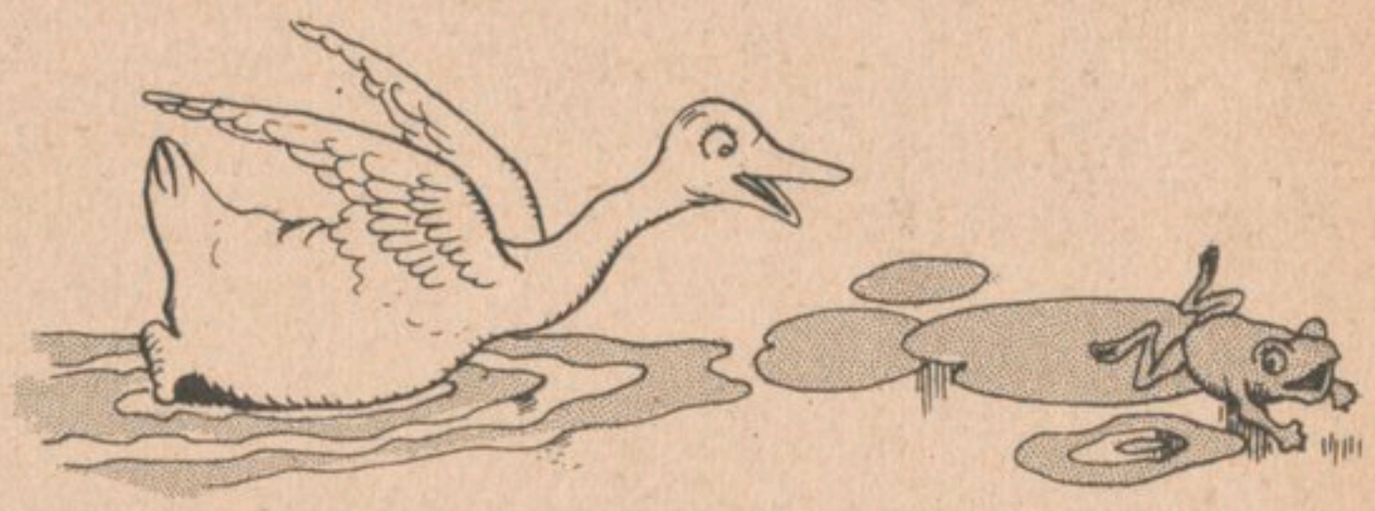


peux faire, les hiboux cherchent aussitôt à me cueillir ; et sur l'eau c'est le canard glouton et vorace qui me guette.

« J'ai même des jaloux jusqu'au fond des eaux. Des bandes de carpes me menacent et j'ai à lutter contre le brochet très gourmand de ma chair.

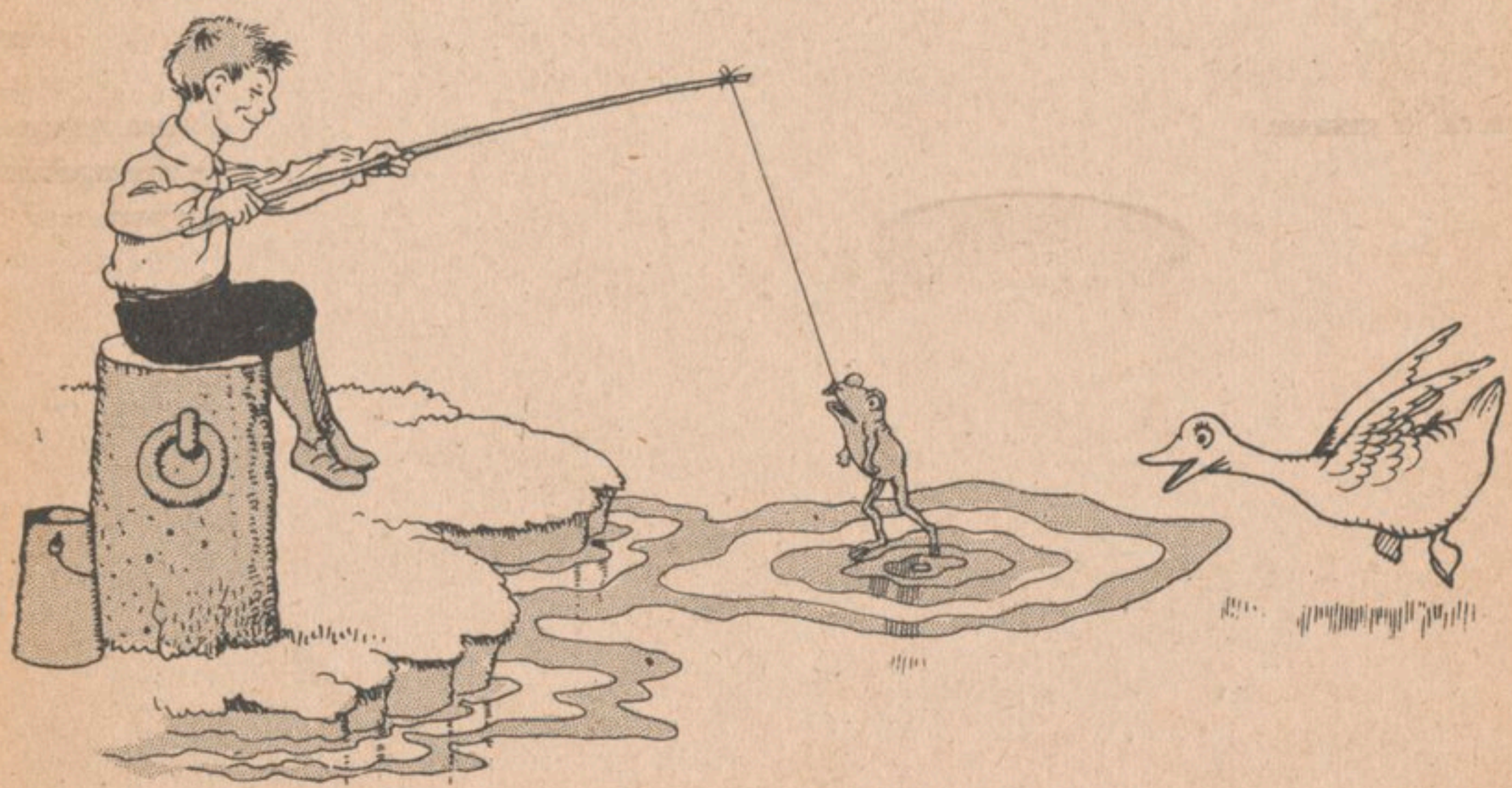
« Ah ! si l'homme était malin, comme il pourrait tirer parti de mes dons prestigieux ! »

Tout en monologuant entre deux eaux, la prétentieuse se jeta sur un appât et crac !...



Elle se sentit accrochée à un fil et vite elle fut hors de l'eau. C'est ainsi qu'elle fit connaissance avec le fils de l'instituteur de l'endroit : un fin pêcheur de grenouilles.

Le gamin présenta à son père le produit de sa pêche. Celui-ci, reconnaissant l'orgueilleuse rainette, résolut de lui donner des fonctions en rapport avec l'étendue de son intelligence. Il la logea dans un bocal et s'en servit pour connaître les



variations atmosphériques.

L'orgueilleux batracien avait conquis une situation en rapport avec ses dons naturels.

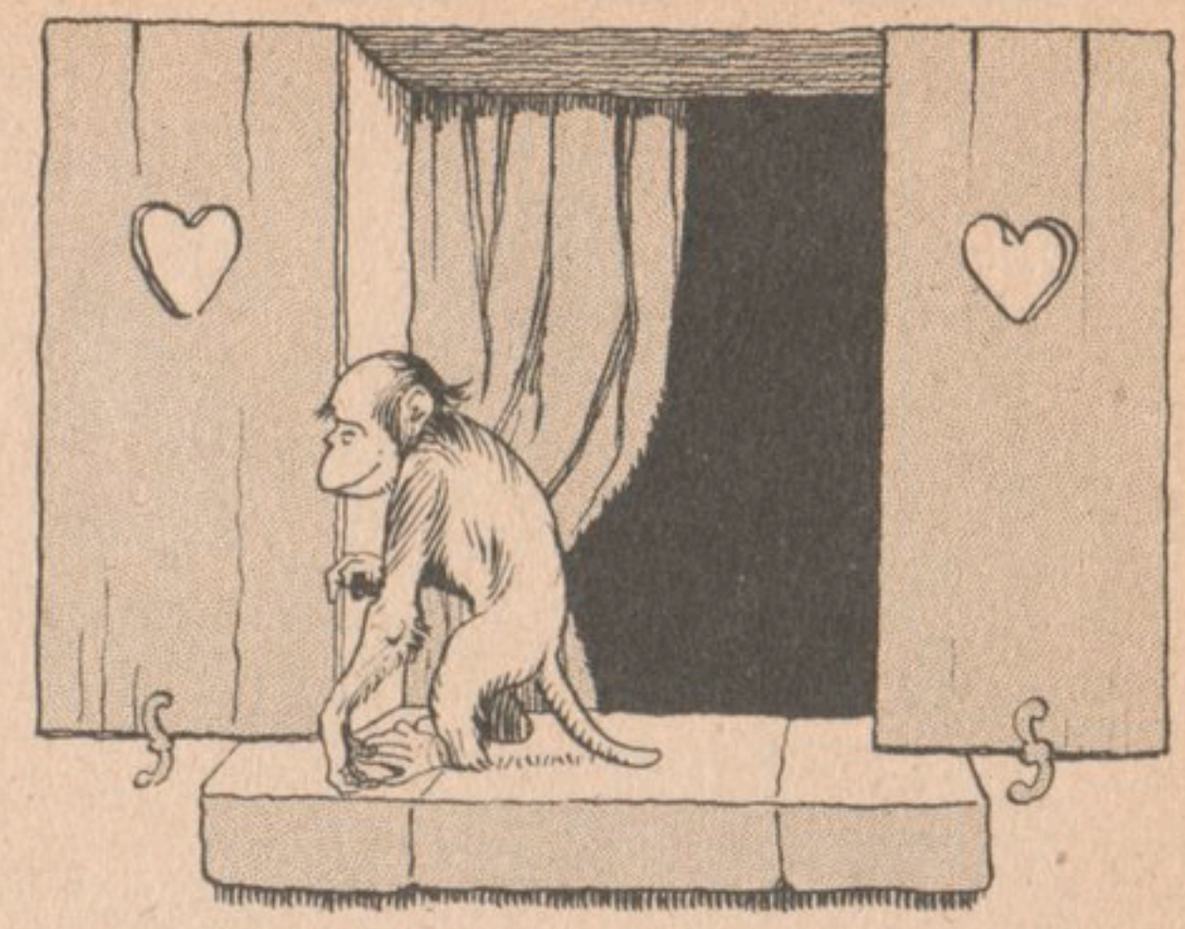
Aussi, avec quelle ponctualité, quelle persévérance et quelle attention marquait-elle le temps ! Chaque intempérie était pour elle le sujet d'une préoccupation ou d'un travail.

Il lui fallait certains jours monter ou descendre de l'échelle des douzaines de fois.

La rainette se montrait très fière de ses délicates fonctions de grenouille baromètre. Ne s'intitulait-elle pas : Directrice de l'Office météorologique du Département ?

Mais, ce qui mettait le comble à son orgueil et la flattait au-dessus de tout ce qu'on pourrait imaginer, c'était de se voir à chaque heure du jour consultée par l'homme, roi de la création.

LE SINGE ET L'HOMME



Un singe qui se croyait quelqu'un s'appelait Caramel. Sa fatuité lui venait sans doute de ce qu'il avait entendu dire « L'homme descend du singe ». Avait-il retenu cette phrase qui chatouillait agréablement sa prétentieuse oreille ? toujours est-il qu'il se dit un jour : « Puisque l'homme est mon descendant, pourquoi ne vivrais-je pas comme lui ?

« Pourquoi ne prendrais-je pas ses habitudes ? Cela me distinguerait des êtres parmi lesquels je vis et que l'homme appelle ses frères inférieurs. »

Et aussitôt Caramel se mit à fumer la pipe. Véritablement il se croyait quelqu'un.

« Hé ! hé ! se dit-il bientôt, ne serais-je pas l'homme que je me crois ? Le tabac ne me réussit pas ! »

Nausée, vertiges furent, en effet, le résultat de son expérience. Mais il ne se découragea pas pour cela.

A peine rétabli, Caramel pensa : « Je serai peut-être plus heureux avec le tabac à priser. » Et il s'empara de la tabatière de son maître ; le contenu fut aspiré en un instant.

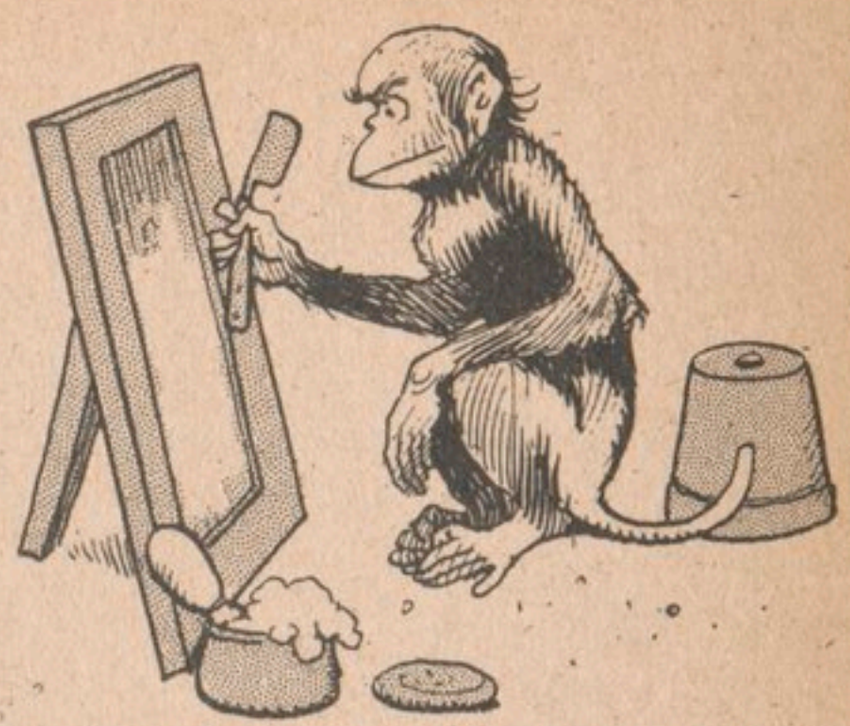
Bientôt ses yeux se fermèrent... sa bouche s'ouvrit... Et Caramel éternua.

Le malheureux subit cette petite crise pendant un bon quart d'heure. Il était, après cela, dans un état lamentable.

Les oreilles bourdonnantes, et la tête en feu, il se laissa tomber et demeura ainsi plus d'une heure. Puis il revint à lui.

Caramel songea alors à

tenter une expérience d'un autre genre. Sa face était couverte de poils follets, d'un effet fort désagréable. Il résolut de s'en débarrasser en se rasant.



Hélas, sa main malhabile n'eut pas, pour manier l'instrument, l'adresse et la précision qu'il eût fallu.

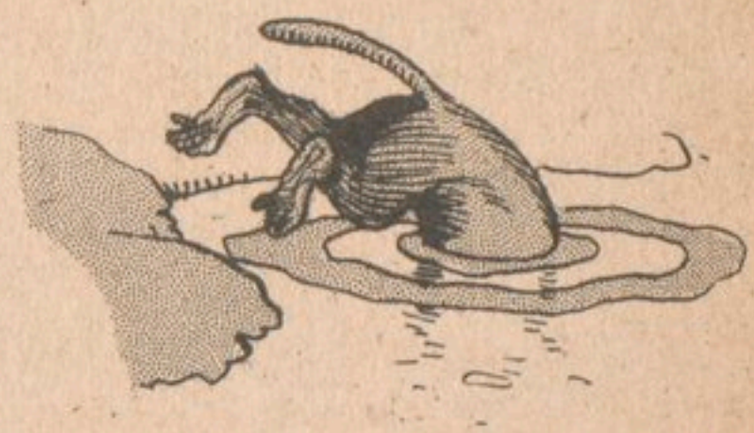
Quand il se vit la face tailladée et sanguinolente, le singe jeta au loin son rasoir.

« Décidément, se dit-il, n'est pas homme qui veut. »

Cependant, Caramel voulut essayer d'autre chose.

Comme il avait vu son maître traverser la rivière à la nage, « j'en ferais bien autant, se dit-il », et, résolument, il se jeta à l'eau.

Hélas ! De tous les animaux de la création, le singe est, paraît-il, un de ceux qui ne savent pas nager.

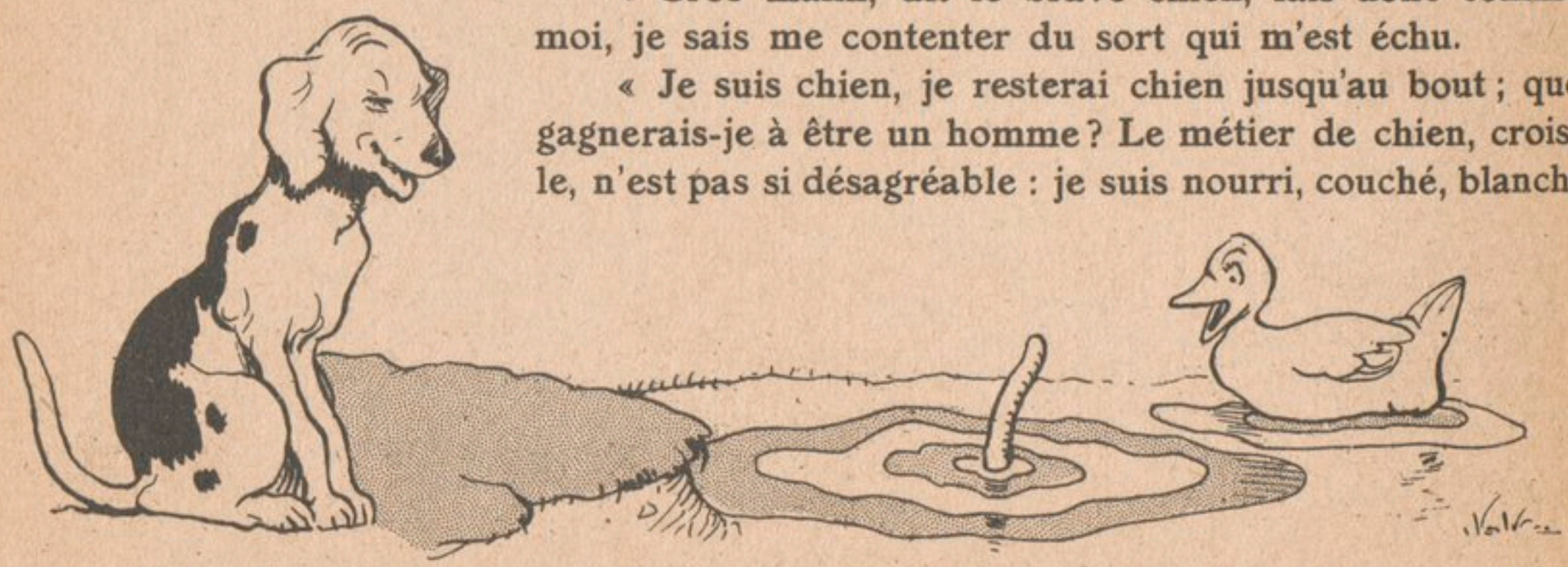


Notre quadrumane faillit se noyer. Sans « Briffaut » qui, du bord de la rivière avait assisté aux efforts désespérés du singe, le malheureux aurait péri victime de son outrecuidante fatuité.

Briffaut plongea et ramena sur la berge Caramel sain et sauf.

« Gros malin, dit le brave chien, fais donc comme moi, je sais me contenter du sort qui m'est échu.

« Je suis chien, je resterai chien jusqu'au bout ; que gagnerais-je à être un homme ? Le métier de chien, crois-le, n'est pas si désagréable : je suis nourri, couché, blanchi



et n'ai d'autres occupations que celles de me promener, de garder la ferme et de chasser. Beaucoup d'humains envieraient mon sort. »

« Quel radoteur que ce chien de garde ! » pensa Caramel en s'emparant d'un fusil accroché à la porte d'une auberge.

« Moi aussi, je vais chasser se dit-il ; ce n'est pas terrible, j'ai vu mon maître se servir d'un fusil : on épaule, on vise, on tire et le gibier tombe à vos pieds. »

En monologuant ainsi, Caramel examinait le fusil et cherchait

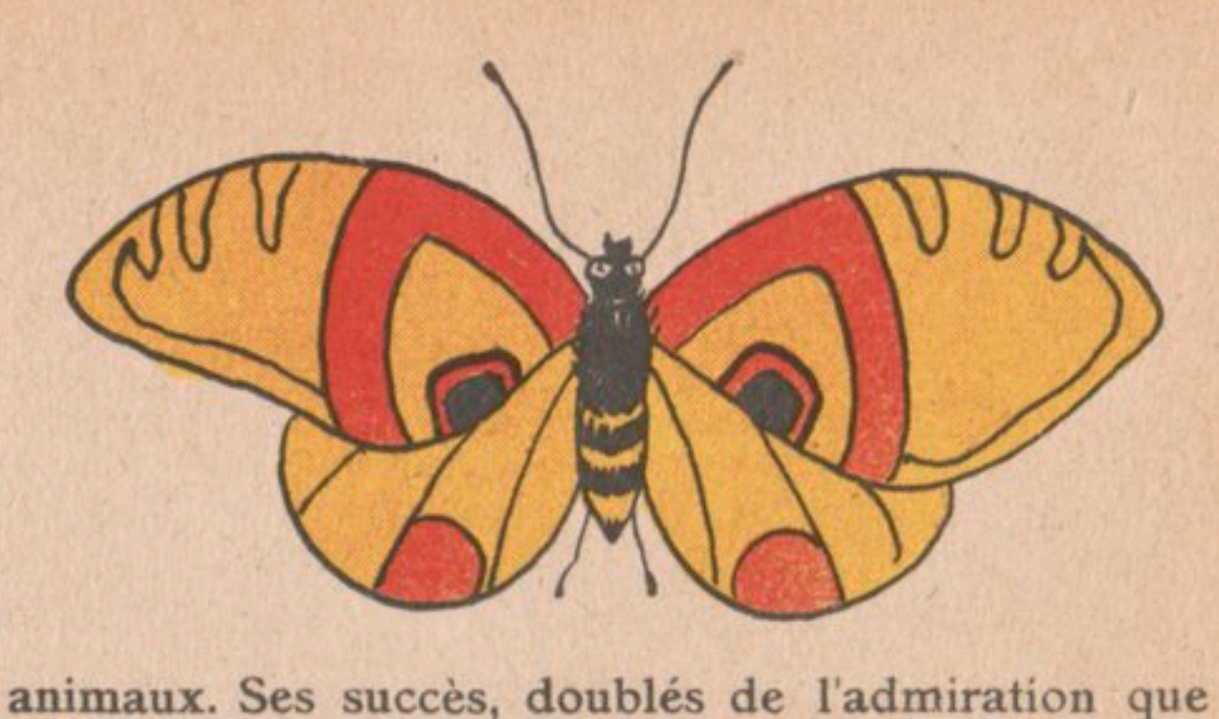
à en comprendre le mécanisme. Malheureusement il promena ses doigts sur la gachette et la fit fonctionner.

Une formidable détonation retentit, emplissant le pays d'échos sonores.

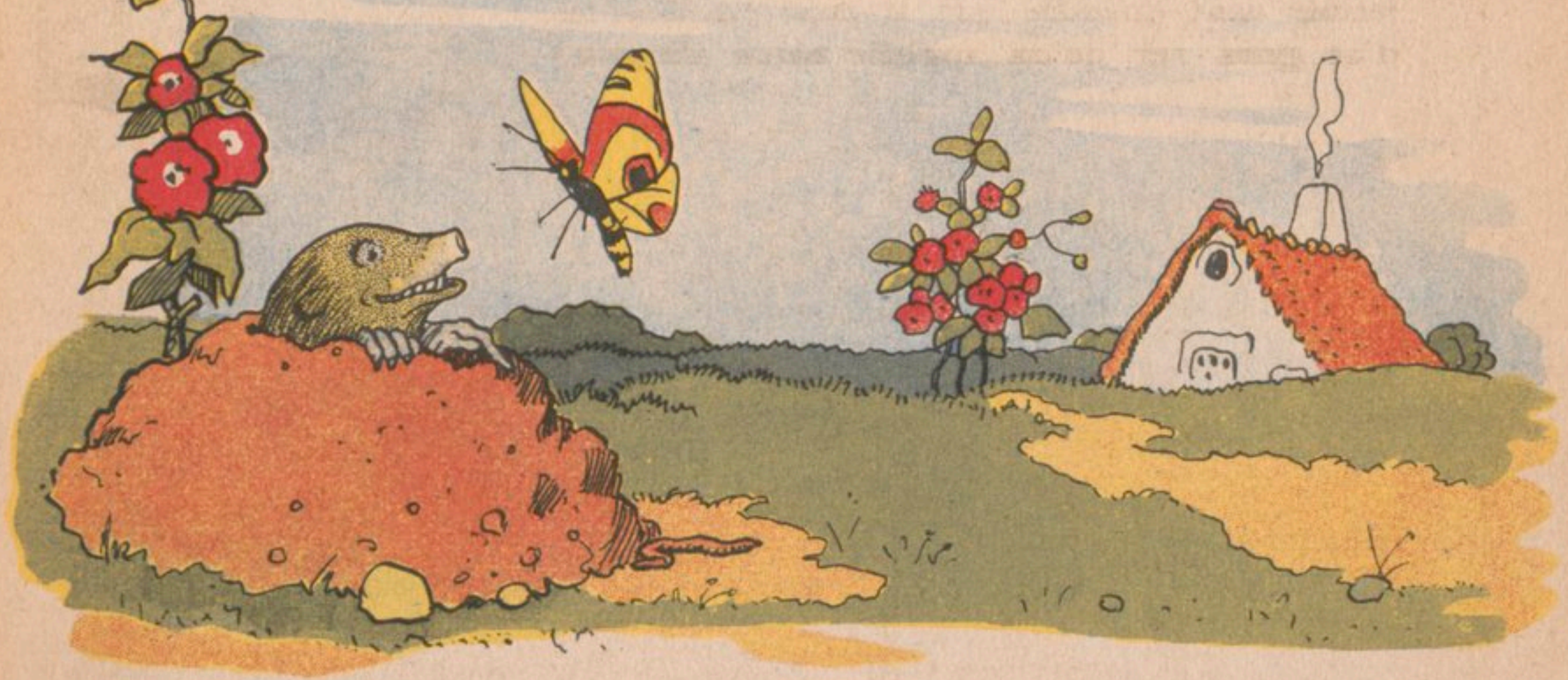
Le bruit provoqua dans la ferme une formidable panique. Les habitants crurent que la fin du monde était arrivée. Ils s'enfuirent éperdus dans toutes les directions. Il ne resta sur le terrain que Briffaut et Caramel ; à côté de lui, l'arme fumait encore.

Caramel reçut pour son exploit une bonne douzaine de coups de bâtons qui le guérirent du désir de jouer à l'homme. « Tu vois, lui dit Briffaut, où t'ont conduit tes folles aspirations ! Tu as été créé pour être singe, sois singe jusqu'au trépas. Obéis à la destinée qui te gouverne, et ne te mets plus en guerre contre plus fort que toi. »

LE PARVENU



C'était un beau papillon : l'azur, la pourpre et l'or étincelaient sur ses ailes. L'insecte était très fier des succès que lui valait sa beauté, lorsque, dans un rayon de soleil, il traversait la prairie sous l'œil jaloux des autres animaux. Ses succès, doublés de l'admiration que les humains lui manifestaient, avaient troublé la cervelle de notre lépidoptère : il se croyait d'essence divine ; et il n'en fallait pas plus pour qu'il devînt fat, prétentieux, distant et orgueilleux.



Il trouvait que tous ceux qui l'entouraient étaient laids et difformes ; il s'en prenait souvent à la taupe qu'il assaillait de ses sarcasmes.

« Tu es l'obscurité, et moi, je suis la lumière, lui disait-il d'un ton arrogant.

— Tu n'as pas toujours été ainsi, répondit la taupe insinuante. Je t'ai connu autrefois, alors que tu étais laid comme les sept péchés capitaux... Va donc, eh, parvenu !!

— Moi ? Un parvenu !

— Parfaitement, et le roi des parvenus encore ! N'oublie pas que je t'ai connu chenille, mon petit.

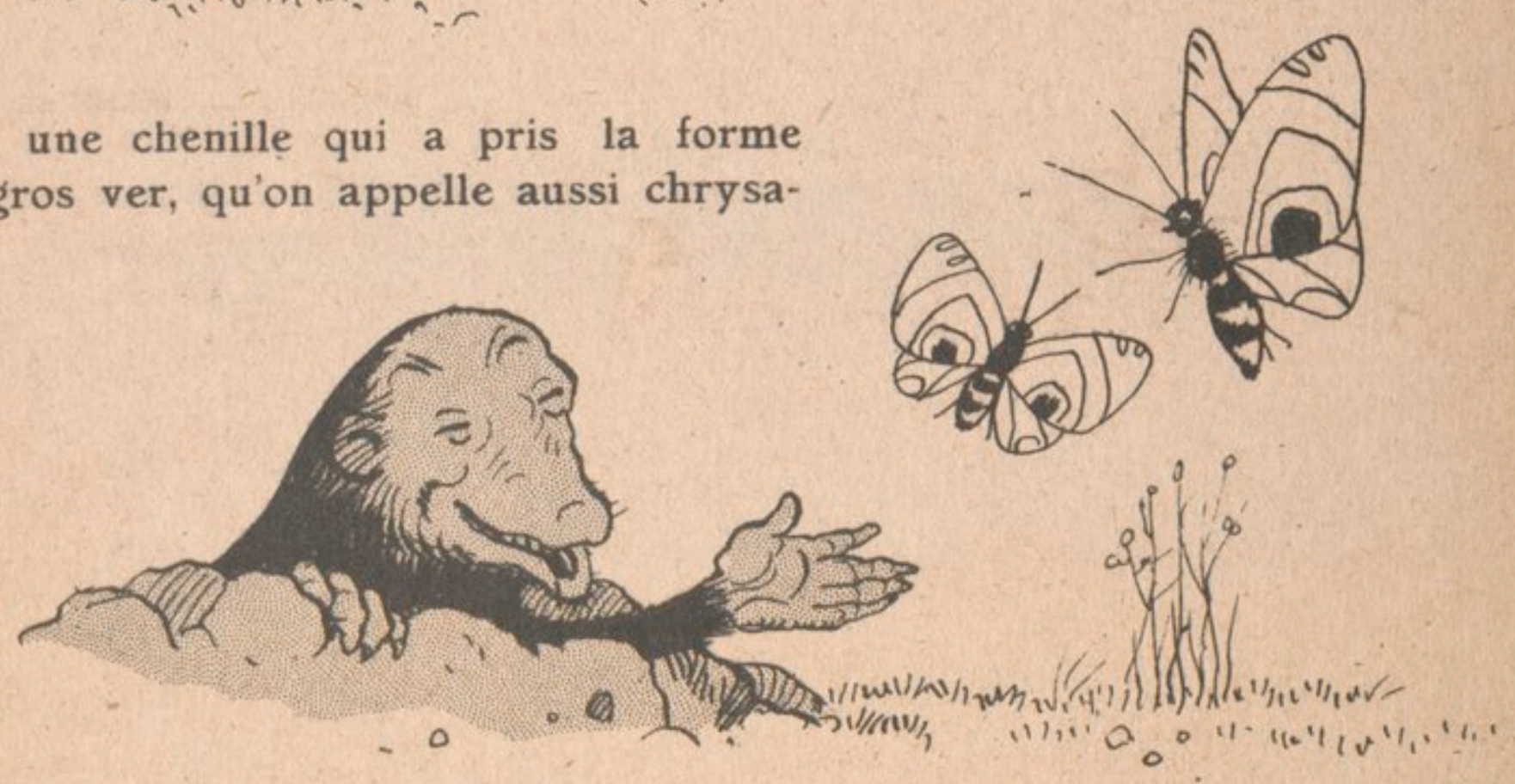
— Est-ce possible ?

— Bien pis encore, malheureux : je t'ai connu quand tu n'étais qu'un simple ver.

— Allons donc ! Moi un ver !

— Certes, et je vais te donner la preuve de ce que j'avance :

Vois ce cocon, il renferme une chenille qui a pris la forme d'un gros ver, qu'on appelle aussi chrysa-



lide ; eh bien, cette chenille et ce ver, ce sont tes ancêtres. Du reste..., regarde.

A ce moment, en effet, le cocon s'entrouvrit et laissa apparaître une chrysalide.

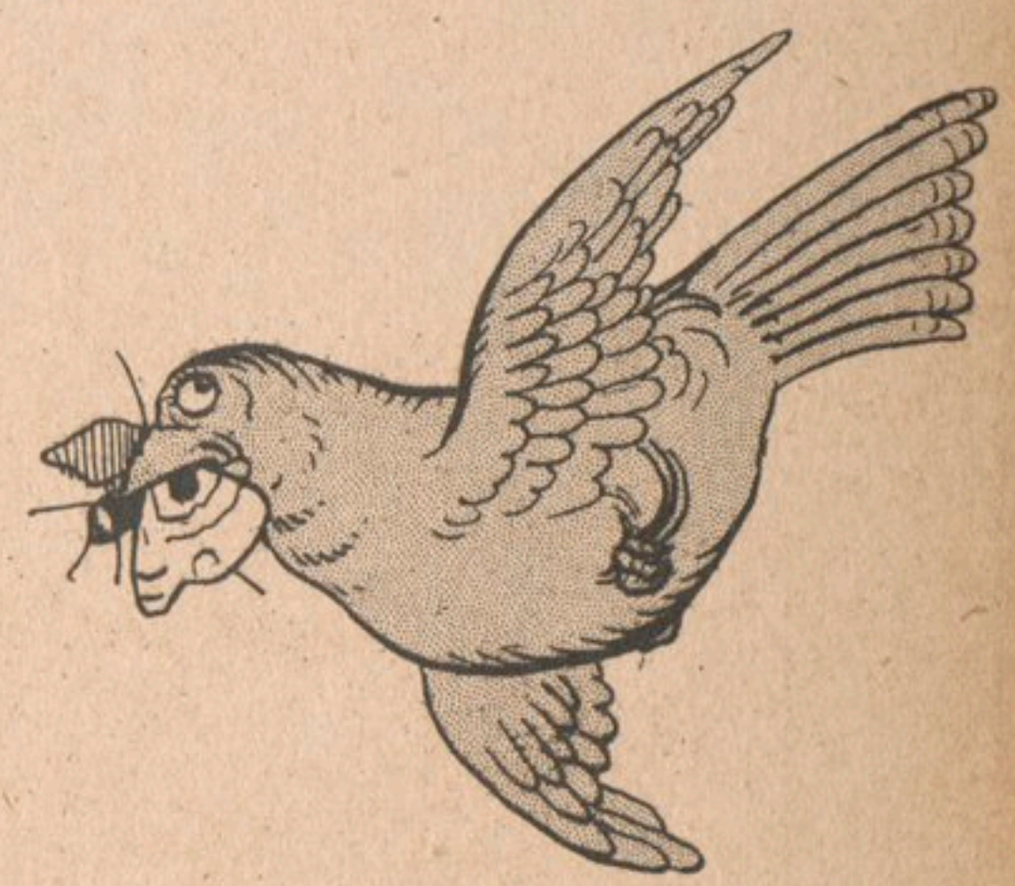
— Oh ! l'horreur s'exclama le papillon, !

— Attends encore un peu, mon petit, ce n'est pas fini : tu t'indigneras apres.

En effet, la métamorphose s'opéra et le parvenu humilié vit s'envoler ce qui avait été chrysalide et qui, en un instant, était devenu un papillon aux ailes exquisement chamarrées.

L'histoire fit le tour de la prairie et partout le pauvre lépidoptère était accueilli au cri de : parvenu ! parvenu !

Dès lors, son existence ne fut qu'une longue humiliation. Un matin qu'un martinet passait près de lui, il se laissa saisir sans même essayer de chercher son salut dans la fuite.



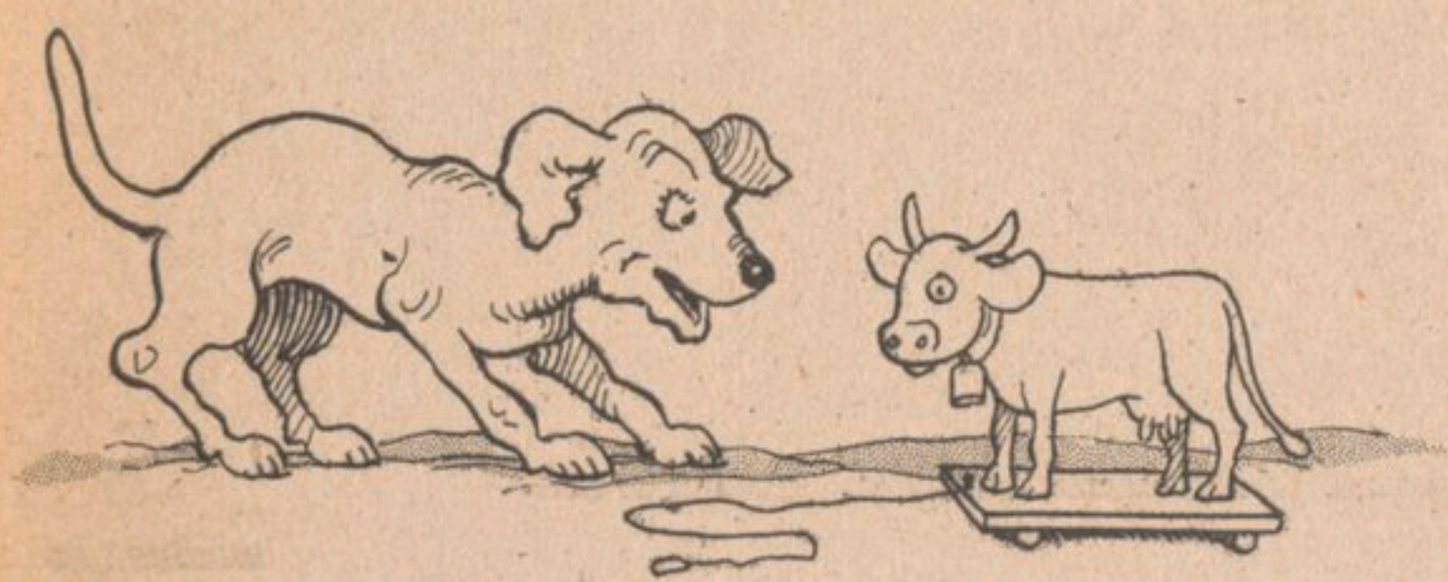
IL FAUT SAVOIR CHOISIR SES RELATIONS

Faraud était bavard. Faraud ne supportait pas la contradiction.

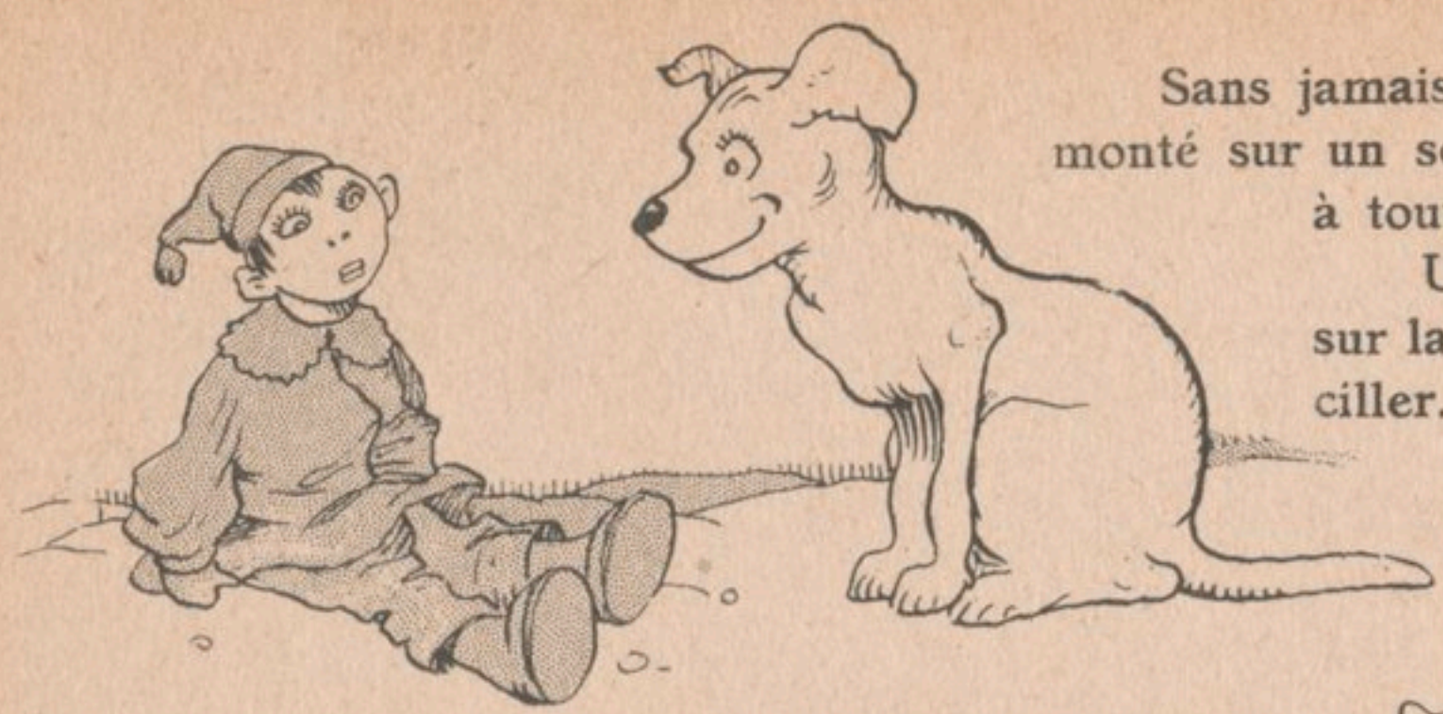
Ses travers étaient insupportables. Aussi malgré un air de bonhomie affectée qui voilait ses défauts, était-il nettement insociable.

D'amis, il ne s'en connaissait pas, il souffrait beaucoup d'être mis à l'écart de ses semblables. Mais aucun ne pouvait le supporter. Dans la ferme à laquelle il appartenait, pas un animal ne s'approchait de lui ; aucun ne le fréquentait. Mais tous le fuyaient !

Et pourtant il lui fallait des auditeurs pour supporter son bavardage, fait d'arrogance et de fatuité. Ce fut l'ingéniosité de l'homme qui les lui fournit. Faraud se forma donc une société complaisante, muette et pleine de passivité, car à défaut d'auditeurs de race, il recruta, dans l'imitation, un auditoire choisi.



Il trouva d'abord pour l'écouter une vache laitière, montée sur quatre roulettes. Il put ainsi bavarder des heures à son aise devant son interlocutrice en carton-pâte, sans que jamais celle-ci parût manifester la moindre fatigue en supportant ses discours dont la prolixité n'avait d'égale que l'emphase.



Sans jamais le contredire, un caneton monté sur un soufflet répondait coin, coin à toutes ses questions.

Un paysan fétiche, trouvé sur la route, l'écoutait sans sourciller. Faraud pouvait bien l'accabler de railleries et de sarcasmes, le paysan demeurait là, calme et résigné. Aussi le gratifiait-il des appellations les plus flatteuses : « cher ami, bon camarade. » Il poussait même la familiarité jusqu'à l'appeler de temps en temps : « mon vieux » et quelquefois même : « ma vieille ! »

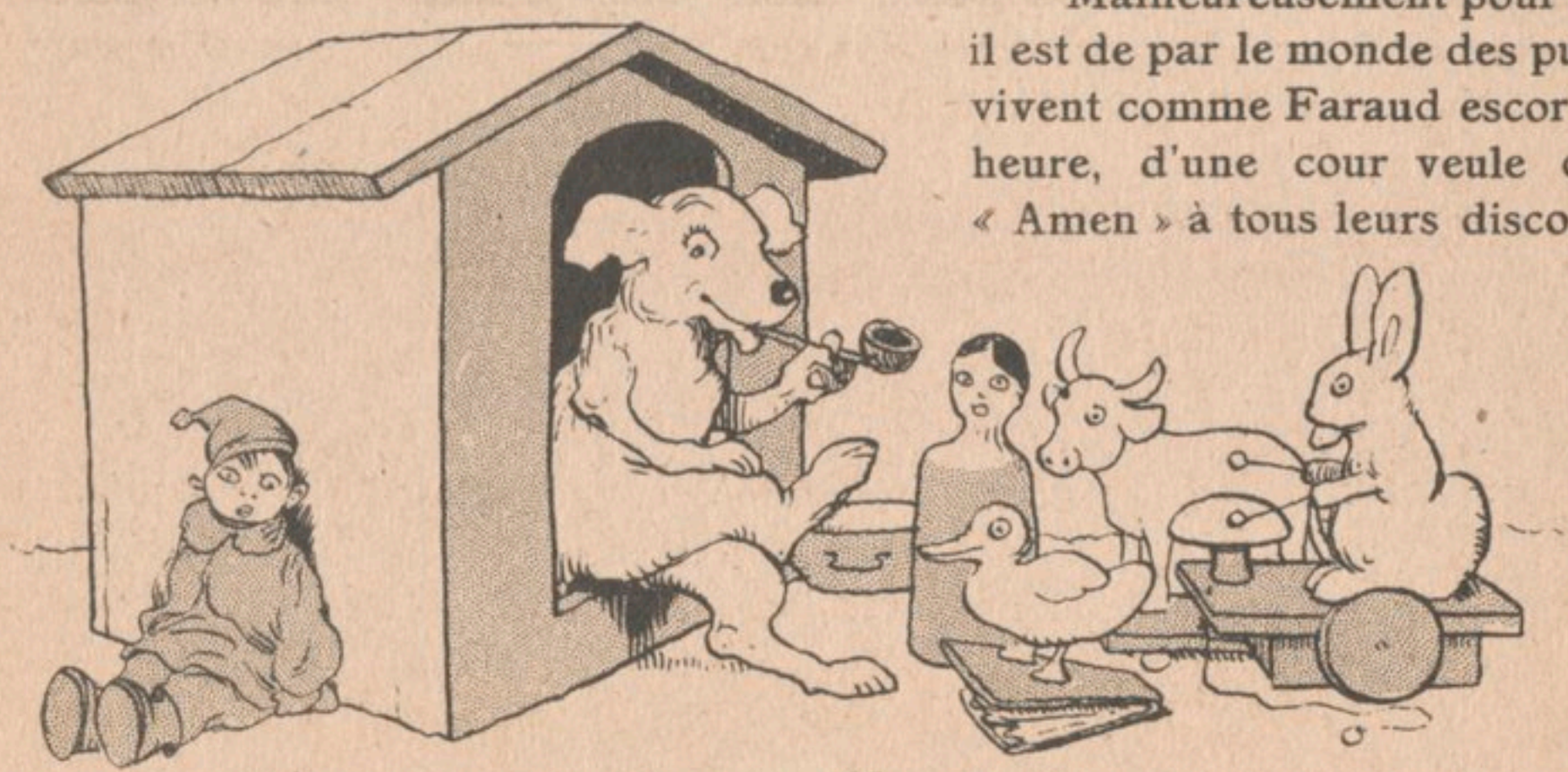
Une poupée en carton se fit si petite, si modeste, si humble devant lui, que sa vanité en fut flattée.

Il ne lui parlait qu'avec suffisance, l'entretenant de sa supériorité morale et intellectuelle.

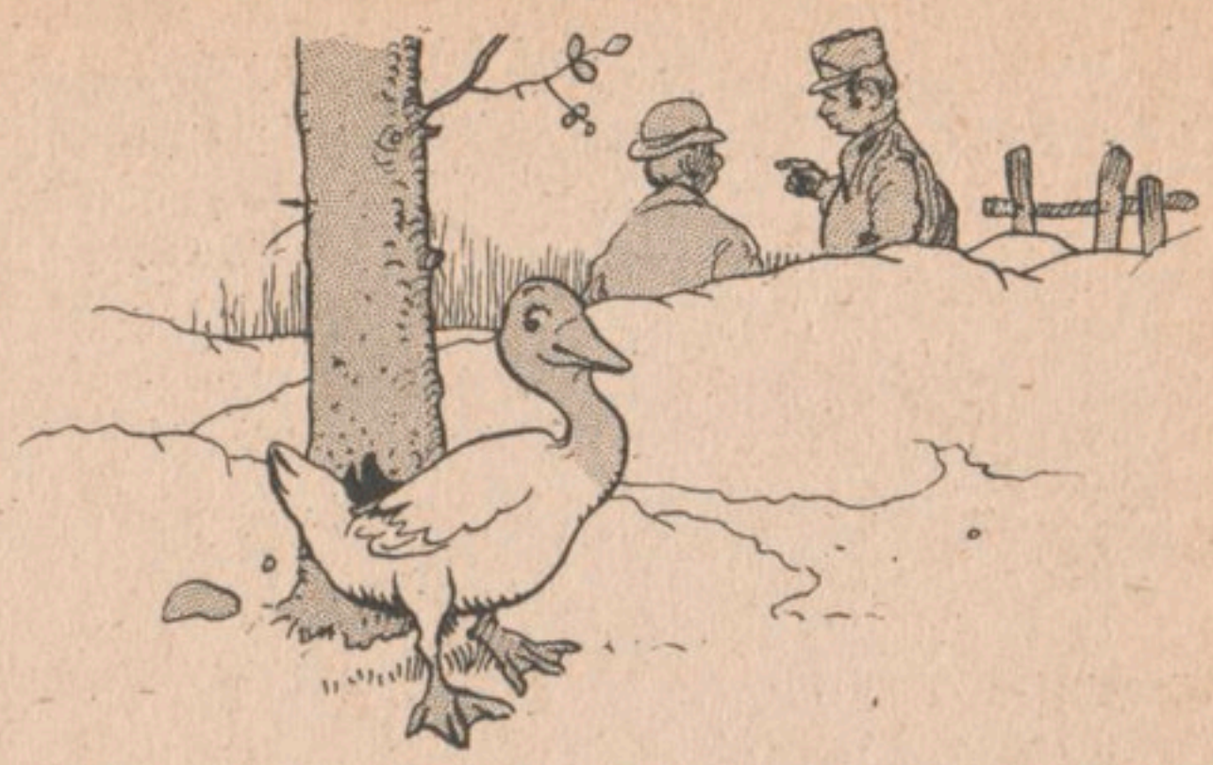
Un lapin, qui tapait sur un timbre, accompagnait ses discours en jouant sur son instrument, des airs primitifs.

Entouré de tels amis, Faraud se croyait positivement quelqu'un. Mais Faraud n'est qu'une bête !

Malheureusement pour l'humanité, il est de par le monde des puissants qui vivent comme Faraud escortés, à toute heure, d'une cour veule qui répond « Amen » à tous leurs discours creux !

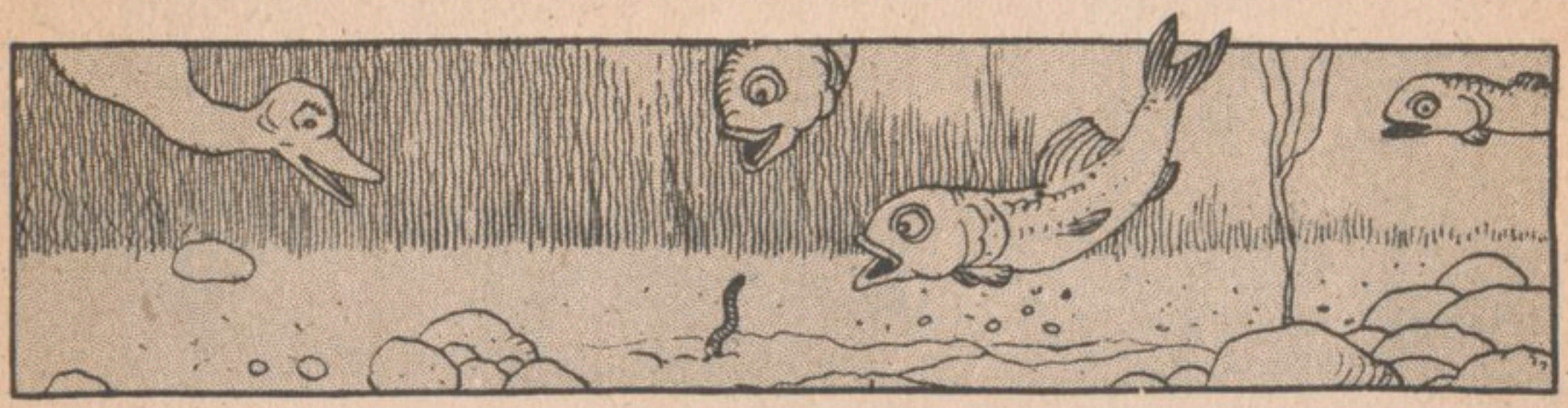


CE QUI VIENT DE LA TERRE...



Placide était un canard curieux et indiscret : il écoutait volontiers les conversations des gens que, dans les champs, il rencontrait, et bien souvent il pensait après cela : « Dieu que les hommes sont bêtes ! Or un jour, il entendit un fermier dire à son voisin : « Ce qui vient de la terre retourne à la terre. »

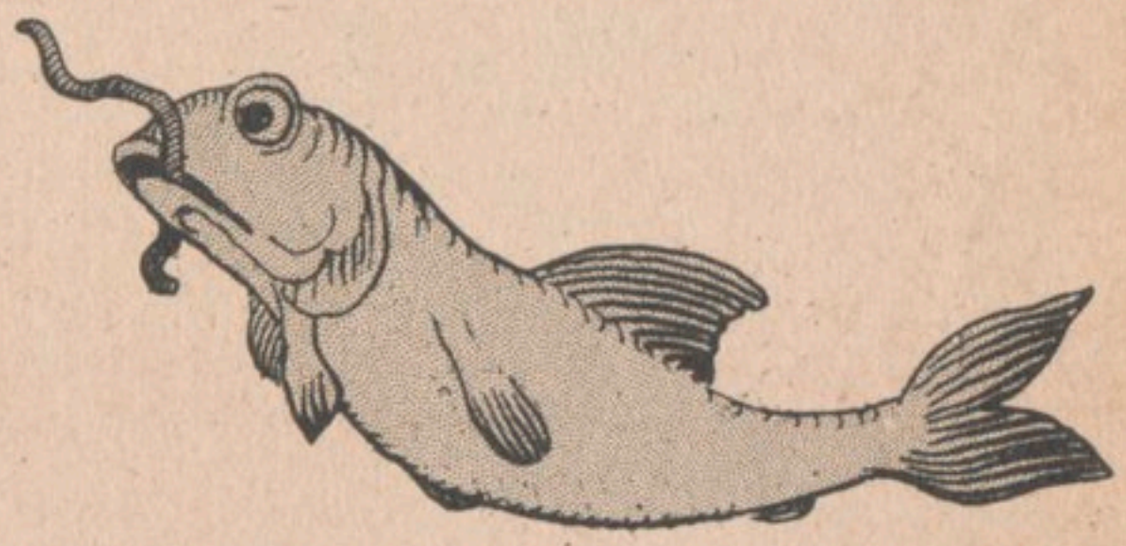
« Voilà encore un paysan qui divague », pensa le canard en entendant ce propos.



Arrivé sur les bords de la rivière, il plongea pour en explorer le fond. Ses yeux s'intéressèrent à la scène que voici :

Un ver sortait de terre. Un carpillon, qui passait par là, fonça sur lui et le happa.

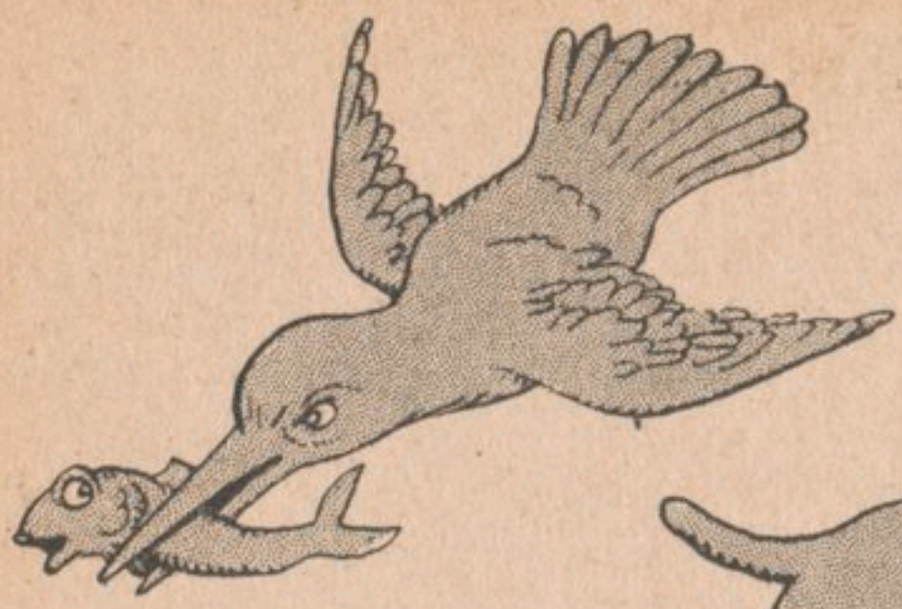
« Oh ! oh ! dit Placide, voilà un incident qui me donne raison ; le propos de ce paysan était absurde, car ce ver qui venait de la terre a disparu pour toujours dans l'estomac d'un carpillon. »



Il en était là de ses réflexions lorsqu'il vit un martin-pêcheur emporter, pour l'engloutir, le carpillon dont il avait fait une proie facile.

Un gamin lança une pierre sur l'oiseau aquatique et lui cassa une aile.

Le martin-pêcheur, blessé, incapable de reprendre son



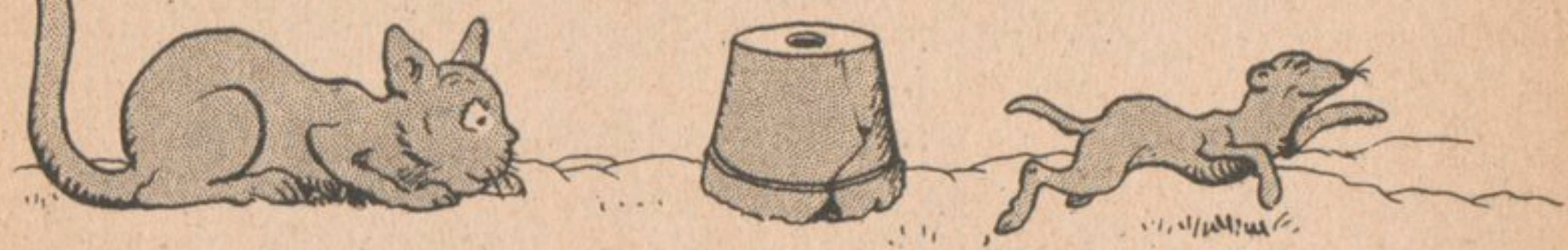
vol, se traîna dans les herbes en gémissant.

Une belette affamée, qui passait tout près de là, entendit les plaintes de l'oiseau, s'en approcha et poussa un cri de joie devant l'aubaine inespérée qui s'offrait à sa vue. « Le déjeuner est servi », s'écria la bête sauvage, en fonçant sur le martin-pêcheur, dont elle ne fit qu'une bouchée.

Après ce haut fait, notre belette, l'estomac bien rempli, se mit à folâtrer sur l'herbe, pour faciliter sa digestion.

Un chat sauvage aperçut l'insouciante bête, sournoisement il sauta dessus, lui cassa les reins d'un coup de mâchoire et la dévora.

De loin Placide assistait à ces événements. « Mon ver s'éloigne de plus en plus de la terre, pensait-il, décidément les hommes ne savent pas ce qu'ils disent.

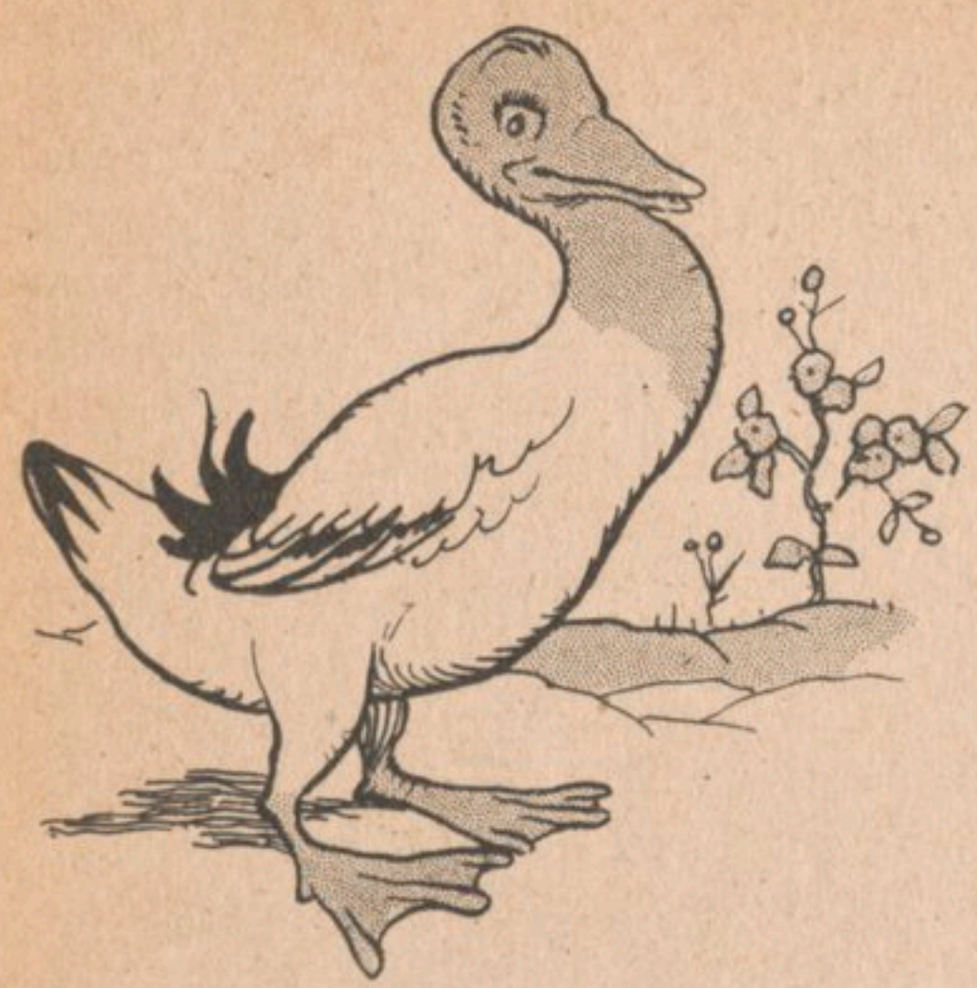


« Ce qui vient de la terre retourne à la terre !... A quoi cela rime-t-il, je me le demande ? »

Tout en se promenant, clopin-clopant, sur l'herbe de la prairie, notre canard aperçut au loin un renard qui rôdait autour d'une ferme. En chemin, le renard rencontra le vilain chat sauvage qui avait mangé la belette.

Chacun sait que les renards et les chats s'accueillent avec un manque total de courtoisie.

En quelques minutes les deux antagonistes laissaient les invectives pour les voies de fait. Pattes et mâchoires furent les armes naturelles du combat ; et le renard, en peu de temps, laissa sur le terrain son adversaire, malheureuse victime d'un duel aussi



féroce. Un miaulement douloureux se fit entendre : le chat était mort !

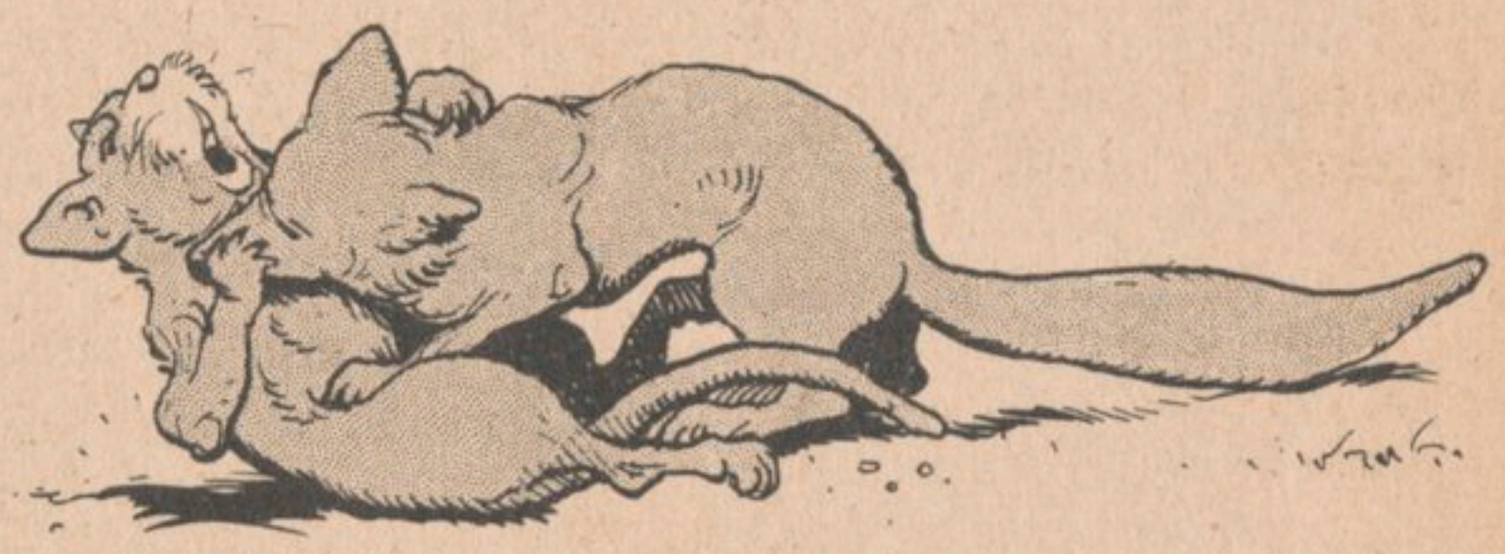
Le renard chargea son butin sur son échine et le transporta au fond du bois de Gâtine, où il avait installé son saloir.

« Voilà de la réserve pour l'hiver », dit le Rusé. Ce fut là toute l'oraison funèbre.

Placide prit du champ autant qu'il le put ; trop près du renard, il craignait de partager le triste sort du chat sauvage.

A quelques jours de là, notre canard

aperçut le renard bien disposé à s'approvisionner. Oh ! oh ! se dit Placide, le chat sauvage est mangé : voici le Rusé en quête de nouvelles victimes.



Ce jour-là, un énorme loup, échappé de la montagne, cherchait dans la vallée sa pitance. En chemin il rencontra le renard : « Hé bonjour ! Monsieur le baron du bois », dit le loup. « Où portez-vous vos pas ? »

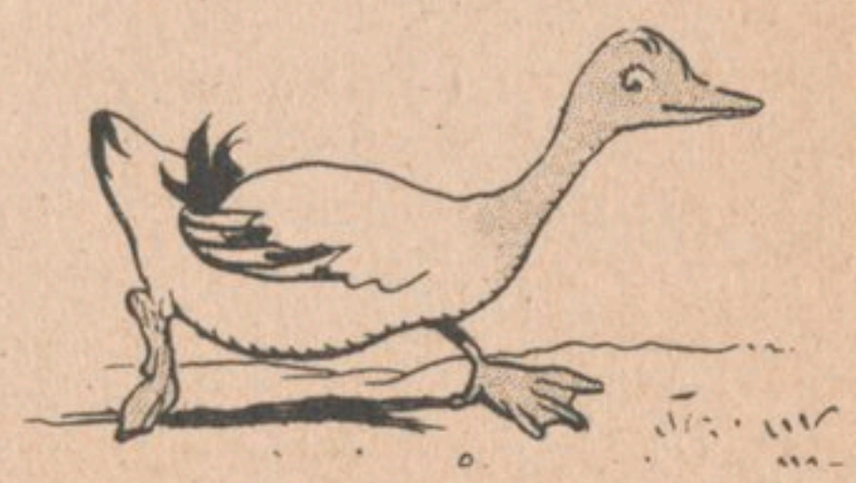
— Je vais déjeuner.

— Invitez-moi donc, cher ami.

— Mais très volontiers.

— Merci, s'écria le loup ; et parlant ainsi, il se jeta sur le renard, dont il ne fit qu'une bouchée.

Le lendemain des chasseurs rencontrèrent le loup, le tuèrent et l'enterrèrent au pied d'un arbre.

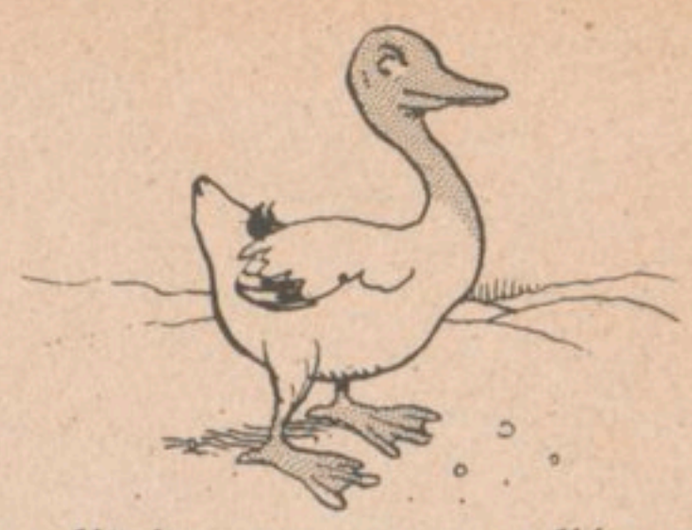


« Cette fois, avoua Placide, l'homme avait raison et je ne suis qu'une bête. » Le ver qu'il avait vu sortir de terre était bien retourné à la terre.

Et comme il méditait, son attention fut attirée par un autre ver qui rampait sur la

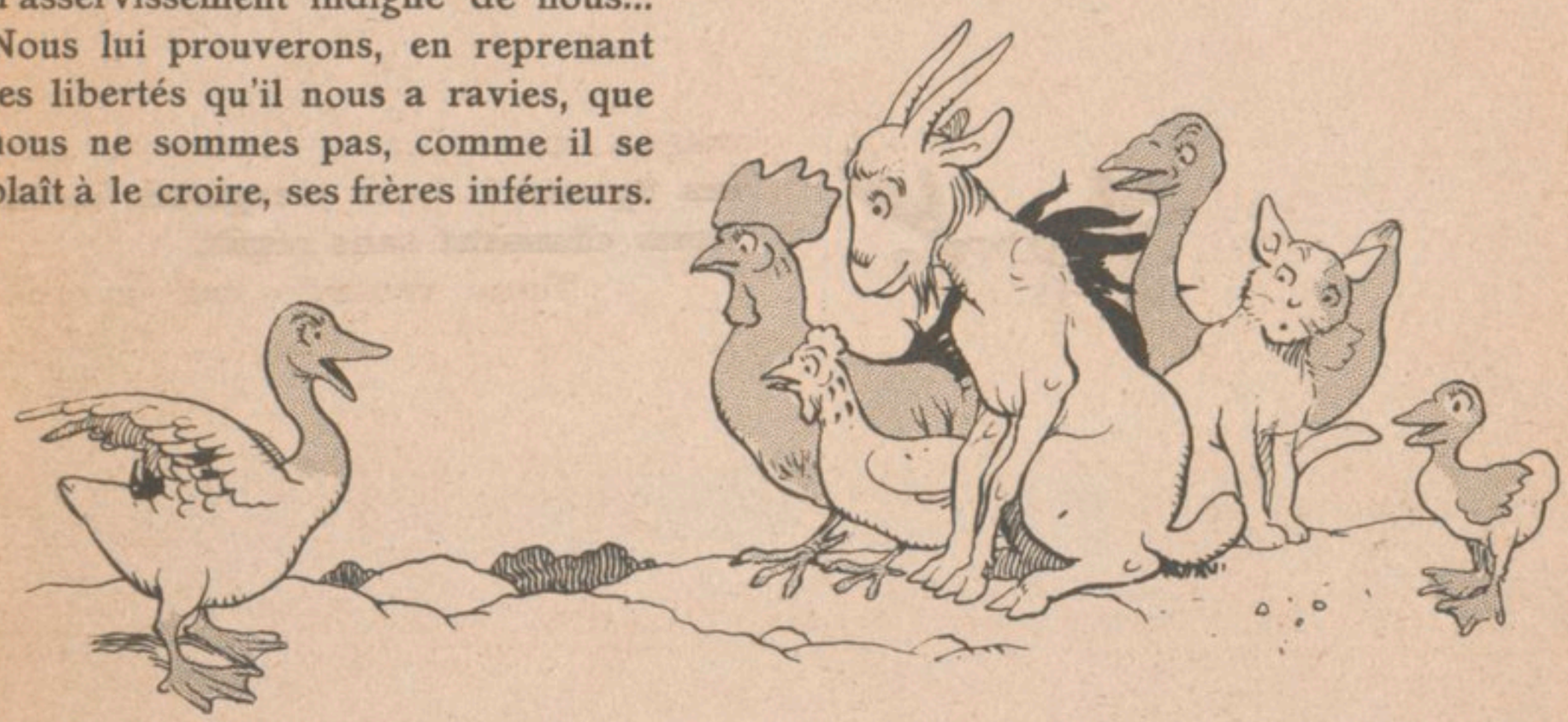
terre même où était ensevelie la bête féroce. « Maintenant, se dit Placide, je comprends les paroles du paysan ... Voilà l'image de la création ! »

LE GRAND MATIN



Phidias, canard rouennais, pensait : « Pourquoi la cervelle d'un canard ne travaillerait-elle pas ? » Phidias pensait à l'état d'esclavage dans lequel étaient tenus ses congénères, ses amis de la ferme des Étangs et lui-même.

— Le Grand Matin viendra ! s'écria-t-il devant un auditoire accouru pour l'écouter ; le Grand Matin où nous nous révolterons contre l'homme qui nous enserre dans un état d'asservissement indigne de nous... Nous lui prouverons, en reprenant les libertés qu'il nous a ravies, que nous ne sommes pas, comme il se plaît à le croire, ses frères inférieurs.



Donc, amis, à pleins poumons, répétez avec moi : « A bas la servitude ! »..

— Oui, oui... à bas la servitude ! répétèrent, dociles, les auditeurs de Phidias.

Puis notre canard révolutionnaire partit en tournée de propagande... A une vache qui, béatement, ruminait dans un pré, l'Apôtre prêcha le prochain soulèvement de la gent animale.

« Nous sommes indignement exploités par l'homme, et toi, plus que nous tous : Que te donne ton maître, en échange

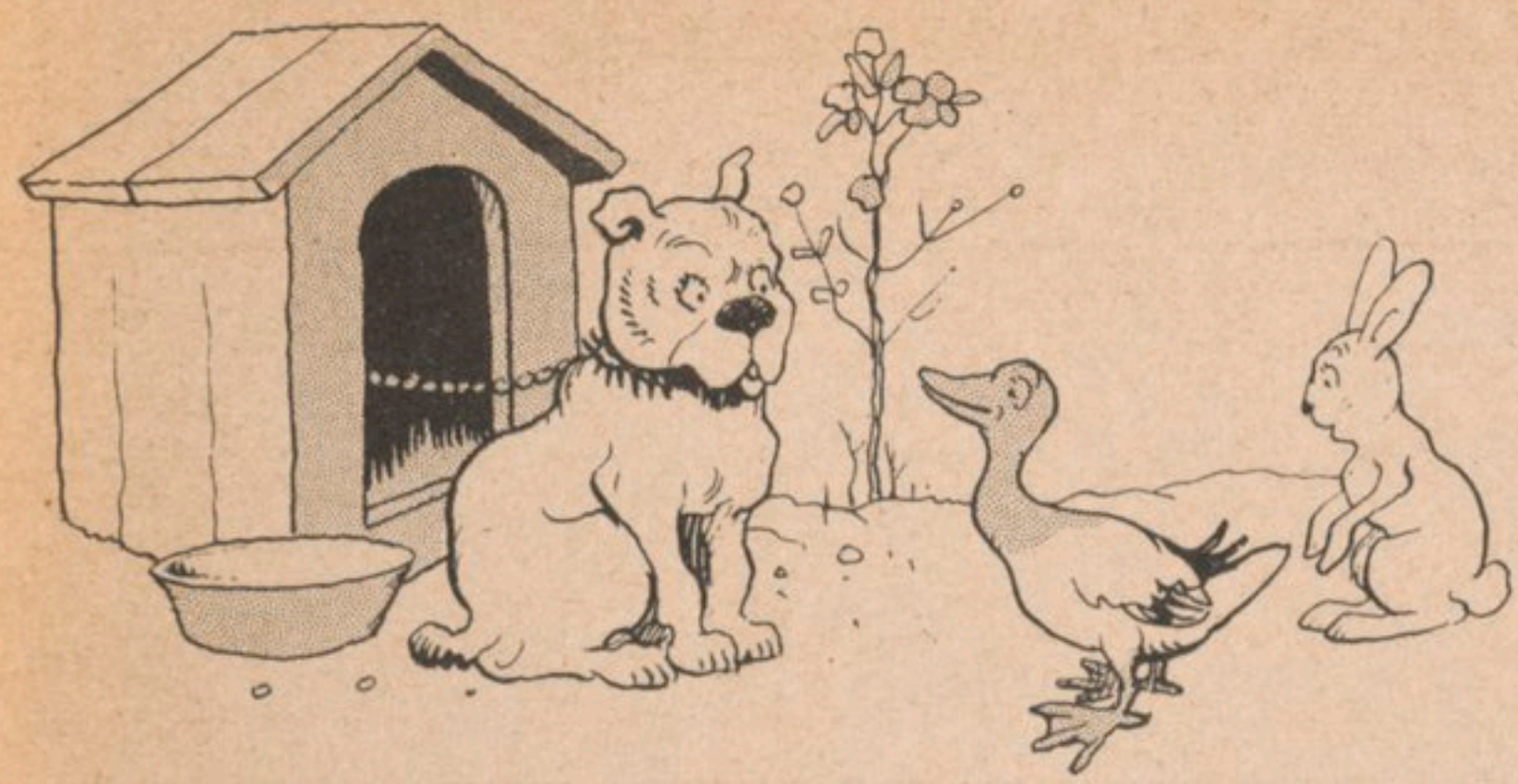
de ton lait et de ta peau ?... L'herbe de ses prairies qui ne lui coûte rien, car c'est le Créateur qui, en répandant sur la terre la pluie bienfaisante et les rayons du soleil, fait pousser tout ce vert gazon... »

« Et vous, dit-il, à des animaux réputés sauvages, vous allierez-vous avec nous pour combattre les tyrans ?... ces despotes infâmes et cruels qui vous chassent sans répit.

« Vous, renards qui m'écoutez, oubliez-vous qu'ils mettent à prix votre peau ?... Non ! Tous debout pour la sainte cause... l'étendard de la Révolte est levé ! Tous pour le Grand Matin. Tous pour le 24 Juin prochain... Si les hommes ont leur 14 Juillet, nous aurons, nous, notre 24 Juin, et notre Grand Matin ne le cédera en rien à leur Grand Soir. »

« Toi, Grand Cerf, il faut embrasser aussi notre cause, dit-il à un huit cors, qui flânait à la lisière d'un bois. Ne vas-tu pas enfin te révolter contre l'homme qui te traque sans merci, avec ses piqueurs et ses chiens ?... »

Au Sanglier, il tint le même langage... « On te chasse à courre et sans pitié, mon pauvre ami ! L'homme se



moque pas mal que tu aies à donner la pitance journalière à tes petits marcassins. Lève-toi, Sanglier... Enrôle-toi sous notre drapeau, et suis-nous !»

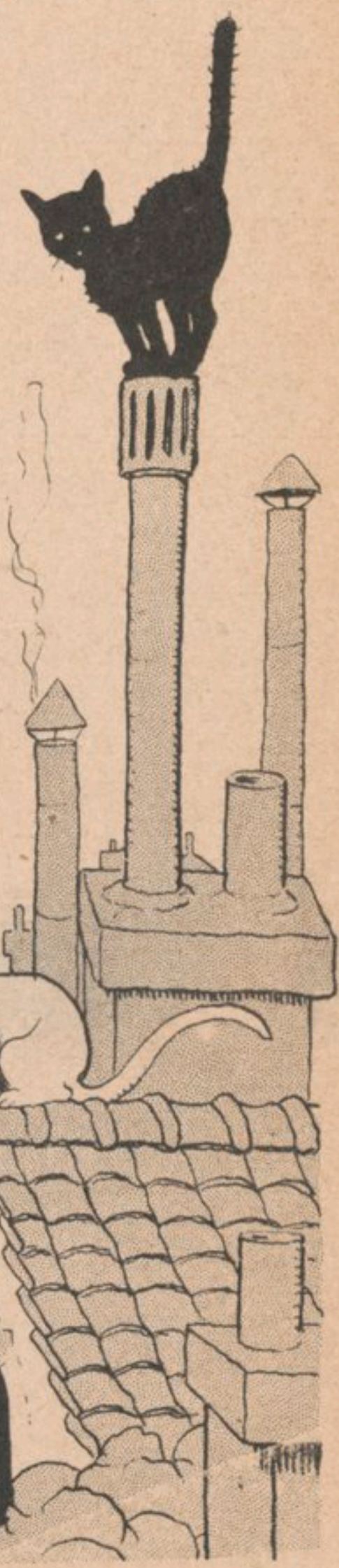
Grognard, le chien de garde, eut aussi la visite de l'Apôtre révolutionnaire. « Vraiment, mon gros, tu me fais beaucoup trop de peine, dit le canard au bouledogue... Comment se fait-il qu'armé, comme tu l'es, de si formidables crocs, tu te laisses ainsi mettre à l'attache ?... Et par qui ?... par un bonhomme qui, abusivement, s'en est octroyé le droit...

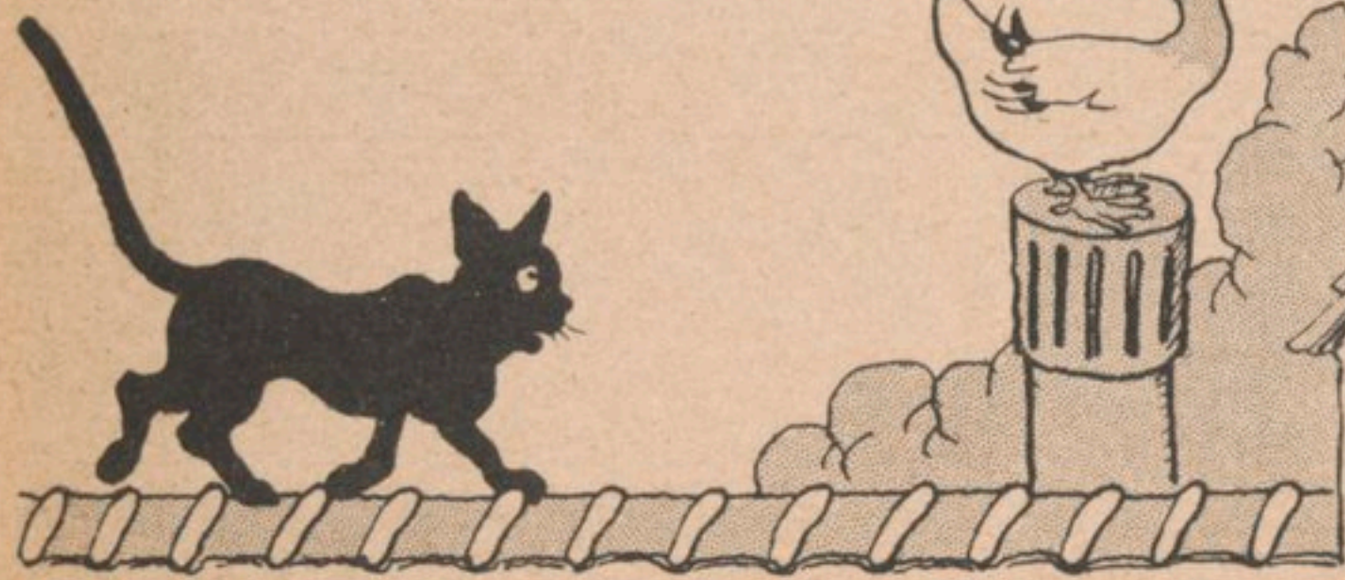
— Peut-être as-tu raison, répondit Grognard, que les discours subversifs du canard avaient troublé. On en reparlera. »

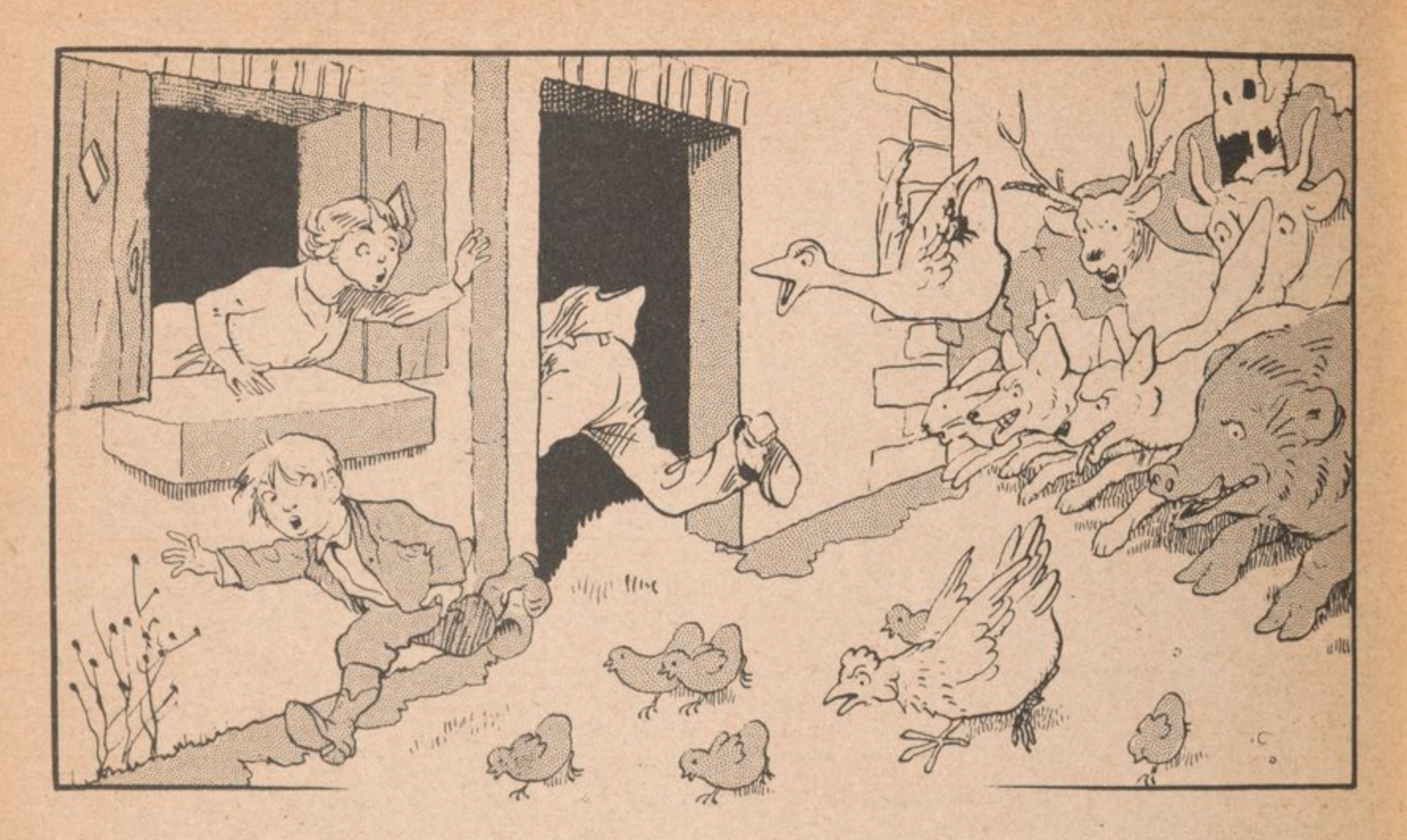
Dans le pays, Phidias visita tous les coins, du sous-sol au sol, et du sol jusqu'aux toits... Après avoir tenu chez les taupes des conciliabules secrets, il alla parler aux bêtes de la ferme et des bois, et il termina sa tournée propagandiste par une visite aux hôtes des cheminées... Les chats de gouttière, les hirondelles et les cigognes entendirent ainsi la bonne parole.

Une réunion fut tenue à l'orée d'un bois. Le renard y prit la parole et exhorta ses auditeurs à marcher carrément sur les tyrans. « Plus nous serons nombreux, et plus nous serons forts! » conclut le rusé

— Vive le Grand Matin ! ! s'écria l'auditoire







Quand ce jour tant attendu arriva, l'armée des Insurgés était prête au combat... Phidias marchait en tête, encouragé par le renard qui lui prédisait un triomphe éclatant.

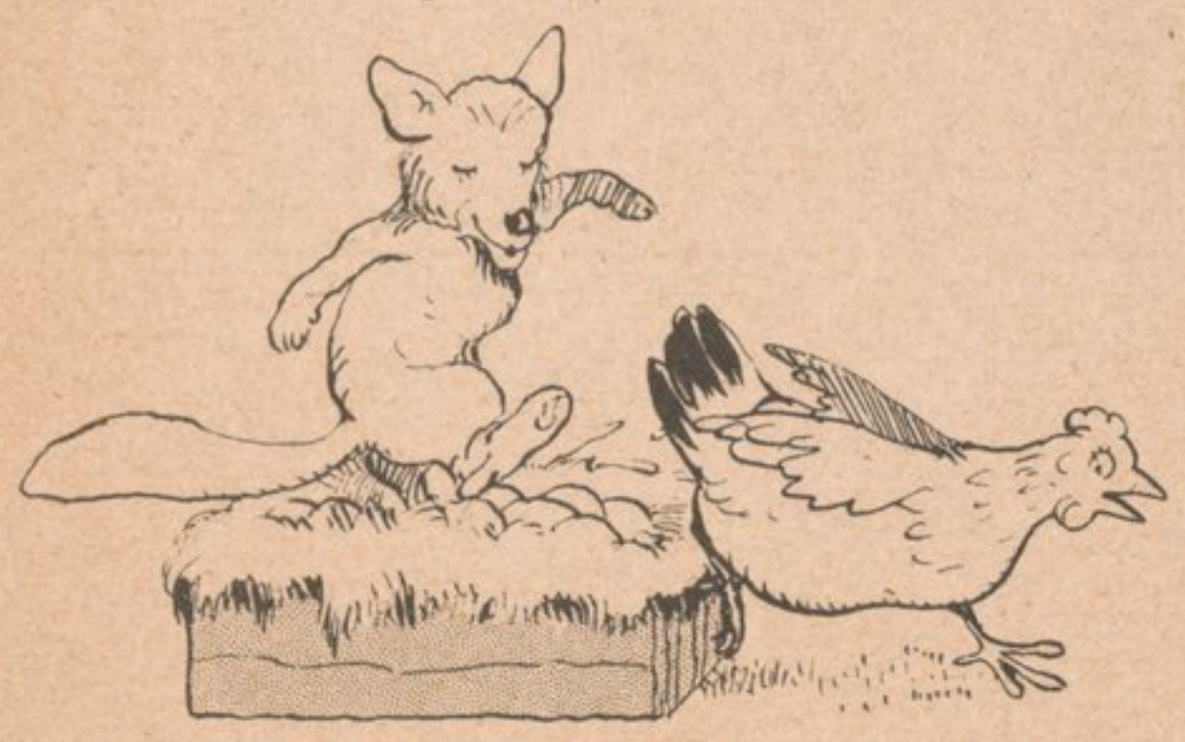
Lorsque la troupe ne fut plus qu'à quelques centaines de mètres de la ferme des Étangs, qui devait servir de siège au nouveau gouvernement, Phidias jeta le premier cri de révolte, et, se précipitant tête baissée sur l'ennemi, hurla : « Sus aux tyrans ! Écrasons nos maîtres ! » ; des poitrines enflammées lancèrent à l'unisson ce cri que les échos environnants répétèrent à l'infini...

La ferme fut assiégée, et rien ne résista à la férocité des envahisseurs.

Les habitants, fort heureusement pour eux, eurent la possibilité de se mettre à l'abri des coups en se barricadant dans leur demeure.

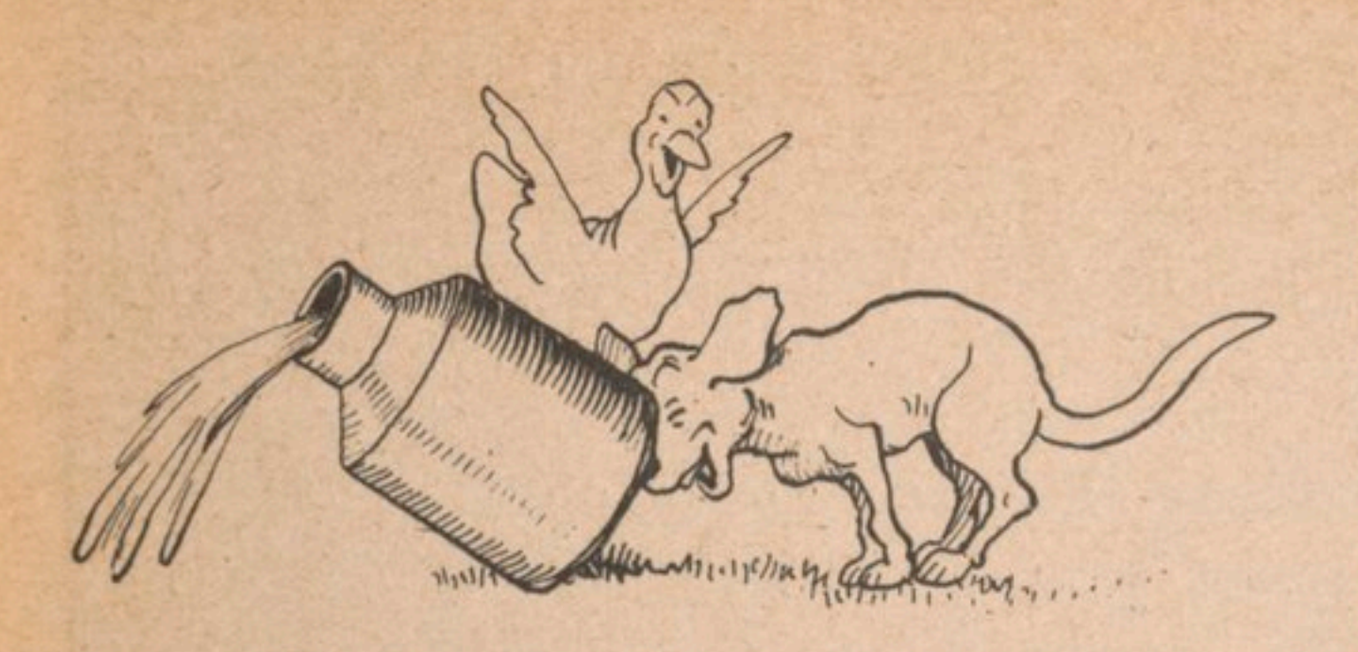
Des milliers d'œufs furent réduits à l'état de bouillie, et des sacs de blé éventrés.

Dans un coin de la ferme, bien abrité par une meule de paille, le renard traduisait à haute voix ses pensées... « Marchez, mes amis vengez-vous... N'épargnez rien !... Je vous admire... D'ailleurs, nous nous retrouverons à la sortie. »

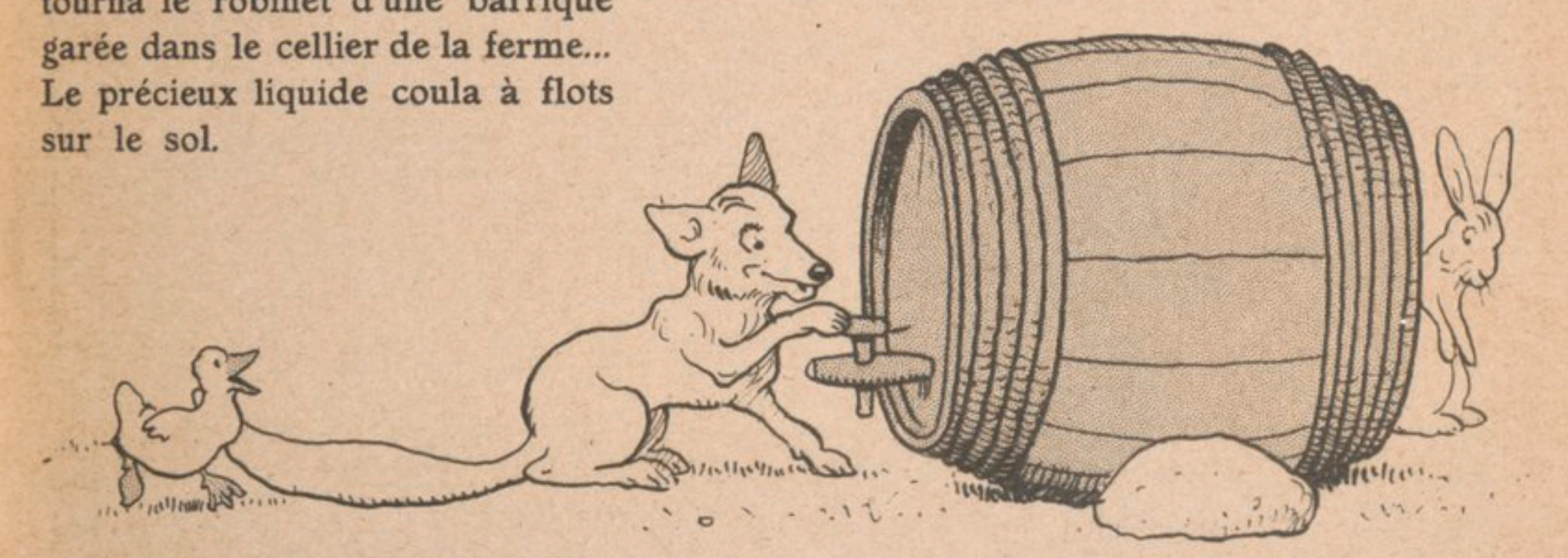


Un sabotage général fut alors entrepris par les énergumènes déchaînés : des pots de lait furent renversés, des carreaux furent cassés... Clapiers et poulaillers, volèrent en morceaux... Plus de prisons ! La Bastille a vécu ! Vive la Liberté!

« Bravo, mes amis ! dit le Renard en sortant de sa cachette... Vous avez bien travaillé. Ah ! vous



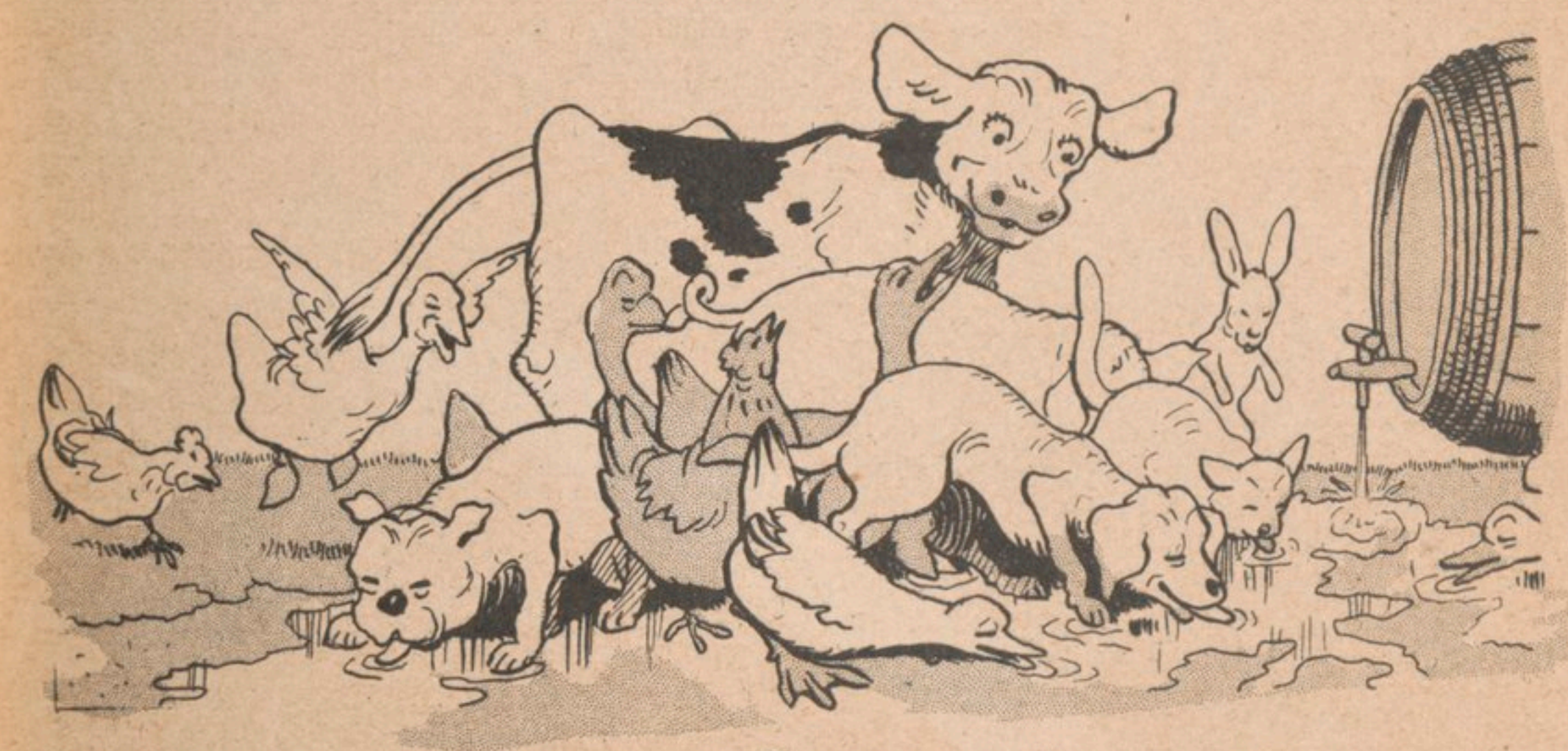
étiez les frères inférieurs des hommes !!! leurs esclaves !!! Eh bien, vous serez maintenant leurs supérieurs et leurs maîtres. Aussi, buvons à nos joies futures... Le vin, jusqu'ici était réservé à nos geôliers, les temps sont révolus ; et ce vin, c'est nous qui, maintenant, le dégusterons... Je vous invite à vider une coupe en l'honneur des libertés que nous avons conquises ! » Et, ce disant, le Rusé tourna le robinet d'une barrique garée dans le cellier de la ferme... Le précieux liquide coula à flots sur le sol.



Chacun voulut avoir sa part du fameux breuvage, de ce breuvage dont seuls les maîtres avaient pu jusqu'ici profiter.

Quelles franches lippées !!! Quelles libations !!!

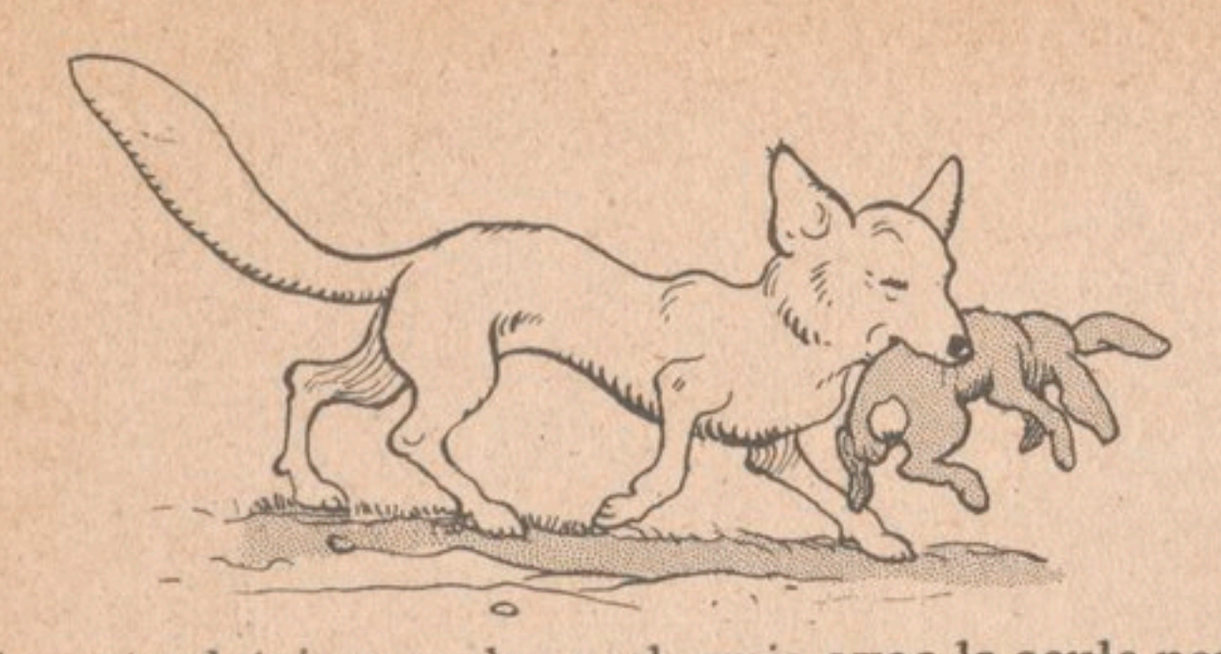
Le renard s'était mis à l'écart pour assister à cette scène d'orgie... « Bravo ! s'écria-t-il à part soi ; ils se croient des hommes et ils ne sont que des brutes. »



Les malheureux ignoraient, en effet, les conséquences qu'engendre la liqueur vermeille.

Une ivresse répugnante s'empara bientôt des buveurs. En un clin d'œil, le peu de lucidité et de jugement qui leur restait disparut dans les fumées du vin.

Chacun, d'un pied mal assuré, trébuchait sans savoir où il posait ses pas ; les uns roulèrent dans la poussière des chemins, ou sur l'herbe des prairies ; d'autres se laissèrent tomber



au pied des arbres et s'endormirent là d'un sommeil de plomb.

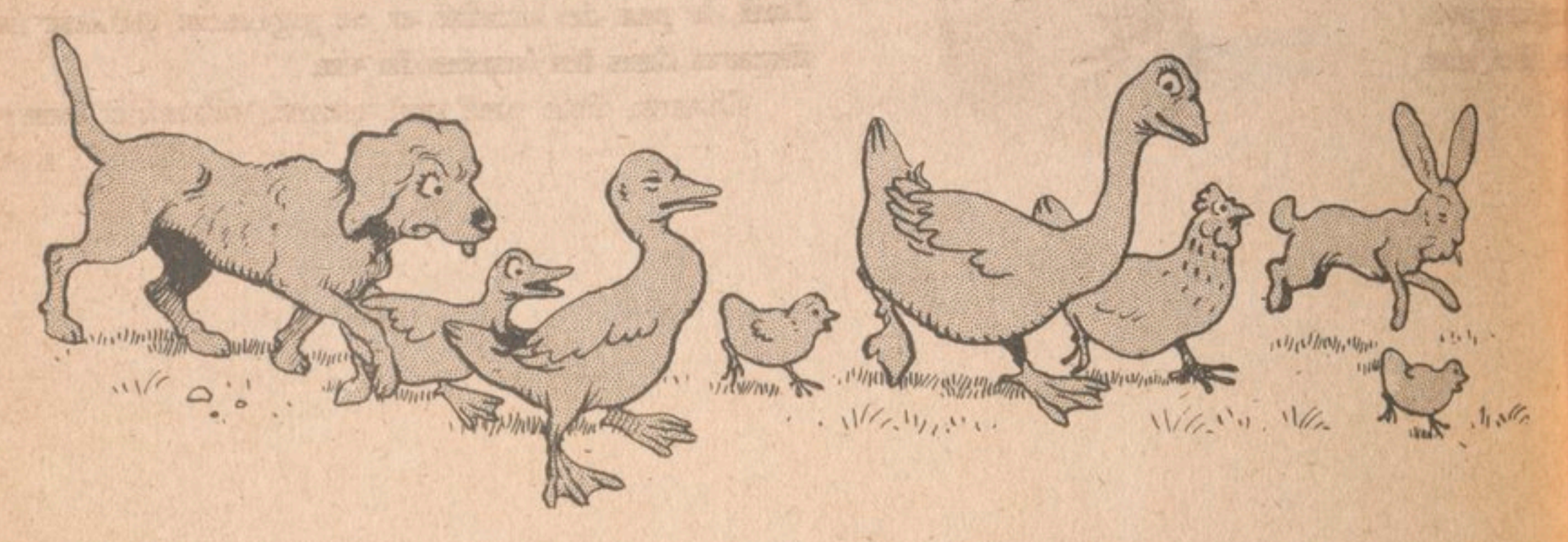
Le réveil fut atroce, le cœur et la tête devinrent un foyer de souffrances pour ces militants chez qui le vin avait éteint l'ardeur des combats.

Plaintes et gémissements emplissaient les échos d'alentour. Pendant ce temps, sur les chemins, Mᵉ Renard et sa famille cueillaient les retardataires ou les endormis avec la seule pensée d'en faire un somptueux carnage.

De tous temps, les révolutions ont fait naître des profiteurs.

Le gibier ainsi récolté par le Rusé et ses compagnons, fut si important qu'ils durent en mettre à saler pour les jours de disette.

Quand l'ivresse fut passée, les pauvres bêtes qui avaient échappé à la glouton-



nerie de Mᵉ Renard et des siens, reprirent leur marche à l'aventure, sans but défini.

Où allaient-elles ?

On leur avait promis une terre où le bonheur naissait à chaque pas... Où se trouvait donc ce charmant pays ?

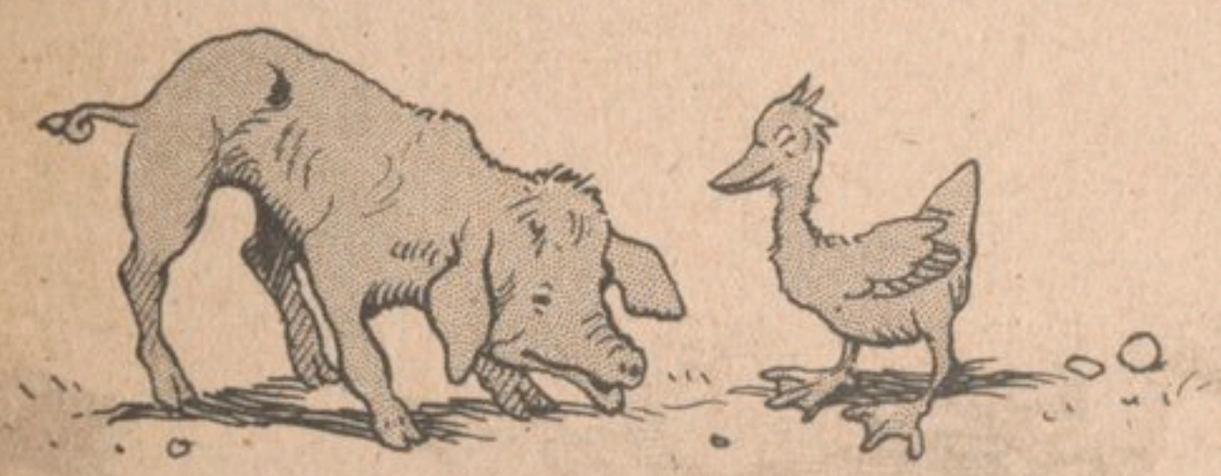
En attendant, il fallait se nourrir. L'homme, si méprisé, n'était plus là maintenant pour préparer la pâtée ou pour sortir du grenier la botte de foin odorant. Il fallait que chacun pourvût à ses besoins...

Et là, commençaient les soucis matériels...

Briffaut, le chien, et Planchet, le chat, ennemis de toujours, se réconcilièrent devant un gros champignon qu'ils dévorèrent : ce qui leur valut d'affreuses coliques.

Comme il était loin le temps des vaches grasses ! Le régime des vaches maigres, ayant à leur tête la Vache enragée, de symbolique mémoire, était, hélas, à l'ordre du jour !

La nuit amenait de nouvelles souffrances aux malheureux errants... Plus de clapiers !... Plus de poulaillers !... Plus de niches pour les protéger des intempéries !!



Alors, il fallut coucher à la belle étoile ; et il n'y avait pas toujours des étoiles !

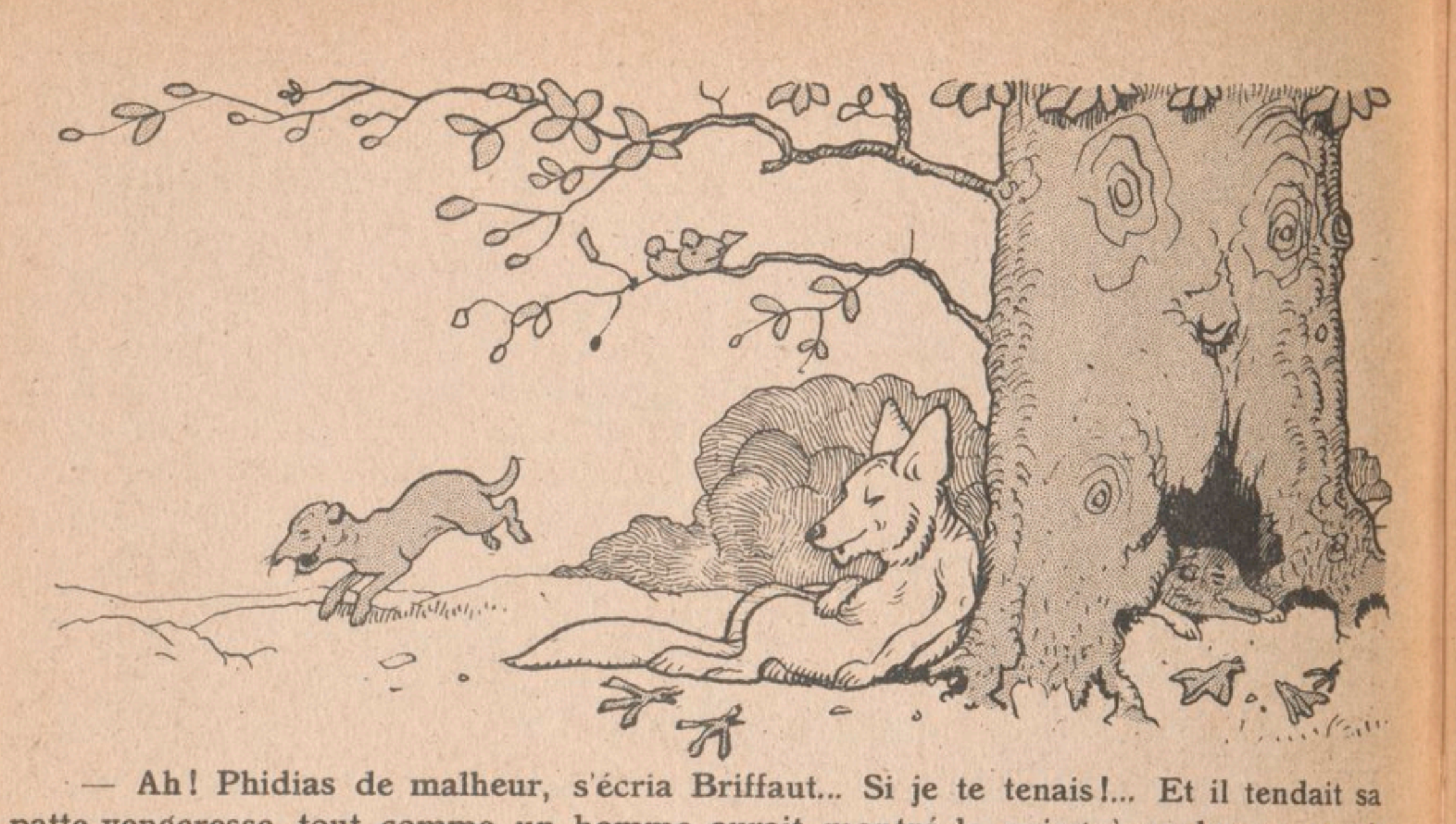
Trop souvent le temps était couvert, et la pluie trempait jusqu'aux os les inconscients révolutionnaires. A ce régime les militants faillirent laisser leur peau. C'est d'ailleurs tout ce qu'ils pouvaient laisser ; car leur maigreur devenait squelettique.

Mais bientôt les privations et la fatigue agirent sur leur moral ; la mauvaise humeur, la colère et la haine succédèrent aux béatitudes promises par l'illuminé Phidias.

Briffaut pleura dans le gilet de Blanchet toutes les larmes de son corps amaigri.

— Ai-je été assez bête de quitter ma niche où je faisais de si bons sommes !

— Et moi, dit Blanchet, retrouverai-je jamais les bonnes petites souris qu'abritait le grenier de la ferme... et le bon breuvage de la laiterie ?



— Ah ! Phidias de malheur, s'écria Briffaut... Si je te tenais !... Et il tendait sa patte vengeresse, tout comme un homme aurait montré le poing à quelque ennemi.

Pendant ce temps, au pied des arbres, entouré des siens, Mᵉ Renard faisait de bonnes siestes, de nature à faciliter sa digestion.

Soudain, de la vallée, montèrent des plaintes mêlées de clameurs. Que se passait-il ?

Les malheureuses dupes de Phidias comprenaient enfin, mais un peu tard, que les félicités promises s'éloignaient de leur horizon au lieu de s'en rapprocher.

Des conversations animées s'échangèrent, puis ce furent des conciliabules secrets à l'abri d'une haie ; puis enfin une sorte de « meeting » où chacun vint exposer ses propres rancœurs. A l'issue de cette assemblée mouvementée, l'ordre du jour ferme et concis fut exprimé en ces trois mots que la masse

des mécontents jeta aux échos d'alentour : « Sus à Phidias ! »

Le hasard voulut qu'au détour d'un chemin, Phidias se trouvât nez à nez avec la bande déchaînée.

Immédiatement encerclé et mis en jugement, il fut condamné.... L'exécution ne se fit pas attendre ; et son corps meurtri eut pour linceul la poussière de la route.

Après cette punition exemplaire, on avisa au plus pressé, et chacun émit son opinion sur la conduite qu'il y avait lieu de tenir. L'avis fut unanime : le salut n'était plus qu'en la ferme des Étangs... Et toute la bande, l'oreille basse, reprit le chemin du bercail abandonné.

Au lieu de la Terre promise, les pauvres bêtes ne demandaient plus qu'un coin dans la terre délaissée...

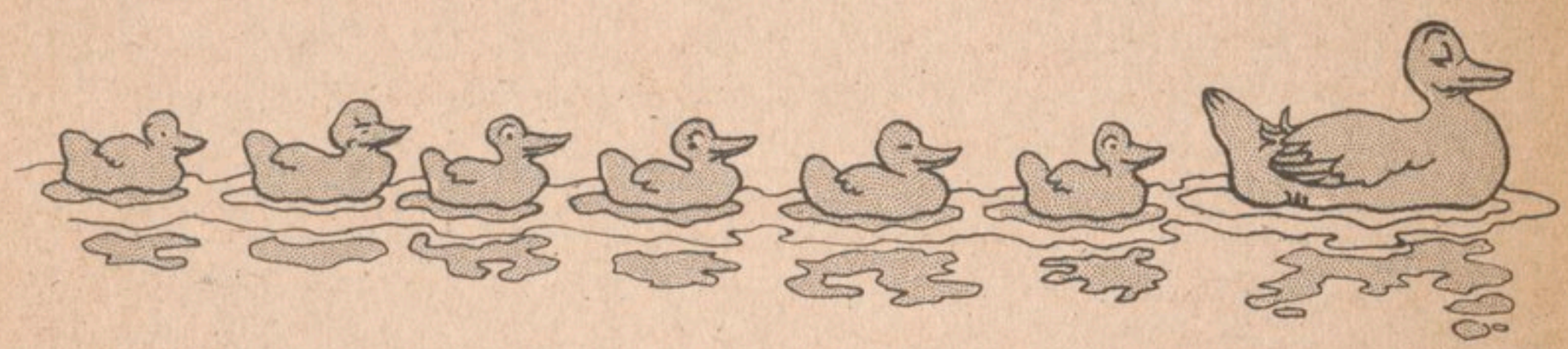
Leur soumission fut complète. Le maître accepta, et chacun réintégra clapier, poulailler, écurie, niche, porcherie ou grenier ; car le fermier, prévoyant, avait tout fait réparer.

C'est à ce moment que la vie heureuse et tranquille reprit sous l'égide de

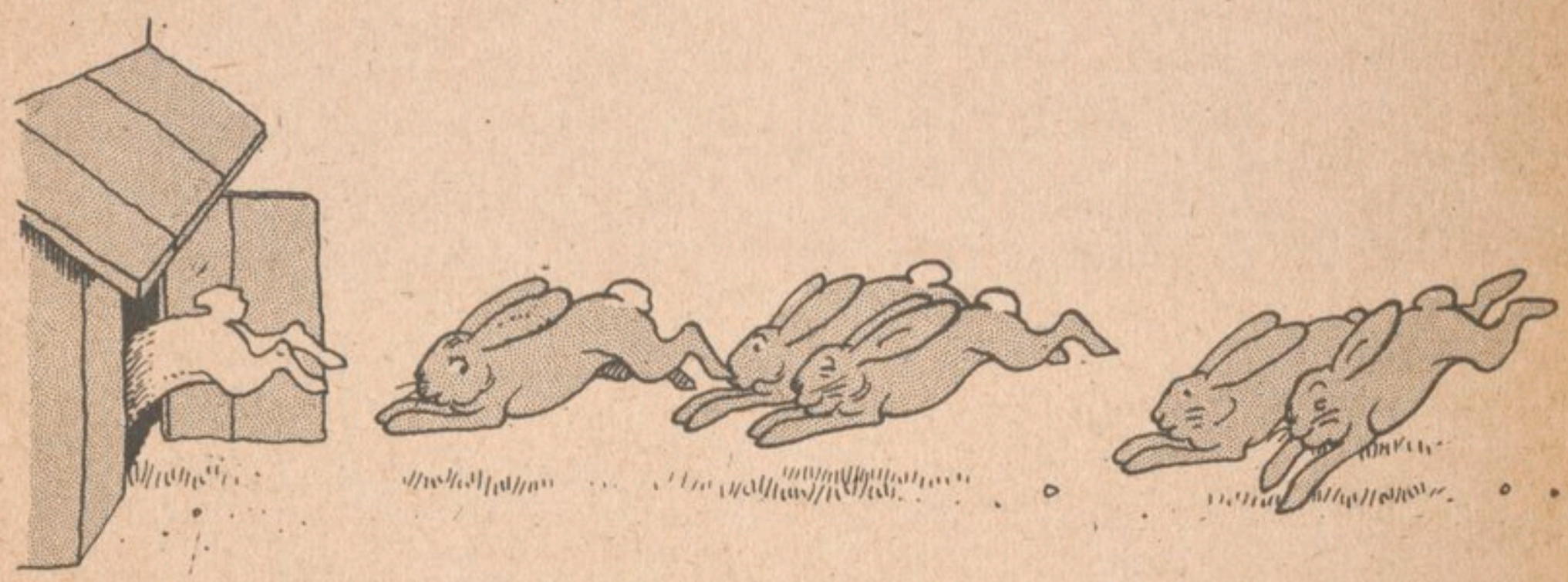
l'homme qui venait de s'affirmer comme le frère supérieur qu'on ne voulait pas reconnaître.

Les poules pondirent et couvèrent en paix, après s'être nourries de bons grains. Quant aux canards, ils reprirent doucement le chemin de la rivière.

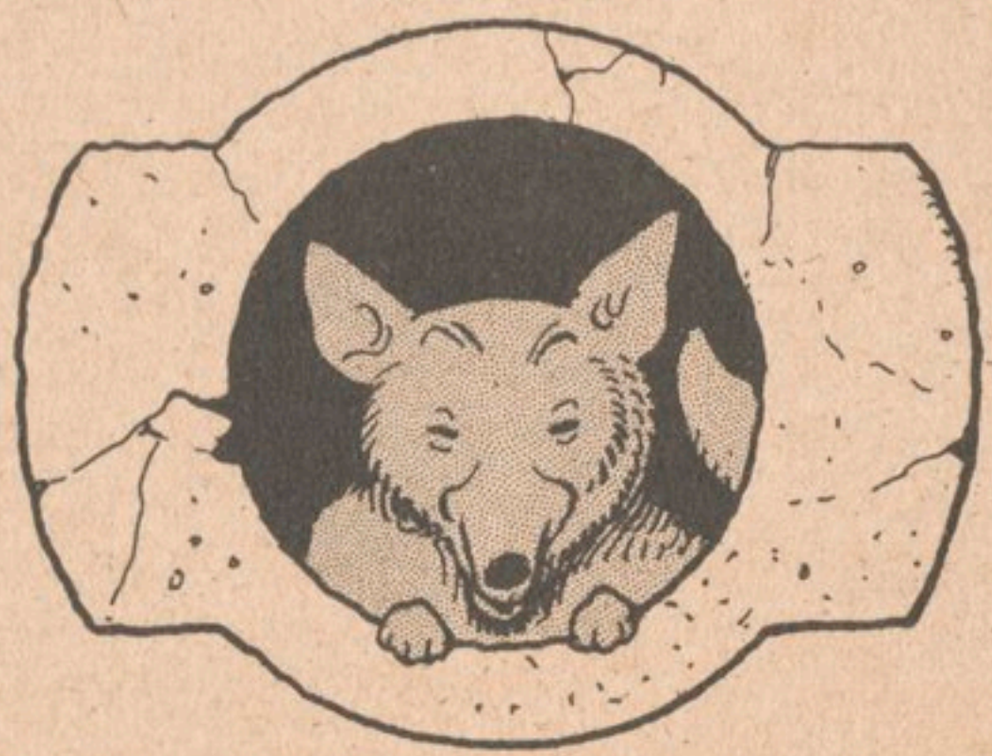
Les lapins heureux regagnèrent les clapiers, et les autres animaux se réinstallèrent avec une indicible joie dans leur logis respectif.



Dans la ferme, la vie reprit calme et sereine, et les mauvais jours furent vite oubliés.



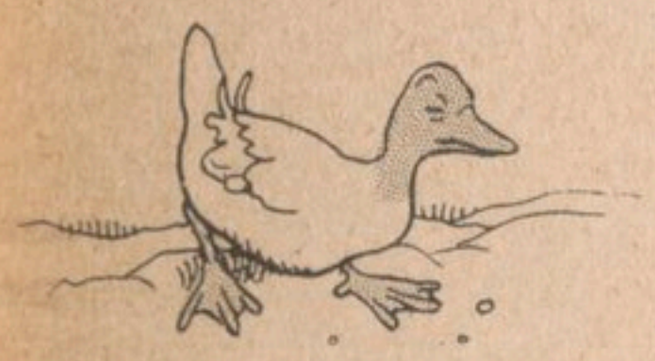
Seuls, les pêcheurs en eau trouble et les profiteurs eurent à regretter la soumission des petits révolutionnaires d'un jour, grands bourgeois de demain...



LES DEUX MÉCONTENTS

Un canard et un héron étaient devenus les meilleurs amis du monde. L'un était petit, l'autre était grand : cela ne les avait pas empêchés de se lier d'amitié ; ce qui prouve bien que jamais les sentiments ne sont influencés par les contrastes.

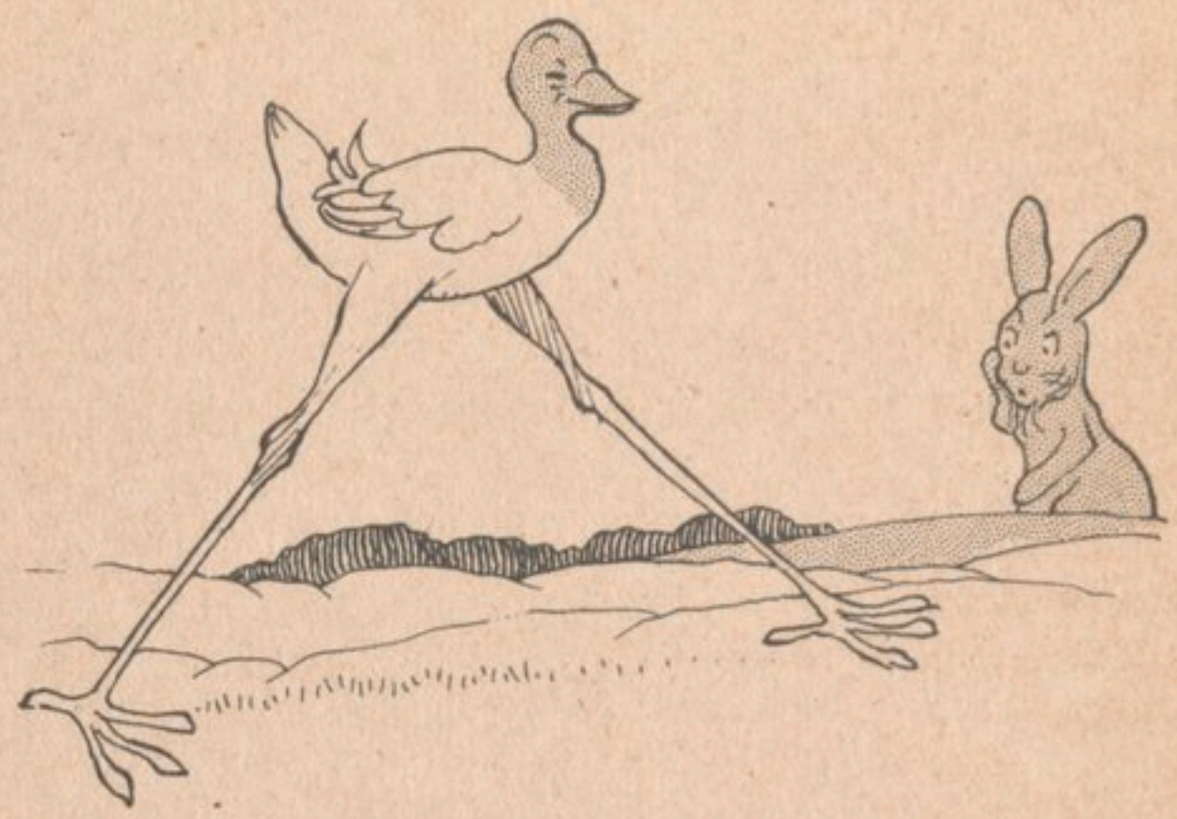
Quand ils se rencontraient, le thème invariable de leur conversation n'était qu'une longue plainte contre la destinée.



— « Pourquoi suis-je né canard ? »

— « Qu'ai-je fait pour venir au monde héron ? »

— Tu as tort de te plaindre dit le canard à son ami ; toi, tu as l'avantage au moins d'effectuer d'interminables randonnées sans fatigue. Tandis que moi je marche clopin-clopant, à petits pas, toi tu peux faire des enjambées de deux mètres. Quand tu fais un pas, il faut que j'en fasse vingt.

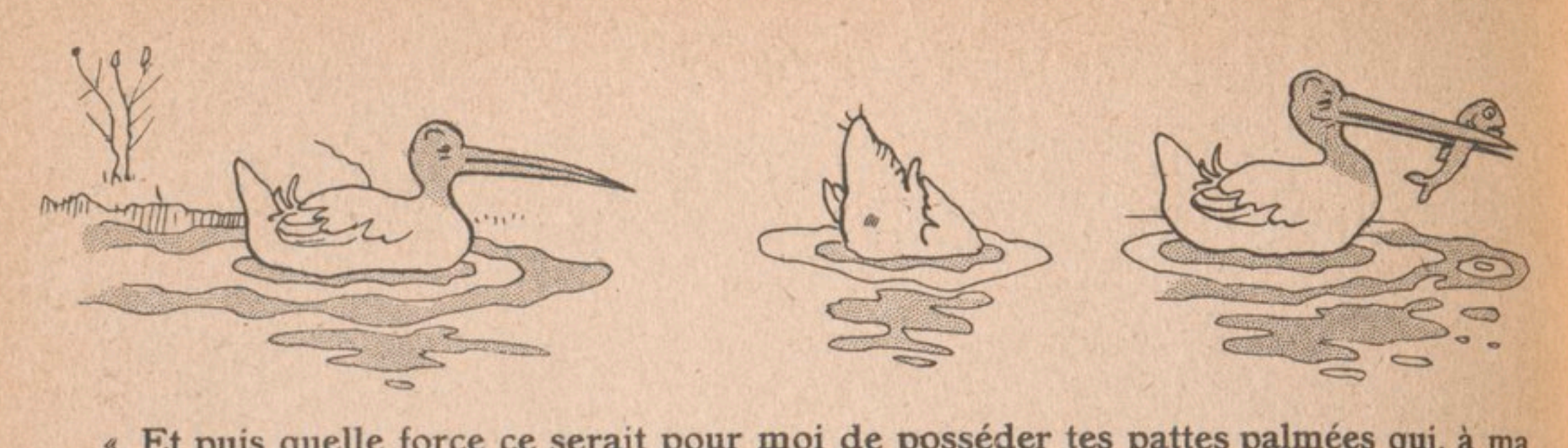


« Et puis, tu es haut perché. Tu vois venir de loin tes ennemis, le chasseur ou le renard ; tandis que pour moi, le plus terre à terre des oiseaux aquatiques, il suffit d'une touffe d'herbe, d'une pierre ou d'une taupinière pour me cacher l'horizon.

« Et sur l'eau, quel avantage tu as sur moi ! Qu'est-il de plus pratique que ton long bec admirablement effilé ? Avec un bec comme le tien, je ne ferais aucun effort pour happer le poisson au fond de la rivière. Ce serait merveilleux. »

— « Canard, tu parles sans réfléchir. Ne sais-tu pas que je donnerais toutes mes plumes pour avoir tes pattes ? Tu ne t'es donc pas rendu compte que je suis trop haut perché pour pouvoir chasser avec quelque avantage ? Le temps que je mets à franchir l'espace qui se trouve entre mon bec et le poisson suffit pour que celui-ci trouve dans la fuite son salut.

« Aussi suis-je condamné à me nourrir uniquement de têtards et de grenouilles.



« Et puis quelle force ce serait pour moi de posséder tes pattes palmées qui, à ma guise, me conduiraient sur les étangs, sur les rivières ! Je verrais du pays au lieu de me dessécher bêtement sur le bord de l'eau, sans rien voir jamais qui m'intéresse !

« Je n'aurais même plus besoin de mon long bec : un bec aussi court que le tien suffirait, s'il restait emmanché à mon long cou, pour me permettre de fructueuses chasses. Bref, mon plus grand désir serait d'être canard ! »

— Et moi, je fais des vœux pour devenir héron !

— Au fait, mon petit canard, comme nous sommes bêtes de faire retentir les échos de nos plaintes et de nos lamentations ! Pourquoi n'irions-nous pas, tout simplement, trouver la taupe de la prairie, puisqu'elle a le pouvoir de transformer les êtres ?

— Tu as raison, sage ami, soumettons notre cas à la taupe de la prairie.

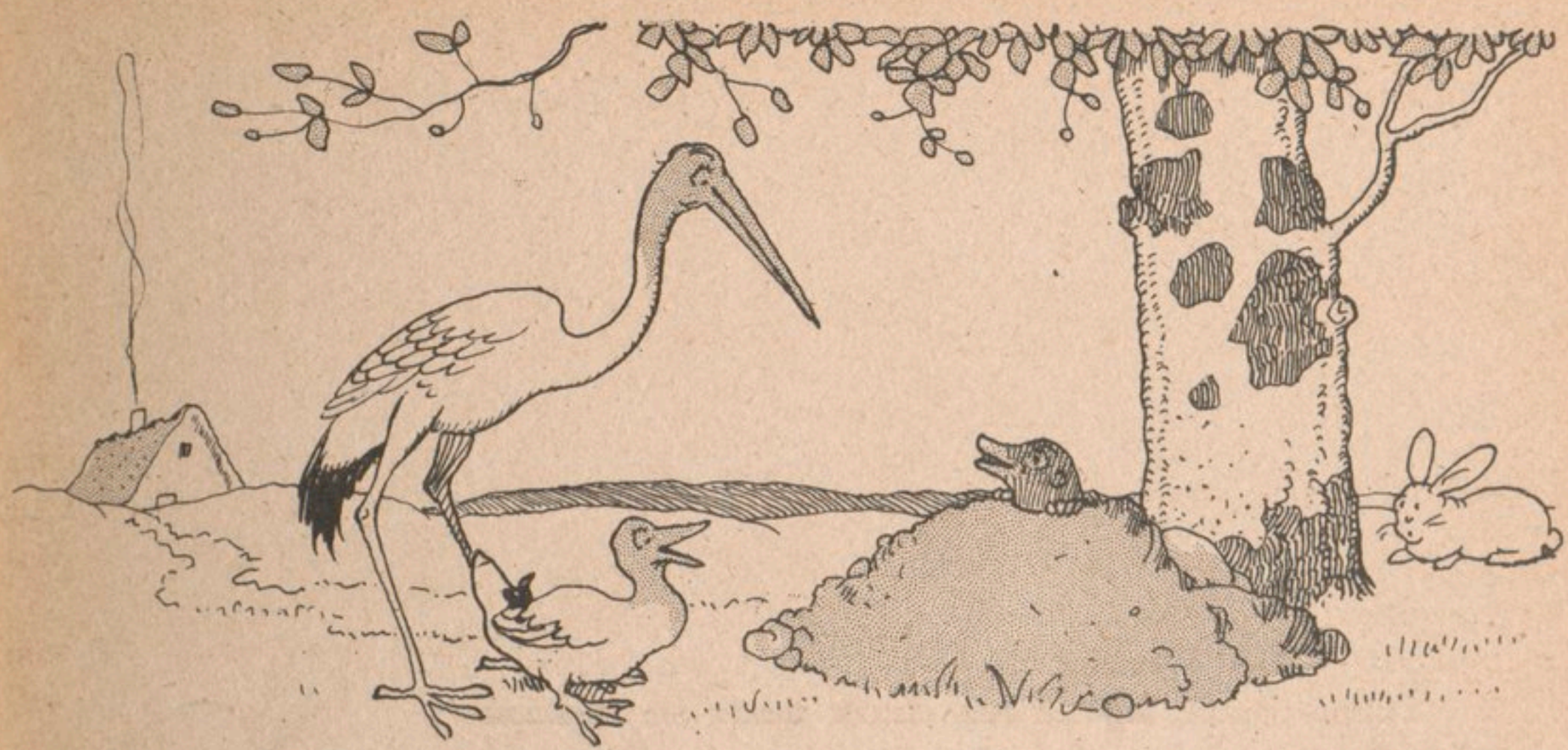
Et voilà nos deux camarades devant la taupinière de la magicienne.

— « Bonjour héron, bonjour canard, dit l'animal en passant la tête hors de son logis. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

— « Eh bien voici, dit le canard : je voudrais devenir héron.

— « Quant à moi, reprit le héron, je voudrais devenir canard. »

— « Mais c'est l'enfance de l'art, mes petits, que d'obtenir des



dieux, qui me protègent, un pareil échange de personnalité.

« Ma requête sera favorablement accueillie, et d'autant plus que du fait de votre métamorphose, le nombre des canards et des hérons n'en sera en rien modifié. »

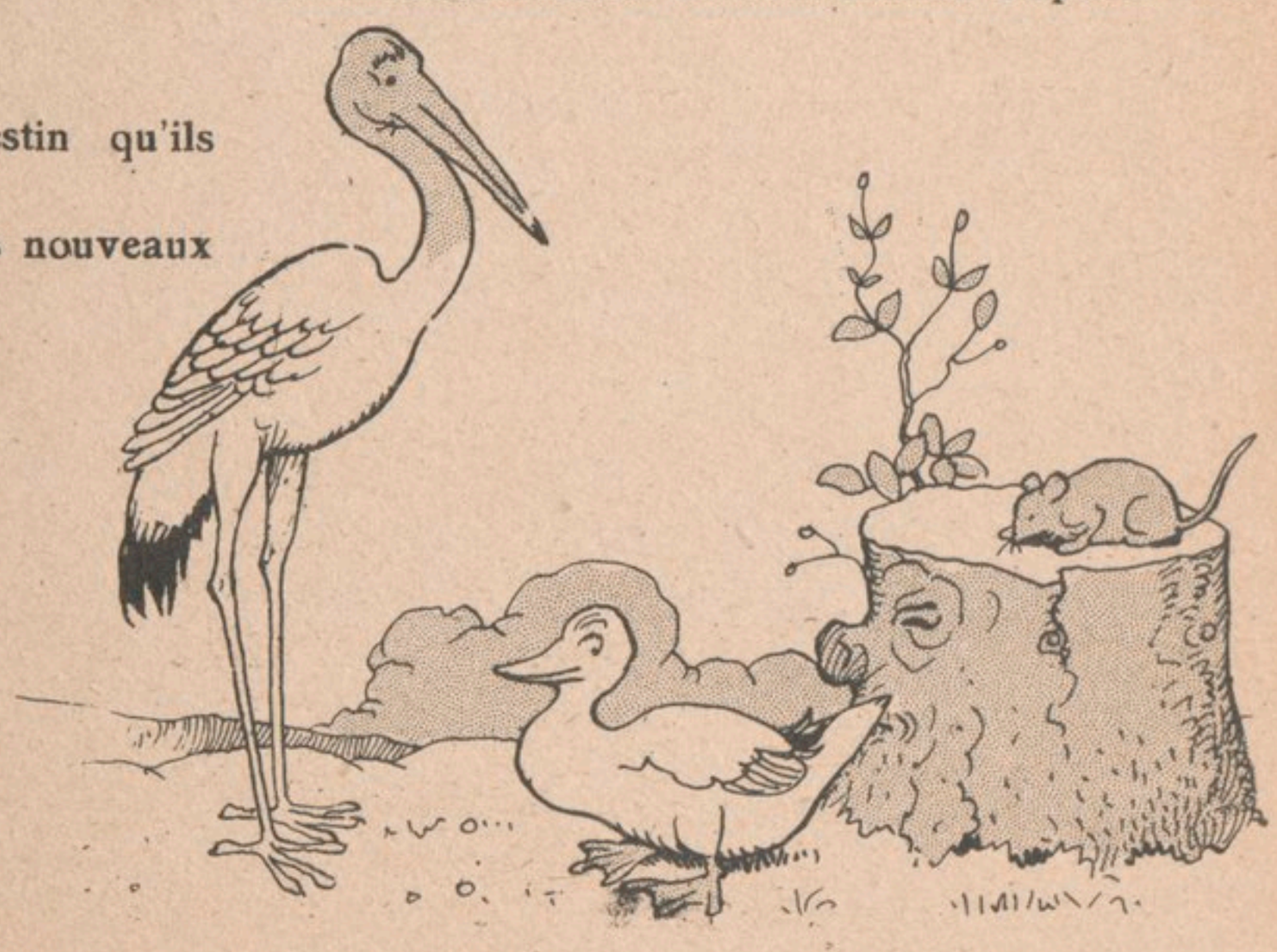
La taupe marmotta quelques mots à voix basse, puis elle tendit sa patte vers ses interlocuteurs en disant : « Héron, je te fais canard. Canard, je te fais héron. »

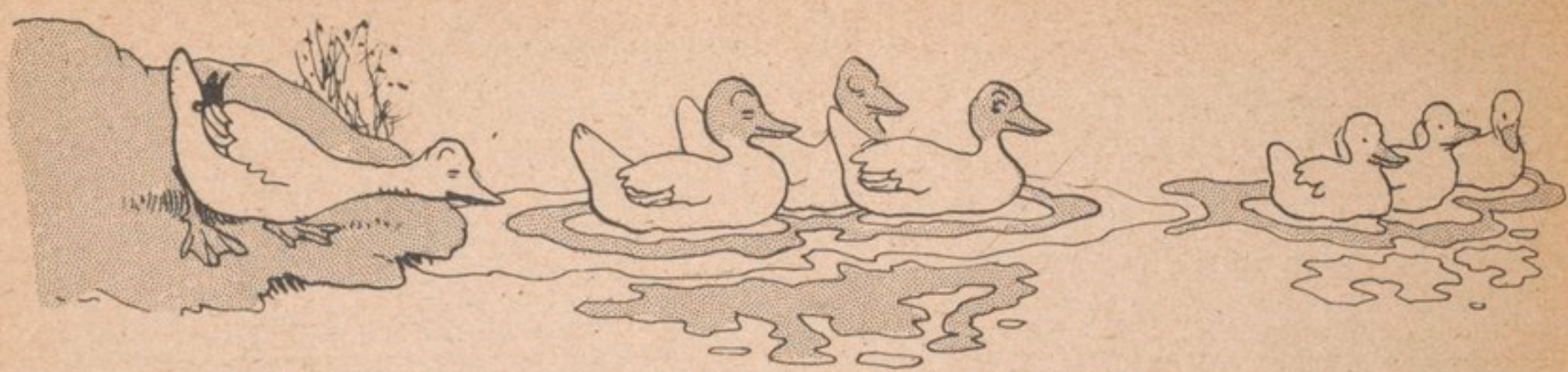
Immédiatement la transformation s'opéra. Les deux amis eurent le destin qu'ils avaient souhaité.

Le héron rejoignit ses nouveaux camarades de l'étang et vécut désormais comme un canard qu'il était.

Celui qui était devenu héron prit son poste au bord de la rivière et se conduisit désormais à la manière de ses congénères.

Au bout de huit jours, le héron se figura qu'il avait toujours été canard car il s'était





totalement adapté à sa nouvelle existence.

De même, le canard, après la semaine qui suivit sa transformation, se figurait qu'il avait toujours été héron. Ce qui prouve bien la véracité du proverbe : l'habitude est une seconde nature.

Trois mois, après les deux amis se rencontrèrent et ils échangèrent cette conversation suggestive en bien des points :

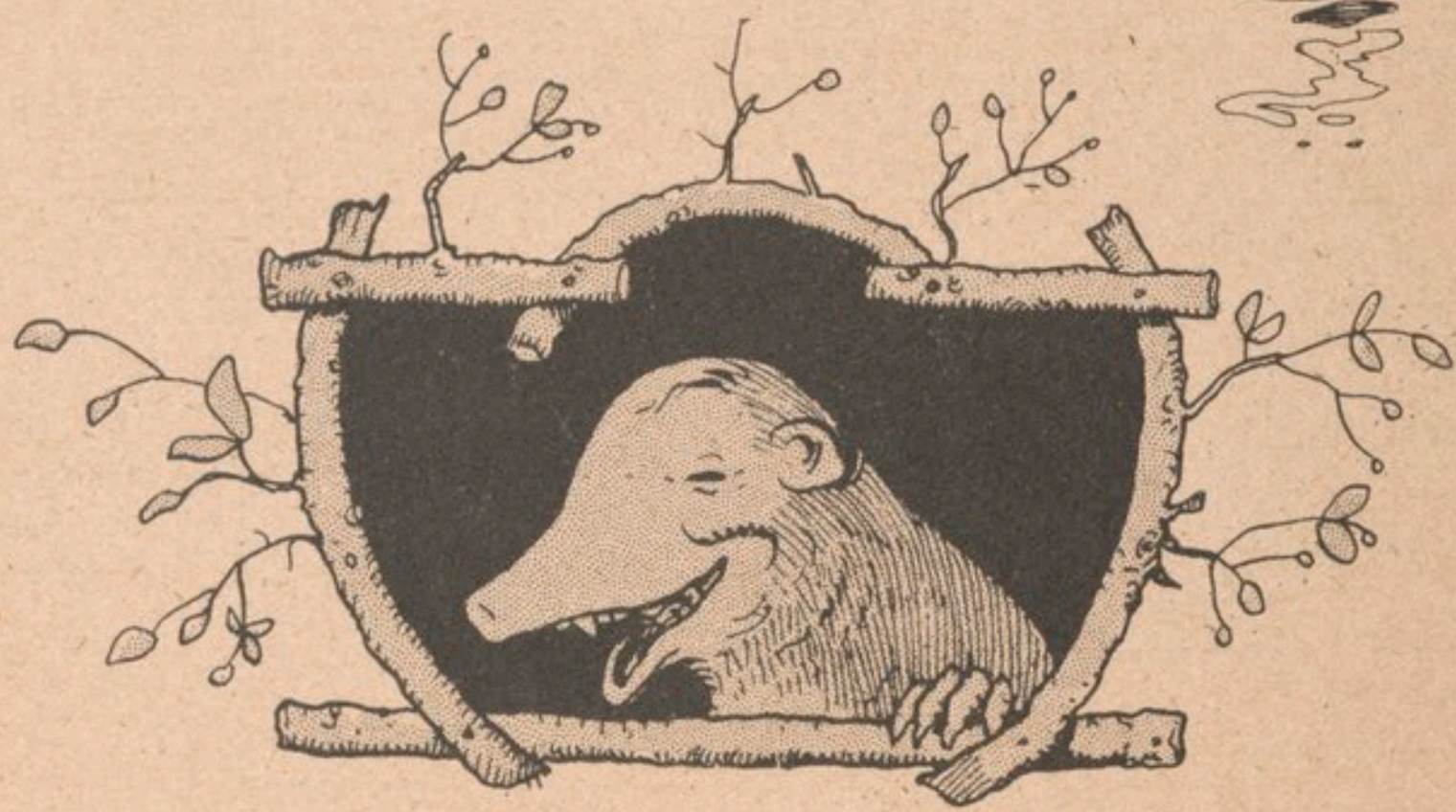
— « Pourquoi suis-je canard ? »

— « Pourquoi suis-je héron ? »

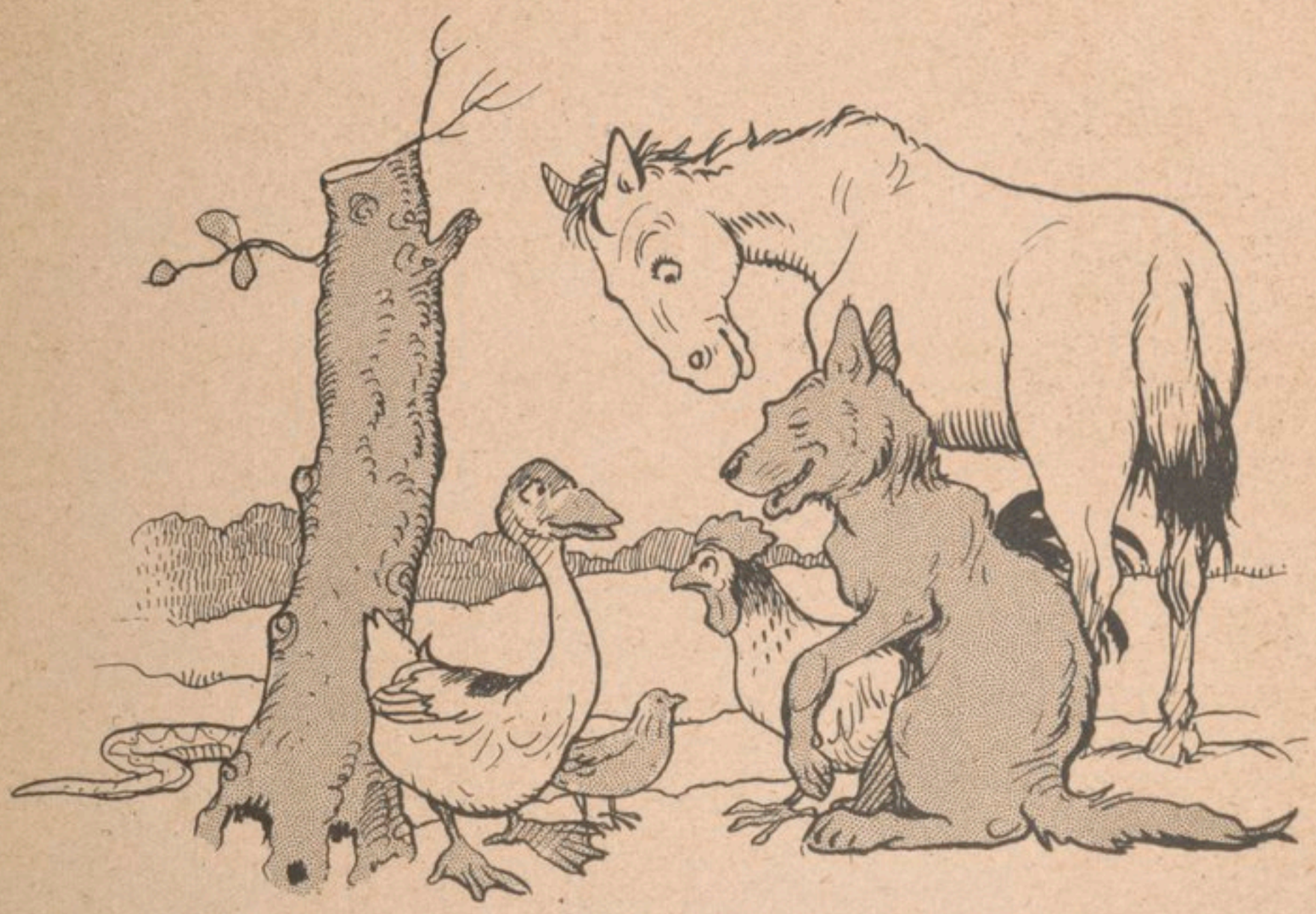
« Tu as tort de te plaindre, dit ce dernier, tu es mieux doué que moi. »

« Erreur ! C'est toi, héron, qui devrais au contraire, être content de ton sort : tes grandes pattes et ton long bec sont de précieux auxiliaires pour faciliter ton existence. »

Ce dialogue fut entendu de la magicienne, la fameuse taupe des prairies. Elle sourit ironiquement en pensant que tout être trouve naturel de se plaindre du sort qui lui est échu ; et qu'il en sera malheureusement ainsi jusqu'à la consommation des siècles.



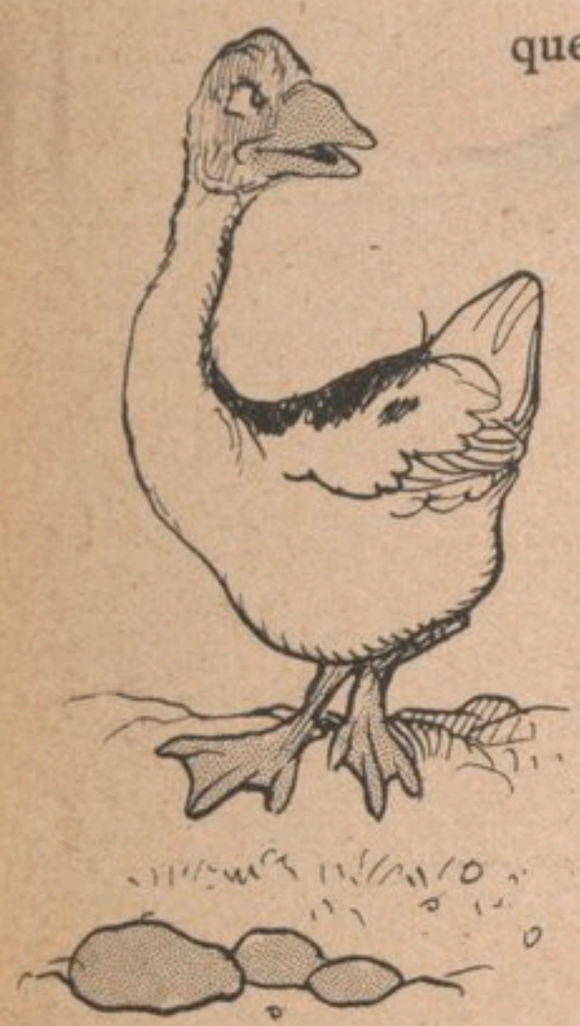
DANS LA NUIT DES TEMPS



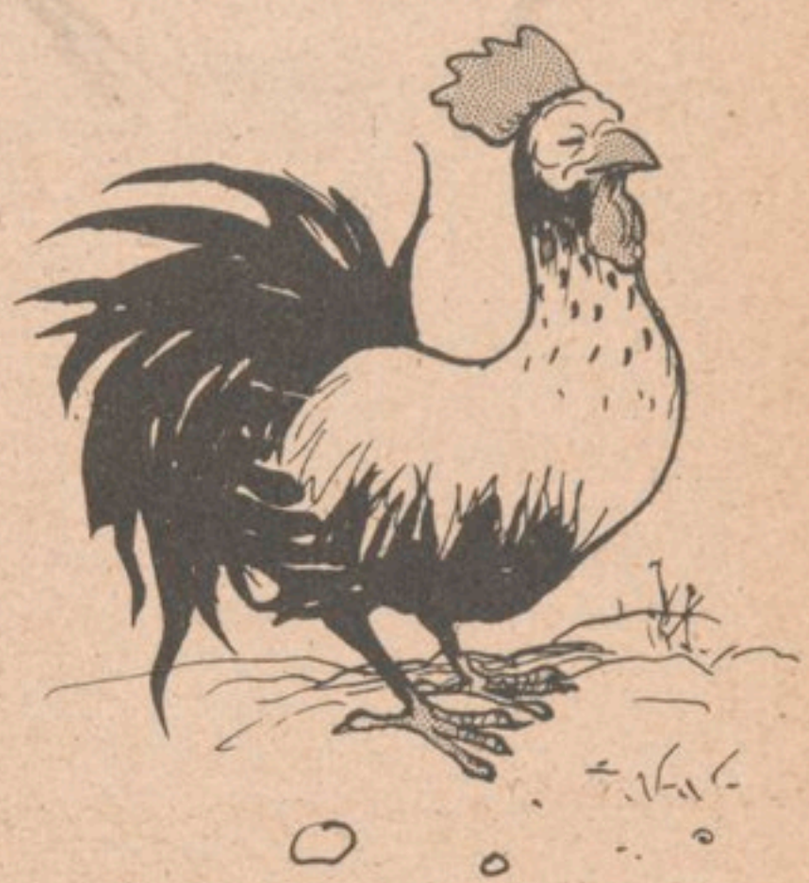
Tout au bout d'une prairie, bien tranquillement réunis, devisaient une oie, un coq, une louve, un cheval et une colombe, que le hasard avait fait se rencontrer.

— Ma souche est, je crois, dit l'oie, plus ancienne que la vôtre... elle se perd dans la nuit des temps! Ce qui ne l'empêche pas de personnifier la vigilance... Cela vous surprend? Oubliez-vous que mes ancêtres, habitants du Capitole, ont averti les Romains de la présence des Gaulois, leur permettant ainsi d'être sauvés?

— Eh bien, moi, répondit le coq, c'est avec la France que je suis né, avec ces Gaulois dont tu parles, mais que tu n'as connus qu'après moi; car je suis le panache éclatant fait d'âme bien française, et c'est au cri de « Cocorico » que les gloires de la patrie ont, de tout temps, frémi.



— Vos états d'ancienneté, riposta la louve, je les conteste à côté des miens; et je suis vieille comme la tendresse maternelle que je personnifie.

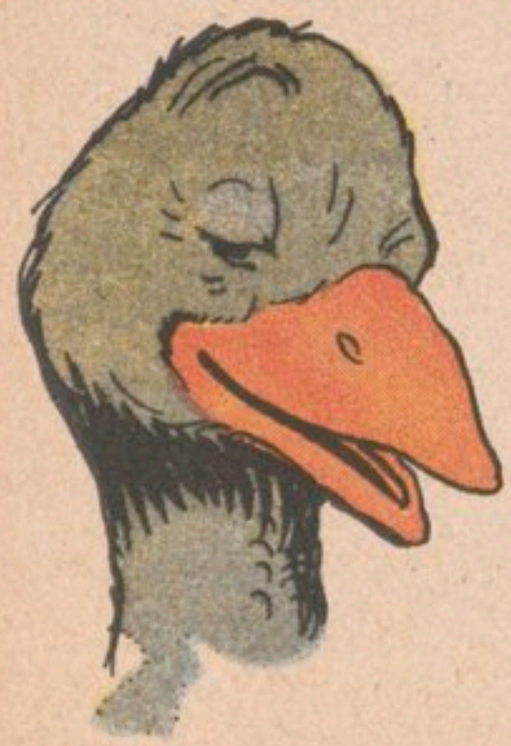


Oh ! oh ! chuchotèrent les auditeurs un peu décontenancés, tendresse est une vertu dont devrait mal se parer une louve !

Allons ! un peu d'histoire, mes petits, ajouta-t-elle... N'est-ce pas une de mes aïeules qui nourrit Romulus, le fondateur de Rome, 753 années avant Jésus-Christ ?

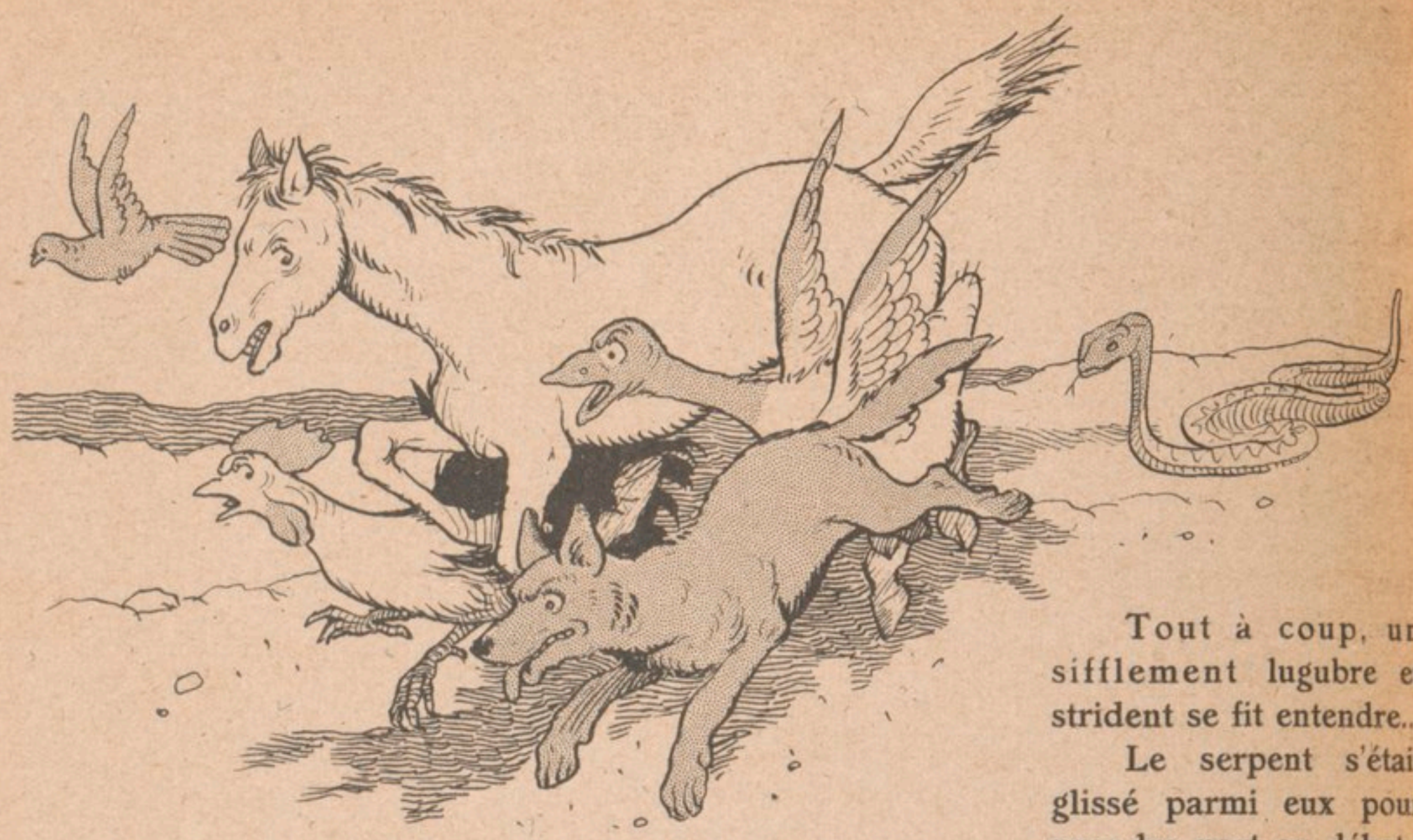
— N'empêche, intervint le cheval, que, 1270 ans avant l'ère chrétienne, les Grecs se servirent de moi pour tromper leurs ennemis. Ne suis-je pas devenu l'image de l'ingéniosité ? Souvenez-vous du cheval de Troie !

— Pauvres collégiens, misérables apprentis, vous êtes, près de moi, des enfants au maillot, dit soudain la colombe..



La branche d'olivier, symbole de la quiétude et de la paix, ne fut-elle pas portée à Noé par quelqu'une de mes aïeules ?

Et l'assistance, vaincue par cette réminiscence historique, proclama la colombe son aînée...



Tout à coup, un sifflement lugubre et strident se fit entendre...

Le serpent s'était glissé parmi eux pour prendre part au débat :

— Comme je vous trouve jeunes et prétentieux, mes amis, de vouloir me disputer la palme de l'ancienneté ! leur dit-il, n'étais-je pas au paradis terrestre ?

— C'est vrai, répondit l'oie, tu es l'image de la perfidie et du mensonge, qui datent du commencement du monde, et qui ne sont pas près de s'éteindre.

. . . . . .

L'oie, le coq, la louve, le cheval et la colombe laissèrent la place au serpent...

La vigilance, le panache, l'amour maternel, l'ingéniosité, la quiétude et la paix ne pouvaient voisiner agréablement avec le mensonge et la perfidie !

LES ILLUSIONS

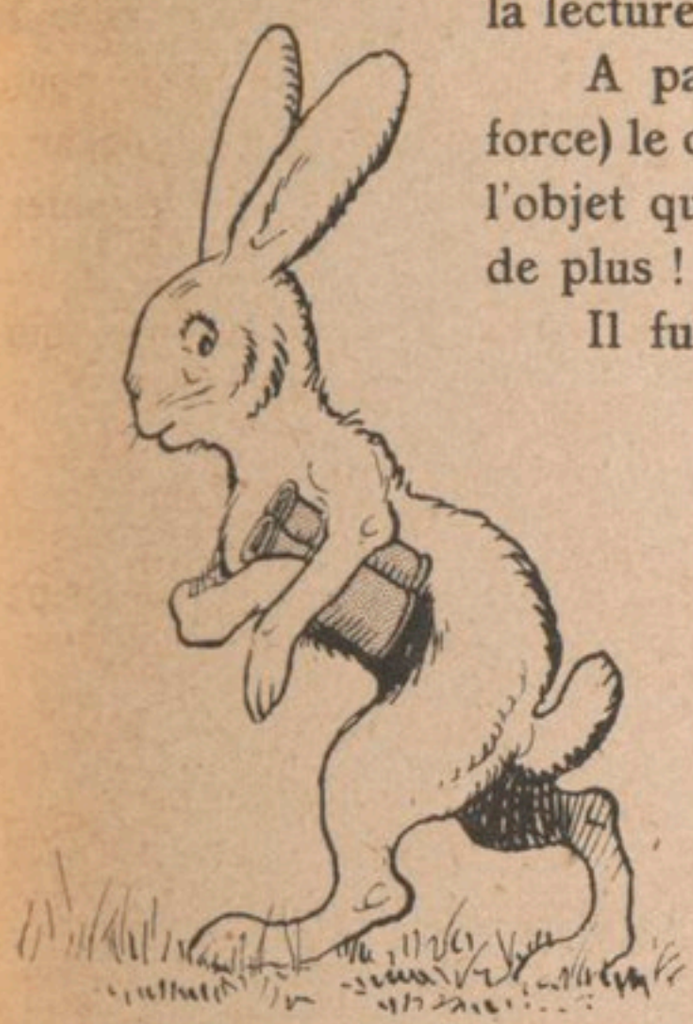
Serpolet s'était levé de bon matin...

Tout en folâtrant dans la prairie, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui : car Serpolet était un observateur.

Il aperçut, assis dans l'herbe, un promeneur qui regardait au travers d'un instrument fait de deux tubes parallèles.

« Singulier appareil ! se dit le lapin. A quoi diable cela peut-il servir ? »

A un moment donné, le promeneur déposa l'instrument dans l'herbe, et entreprit la lecture d'un journal.

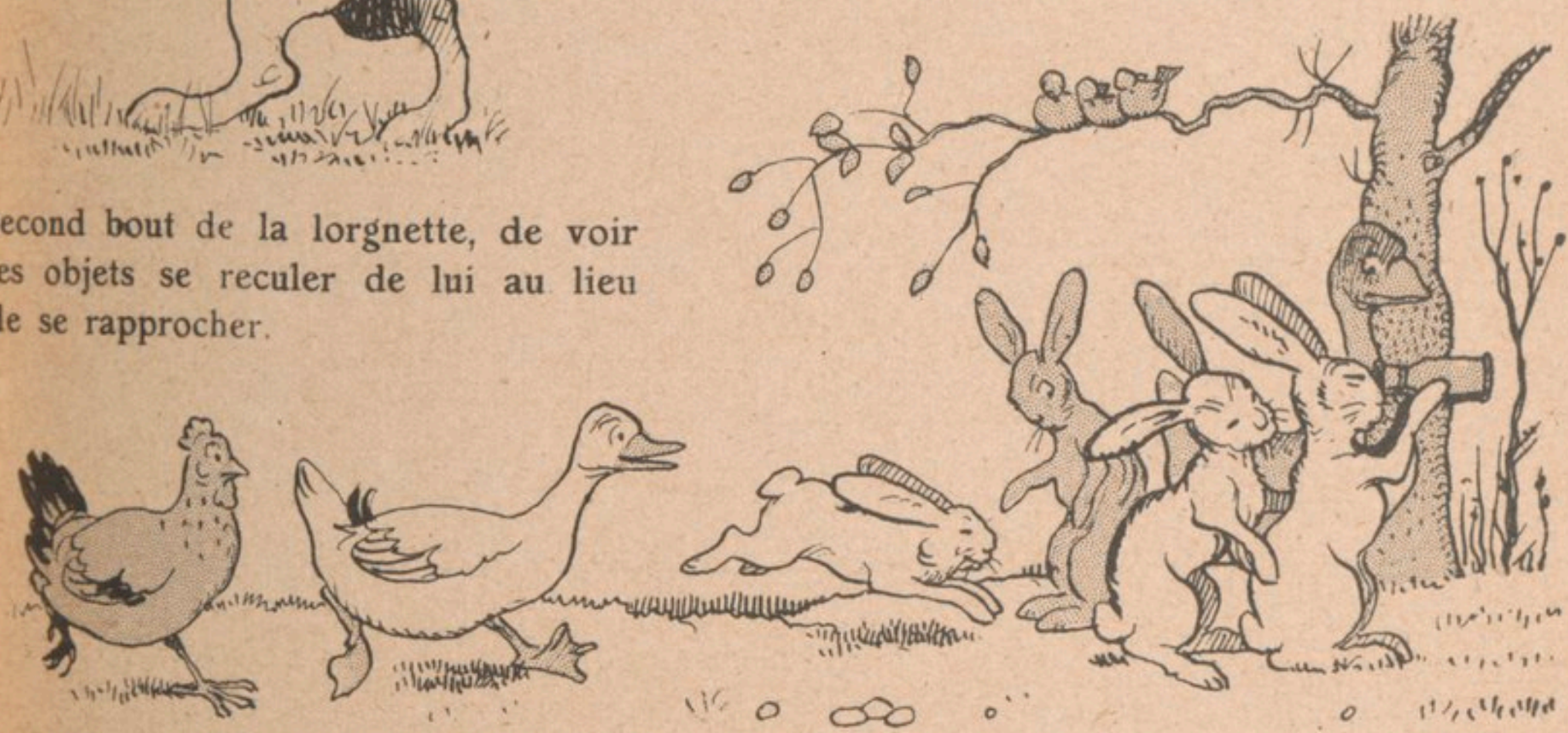


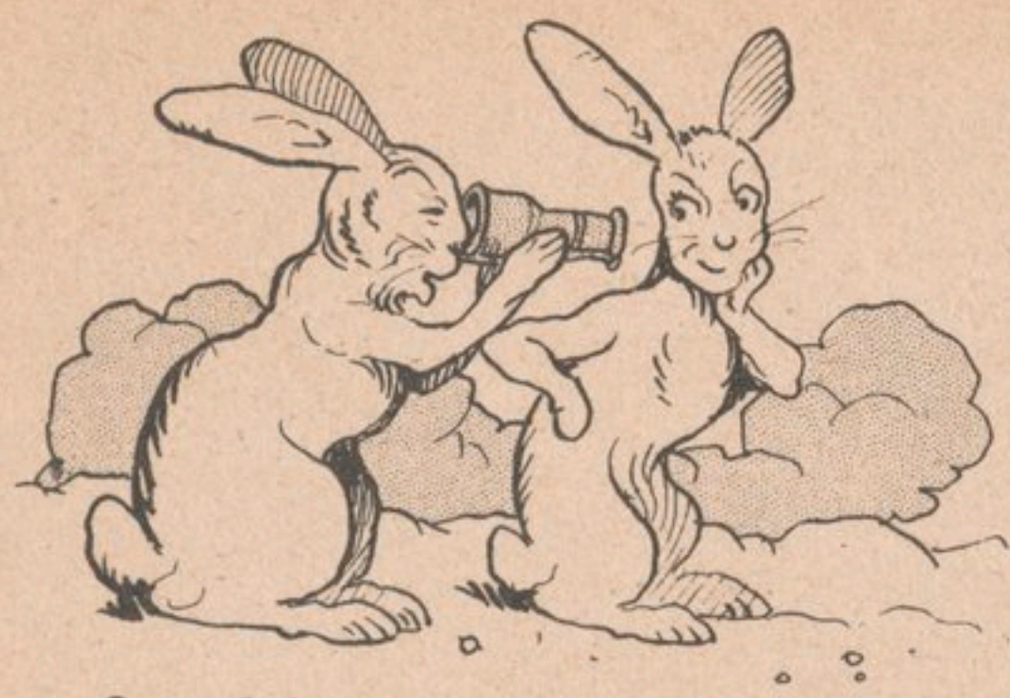
A pas de loup (ce qui, pour un lapin, est d'une certaine force) le curieux Serpolet s'approcha du bonhomme et lui déroba l'objet qui tant l'intriguait : c'était une simple lorgnette... rien de plus !

Il fut émerveillé de ce qu'il vit au travers... Les objets semblaient se rapprocher de lui comme par enchantement !

Il fit partager son admiration aux amis qui avaient répondu à son appel.

Ce qui frappa surtout Serpolet, c'est ce phénomène qui lui permettait, en regardant par le second bout de la lorgnette, de voir les objets se reculer de lui au lieu de se rapprocher.





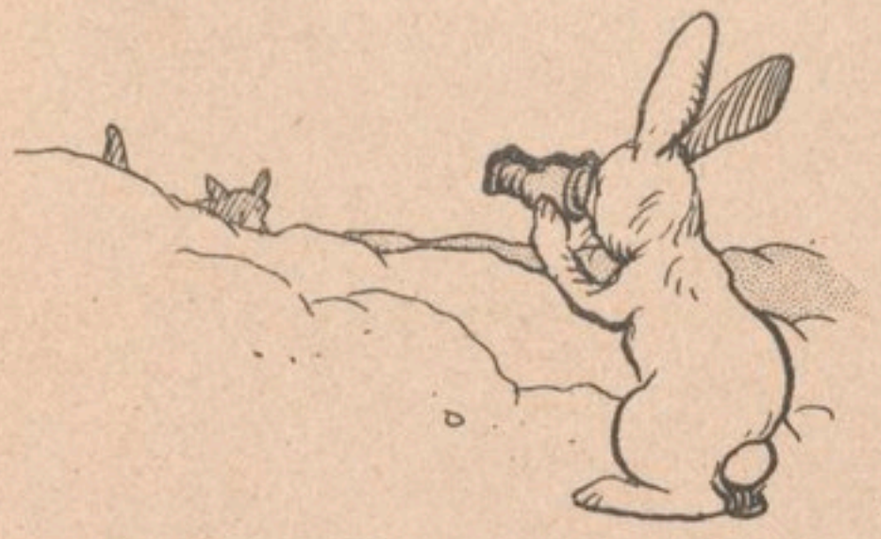
« Oh ! oh ! bonne affaire, se dit le lapin enthousiasmé... je saurai, à l'occasion, profiter des vertus de ce mystérieux instrument.

« Quand l'herbe sera trop loin pour que je l'atteigne, j'irai vers elle, en regardant par le petit bout.

« Quand je rencontrerai un chien de chasse ou bien un renard, je regarderai vite par le gros bout afin de l'éloigner. »

A peine avait-il terminé ses réflexions qu'à dix pas devant lui, maître Renard parut !

« Attends un peu, vil rusé ! dit le lapin... Je vais te faire rétrograder de cinq cents mètres. » Et vite, il regarda, en utilisant le gros bout de la lorgnette, le féroce animal.



Fatale illusion ! En deux bonds, le renard se trouve nez à nez avec Serpolet... La lorgnette roula dans l'herbe et, avant que le lapin eût pu revenir de sa surprise, il était terrassé, étranglé et dévoré...

Tout en se pourléchant les babines, le renard aperçut dans l'herbe la fameuse lorgnette...

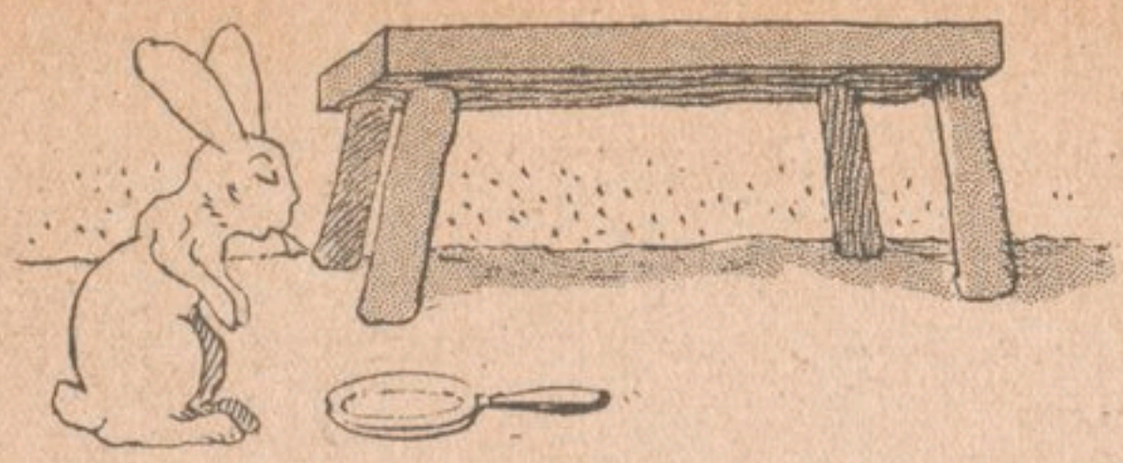
« Oh ! comme c'est curieux, dit le fauve... j'aperçois d'ici ma bauge qui est, pourtant, à plus de trois kilomètres ! »

Assis sur la crête d'un talus élevé, le renard eut la fantaisie de regarder ce qui se passait au pied du monticule... Il aperçut un mulot qui tròttait dans l'herbe.

Bonne affaire ! se dit-il. Et d'un bond, le renard se lança sur sa proie. Le talus avait dix mètres de hauteur... Maître renard tomba sur la tête et roula sur le sol..

Quant au mulot, il avait pris la poudre d'escampette et réintégré le trou familial.

La lorgnette était en morceaux ; et, avec elle, se brisèrent les illusions qu'elle avait créées dans l'esprit de Serpolet et de maître Renard.

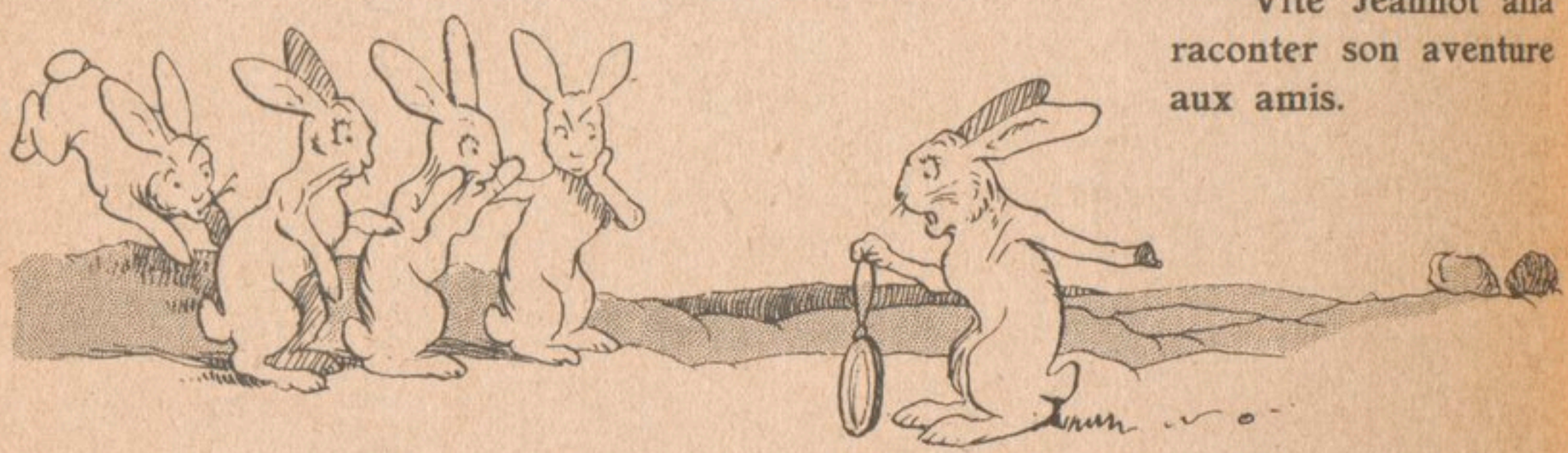


Un autre lapin, du nom de Jeannot, trouva un jour, le long d'un banc de jardin, une lentille grossissante oubliée là par quelque jardinier distrait.

Jeannot avisa un chou, et le regarda à travers le prisme.

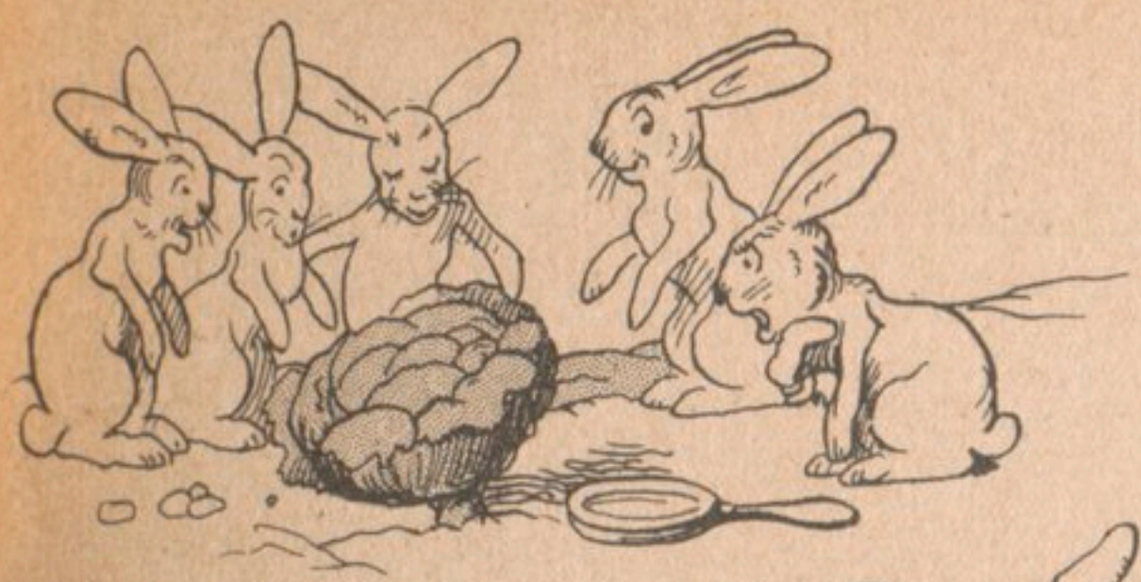
Il faillit s'évanouir de stupéfaction : devant lui, à un mètre, sortait de terre un chou géant, un chou colossal qui aurait battu tous les records de grosseur et de poids, un chou qui aurait remporté le prix d'honneur à toutes les expositions agricoles du monde !

Vite Jeannot alla raconter son aventure aux amis.



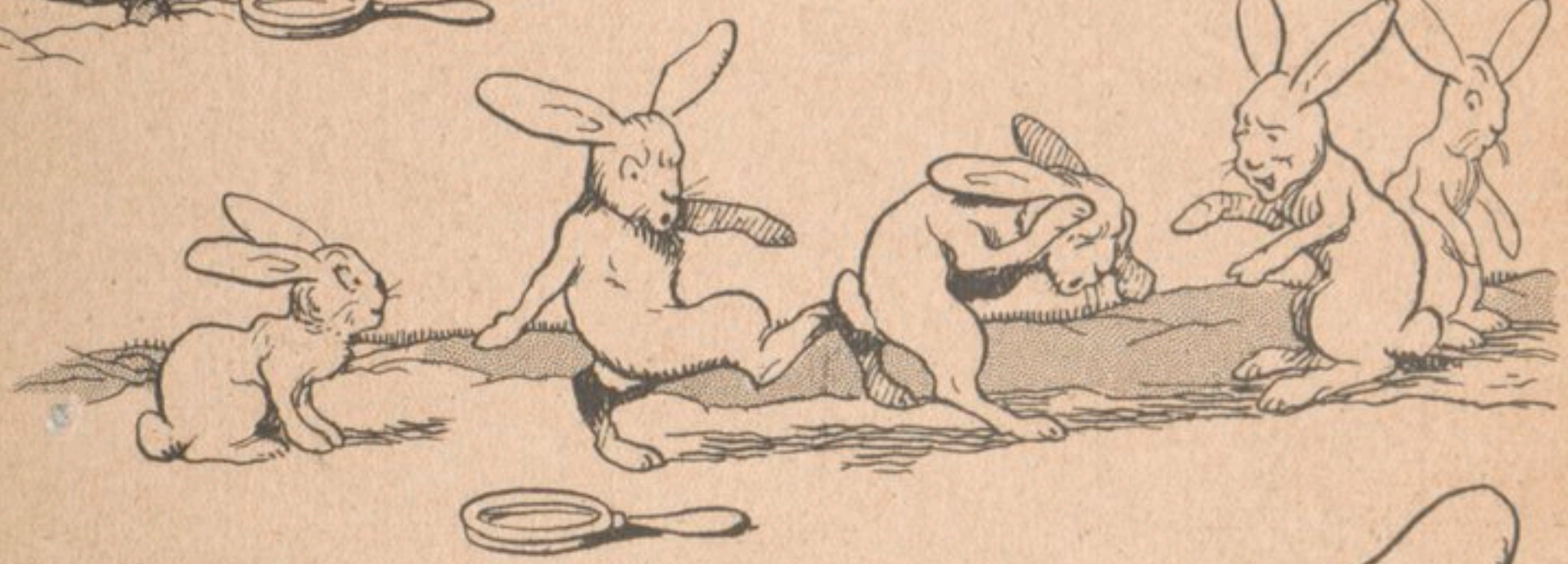
— Suivez-moi ! Suivez-moi ! Je vais vous montrer le plus grand chou du monde.

« Jeannot est devenu fou ! » pensèrent les camarades ; mais ils firent comme les Marseillais qui se rendirent dans le port pour voir la fameuse sardine qui en bouchait l'accès... ils allèrent voir le chou géant !



Il y avait bien un chou au milieu du jardin, mais c'était un chou comme tous les choux, ni plus grand, ni plus petit.

— Ainsi, tu t'es moqué de nous ! dit un lapin.

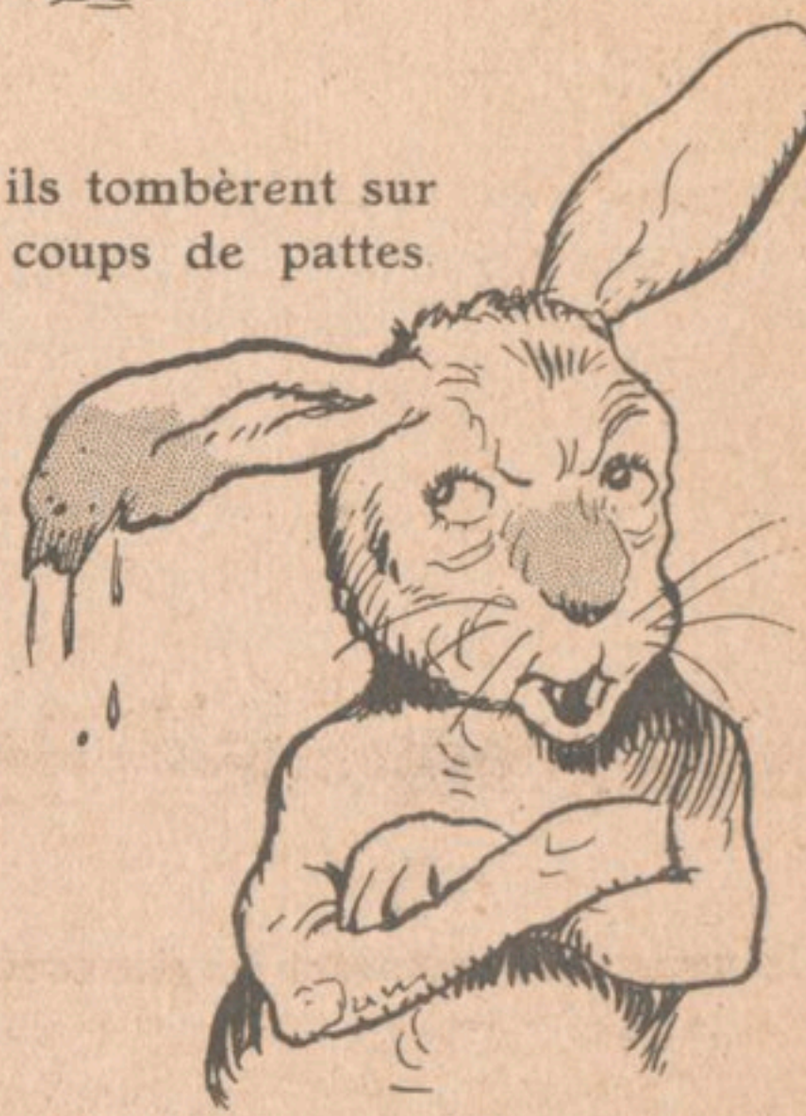


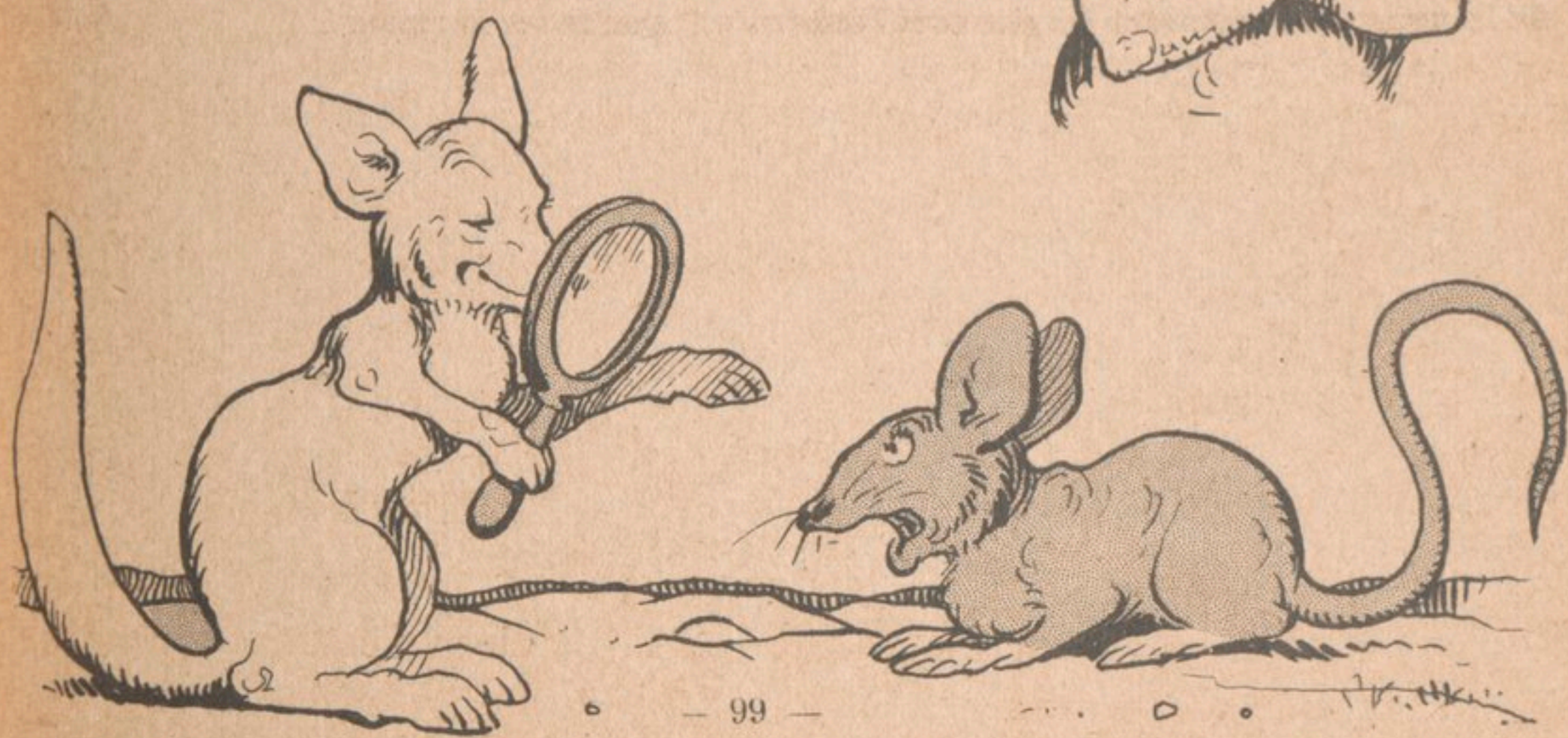
— Tu vas nous payer ça, reprit un autre... Et ils tombèrent sur le pauvre Jeannot qui encaissa une douzaine de coups de pattes.

— Je ne suis pourtant pas fou, disait en gémissant le pauvre lapin, j'avais bien vu un chou géant... C'est fini : je ne toucherai plus jamais à cet instrument de malheur !

Le renard, qui rôdait dans les environs, trouva à son tour le fameux verre grossissant. Il le prit dans ses pattes et regarda au travers.

Un cri de surprise heureuse s'échappa de



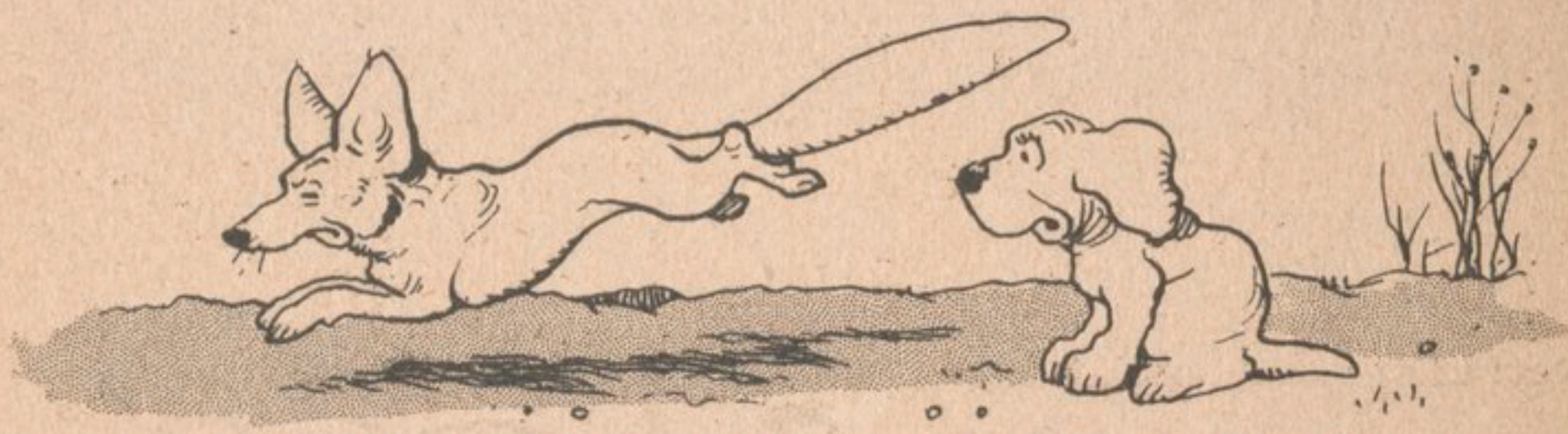


ses lèvres : devant lui, à un pas, une souris phénoménale sortait de terre...

Il se débarrassa alors du verre grossissant et voulut se jeter sur la bête phénoménale... Hélas! le gigantesque rongeur

n'était plus maintenant qu'un minuscule animal, qui vite disparut dans un trou.

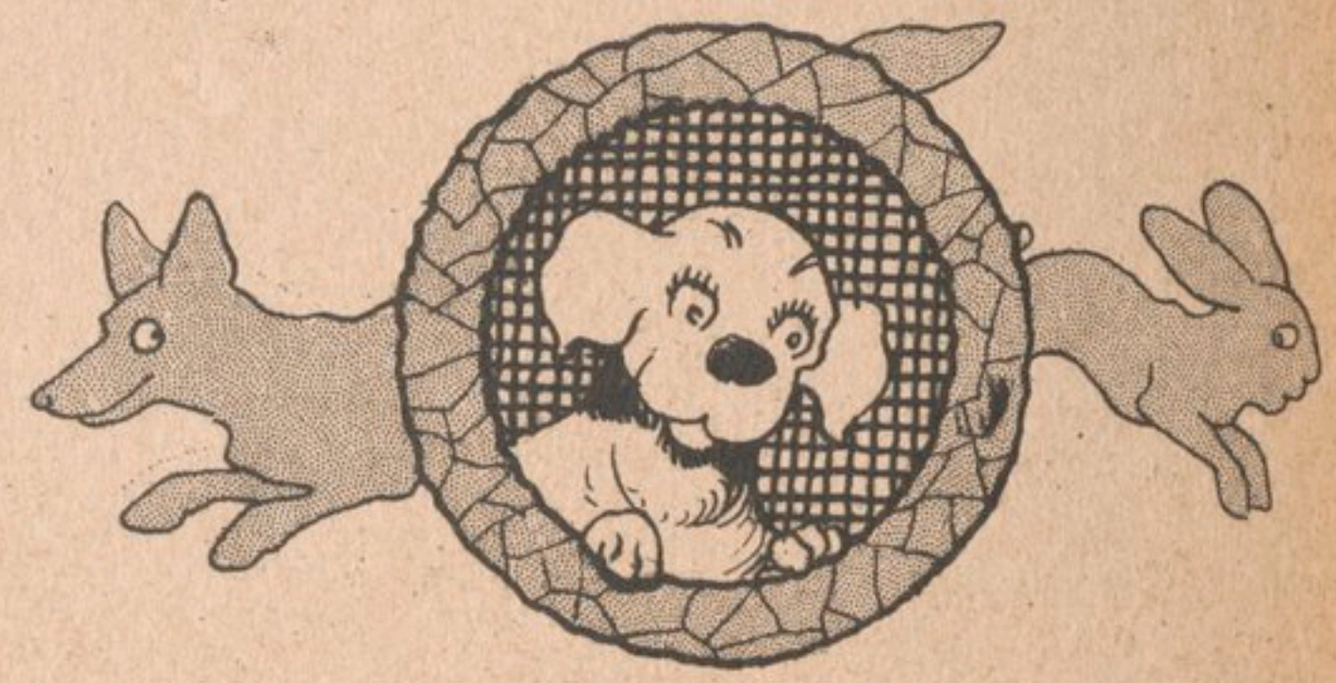
« Comment se fait-il donc que je me sois illusionné de la sorte ? Aurais-je la ber-



lue ? » dit le renard, en regardant de plus près l'instrument cause de ses déceptions...

Cette fois, ce ne fut pas un cri de surprise, mais un cri de terreur que le rusé poussa... Sur lui, fonçait un chien géant ! Le renard crut sa dernière heure arrivée il fit demi-tour et s'enfuit de toute la vigueur de ses pattes, laissant maître du terrain un minuscule cabot de six jours à peine qui tétait encore sa mère !

Capricieuse toujours, douce et réconfortante quelquefois, l'illusion est le plus souvent décevante et terrible !

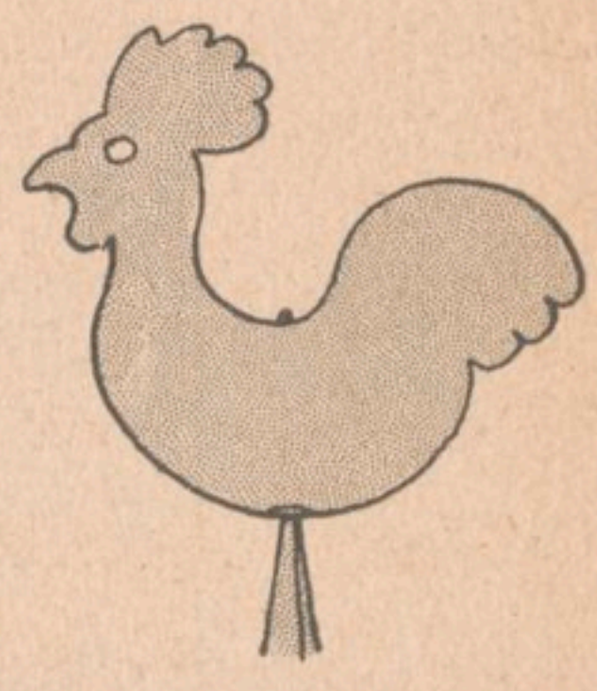


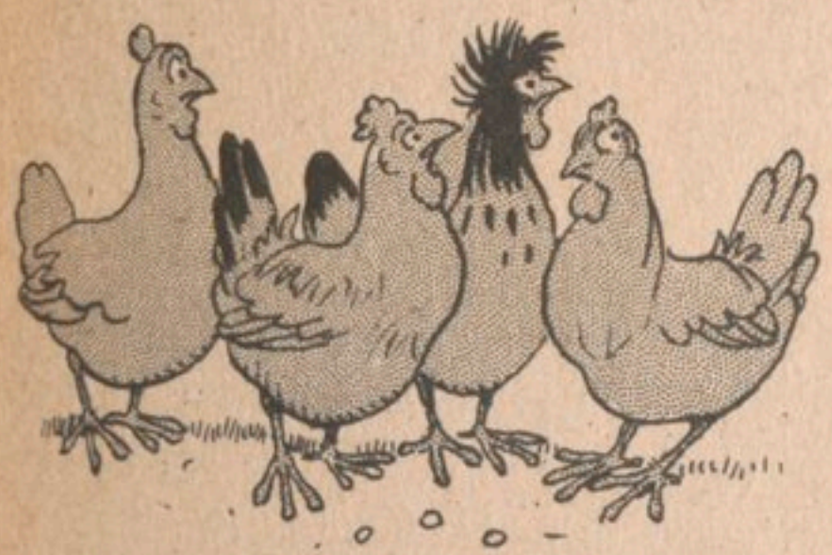
GRISETTE EST FÉMINISTE

Grisette était une petite poule de Bretagne, bavarde et paresseuse.

« Pourquoi les coqs sont-ils mieux traités que nous ? demandait-elle à ses compagnes. Regardez-les se promener, se pavaner, tandis que nous, pauvres bestioles, nous n'avons pas une minute de repos !

« On nous fait pondre des œufs, on nous les fait couver, nous obligeant ainsi à une retraite de plusieurs semaines !... Enfin, quand nos poussins sont au monde, il nous faut les promener, les surveiller, les nourrir, les soigner et les défendre contre nos ennemis...





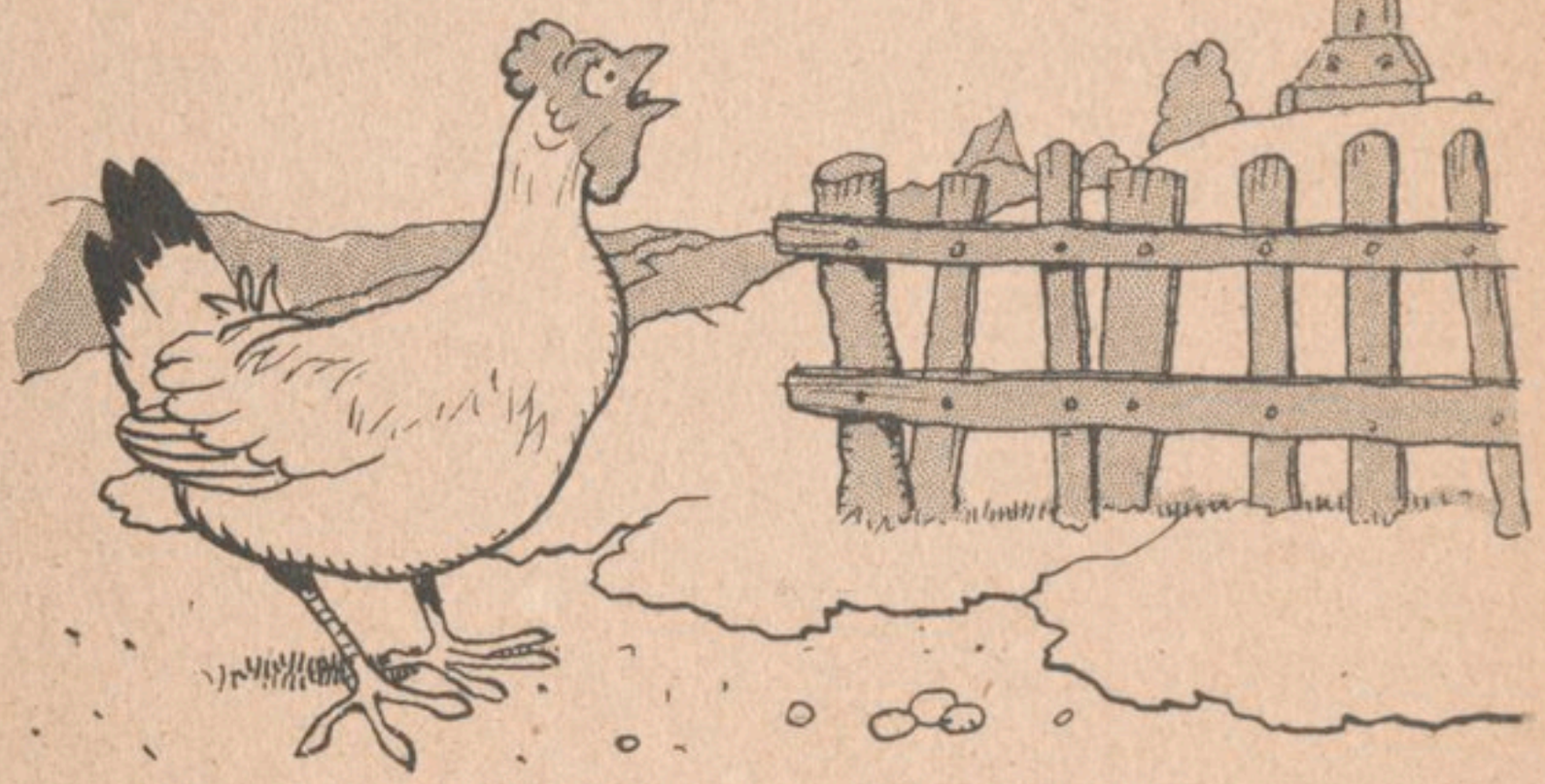
« Une belette se présente-t-elle ? Le coq se sauve en poussant des cris d'effroi, et il nous laisse seules pour tenir tête à la cruelle bête !!!...

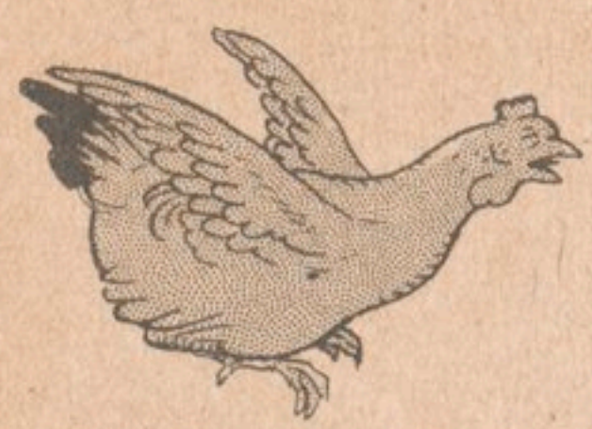
« Regardez ce coq qui a élu domicile sur le clocher de cette église... Faut-il qu'il s'y trouve bien, car jamais je ne l'ai vu en descendre !... A quoi est-il bon ? A paresser toute la journée, se tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour faire croire qu'il s'occupe à quelque chose ! »

Un matin, en arrivant aux champs, Grisette poussa un cri de surprise, le coq n'était plus sur le haut du clocher !!!

La pauvre poule ignorait que le coq de l'église était fait de zinc, et que le vent l'avait fait choir durant la nuit.

« Mais voilà une place à prendre, se dit Grisette, une place bien conforme à mes goûts... Quel magnifique observatoire que ce clocher !

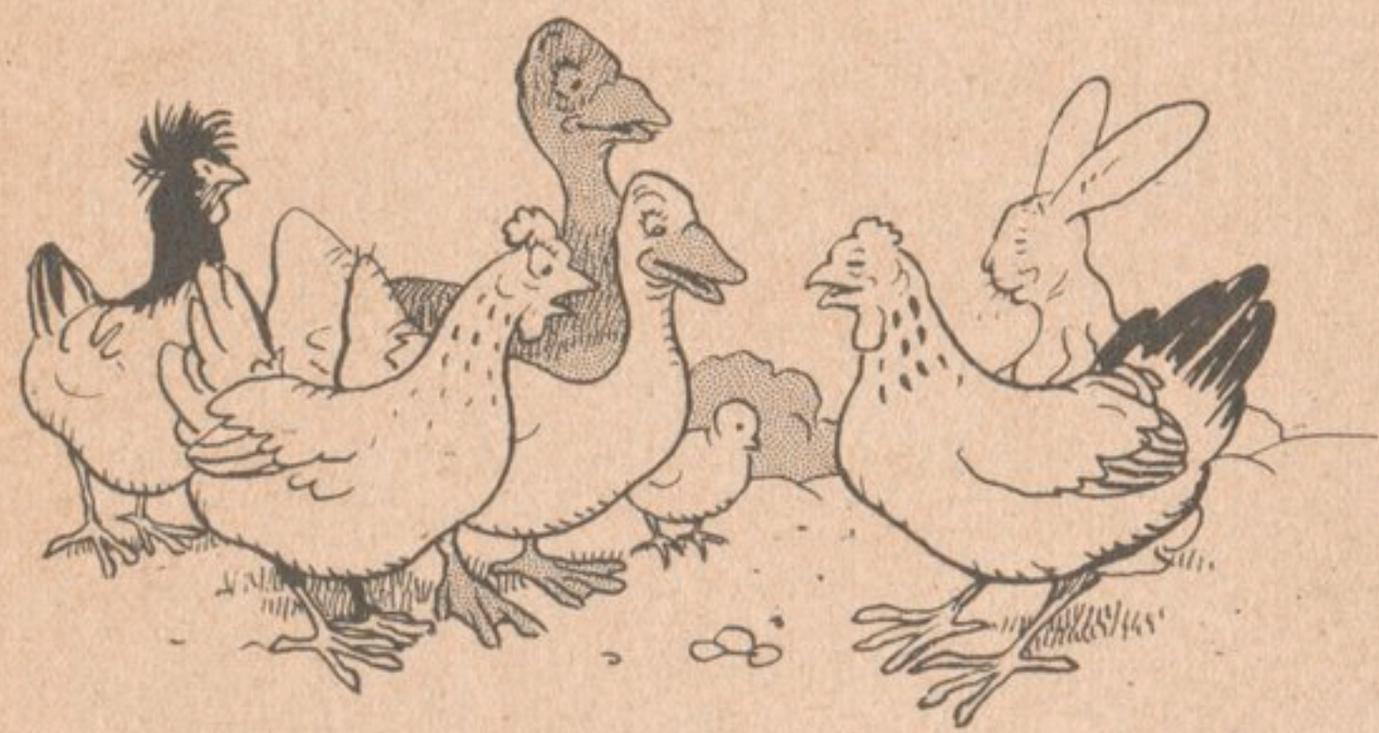




Quels beaux points de vue on doit pouvoir admirer de cette hauteur !!! Et puis, n'occuperai-je pas la place la plus élevée du pays ?

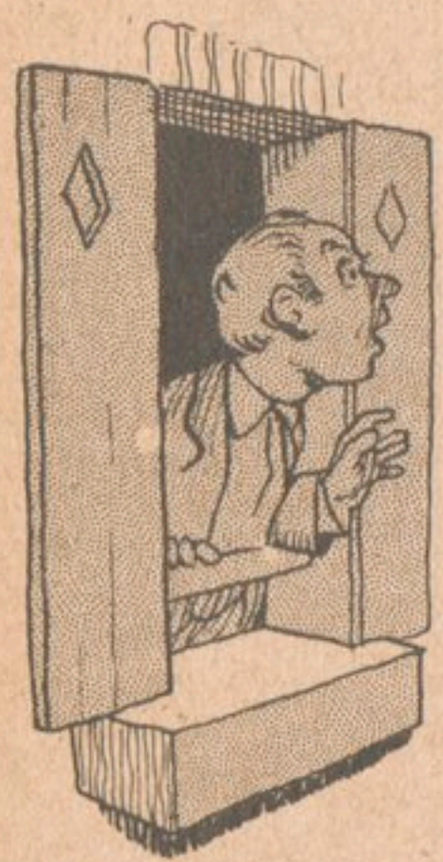
Grisette était légère, bien emplumée, en dix secondes elle avait atteint la place convoitée. Elle eut, en s'installant, un cri de surprise :

« Comme c'est beau !!! Quel horizon !!! Jamais ma vue n'a embrassé pareil champ de merveilles !!! »



En bas, c'était autre chose : la prouesse de Grisette servait de terme à toutes les conversations, mais un incident se produisit aussi bizarre qu'inattendu : la poule eut envie de pondre, et elle pondit !

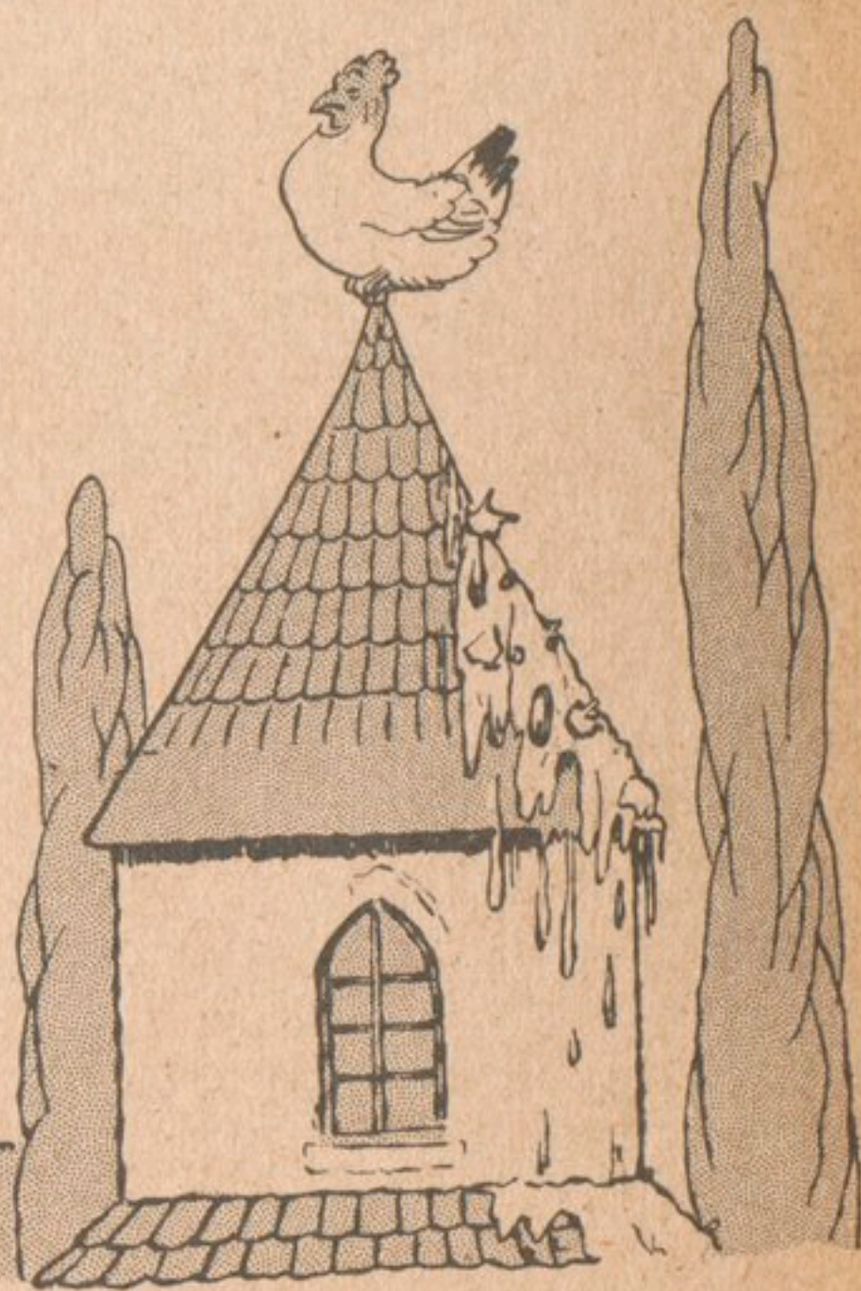
En tombant les œufs se cassèrent sur les ardoises, et bientôt le clocher ne fut qu'un amas de morceaux de coquilles, de jaune et de blanc d'œuf !!! Un cri d'indignation s'éleva : C'était Grandin, le fermier, qui reconnaissait sa poule et qui déplorait le désastreux effet produit par cette omelette imprévue !!!

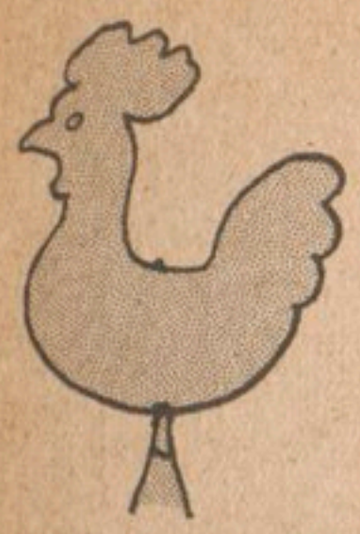


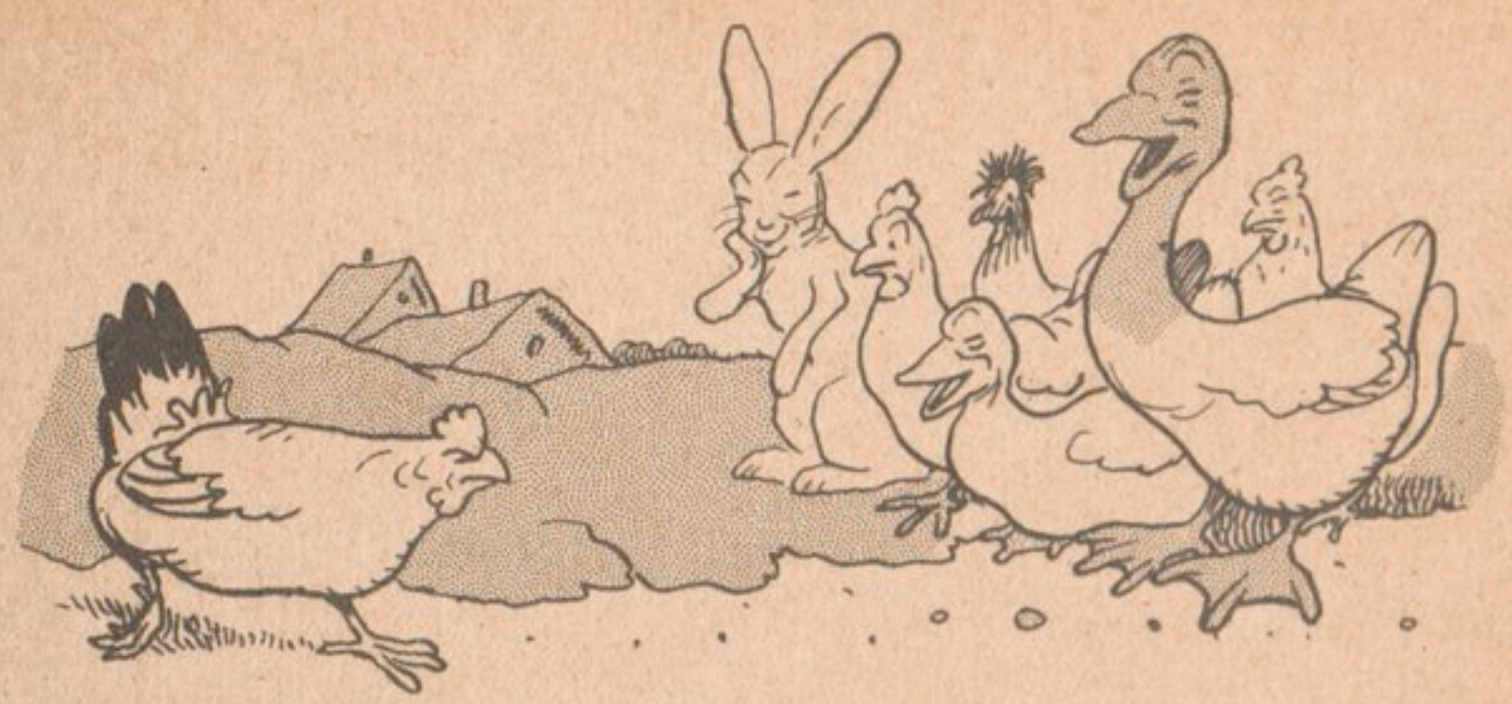
La poule fut délogée de son observatoire. Adieu le bel horizon !

Grisette reparut à la ferme, où son retour fut salué comme il convenait, par ses compagnons.

Cette série de déconvenues n'entama



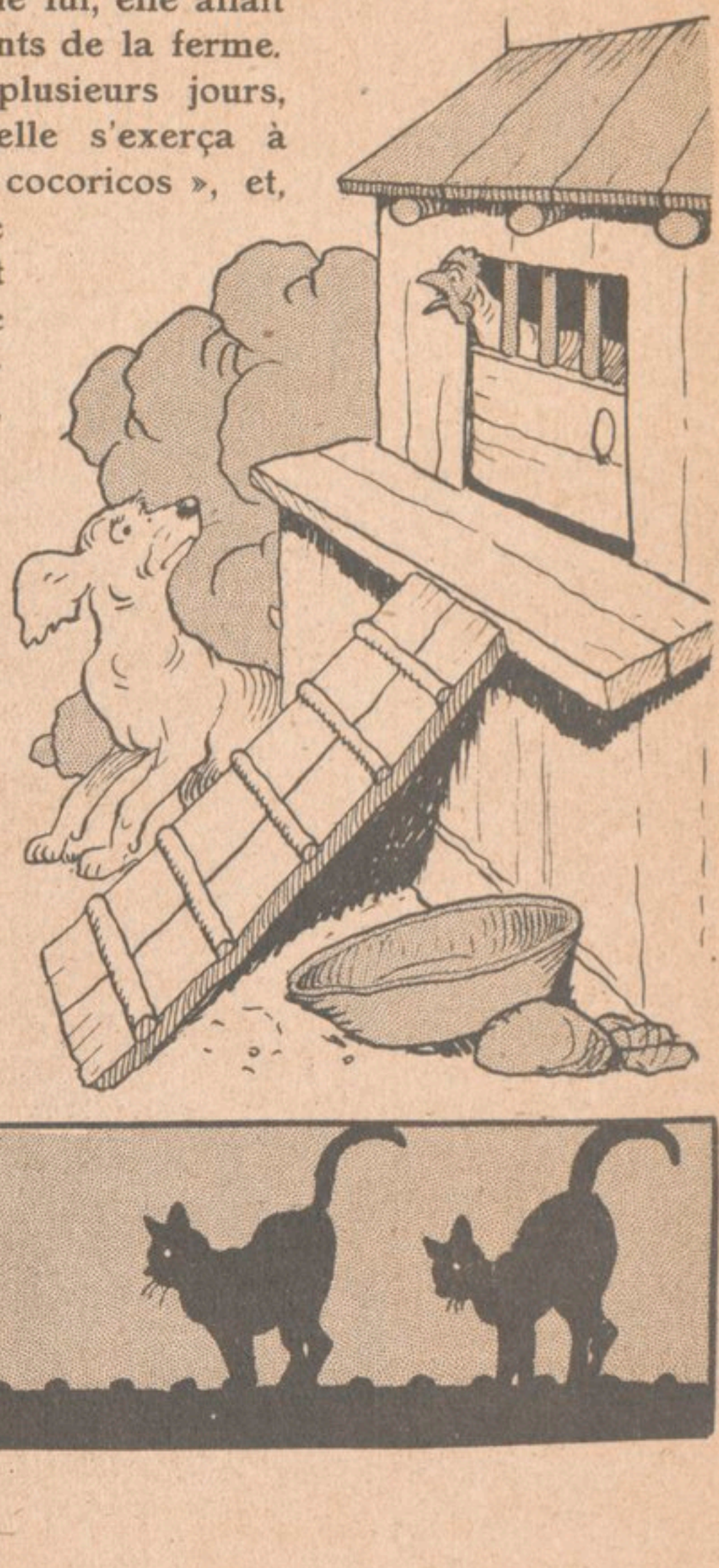


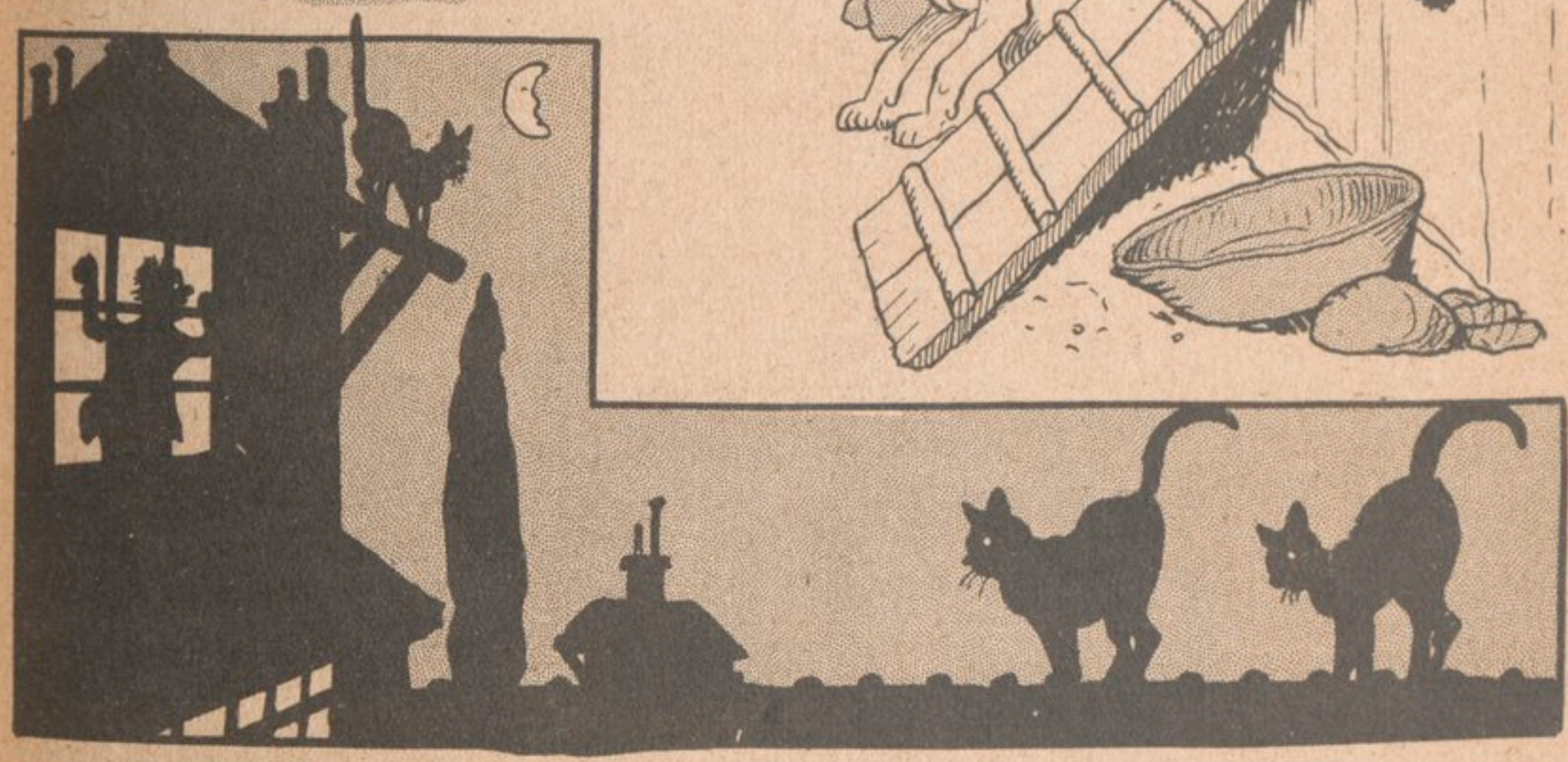


pas cependant la foi de Grisette dans ses idées de féminisme à outrance, elle se croyait vraiment l'égale du coq ; comme lui, elle allait chanter et servir de réveille-matin aux habitants de la ferme.

Pendant plusieurs jours, en cachette, elle s'exerça à lancer des « cocoricos », et, quand elle crut son chant à point, elle résolut de débuter dans ses nouvelles fonctions de chantre du réveil.

A deux heures du





matin, en effet, un « cocorico » faux et criard retentit dans la ferme. Tous les habitants se réveillèrent en sursaut... Grisette, heureuse de son succès, chanta ainsi pendant une heure au moins. Personne ne put fermer l'œil jusqu'au matin !

Quand le jour parut, les conversations roulèrent sur l'incident de la nuit... Juchée sur un tas de fumier, Grisette savourait ce qu'elle croyait être son triomphe. A vrai dire, elle avait mortifié le coq, qui semblait vexé de se voir remplacé au pied levé par la modeste poule qu'était Grisette !...

Dans l'intérieur de la ferme, les gens causaient aussi :

— Tu as entendu cette imbécile ? dit le fermier.

— Certes, répondit sa femme, et de la nuit je n'ai pu dormir...

— Elle ferait bien mieux,

la misérable, d'aller couver ses œufs, plutôt que de chercher à imiter le coq !!!

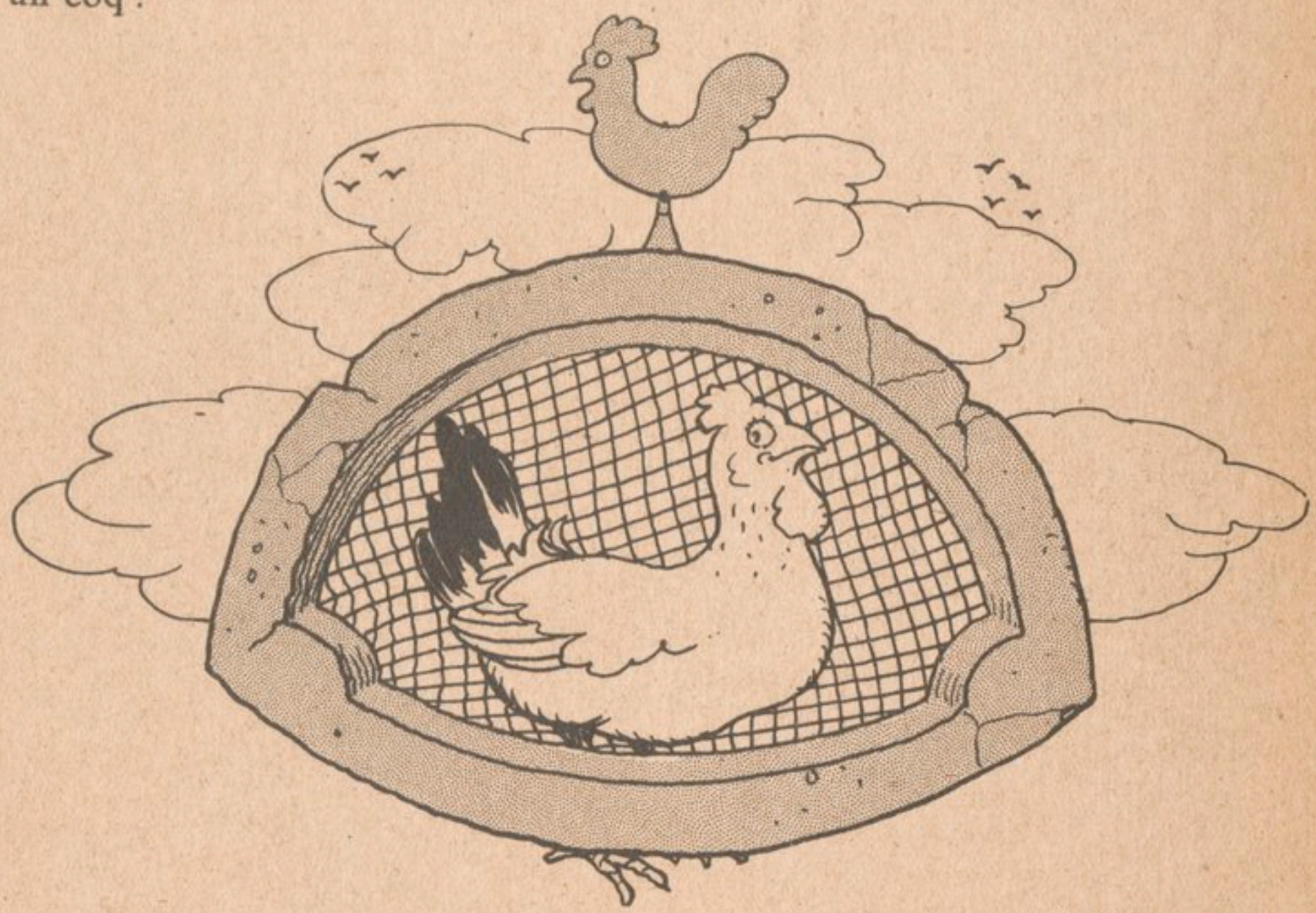
— Au fait, puisqu'elle n'est bonne à rien, pourquoi ne la mangerions-nous pas ?

— Bonne idée, c'est demain la fête des vendanges ; nous en ferons une poule au blanc, comme cela, elle sera utile à quelque chose.

Une heure après, Grisette était capturée et saignée...

Tous ses compagnons défilèrent pour adresser un dernier adieu à la poulette qui chantait si faux !

La morale de cette histoire est qu'une poule, quoi qu'elle fasse, ne chantera jamais comme un coq !



LA FORCE ET LA RUSE

Un furet se promenait dans l'herbe, cherchant sa pitance quotidienne... Elle s'offrit en la personne d'un tout jeune lapin.

Le furet bondit sur lui, et la malheureuse petite bête, impuissante à se défendre contre un redoutable ennemi, mordit bientôt la poussière.

A ce moment, le renard vint à passer.

— Que veux-tu faire de ce petit lapin ? dit le rusé, et de quel droit l'as-tu abattu ?

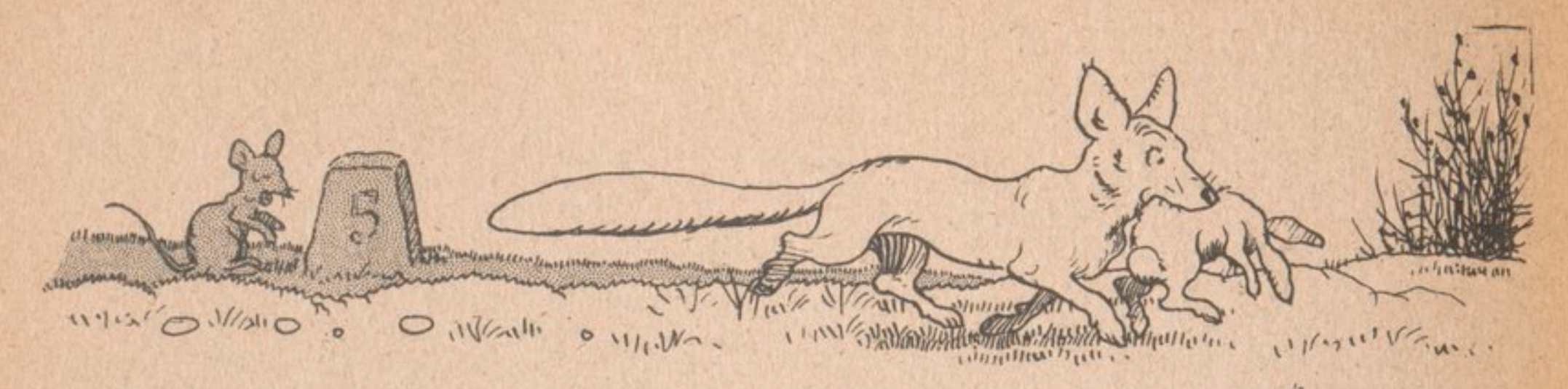
— Du droit que me donne la Force, répondit le furet.

— En ce cas, permets que je mette tes principes en pratique : la Force t'a permis de vaincre ce lapereau ? Eh bien, la Force va t'obliger à t'en défaire, car je le revendique...

Le furet abandonna sa proie et s'éloigna.

Le renard saisit le lapereau entre ses dents, le souleva de terre et prit le chemin de sa bauge.

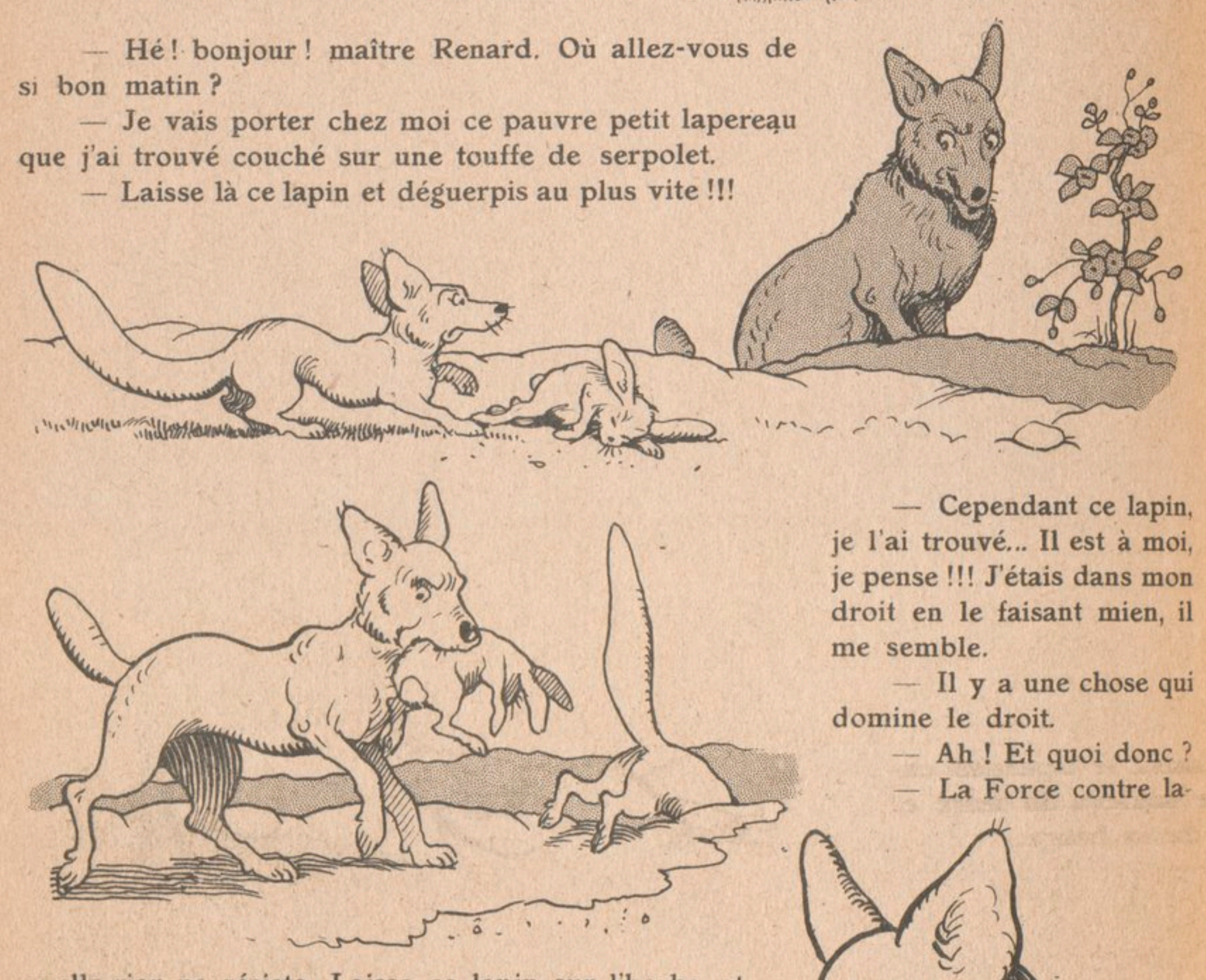
Un grognement se fit entendre, et le rusé vit soudain surgir devant lui, la terrible silhouette d'un loup formidable...



— Hé ! bonjour ! maître Renard. Où allez-vous de si bon matin ?

— Je vais porter chez moi ce pauvre petit lapereau que j'ai trouvé couché sur une touffe de serpolet.

— Laisse là ce lapin et déguerpis au plus vite !!!



— Cependant ce lapin, je l'ai trouvé... Il est à moi, je pense !!! J'étais dans mon droit en le faisant mien, il me semble.

— Il y a une chose qui domine le droit.

— Ah ! Et quoi donc ?

— La Force contre laquelle rien ne résiste. Laisse ce lapin sur l'herbe, et disparais.

— C'est bien, répondit le renard en s'éloignant...

Tout en cheminant par la vallée, l'âme désolée du butin perdu, le renard pensait que la Force devait quand même être vaincue par la Ruse... Un objet oublié dans l'herbe par quelque promeneur attira soudain son attention : c'était une tabatière.

« Tiens ! tiens ! Une tabatière ! »

Il prit, par curiosité, une pincée de poudre de

tabac et la respira. Ah ! mes amis !!! s'il avait su !!! Les narines et la gorge en feu, le renard fut secoué de formidables

éternuements... De ses yeux, l'eau tombait comme d'un arrosoir !

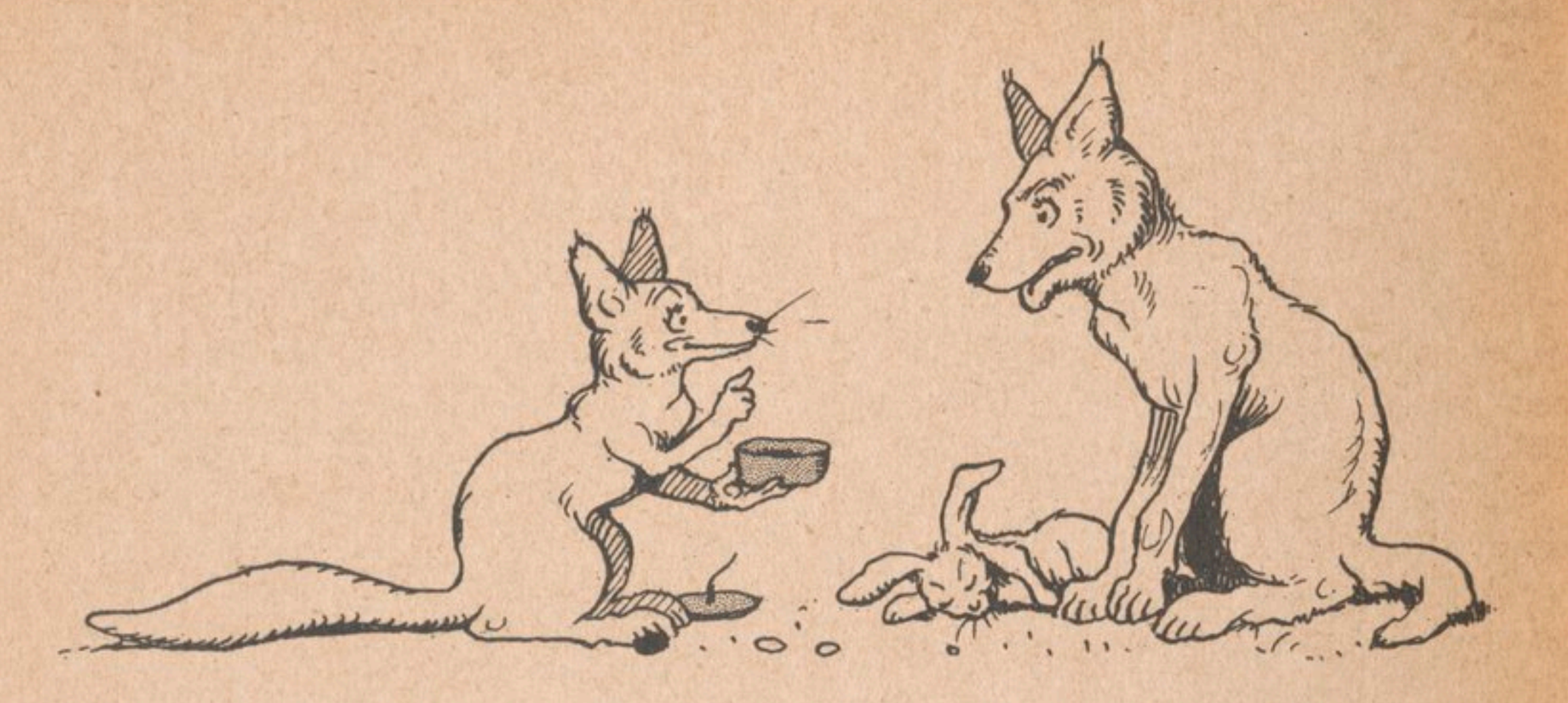
Il allait jeter la tabatière dans l'herbe quand, soudain, il se ravisa... « Hé! hé!... Ça peut servir... Je vais rattraper le loup, et lui offrir une prise. »

Il le fit comme il l'avait dit.

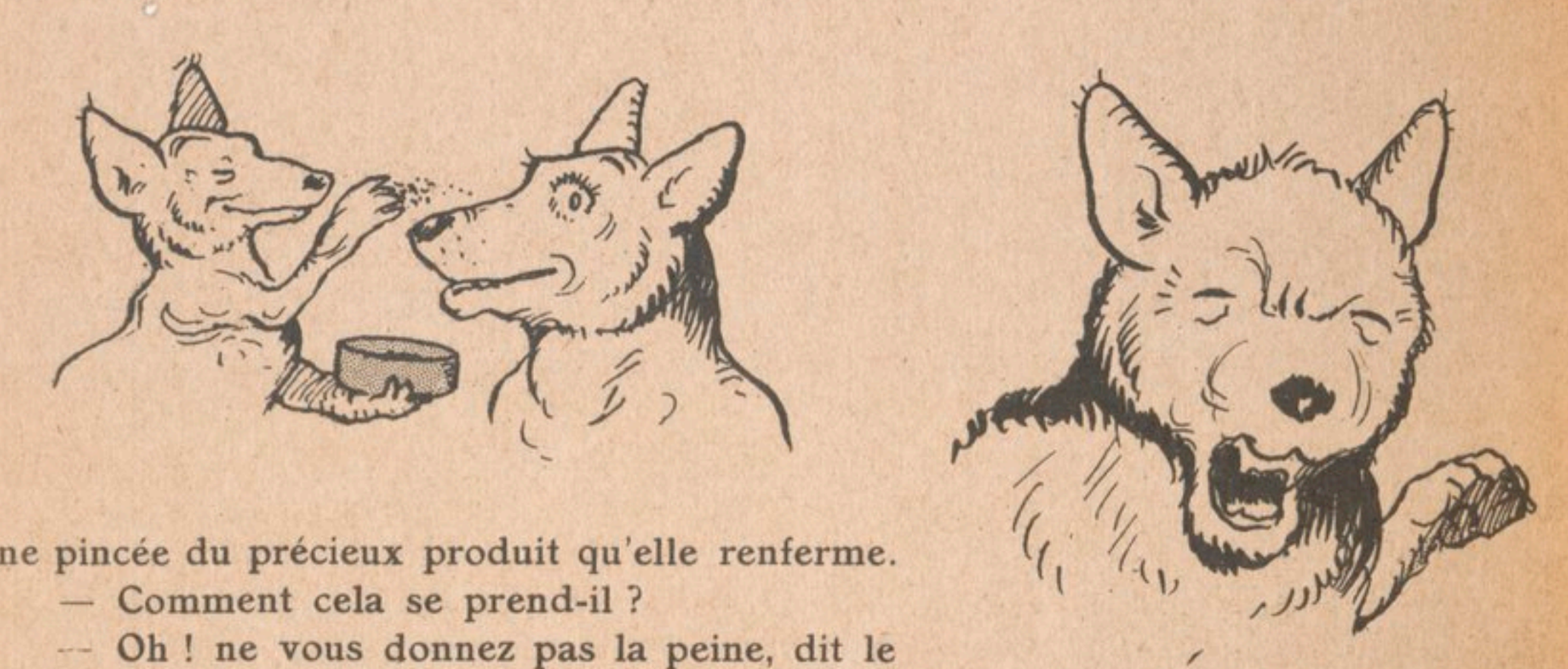
Au coin d'un bois, le renard rattrapa le loup...

— Que veux-tu, vilaine bête, hurla-t-il, en déposant le lapereau sur l'herbe.

— Maître, dit le



renard, j'ai trouvé dans le chemin une tabatière. Permettez donc que je vous offre



une pincée du précieux produit qu'elle renferme.

— Comment cela se prend-il ?

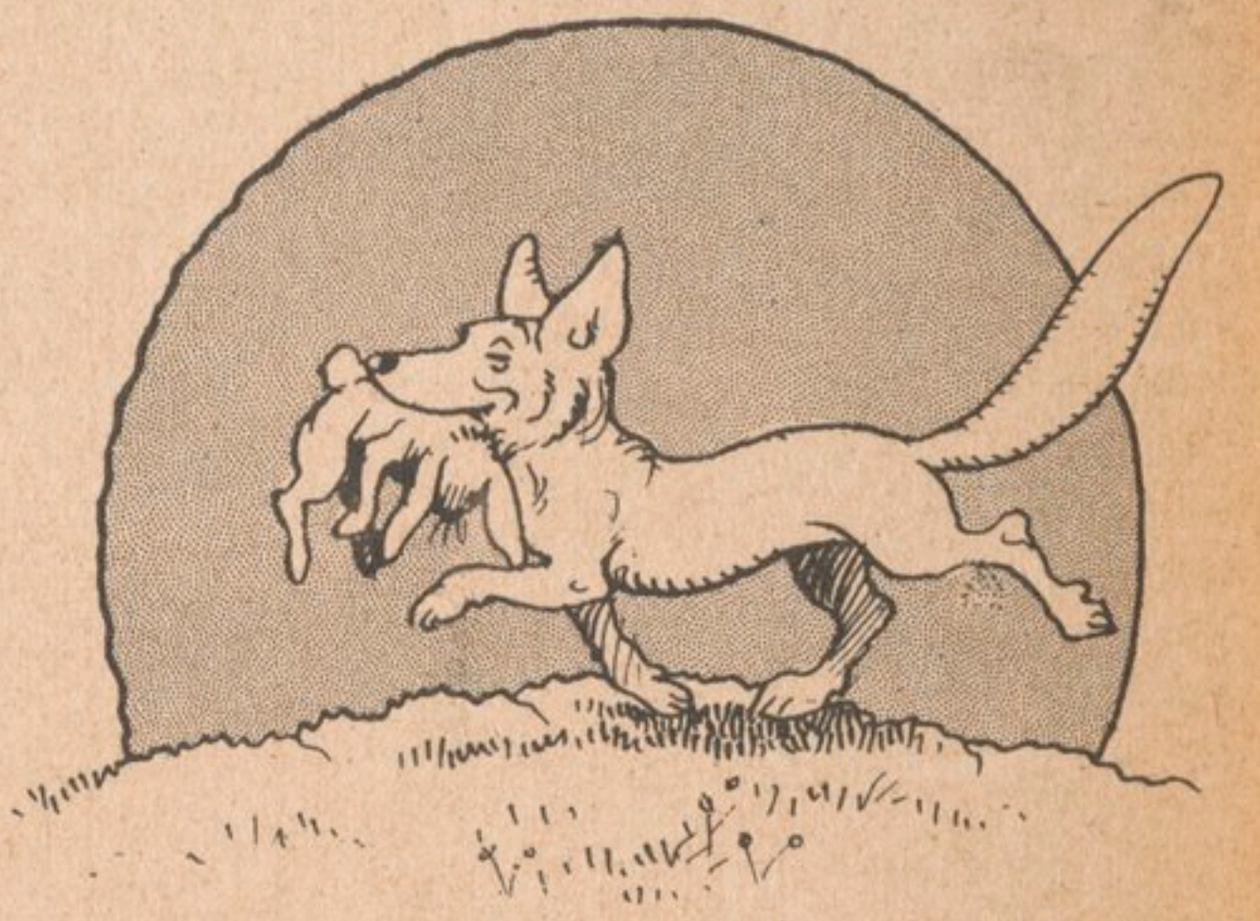
— Oh ! ne vous donnez pas la peine, dit le renard... approchez et je vais vous faire respirer une prise de ce tabac admirable.

Confiant, le loup tendit le museau. Le renard saisit une poignée de tabac et lui jeta à la face.

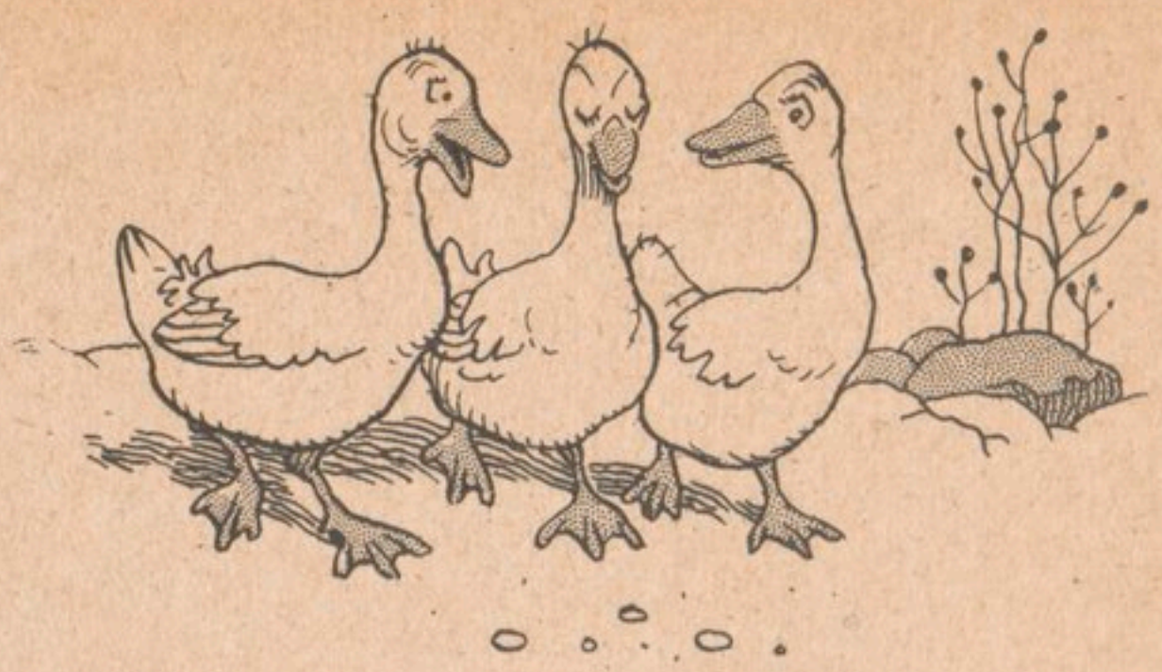
La poudre atteignit les narines et les yeux, et la bête féroce, secouée de douloureux éternuements, à demi étouffée, aveuglée, se roula sur l'herbe, en maudissant le renard à tout jamais !

Celui-ci reprit entre ses dents le lapereau et dit au loup un adieu significatif...

— Si la Force prime le Droit, la Ruse peut aussi primer la Force. Adieu !!!



LES TROIS CANARDS

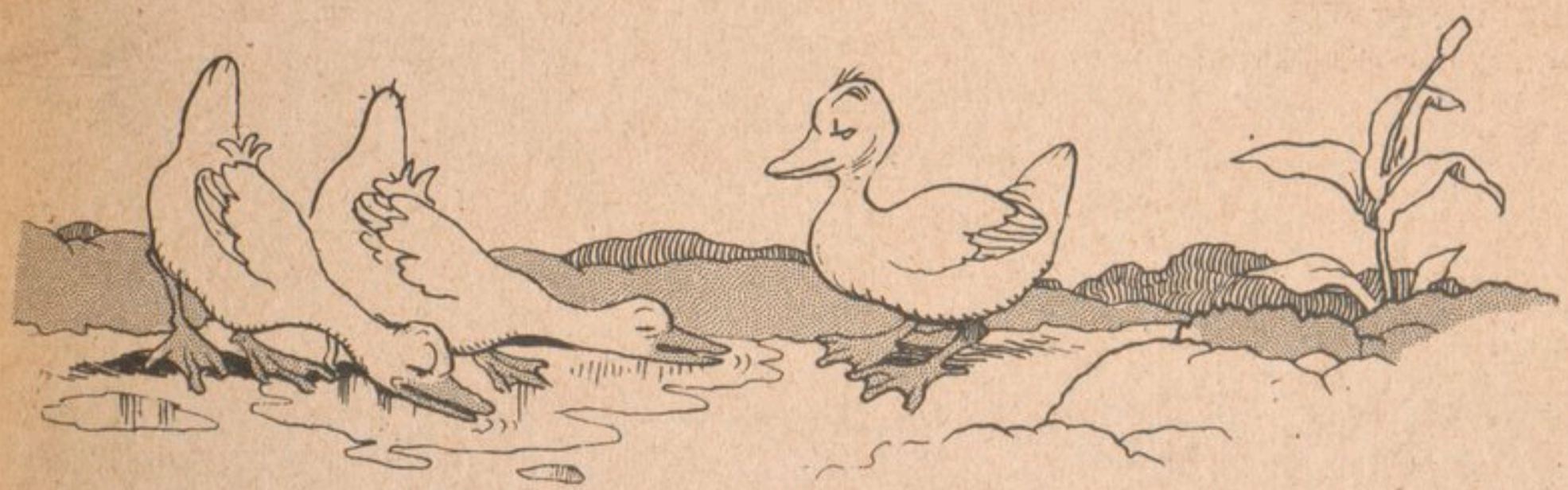


Blanchet, Douillet et Replet étaient trois petits canards amis.

Douillet et Replet aimaient à barboter dans la mare, se plaisant à fourrer leur petit bec dans les immondices pour en tirer des vers et des larves d'insectes.

Blanchet les regardait d'un œil dégoûté... « Sont-ils sales et peu difficiles ! pensait-il... »

Lui, Blanchet, choisissait sa nourriture tout comme il choisissait ses promenades, tout comme il choisissait les sites où il s'arrêtait pour rêver et admirer la nature.

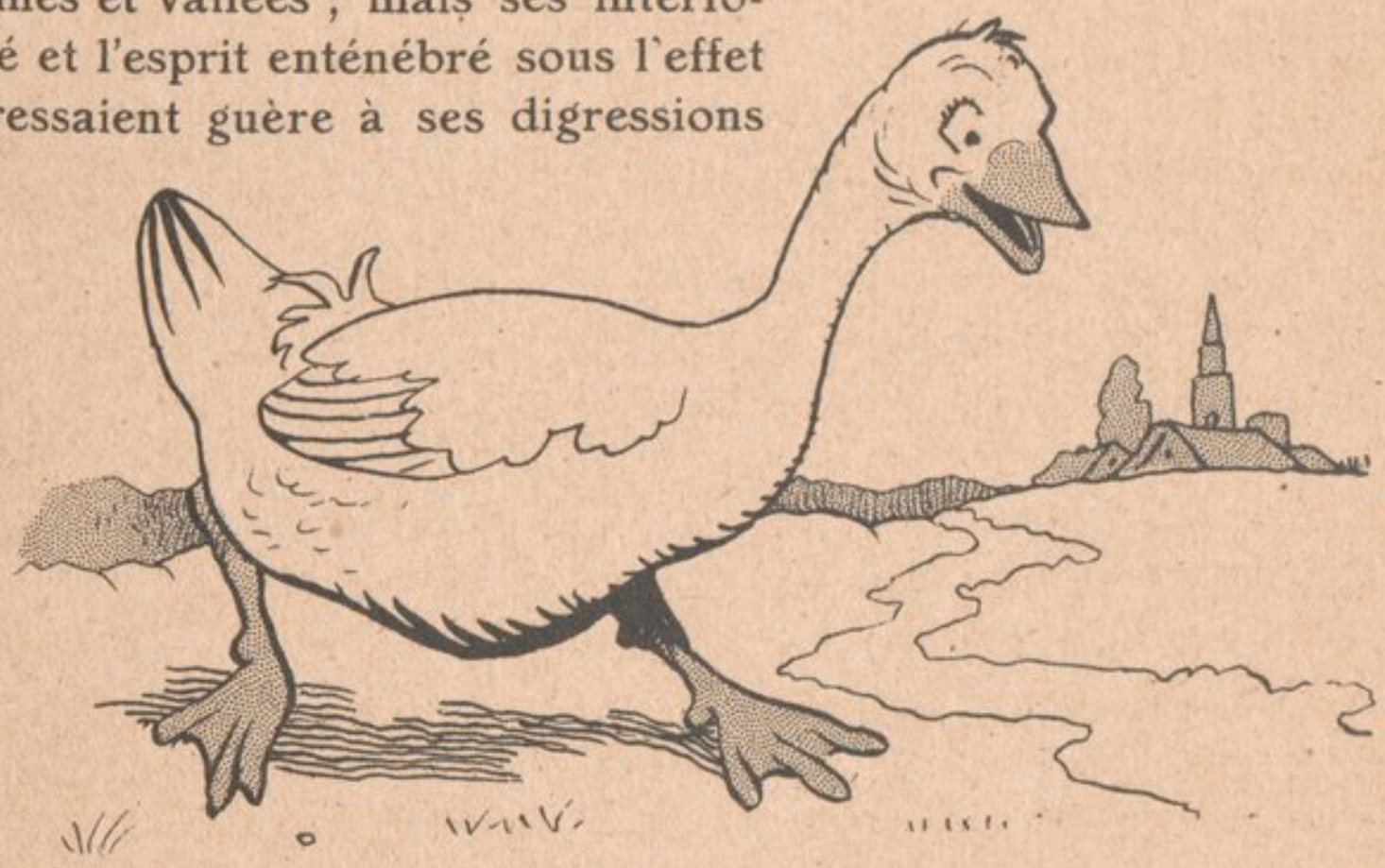


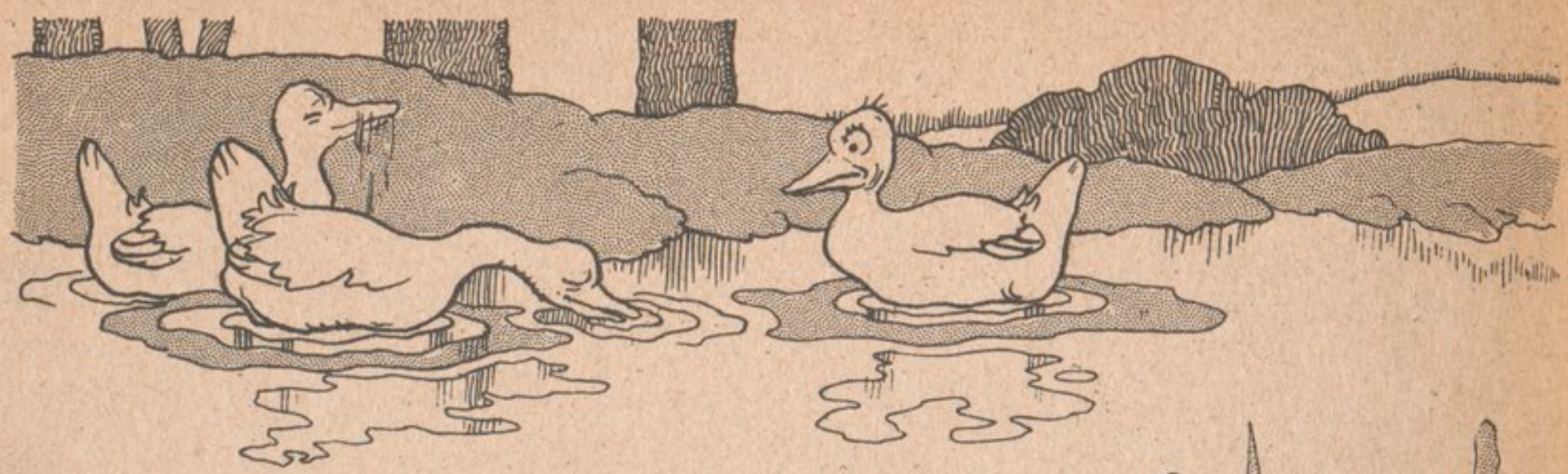
Tandis que ses deux amis passaient leur temps à dormir ou à manger, lui, Blanchet, faisait du footing, sport qui, pour un canard, n'est pas aisé ; mais, avec un peu d'habitude, n'arrive-t-on pas à tout ?

Le soir, quand il rentrait à la ferme, il racontait à Douillet et à Replet ses belles randonnées à travers collines et vallées ; mais ses interlocuteurs, l'œil à demi fermé et l'esprit enténébré sous l'effet de la digestion, ne s'intéressaient guère à ses digressions sur la beauté du paysage.

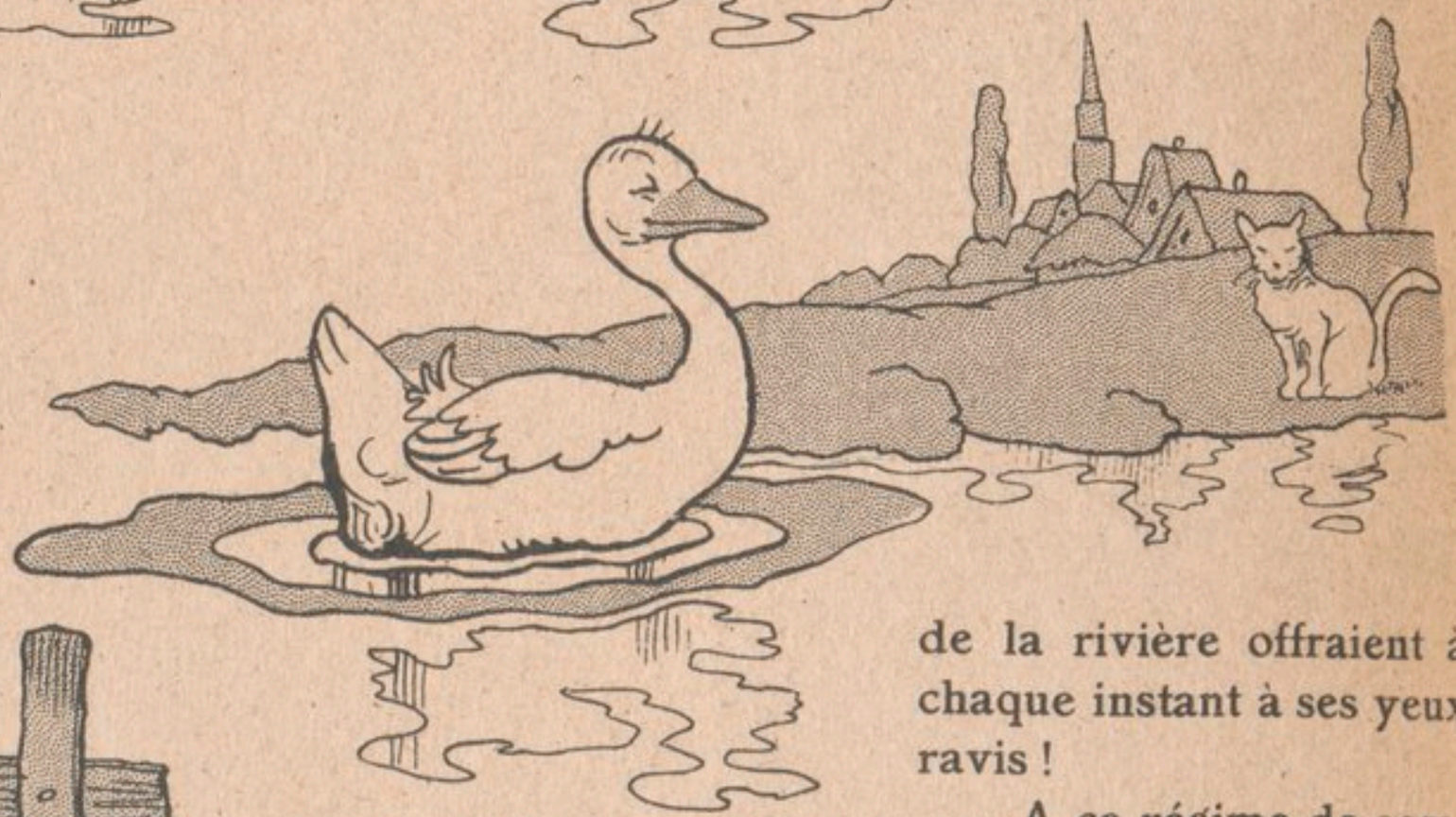
La vie, pour eux, c'était le sommeil et la mangeaille !

Quand ils se promenaient sur la rivière, Blanchet les voyait arriver près de lui avec terreur : en barbotant, ils remuaient la vase, et l'eau de la rivière devenait vite nauséabonde...



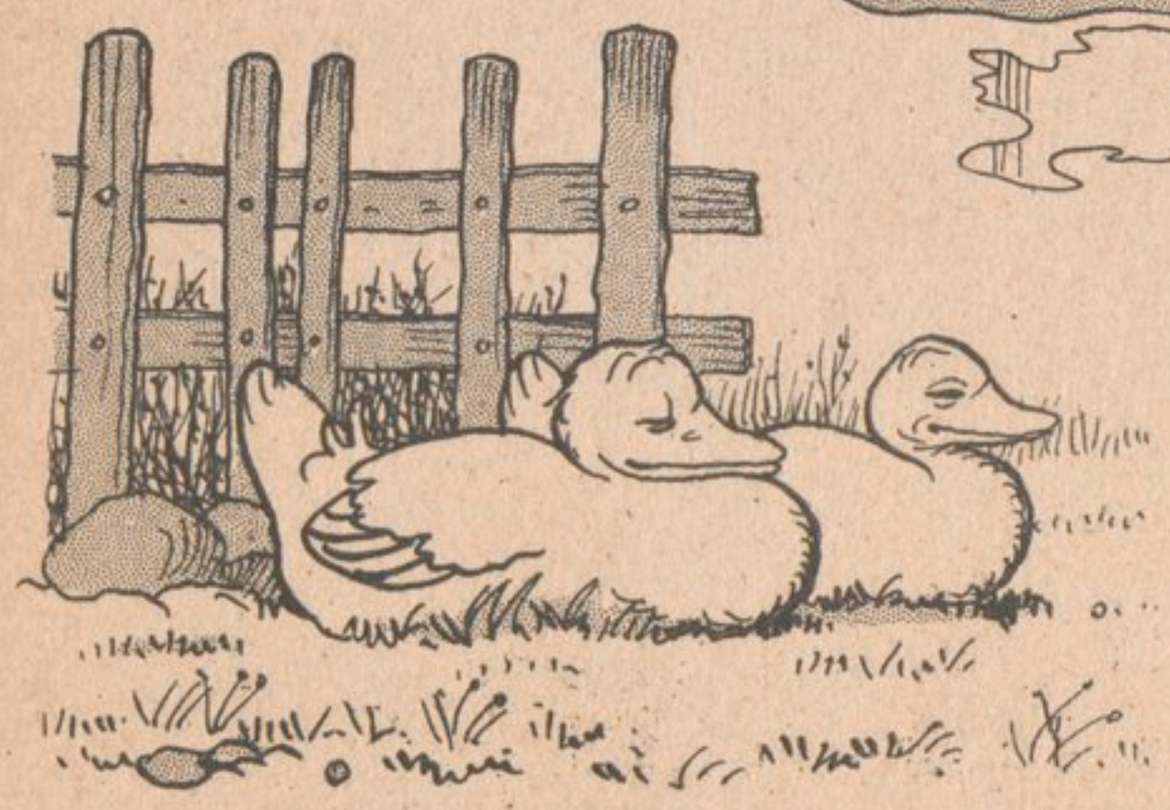


Blanchet fuyait ce spectacle : sans mot dire, il s'éloignait et allait admirer plus loin les jolis points de vue que les sinuosités de la rivière offraient à chaque instant à ses yeux ravis !



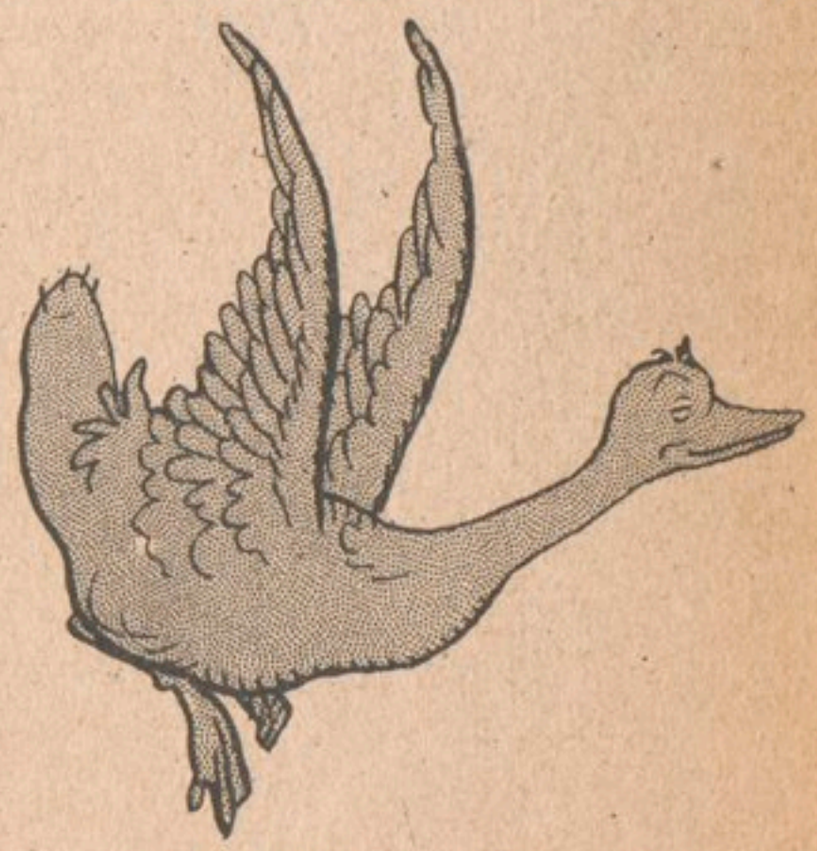
A ce régime de sommeil à outrance et de digestions répétées, Douillet et Replet engraissèrent à vue d'œil, tandis que la pratique des sports conservait à Blanchet sa sveltesse et sa ligne fine. Aussi pouvait-il voler très haut dans les airs et voir du pays à son aise.

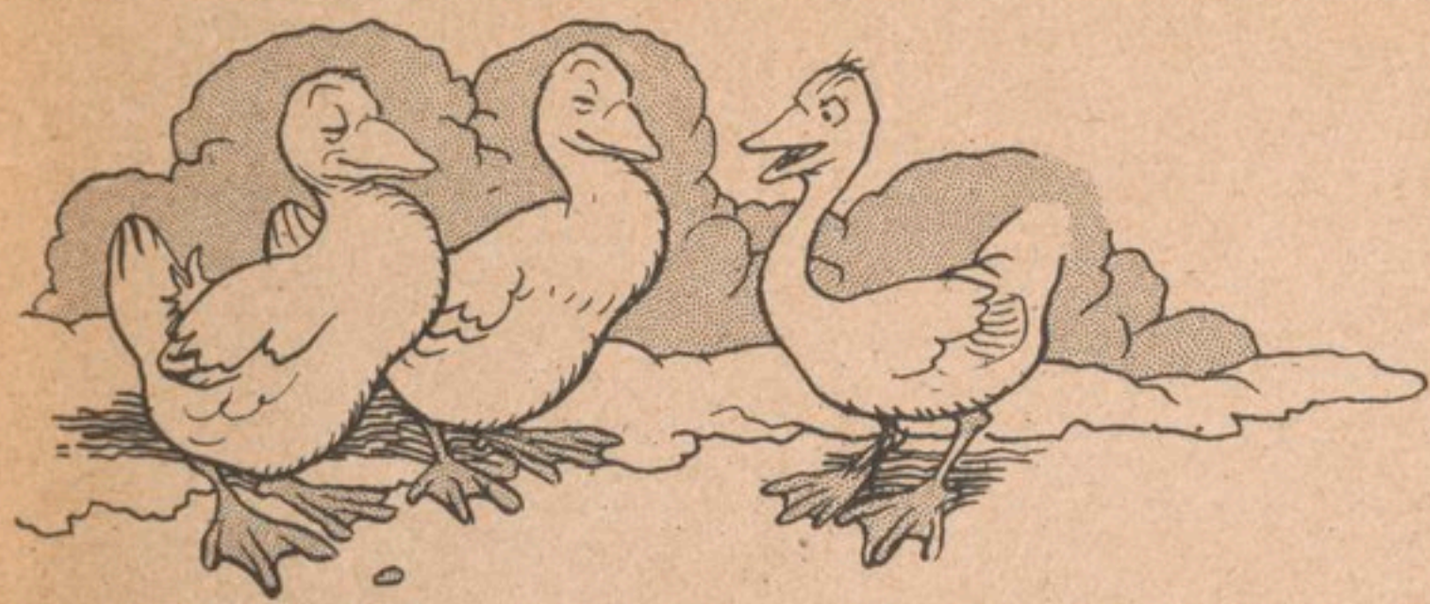
En trois mois, Douillet et Replet arrivèrent à dépasser du double le poids de leur ami Blanchet. Aussi, les gens de la ferme portaient-ils toute leur admiration sur les deux canards aux formes rebondies ; tandis que la maigreur de Blanchet ne leur inspirait que sarcasmes et quolibets à l'égard de l'étique volatile.

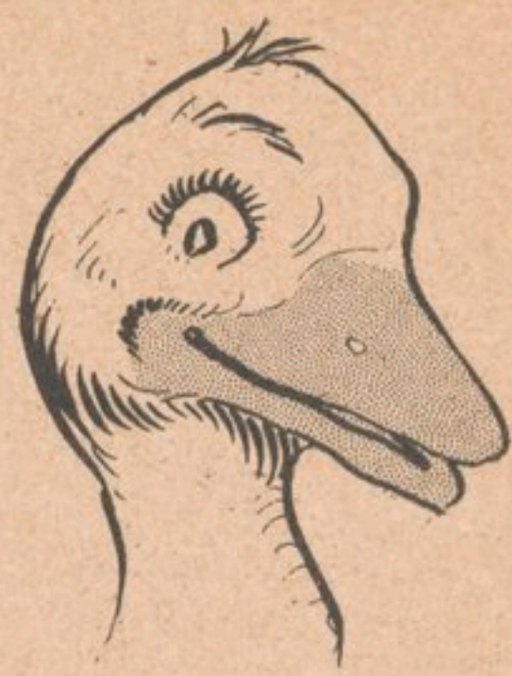


Très fiers de l'admiration et de la préférence que leur maître leur témoignait, Douillet et Replet ne manquaient pas de le faire remarquer narquoisement à Blanchet ; mais celui-ci ne voulut rien changer à ses habitudes sportives.

— Vous ne savez pas, mes amis, ce que le



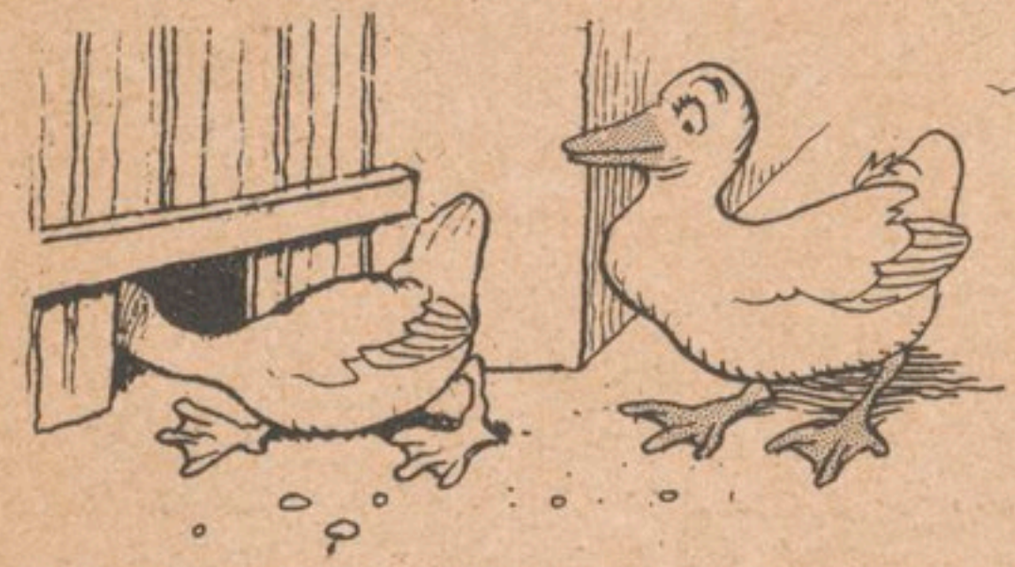


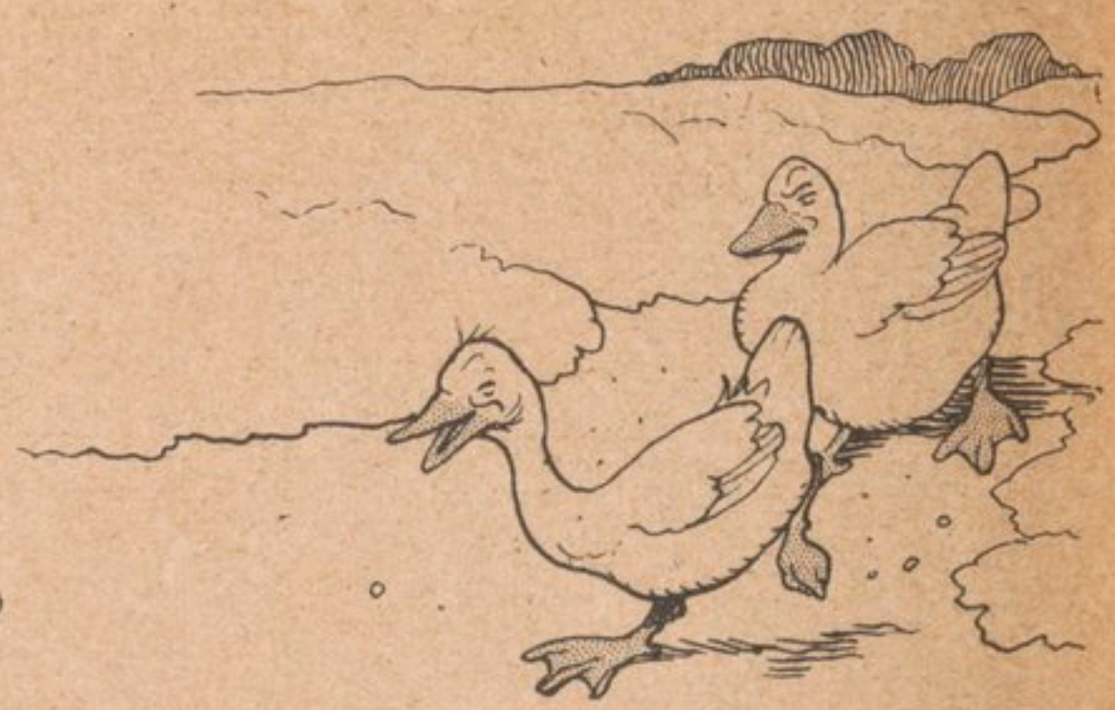


sport procure de satisfactions morales et de bienfaits physiques !

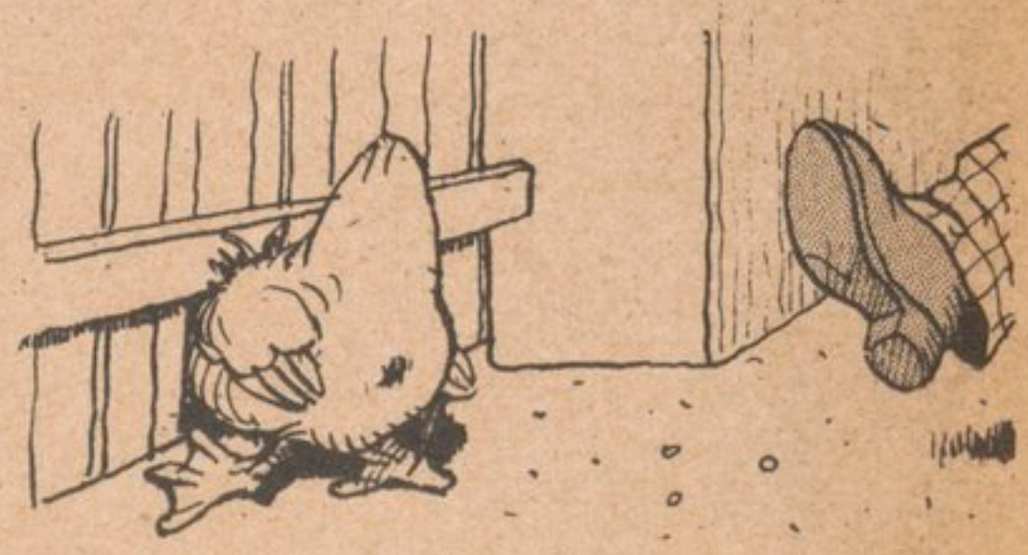
— Allons ! allons ! lui répondait-on, une belle promenade dans la vallée ou sur la rivière n'a jamais voulu égaler un bon repas, tout fait de vers et de grenouilles.

A ce moment, la conversation des trois amis fut interrompue par le cuisinier de la ferme, qui arriva, armé d'un grand couteau !... Les trois amis comprirent aussitôt qu'ils étaient condamnés à mort ; et sans tarder, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. A un moment donné, ils se trouvèrent devant un mur : la retraite leur était coupée !

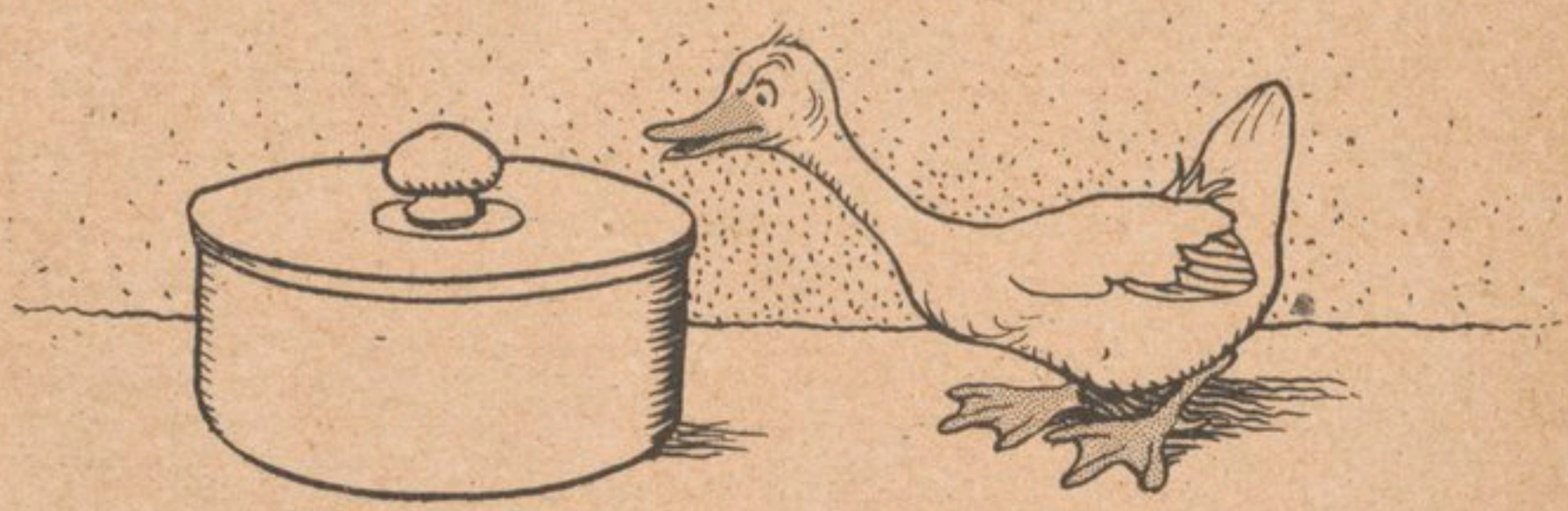




En deux ou trois coups d'aile, Blanchet franchit le mur, et disparut dans la campagne, laissant ses deux pauvres amis impuissants à s'envoler... Douillet fut saisi par le chef qui l'emporta vers les cuisines... Le soir-même, il était rôti et servi au souper des moissonneurs.



Quelques jours après cette aventure, à l'occasion d'un déjeuner de fiançailles, il fallut un autre canard. Le cuisinier se



mit de nouveau en quête d'une victime : Replet et Blanchet, à son approche, s'enfuirent...

Une barrière était là : quelques planches manquaient et formaient ainsi un trou par lequel Blanchet put aisément se glisser... Hélas !

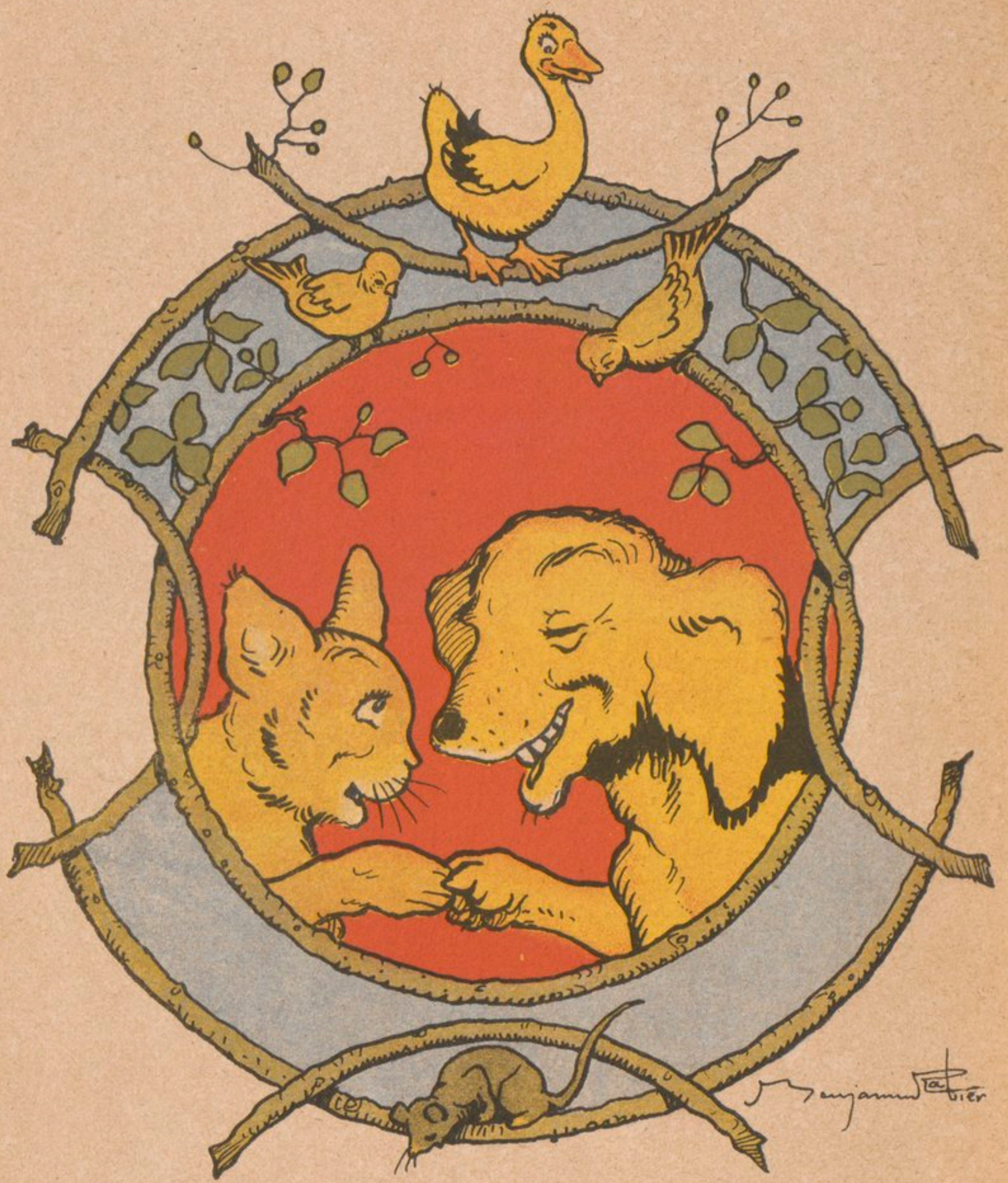
il n'en fut pas de même pour Replet, qui, trop volumineux, ne put passer au travers des planches de salut ! Deux heures après, Replet était cuit, assaisonné, aromatisé et transformé en un savoureux pâté...

Depuis, Blanchet vit heureux, dans la douce quiétude de l'être qui se sent ignoré... Sa maigreur n'attirant pas sur lui les convoitises culinaires, on le laissera mourir de vieillesse...

Et dites, après cela, que les sports n'ont pas du bon !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Faraud le Prétentieux	1
Les Doléances d'une pondeuse du Nivernais	9
Le Rêve du canard paresseux	17
Les trois amis	21
Le Roi du Bocage	25
Sans abri	31
Les Proverbes menteurs	35
Intelligence et Bonté	43
Conseil d'Ami	47
Le Défaut de la cuirasse	49
La Rainette orgueilleuse	57
Le Singe et l'Homme	61
Le Parvenu	65
Il faut savoir choisir ses relations	67
Ce qui vient de la Terre	69
Le grand Matin	73
Les deux Mécontents	87
Dans la Nuit des Temps	91
Les Illusions	95
Grisette est féministe	101
La Force et la Ruse	107
Les trois Canards	111



Imp. Paul Dupont — Paris-Clichy — 82.1928